

ANNO XX. FASC. 39

IAN. - IUN. 1951

ARCHIVUM HISTORICUM SOCIETATIS IESU

PERIODICUM SEMESTRE
AB INSTITUTO HISTORICO S. I.
IN URBE EDITUM



ROMAE
BORGO S. SPIRITO 5

INDEX RERUM

	Pag.
I. Commentarii historici.	
FRANÇOIS DE DAINVILLE S. I. - Le Ratio discendi et docendi de Jouvancy	3-58
MIGUEL BATLLORI S. I. - El archivo lingüístico de Hervás en Roma y su reflejo en Wilhelm von Humboldt	59-116
II. Textus inediti.	
MARIO SCADUTO S. I. - La Ginevra di Teodoro Beza nei ri- cordi di un gesuita lucano, Luca Pinelli (1542-1607). .	117-142
III. Commentarii breviores.	
HUBERT CHADWICK S. I. - Paccanarists in England . . .	143-166
DR. EMIL CLEMENS SCHERER. - Aus Petersburger Briefen an einen Strassburger Exjesuiten	167-180
IV. Operum iudicia.	
Lortz. - Janelle. - Tomek. - Brodrick. - Southern. - Landolt- Seeger. - Xavier-Vitzthum. - Wicki. - Soares. - Höffner. - Hanke. - Reynold. - McGloin. - Guitton. - Hurley . .	181-208

ARCHIVUM HISTORICUM SOCIETATIS IESU

Annuae subscriptionis pretium: pro Italia Lirae 1500

extra Italiam » 2000

Inscriptio litterarum tam pro administratione quam pro redactione:

Sign. Direttore Archiv. Hist. S. I. - Borgo S. Spirito 5, Roma.

Computus Postalís (conto corrente postale): ROMA 1-14709.

Subscriptio censetur continuata, quoad contrarium non significatur.

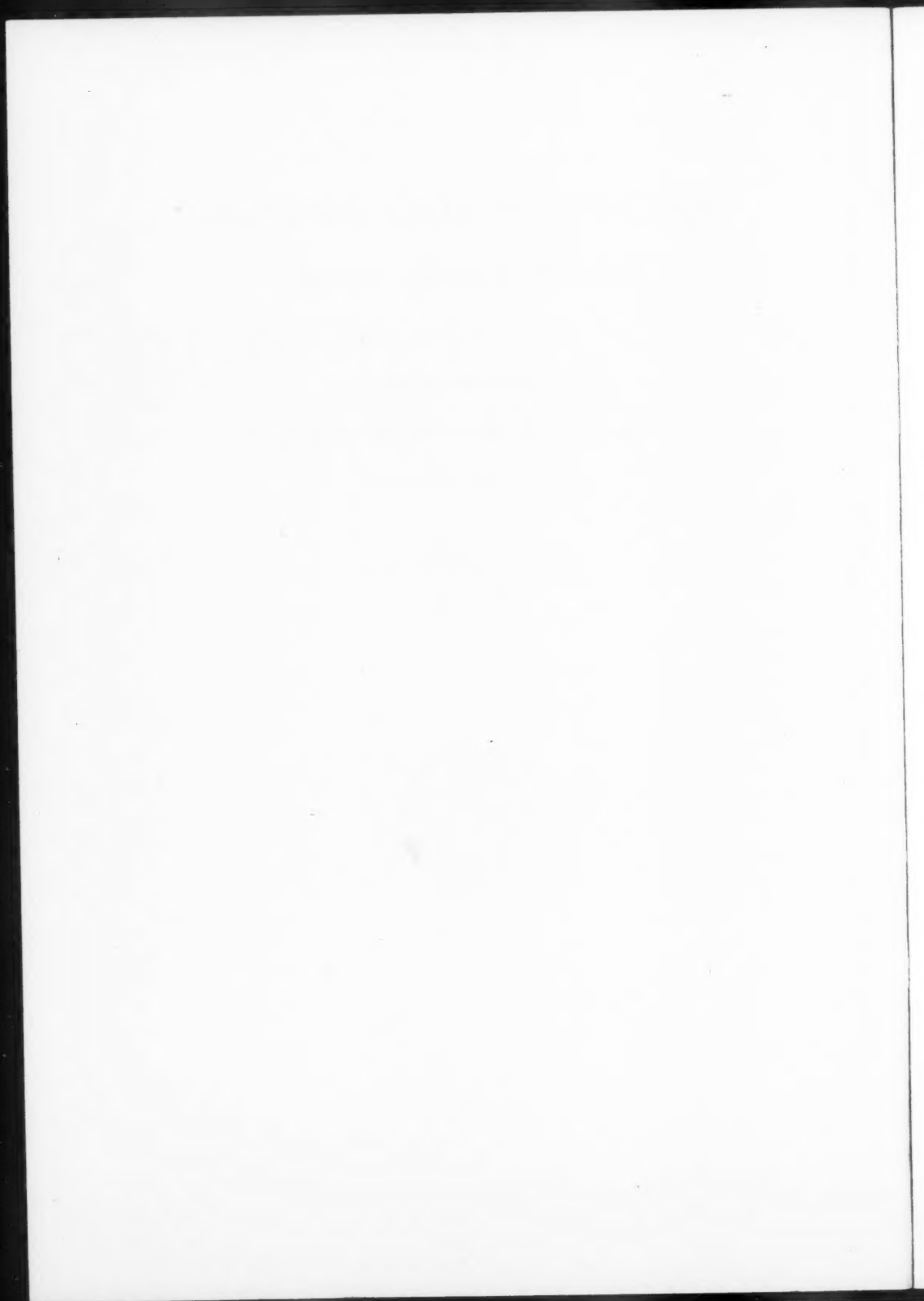
ARCHIVUM HISTORICUM SOCIETATIS IESU

PERIODICUM SEMESTRE
AB INSTITUTO HISTORICO S. I.
IN URBE EDITUM

VOLUMEN XX
1951



ROMAE
BORGO S. SPIRITO 5



I. - COMMENTARI HISTORICI

LE RATIO DISCENDI ET DOCENDI DE JOUVANCY

par le P. FRANÇOIS DE DAINVILLE S. I. - Paris.

SUMMARIUM. - Prima editio Patris Iuvencii operis *De ratione discendi et docendi* (Parisiis 1692) difficultatibus scholasticorum Societatis, dum ii magistros agerent, obviam venit, cum quoad privatum studium (*ratio discendi*) tum quoad publicas lectiones in collegiis peragendas (*ratio docendi*); quae quidem, quanquam primas partes humanioribus litteris tribuit, neque tamen patrias negligit: inter praecipuos fontes, opera priora Patris Sacchini *Paraenesis* et *Protrepticon*. Cum vero Congregatio generalis XIV anxie timeret ne studia humaniora in Societate pedetentim laberentur, commisit Patri Generali Thyrso González ut instructio quaedam pro iunioribus conscriberetur: en origo editionis florentinae anni 1703, quae multo plus quam prima in universam Societatem est diffusa.

Si l'histoire du *Ratio Studiorum*, grâce aux travaux des Pères Herman et Farrell¹, est désormais bien connue, il n'en est pas de même de celle du *Ratio discendi et docendi* de Jouvancy². Sans doute, son texte a-t-il été abondamment divulgué, cité, utilisé par maints auteurs traitant de la pédagogie des Jésuites. Car, du moins en France, beaucoup, dans leur ignorance du *Ratio studiorum*, se réfèrent au seul Jouvancy pour définir les programmes et les méthodes de la Compagnie de Jésus. Mais, par une de ces aberrations, dont l'histoire de l'éducation est, hélas, coutumière, tous l'étudient dans la lettre de son édition officielle sans prendre la peine de l'éclairer par les circonstances qui l'ont inspiré. Aussi, louanges, critiques ou condamnations multiplient-elles les contre-sens à son endroit.

Pour mettre un terme aux interprétations erronées, les pages qui suivent s'appliqueront à retracer la genèse de cet important

¹ J.-B. HERMAN, *La pédagogie des Jésuites au XVII^e siècle. Ses sources, ses caractéristiques*, Louvain, 1914. In-8°. — Allan P. FARRELL, *The Jesuit Code of Liberal Education. Development and Scope of the Ratio Studiorum*, Milwaukee, 1938. In-8°.

² Telle est l'orthographe authentique de son nom, comme le prouvent les signatures autographes. Mais *Jouvency* a souvent prévalu, sans doute par l'influence de la traduction latine *Juvencius*. P. ALET, *Un professeur d'autrefois, le P. de Jouvancy*, Études, 5^e série, t. II, 1872, p. 745-761, 894-912.

document, à caractériser les traits essentiels de ses diverses rédactions et à les situer dans leur contexte historique.

L'ordre de notre exposé sera commandé par cette constatation, dont les historiens ne semblent guère s'être embarrassés jusqu'ici, qu'il y a non pas une, mais *deux* rédactions du *Ratio discendi*. Ses diverses éditions relèvent successivement de deux textes, assez notablement différents dans leur lettre et dans leurs intentions, pour mériter d'être étudiés l'un après l'autre.

I. - RÉDACTION PARISIENNE DE 1692.

L'ouvrage de Jouvancy parut pour la première fois à Paris, en 1692, sous le titre *Christianis litterarum magistris de ratione discendi et docendi*, sans nom d'auteur, ni d'éditeur.

A la marque très caractéristique, initiales enlacées, crossées en acanthes, qui orne le frontispice, on reconnaissait sans peine une production sortie des presses de la Veuve Simon Bénard, qui demeurait rue St. Jacques vis-à-vis le Collège Louis-le-Grand, pour lequel elle travaillait souvent. L'anonymat de l'auteur n'était qu'un secret relatif, comme en témoigne la mention manuscrite, portée sur l'un des rares exemplaires que nous ayons rencontré de cette édition princeps²:

« Ex dono R. P. de Jouvenci auc[toris]
Bibl[ioth]. cleric. S. Eligii Par[isiensis]
Regul. S[an]c[t]i Barnab[ae] 1692. »

SA GENÈSE.

Les minutes inédites de la correspondance des Pères généraux éclairent les origines de cette publication.

Répondant à une lettre que le P. de Jouvancy lui avait adressée le 13 février, comme consultant le Collège de Paris, le P. Th. González lui écrivait le 7 avril 1691 :

² L'exemplaire est inséré dans un recueil factice de la fin du XVII^e siècle (Bibl. Mazarine, 49.797, pièce 10), provenant de la bibliothèque des Barnabites, comme le prouve le cachet qui le marque : marteau d'orfèvre et crosse d'évêque sommés d'une mitre, entourés de l'inscription circulaire : Barnabitarum S. Eligii. Paris. Deux autres exemplaires en pleine page (19 x 12 cm.) sont conservés l'un à la Bibl. Nat. Z. 10. 588 ; l'autre à notre Scolasticat de Vals. Ils comptent 130 pages, plus une *Epistola* de 4 pages exposant des modèles de prélections, qui est insérée tantôt en tête, tantôt en appendice de l'ouvrage.

⁴ *Franc.* 9, f. 118. Les documents que nous citons ainsi, sans autre indication de provenance, se trouvent tous aux Archives Romaines de la Compagnie de Jésus. Le texte original est rédigé en latin.

« J'approuve pleinement Votre Révérence, de promouvoir de toutes ses forces les lettres humaines en France, où elles ont fleuri jusqu'ici, et son intention de guider et d'aider de certains secours le zèle des « juniores » pour leur rendre plus facile l'acquisition des bonnes disciplines. Elle me fera grand plaisir, si elle a écrit quelque chose sur ce sujet, de me le transmettre le plus tôt possible, pour le communiquer le cas échéant à toutes les provinces. Je me réjouis que V. Rév. qui a été jusqu'à présent un grand ornement pour notre Compagnie en ce domaine, veuille aussi lui être un secours.

De cela je lui suis reconnaissant et la remercie aussi vivement que je puis »⁴.

Le 8 juillet 1692, le P. Général remerciait et félicitait chaleureusement le professeur de Paris:

« Le P. Louis Doucin, lui écrit-il, m'a remis votre petit livre *De ratione tradendi literas humaniores*, avec une lettre de V. R. datée de Paris 20 avril. J'ai été absolument charmé de l'une et de l'autre. Je veillerai avec soin selon ma charge à ce que demande V. R. dans sa lettre. Son petit livre est déjà entre les mains des meilleurs professeurs de belles lettres du Collège romain, moins pour être révisé que pour être entièrement approuvé. Je ne négligerai rien des autres moyens qui paraîtront les plus efficaces pour le recommander par toutes les provinces de la Compagnie. Selon la haute estime que j'ai de la compétence, du soin et du zèle de V. R. à promouvoir ces études, je la remercie pour les services qu'elle a rendus à la Compagnie en ce domaine et lui en garde ma plus profonde reconnaissance »⁵.

On a vainement recherché la trace de cette revision dans l'importante collection de censures conservée dans nos Archives. Celle-ci, manifestement incomplète, est surtout attentive aux questions doctrinales. Il n'en reste pas moins possible d'ébaucher avec les documents qui nous sont parvenus, la genèse de l'ouvrage.

Dans la lettre, que son office de Consulteur l'obligeait à adresser au début de l'année au P. Général, le P. de Jouvancy s'est ouvert de son intention d'aider ses jeunes confrères à se perfectionner dans les lettres humaines. Les encouragements reçus du Général l'incitèrent, sans doute, à développer avec plus d'ampleur son premier plan, si tant est qu'il eût déjà rédigé quelque chose, car il ne répondit à l'invitation qui lui avait été adressée de communiquer à Rome son texte, que près d'un an plus tard. Ce long délai ne se concevrait pas si la rédaction eût été avancée. Après y avoir travaillé l'hiver, il le fit porter par un Père qui se rendait à Rome. Dès qu'il eût en mains la chaude approbation qu'on vient de lire,

⁴ *Franc. 9*, f. 162.

il publia son ouvrage. L'*Epistola* sur laquelle s'achève celui-ci est, en effet, datée du mois d'août 1692⁶.

Ces documents infirment, d'autre part, sérieusement l'existence d'une édition: Paris, 1691, mentionnée par Sommervogel⁷. Le silence de Jouvancy pendant un an, le propos du P. Général sur la remise du « libellum » à des maîtres compétents « non tam examinandum quam certo comprobandum », en mai ou juin 1692, ne se comprendraient guère si l'opuscule avait été imprimé et mis dans le public dès 1691. Cette conclusion est confirmée par le contrat même d'édition passé entre Jouvancy et la veuve de Simon Bénard le 8 janvier 1692 et par l'affirmation catégorique du P. Judde, à l'ordinaire bien informé: « Il le fit imprimer pour la première fois en 1692 et depuis en 1696 »⁸.

Comment Jouvancy fut-il amené à se préoccuper de la formation littéraire et pédagogique de ses jeunes confrères?

Y fût-il incité, comme naguère Petau par François Hardisius ou Labbe par lui-même, par les sollicitations de quelque jeune maître avide de perfectionner sa culture et son métier? On n'ose l'affirmer. Si nous en croyons le témoignage du Frère Léonard, augustin, les pensées des jeunes Jésuites allaient ailleurs. L'exemple du P. Bouhours « toute sa vie attaché à la politesse de la langue française » et « à ramasser les belles pensées et jeux d'esprit des écrivains » les a tous gâtés⁹.

Prenons garde que l'entreprise de Jouvancy coïncide avec l'avènement d'un nouveau provincial, le P. Louis Genevray, qui paraît s'être assigné d'emblée la tâche de ranimer l'amour des lettres classiques et de rénover la vie intérieure dans sa province. Dès février 1692, le P. Général le félicitait vivement de « tout ce qu'il avait sagement projeté ou réalisé » en ce sens¹⁰.

Pour soutenir son action, il promulguait, le mois suivant, une ordonnance à communiquer à tous les supérieurs ayant charge des *juniores*, sur le soin que les recteurs en devaient avoir: qu'ils donnent aux jeunes maîtres des guides aussi expérimentés qu'appliqués à les faire profiter dans les lettres; qu'ils les appellent tous les mois pour s'entretenir avec eux et s'enquérir de leurs progrès littéraires.

⁶ In fine: Vale. Lutetiae Parisionum. Kal Sextil. an. MDC. XCII.

⁷ *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, IV, 841.

⁸ *Ib.* IV, 892. - JUDDE, *Instruction aux régents*. le P. ch. II.

⁹ Arch. Nationales M. 243, n. I, f. 3.

¹⁰ *Franc.* 9, f. 151. Le P. Louis Genevray (né à Caudebec-en-Caux, 1632, entré au noviciat de Paris en 1651, † à Paris le 16 nov. 1696), avait été professeur d'humanités et de rhétorique, puis huit ans professeur de philosophie et autant de théologie, enfin recteur à Bourges et instructeur du 3^e an à Rouen, avant d'être nommé provincial en 1691.

Le provincial devait à ses visites contrôler avec attention ce que chacun faisait en ce genre, afin que le Général sût à qui il pouvait confier la charge des collèges et la direction des régents, en qui est tout l'avenir de la Compagnie ¹¹.

S'il est impossible de déterminer de façon certaine à qui, du P. Genevray ou de Jouvancy, revient l'initiative, tous deux agissaient selon le vœu exprès de la Congrégation provinciale de Paris, tenue en 1690: « requiritur ad renovandum mortificationis aliarumque virtutum studium excitandumque litterarum amorem, qui in multis praesertim inter juniores videtur deferbuisse » ¹².

Il n'est pas sans probabilité, enfin, que Jouvancy ait été stimulé dans l'élaboration de son *Ratio* par la parution du *Traité des études monastiques* de Dom Mabillon, achevé d'imprimer le 16 juin 1691. Le projet dont il s'ouvre de joindre à son petit ouvrage une Bibliothèque de l'homme de lettres ¹³, n'était-il pas suggéré par ces *Catalogues des meilleurs livres avec les meilleures éditions pour composer une Bibliothèque ecclésiastique*, dont Mabillon avait fait suivre son traité? Sur des plans parallèles, une pensée semblable n'animait-elle pas les deux auteurs?

SES CARACTÉRISTIQUES.

On entrevoit à travers ces faits le caractère exact de la première édition du *Ratio discendi*. Il n'est à proprement parler ni un commentaire du *Ratio studiorum*, ni un tableau de la pratique effective des Jésuites parisiens, comme on l'a souvent affirmé, mais un ouvrage de circonstance, des conseils rédigés par un professeur, dont l'expérience et la réputation faisaient autorité, pour les régents de sa province privés de direction intellectuelle et pédagogique, et trop séduits par l'attrait des lettres françaises ¹⁴.

Il répond aux deux problèmes pratiques qui s'imposaient à eux. Comment se former personnellement à l'enseignement des humanités? Comment les enseigner? Art d'apprendre et art d'enseigner. La plupart des auteurs qui ont utilisé ce petit volume ont à l'ordinaire, par une singulière confusion des problèmes, laissé de côté sa première partie, *Ratio discendi*, altérant ainsi la pensée de l'auteur qui attache visiblement une très particulière importance à la for-

¹¹ *Ib.* f. 154.

¹² *Congr.* 84, f. 228.

¹³ P. 58. Singulorum poëtarum editiones et commentarios, si qui sunt; probatissimos indicabimus in ea quam huic opusculo subiungere meditatur, Bibliotheca librorum homini bonarum litterarum studioso idoneorum.

¹⁴ JUDGE, *loc. cit.* « Il le composa d'abord pour notre province et le fit imprimer pour la première fois en 1692 et depuis en 1696 ».

mation littéraire du maître. La pensée qui l'anime est celle de nos modernes manuels de l'étudiant: fournir au futur professeur les normes générales et les renseignements bibliographiques nécessaires pour le guider dans ses études.

Au dessein de suppléer au défaut de mentors expérimentés, se joint cette idée très moderne que le maître doit se former lui-même: que ce n'est point par des leçons entendues, mais par une étude sérieuse et par la pratique personnelle des disciplines qu'il doit enseigner un jour, qu'il acquerra cette connaissance solide et bien digérée, sans laquelle il peut y avoir des professeurs brillants, mais pas de bons maîtres. Le programme de cette formation suit donc, en le dépassant, le programme scolaire des classes de lettres; il comporte la connaissance et l'usage des langues, les belles-lettres.

Les deux principales langues, dont il importe au futur maître d'acquérir une science approfondie, sont le latin et le grec. Bien que la maîtrise du latin soit de soi plus essentielle, Jouvancy l'engage à commencer par le grec: il présente en effet « un peu plus de difficulté », et l'expérience prouve qu'il faut l'apprendre jeune, sans quoi on ne l'apprend jamais, *a teneris assuescere multum est*. C'est au début de sa régence qu'il faut s'y livrer, consacrer chaque jour un certain temps à étudier la morphologie grecque, et à lire un auteur, mettre chaque soir en sa mémoire quelques racines qu'on répètera le lendemain matin. La difficulté du grec étant la richesse de son vocabulaire, le Père insiste sur la nécessité d'étudier celui-ci préalablement à la syntaxe, qu'accompagneront des exercices de style, puis des recherches sur les dialectes et la langue poétique¹⁵. Des listes d'auteurs, sur lesquelles nous aurons à revenir, complètent ces judicieuses remarques d'un maître qui savait fort bien le grec. Ses supérieurs le destinaient à traduire les précieux manuscrits grecs conservés dans la Bibliothèque de Louis-le-Grand, lorsqu'il fut appelé à Rome pour y continuer l'Histoire de la Compagnie (1699)¹⁶.

Le lieu et l'importance de ces développements sur le grec ont laissé croire à certains auteurs qu'au milieu de l'oubli général, dont il était alors la victime, le grec continuait de fleurir dans les collèges des Jésuites¹⁷.

Les faits n'autorisent pas une conclusion aussi optimiste. Les signes de fléchissement des études grecques sont manifestes. Retard du programme de deux ans par rapport au *Ratio studiorum*, ainsi l'étude des dialectes est renvoyée de 3^e en rhétorique. Éditions de

¹⁵ *Ratio discendi*, c. I, art. I.

¹⁶ DE BACKER, t. I, p. 411.

¹⁷ EGGER, *L'hellénisme en France*, Paris, 1869, t. II, p. 64, 65.

classiques grecs à l'usage des jeunes humanistes avec traduction interlinéaire, adjectifs et racines grecques les plus importantes¹⁸. Ignorance des règles de l'accentuation: « je suis si peu au fait des accens grecs que je ne puis écrire un mot grec sans le regarder deux fois pour voir où il faut mettre l'accent... »¹⁹ écrivait un ancien brillant élève. L'ensemble des élèves ignoraient des choses plus graves, d'après les notes du P. Préfet de Caen: sur 106 élèves de 3^e examinés en 1692, 52 ne le savent pas du tout, 12 très insuffisamment, 21 passablement, 14 bien, 7 très bien, ont eu prix ou accessits²⁰. Comment le sauraient-ils, il n'est plus inouï que les maîtres eux-mêmes ne le savent pas. Le P. Oliva a approuvé en 1678 la décision prise par le Provincial de Toulouse de ne pas promouvoir aux chaires d'humanité et de rhétorique les maîtres, *qui graece docere nesciunt*²¹. Si Jouvancy s'incline en premier lieu devant la langue d'Homère, c'est donc moins, quoi qu'il dise, par respect pour cette aïeule vénérable²², que parce que nombre de régents le négligent complètement²³. Il est honteux de n'avoir pas au moins effleuré Pindare et Théocrite. Ses pages cherchent à provoquer une réaction parmi les meilleurs d'entre eux²⁴.

Après le grec, l'usage du latin parlé était le plus immédiatement menacé. Beaucoup de régents ne s'y livraient plus que de mauvais gré; la foi se perdait. Jouvancy s'applique donc à ranimer cette autre flamme. Il traite avec finesse du style en général, du style oratoire, des moyens de former son style: lecture des bons auteurs, exercices écrits d'invention ou d'imitation²⁵. Toute la sève de l'humanisme du xvi^e siècle reparaît en ces pages où Jouvancy s'attarde à nous détailler les exercices par lesquels le régent s'assimilera Cicéron et Virgile: traduire en français, ou résumer un texte, puis le remettre en latin et comparer son œuvre au modèle; voilà pour apprendre le vocabulaire et le génie de la langue; analyser un discours en n'en conservant que le plan et les idées principales, reconstruire ensuite l'édifice ainsi décomposé, voilà pour féconder l'esprit et s'initier aux secrets de l'art; enfin, imiter un

¹⁸ M. CHOSSAT, *Les Jésuites à Avignon*, Avignon, 1896, pp. 290, 291. - C. DE ROCHEMONTEIX, *Le collège de la Flèche*, Le Mans, 1889, t. III, pp. 8-10.

¹⁹ Collège de Mongré, Ms. *Adversaria* du Président Dugas, t. III, p. 353.

²⁰ Bibl. Nat. Latin Ms. 10990.

²¹ Coll. A. Carrère (Toulouse), Epist. Gen. 29 mars 1678.

²² *Ratio discendi*, c. II, 2 § I, prima studiosi magistri cura merito tribuenda graecae linguae utpote antiquiori.

²³ *Ratio discendi*, c. III, art. III. Quidam graecas litteras negligunt.

²⁴ *Ratio discendi*, c. I, § I, a primo statim anno magister sciendi cupidus animum et operam ad graecam linguam adiciat...; art. II, studiosi magistri cura... Pindarum, Theocritum; quos saltem primoribus non attigisse labris, pudendum est.

²⁵ *Ratio discendi*, c. I, art. II, § 1, 2, 3.

auteur en calquant ses phrases, ses figures, ses mouvements, mais pour traiter un sujet semblable ²⁶.

Après cela, il n'y a plus qu'à voler de ses propres ailes. Qu'on ne laisse passer aucune semaine, aucun jour sans prendre la plume pour composer quelque chose : une lettre, un trait, un bref discours. La lecture assidue, réfléchie, annotée, des grands auteurs doit féconder, vivifier ces exercices : on ne se contentera pas de lire une fois, mais on y reviendra, on les relira, *revolvere ac regustare*, tantôt les récitant à mi-voix et tantôt à voix haute, se gravant dans l'oreille leurs mots et leur nombre, ce qui permettra de parler avec leur élégance ²⁷.

Les meilleurs auteurs à fréquenter étaient, en grec : Isocrate, Lucien et Xénophon, puis quelques auteurs plus difficiles, Démosthène ou Thucydide, enfin Homère, Pindare, Théocrite et les grands tragiques, Euripide et surtout Sophocle. Pour qu'on comprit mieux dans quel ordre et avec quel fruit on pouvait lire les autres auteurs, Jouvancy ajouta un second catalogue chronologique, dont les jugements littéraires s'accompagnent de brèves précisions biographiques et d'appréciations sur les éditions et commentaires à utiliser ²⁸. Il en avait dressé un semblable pour les auteurs latins ²⁹.

Dans leur expression très concise, ces catalogues sont remarquablement précis et suggestifs. Chacune de leurs notices constitue comme un paragraphe d'une histoire abrégée de la littérature ancienne.

Le maître parisien ne pouvait se contenter d'opposer aux courants nouveaux l'affirmation de l'excellence de la tradition. Il s'était passé bien des choses depuis une génération et notre auteur était, à Louis-le-Grand, mieux placé que quiconque pour saisir quel charme la langue française exerçait sur les « jeunes ». On était en présence d'un problème nouveau qui se posait malgré tout : fallait-il désormais s'occuper de la langue maternelle ? Non sans mérite, car il avait consacré sa plume aux langues anciennes et n'écrivait que latin, Jouvancy conclut par un oui.

Il conseille au régent d'avoir sous la main un livre français d'un style châtié et élégant, Vaugelas, les *Commentaires de César* traduits par d'Ablancourt, une bonne traduction des *Discours* de Cicéron. Pareilles lectures font progresser dans les deux langues à la fois. Il n'a garde d'omettre les *Remarques* de Bouhours. Mais ces ouvrages sont à lire aux heures de loisirs et pas avant d'avoir consacré deux ou trois années aux Anciens. Rien ne presse d'entre-

²⁶ *Ratio descendit*, c. I, art. II, § 3.

²⁷ *Ratio descendit*, c. I, art. II, § 2.

²⁸ *Ratio descendit*, c. I, art. I, § 2.

²⁹ *Ratio descendit*, c. I, art. II, § 5.

prendre une étude par laquelle on se laisse facilement captiver. Enfin il ne sera jamais licite de goûter à « la lie des livres français » : contes dangereux, comédies, entretiens ou romans. Tous ces écrits affaiblissent l'esprit ou corrompent les mœurs. Si l'on peut soutenir que les hommes mûrs peuvent parfois goûter à ces frivolités, personne ne niera qu'on ne doive les interdire aux jeunes gens³⁰. En dépit de ces réserves si raisonnables, que nous retrouvons à la même époque dans les conseils de Racine à son fils³¹, le principe était admis, et c'était là par voie de conséquence, le point de départ d'une révolution scolaire.

Maints critiques ont tiré des pages que nous venons de parcourir la matière de sérieux reproches contre le caractère purement formel de l'humanisme des Jésuites; ils n'ont pas pris garde au solide passage, où Jouvancy montre qu'il y a en tout style deux éléments, unis entre eux comme l'âme et le corps, la pensée et son expression. La pensée doit être vraie, claire, adaptée au sujet³². Dans le style oratoire par exemple, elle doit être telle qu'elle enseigne, émeuve et persuade³³.

Voilà qui réclame autre chose que la simple connaissance des langues, une étude sérieuse de « ces arts qui mènent à l'*humanitas* » : la Rhétorique, la Poésie, l'Histoire et ses sciences auxiliaires, la Chronologie et la Géographie, enfin la Philologie ou Polymathie. Jouvancy n'hésite pas à leur consacrer le tiers de son ouvrage.

Après avoir traité assez rapidement de la rhétorique, en disciple d'Aristote et de Quintilien, qui régnaient encore pour lors dans les écoles françaises, il définit sa poétique, selon les exigences de son milieu, conformément à la raison bon-sens³⁴. Les courtes pages qu'il accorde à la tragédie ne touchent guère qu'à l'invention dra-

³⁰ *Ratio discendi*, c. I, art. III.

³¹ « Vous pouvez prendre Voiture parmi mes livres, si cela vous fait plaisir... J'aimerois bien autant que, si vous voulez lire quelque livre françois, vous prissiez la traduction d'Hérodote, qui est fort divertissant, et qui vous apprendroit la plus ancienne histoire qui soit parmi les hommes, après l'Ecriture Sainte. Il me semble qu'à votre âge, il ne faut pas voltiger de lecture en lecture : ce qui ne serviroit qu'à vous dissiper l'esprit et à vous embarrasser la mémoire ». 9 oct. 1692. RACINE, *Oeuvres*, t. VII, p. 72.

« Vous me faites plaisir de me rendre compte des lectures que vous faites ; mais je vous exhorte à ne pas donner toute votre attention aux poètes françois. Songez qu'ils ne doivent servir qu'à votre récréation, et non pas faire votre véritable étude. Ainsi je souhaiterois que vous prissiez quelquefois plaisir à m'entretenir d'Homère, de Quintilien, et des autres auteurs de cette nature ». 3 juin 1693. *ib.* p. 85.

³² *Ratio discendi*, c. I, art. II § I.

³³ *Ratio discendi*, c. I, art. II § 2.

³⁴ *Ratio discendi*, c. II, art. I § 2. - D. MORNET, *Histoire de la clarté française*, Paris, 1929, pp. 57 sq.

matique. S'adressant à de jeunes maîtres qui devaient composer les pièces, que joueraient leurs élèves, il s'arrête surtout à orienter leur choix des sujets.

Puisque « la tragédie doit servir à former les mœurs », « on fera bien d'en tirer le sujet des Saintes Écritures, de l'histoire des annales de l'Eglise, si riches en actions héroïques. Si déjà l'honnête homme ne peut supporter les pièces qui souillent la scène de débauches et d'amours, combien davantage le poète chrétien doit-il s'interdire d'écrire et de faire jouer de pareilles pièces. Qui ne sait le danger qu'elles sont pour l'auteur et pour le spectateur. Une pièce sérieuse et dans laquelle les mœurs sont bien réglées ne vaudra pas seulement à son auteur une grande récompense devant Dieu, mais elle produit un fruit incroyable parmi les spectateurs, ce moyen les porte souvent plus à la piété que les discours savants des plus grands prédicateurs. C'est l'honneur du théâtre chrétien d'avoir des jeux saints. A cet égard, qu'on n'introduise que très rarement des rôles féminins, c'est dangereux et glissant pour le maître et pour les élèves. C'est la raison pour laquelle j'aime mieux qu'on lise et se propose d'imiter Corneille, que ces autres au style pur et élégant qui privilégient l'amour tendre et la galanterie. La Tragédie doit être animée de grandeur et de gravité: elle induit les spectateurs à la pitié en leur montrant le malheur; à la crainte en leur exposant les châtimens qui suivent le crime. Si Corneille y mêle de l'amour, c'est avec réserve, et il a quelque chose de splendide et de sublime qui ravit l'esprit et frappe d'admiration »³⁵.

Nous n'avons pas hésité à citer en son entier ce passage, car il éclaire d'une vive clarté l'enseignement littéraire des Jésuites français d'alors. Il situe d'abord Jouvancy au cœur du débat contemporain sur la conception de la tragédie, ses règles d'invention, son inspiration chrétienne, ses fins moralisatrices³⁶. Le rhéteur de Louis-le-Grand y témoigne d'autre part une connaissance profonde de Corneille, qu'il est difficile de caractériser avec plus de justesse en si peu de mots. Malgré l'inclination du siècle, si bien discernée par Rapin, à donner à l'amour la première place dans les passions tragiques, il accordait une adhésion sans réserve au nouveau pathétique d'admiration, dont l'illustre poète avait fait un caractère original de la tragédie classique³⁷. Sa préférence était partagée par ses collègues, comme en témoigne la place qu'ils réservaient à Corneille dans les citations, qui illustraient leurs cours de rhétorique.

³⁵ *Ratio discendi* c. II. art. II & 1.

³⁶ R. BRAY. *La formation de la doctrine classique en France*, Paris, 1927, pp. 307 sq. 63 sq.

³⁷ *Ib.* p. 319 sq. - R. BRAY. *La tragédie cornélienne devant la critique classique*, Paris, 1927, pp. 31 sq. - R. RAPIN. *Réflexions sur la Poétique*, § XX, XXIII.

Sans aucun doute, ils reconnaissaient tous dans le pathétique cornélien l'incarnation d'une des meilleures tendances de leur éducation et lui demandaient de la nourrir.

Grâce à cette page aussi, on saisit mieux l'évolution de notre théâtre scolaire. Elle dit les motifs qui inspirèrent à Jouvancy et à maints de ses confrères le choix des sujets de leurs pièces et révèle pourquoi, en dépit du courant général qui écartait des scènes publiques les « histoires saintes », celles-ci se maintinrent jusqu'en plein XVIII^e siècle sur les tréteaux de collège de façon « supportable »³⁸.

Jouvancy en vient ensuite, non pour en discuter le principe, mais pour en dégager le sens, aux *ballets* si chers à la société française d'alors, et souligne le lien nécessaire de leurs entrées avec l'action de la tragédie au sein de laquelle elles s'immisceaient. Les exemples allégués évoquent des ballets dansés aux tragédies jouées à l'occasion des distributions de prix de Louis-le-Grand.

Hormis la Rhétorique et la Poésie, qui étaient des pièces de résistance parmi les Belles-Lettres, les autres connaissances étaient plutôt à réserver aux jours de congés et de fête. Après une saine détente, on se reposera du labeur journalier en jetant les yeux sur des cartes ou des tableaux chronologiques, en savourant quelque chapitre d'histoire ou de géographie³⁹. Sur ces matières, l'étudiant lira ou consultera les meilleurs ouvrages des anciens et des modernes. Les historiens et les géographes grecs et latins sont l'objet d'un catalogue du genre de ceux dont nous avons parlé. Sans exclure ce que nous demandons aujourd'hui de l'historien, ces remarques reflètent surtout la conception essentiellement littéraire qu'on se faisait alors de l'histoire, jugeant avant tout de la qualité du style⁴⁰.

Le jeune maître, enfin, goûtera à ces sciences mineures, dont un honnête homme se devait d'avoir quelques teintures. Il apprendra l'art des Devises du P. Bouhours dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* ou du P. Menestrier en sa *Philosophie des images*. Gruter l'initiera à l'Épigraphie; la Colombière dans sa *Science héraldique* et le Père Menestrier au blason dans son *Abrégé* très loué. Il consultera Végèce et Vitruve pour l'architecture; Celse et Fernel pour la médecine; Varron, Columelle et la *Maison rustique* de Char-

³⁸ R. BRAY. *La formation de la doctrine classique*, pp. 292 sq. - M. E. PASCOE. *Les Drame religieux du milieu du XVII^e siècle*, Paris 1932, pp. 167 sq. - Abbé d'AUBIGNAC. *La pratique du théâtre* (1657), édition P. Martino, p. 325, 330.

³⁹ *Ratio discendi*, c. III, art. II. Notre *Géographie des humanistes*. Paris, 1940, p. 398 sq.

⁴⁰ *Ratio discendi*, c. II, art. III § 1. - Voir sur la conception de l'histoire: R. RAPIN. *Les réflexions sur l'Histoire* (1677).

les Estienne pour l'agriculture, Pline ès sciences naturelles⁴¹. Il s'en faut, on le voit, que la préoccupation des « choses » fût absente de la formation du professeur de lettres.

Le lecteur moderne, il est vrai, sera mal impressionné de voir Jouvancy s'étendre si longuement sur l'art de composer des énigmes. Il lui consacre un vrai petit traité, dont un connaisseur, Le Jay, soulignera l'excellence et l'utilité dans sa *Bibliotheca rhetorum*⁴². Ces pages et les exemples qu'elles rapportent d'énigmes expliquées à Louis-le-Grand, illustrent un trait typique de la culture française d'alors, que nous avons peine à concevoir aujourd'hui. Explications d'énigmes écrites ou peintes n'étaient pas de simples badinages de l'esprit, mais des exercices qui l'accoutumaient à manier avec finesse cette algèbre littéraire qu'étaient pour les gens cultivés les allégories des artistes et des poètes⁴³.

Des conseils pratiques sur l'art de lire et de prendre des notes, un emploi du temps type, fort détaillé, journalier et hebdomadaire, un examen des fautes habituelles de l'étudiant complètent ce petit *Art de l'étudiant*.

La seconde partie plus brève et moins originale traite de l'*Art du maître*. Sa tâche primordiale est de former ses élèves à la piété et à la vertu. Mais, comme en ce domaine, plus qu'en tout autre, on ne donne que ce qu'on a, le jeune maître doit nourrir et développer sa propre vie spirituelle. Qu'il ne se laisse pas entraîner à négliger pour l'étude ses exercices de piété; qu'il ne se démette pas insensiblement de l'humilité, cédant à la vaine gloire qu'éveillent naturellement les applaudissements des hommes; qu'il prie souvent pour ses élèves. Que peut-il pour eux sans le secours divin? On lui suggère les diverses manières de le solliciter et de l'obtenir. Ces pages répondaient directement aux préoccupations de la Congrégation provinciale de 1690 et à celles du P. Provincial lui-même, de ranimer la ferveur religieuse.

⁴¹ *Ratio discendi*, c. II, art. IV.

⁴² T. II. *Liber de aenigmate in picturis*. Praefatio... Non dissimulem eruditum inter paucos Iosephum Iuvencium e Societate nostra in suo opusculo, quod tam discipulorum, quam magistrorum in gratiam edidit *De Ratione discendi et docendi*, non praetermisisse, quae spectarent rem aenigmaticam, et quaedam tradidisse documenta, quibus iuvare possit eorum industria, qui pro ratione sui muneri in explicandis aenigmatibus operam collocant. At quoniam libellum illum erudiendis nostris hominibus susceptum non est passus esse iuris publici; hinc quas perbreves praescripsit leges de aenigmatibus et paucorum sunt in manibus, et a plerisque etiam editae ignorantur.

⁴³ L. HAUTECOEUR. *Littérature et peinture en France du XVII^e au XX^e siècle*. Paris, 1942, p. 12 sq. - E. MALE. *L'art religieux après le concile de Trente*. Paris, 1932, c. IX. *Persistance de l'esprit du XVI^e siècle. L'allégorie*. - M. MAGENDIE. *La politesse mondaine et les théories de l'honnêteté en France au XVII^e siècle*. Paris, 1925, p. 436 sq. - J. B. HERMAN, *op. cit.* p. 290-291.

Revenant aux élèves, Jouvancy exposait par quels entretiens publics et privés, un régent peut les inciter à la piété à l'occasion des événements du jour, par l'explication chrétienne des auteurs, qui doivent être « les hérauts du Christ »⁴⁴, au catéchisme dont les raisons et les exemples seront tirés de l'Écriture. Il leur enseignera leurs devoirs envers Dieu, leurs parents et leurs maîtres, leurs camarades, les instruisant des moyens les plus propres de les accomplir : la prière, les sacrements, la dévotion mariale. Il leur apprendra aussi à discerner le genre de vie auquel ils sont aptes et à ne pas s'y engager à la légère. Il les aidera enfin à former leur caractère.

Educateur, le régent est également un maître dont la tâche est d'instruire ses élèves. Pour y parvenir, il mettra en œuvre les deux ressorts principaux de l'étude, la crainte de la confusion et l'émulation, et dirigera au mieux leurs travaux personnels et les exercices scolaires publics. Jouvancy détaille, avec sa précision coutumière, l'horaire journalier et ses variations selon les jours et les classes, les rôles des « magistrats scholastiques », comme les appelait naguère Richeome, qui collaboreront à la bonne tenue de la classe. Il dessine enfin la tâche de ce « maître de l'enfant à la maison » qu'est le précepteur. Il peut lui nuire beaucoup s'il s'en acquitte mal⁴⁵. Ces remarques étaient particulièrement nécessaires en un temps où un nombre croissant d'enfants étaient pourvus de précepteurs qui n'étaient pas tous, il s'en faut, à la hauteur de la fonction : « Le mal, écrira l'abbé Desfontaines, est que les bons maîtres particuliers ordinairement mal payés en France sont conséquemment rares »⁴⁶.

Suit la liste des auteurs qui peuvent être expliqués dans chaque classe. Elle constitue un témoignage précis sur l'état des études grecques et latines chez les Jésuites français, à la fin du XVII^e siècle.

IN RHETORICA. Demosthenis orationes quaedam elegantiores, ut *Philippicae*, *Olynthicae*, *pro Corona* &c. Luciani quaedam opuscula vg. *Contemplantis*, *Timon*, *Somnium*, *Toxaris*;

Selectae orationes Thucydidis, Plutarchi *Vitae* & *Opuscula* quaedam moralia, Herodianus, Homerus, Sophoclis quaedam *Tragoediae* vel Euripidis, Pindarus et Anacreon.

Ciceronis orationes difficiliores: Plinii *Panegyricus*, Titus Livius, Velleius Paterculus, Valerius Maximus, Cornel. Tacitus, Suetonius, Virgilius, Horatius, Senecae *Tragoediae*, Claudianus, Juvenalis, Persius & Martialis.

⁴⁴ *Ratio docendi*, c. I.

⁴⁵ *Ratio docendi*, c. II.

⁴⁶ *Jugemens*, t. IX, p. 50.

IN SECUNDA CLASSE. Isocratis Orationes aliquot vg. *Ἀμάργεος*, Evagoras *Panegyricus* &c. Luciani *Dialogi mortuorum* & alia quaedam eiusdem auctoris faciliora: Theophrasti *Characteres*. Post Paschales ferias Homeri *Hymni*, *Batrachomyomachia*, libri aliquot faciliores *Iliados* vel *Odysseae*.

Cicero *de natura deorum*, *Quaestiones Tusculanae*, *Paradoxa*; post Pascha, breviores eius orationes, exempli causa, *pro Marcello*, *pro Archia poeta*, in *Catilinam*, *post reditum*, *pro Lege Manilia* &c. Caesar, Sallustius, Florus &c. Virgilius, Horatii *Odae* & *Ars poetica*; Ovidii *epistolae selectae*, & quaedam e *Fastis*.

IN TERTIA. Isocratis *ad Nicoclem* aut *Demonicum oratio*; Lucianus *de vita sua*, *de iudicio vocalium*; Chrysostomi aut Basilii *Homiliae* quaedam selectae.

Ciceronis *dialogi de Amicitia*, & *Senectute*, libri *de Officiis*, Virgillii *Aeneidos* Liber V, VII, IX. Ovidii *Metamorphoses* expurgatae, de *Tristibus a Ponte*. Curtius, Iustinus & Caesar.

IN QUARTA. Aesopi *fabulae*, Epictetus, Cebetis *Tabula*, Chrysostomus, *περί προσευχῆς*, *περί αγάπης* &c.

Ciceronis *epistolae ad Quinctum fratrem*, *Somnium Scipionis* & alia quaedam id genus.

Virgillii *Georgica*, maxime liber I & IV. Ovidis *Metamorphoses* selectae, vel *epistolae*, Aurelius Victor, Eutropius.

IN QUINTA. Ciceronis *epistolae* quaedam longiores ac difficiliore; Historiae ex eodem collectae. Virgillii *Bucolica*, selectae sententiae Ovidii, & aliorum Poëtarum, quae instar Auctoris explicari poterunt, itidem ut reliquae Phaedri fabulae, ii quae in sexta explicatae non fuerint.

IN SEXTA. *Epistolae* faciliores Ciceronis; Phaedri *Fabulae*, non item Avieni. Catonis *disticha* & alia eius generis, vg. Stobaei sententiae latine redditae, Flosculi e Poëtis decerpti ⁴⁵.

Si l'on rapproche de cette liste les « affiches » des collèges méridionaux, que nous avons publiées ailleurs, bien qu'antérieures de quinze à vingt ans, elles trahissent un niveau des études inférieur, notamment pour le grec ⁴⁶.

⁴⁵ Cette remarque trahit en passant une des préoccupations les plus constantes de Jouvancy, au long de sa carrière de professeur, placer entre les mains des élèves des textes qui ne risquent pas de leur gâter l'âme. On lui doit une collection importante de classiques ainsi expurgés, remarqués d'autre part par la qualité de l'*interpretatio latina* et la sûreté de l'érudition, qui les accompagne: Juvénal et Perse (1685), Térence (1687), Horace, (1688), il avait sous presse Martial qui devait paraître en 1693, et la première *Philippique* de Démosthène, que devaient suivre plusieurs ouvrages de Cicéron (1693) et les *Métamorphoses* d'Ovide (1704). C. SOMMERVOGEL, *op. cit.* t. IV. 832 sq. - V. ALET, *loc. cit.* pp. 900-907.

⁴⁶ *Ratio docendi* c. II, art. III § 5.

⁴⁷ Notre article *Livres de comptes et histoire de la culture*. AHSI t. XVIII, 1940, pp. 228-231.

Pour bien enseigner, il importe que le maître impose son autorité par le double prestige de sa piété et de sa science, par l'amour que l'intérêt porté à ses élèves, sa justice, sa modération à les punir leur inspirera, par la crainte qu'il saura leur inculquer. On lui rappelle comment on maintient la discipline et comment on soutient l'attention d'une classe. On le prévient des écueils auxquels achoppent habituellement les jeunes maîtres: la négligence, le dégoût, se livrer aux études de leur choix aux dépens de leur tâche professionnelle, une trop grande familiarité avec les élèves. Les traits sont pris sur le vif.

« L'un assemblera les matériaux de ses prédications à venir; l'autre qui ignore la poésie grecque ou même la poésie latine composera des vers français, alors qu'il devrait enseigner l'une et l'autre, à moins de vouloir être le prévaricateur du bien public... » Toujours d'après nature: « Quelques-uns, pour charmer l'ennui de la classe, recherchent non ce qui serait utile aux enfants, mais ce qui leur est le moins importun. Ils leur expliquent l'Auteur avec négligence, leur proposant des thèmes pris dans quelque livre français, sans se préoccuper de les mettre à leur portée; feront expliquer un livre historique pendant des classes entières ou bien je ne sais quel livre, jusqu'à ce qu'ils déposent au bout d'un an ou deux le fâcheux fardeau de la régence ».

Une conscience plus exacte de l'éminente dignité et de l'utilité de leurs fonctions; les exemples des Saints éducateurs, ou des missionnaires qui s'épuisent dans les missions indiennes à cultiver des esprits grossiers, autant que la foi, sont propres à ranimer leur générosité. Si le fruit n'est pas toujours à la mesure de la peine, il n'y a pas à se décourager; la récompense céleste ne sera pas au succès, mais à l'effort ⁵⁰.

Hors quelques traits qui reflètent et peignent le milieu scolaire contemporain, il n'est rien de ce qu'expose cette *Ratio docendi* sur la formation spirituelle, l'enseignement littéraire et les exercices scolaires, qui ne paraisse l'expression des pratiques traditionnelles de l'Ordre ⁵¹. Cette constatation incite à préciser les sources de Jouvancy.

LES SOURCES.

Pour quiconque est familier avec les écrits pédagogiques d'auteurs jésuites antérieurs à 1690, la parenté des conseils de Jouvancy avec ceux de Sacchini est manifeste. Elle a frappé ceux qui les ont

⁵⁰ *Ratio docendi*, c. III, art. III.

⁵¹ Cf. notre *Naissance de l'humanisme moderne*, t. I, pp. 98 sq., 157 sq., 290 sq.

étudiés, ils l'ont affirmée, aucun néanmoins ne l'a établie⁵². Une collation méthodique du *Ratio docendi* avec la *Paraenesis* et le *Protrepticon ad magistros scholarum inferiorum Soc. Iesu* de Sacchini, publié en 1625, révèle article par article, voire alinéa par alinéa, une étroite dépendance du maître parisien à l'endroit de son devancier.

RATIO DOCENDI (1692)	PARAENESIS (1625)
cap. I. De pietate....	
art. 1. P. praeceptoris. l'Oraison finale: Vos, ô beati puero- rum tutores.	c. 15 § 1, 2, 3, 4, 5, 6. c. 15 § 5.
art. 2. De piis sermonibus....	c. 17 Quomodo iuvandi ver- bis....
p. 91. Eos docendi quemadmodum erga Deum habere...	c. 18 § 5, 6, 7, 8.
art 3. p. 93. Auctorum interpretatio sit eiusmodi...	c. 18 § 3, 4.
cap. II. De eruditione...	
art. 1. Hoc vero aestus...	c. 7 § 4.
p. 96. Haec etiam cautio praeceptoris	c. 6 § 5.
cap. III. Praecipua praesidia.	
art. 1 p. 114-116.	c. 11. § 1 c. 12 § 1, 4.
art. 3. p. 122.	c. 4 § 4.

L'exposé des remèdes aux fautes habituelles des professeurs résume des chapitres entiers du volume un peu diffus, que Sacchini avait consacré à la suite de la *Paraenesis*, à l'éloge du professeurat, le *Protrepticon*.

RATIO DOCENDI.	PROTREPTICON.
cap. III. art. 3.	
p. 122 Denique....	P. I. c. 1.
p. 123 Virorum principum....	P. I. c. 12.
p. 124	P. II. c. 20.
p. 125 Corona civica...	P. III. c. 1, P. II. c. 18.
p. 126 Viderunt hoc sanctissimi viri...	P. II. c. 21.
p. 127 Non sum equidem nescius opus esse grave....	P. III. c. 2.
p. 128 L'ex. du centurion romain (Tite- Live. IV ^e dec. I. II).	P. IV. c. 3.
p. 129 l'ex. des missionnaires.	P. III. c. 2.

⁵² J. B. HERMAN, *op. cit.* p. 258. - R. SCHWICKERATH. In: *Der Jesuiten Sacchini, Juvencius und Kropf Erläuterungsschriften zur Studienordnung der Gesellschaft Jesu*. Bibl. der kathol. Pädagogik, Fribourg, 1898, t. X. p. 212. - A. SCHIMBERG. *L'é-*

On ne saurait s'étonner que Jouvancy ait fait de si larges emprunts à Sacchini. La *Paraenesis* de celui-ci constituait un commentaire substantiel et hautement autorisé des prescriptions du *Ratio studiorum* concernant les régents des classes inférieures. Le *Protrepticon* abondait en belles envolées sur la splendeur de la vocation enseignante. Tous deux répondaient excellemment au but de Jouvancy et rapportaient la tradition la plus authentique⁵³. Il n'a cru mieux faire que d'adopter ses pensées, quitte à les présenter à la française. Il taille dans les développements un peu prolixes de son devancier et n'en retient que les phrases essentielles, qu'il reproduit parfois presque littéralement, mais il resserre le plus souvent le style afin de le rendre plus concis. Un exemple illustrera sa manière de procéder. Nous soulignerons l'emprunt.

SACCHINI *Paraenesis* c. 18.

§ 5.... Praeter haec docendi sunt universi, quemadmodum habere se debeant erga Deum atque divina. In primisque erit curandum, ut sciant quid sit recta mens, et consilium, et intentio; eamque dirigere assuescant: ut intelligentes finem ad quem procreatus est homo, illum sibi usque a principio proponant, et deinceps intueantur sicut metam vitae totius. Nihil enim absurdius et luctuosius quam pestis in semine, unde caetera vitiantur. Quod si vere dicitur, quacumque in se, errorem vel modicum in principio, fieri multo maximum in progressu et exitu; sique miserum est errare: ubicumque erretur, quam miserum erit errare in vitae summa! Quantum vero progressu viae recedet a meta, qui ab carceribus adversum metae cursum inierit!...

§ 6. Imbuendi sunt odio maximo peccati lethiferi; ut ab eo tanquam a facie colubri fugiant ad eius vel nomen cohorterent! Quod acribus erit explicandum similibus; ut pestis, quae infert mortem corpori: ut rerum omnium, quae maxi-

JOUVANCY *Ratio discendi* c. I.
art. 2.

Eos docendi quemadmodum erga Deum habere se debeant,

quem ad finem procreatus homo sit; admonendi ut illum finem sibi proponant in omnibus tanquam suarum actionum ac vitae summam.

Imbuendi sunt odio maxime peccati lethiferi, ut ad eius vel nomen cohorterant,

éducation morale dans les Collèges de la Compagnie de Jésus en France, Paris, 1913, p. 31. - F. CHARMOT, *La pédagogie des Jésuites*, Paris, 1943, p. 53, 63, 201, 365, 419.

⁵³ R. SCHWICKERATH, *op. cit.*, p. 10-12.

me dirae, ac detestabiles horrendaeque sunt; quarum tamen nulla est, nec perniciēs tanta vel foeditas, quae comparari cum peccati lethalis initio queat.

§ 7. *Instituendi erunt ad precationem, ac nominatim ut ex libello horarum B. Virginis singulis diebus preces exsolvant...*

instituendi ad precationem tum eam quae voce sit, tum illa quae mente;

§ 8. *Templa et sacra omnia venerentur. Assuescant sacramentorum frequentiae et sacrificio missae quotidiano: ut diem insuavem ac perditum putent, si quo die holocausto sacrosancto non interfuerint; et quem re divina non expiarint, consacrarentque, ut profanum despiciant, ut infaustum reformident. Quibus rebus ita sunt imbuendi, ut eas in reliqua omni aetate putent sibi constantissime retinendas... Docendi sunt praeterea, quae erga parentes et quosvis superiores, quae adversus aequales atque inferiores conservare officia debeant, ac nominatim ne mendicos, debiles et aliter calamitosos, neve peregrinos et agrestes despiciant vel irrideant: sed potius, ut miserentur, in iisque Christum Dominum agnoscere ac demereri, et omnibus pro sua virili benigne facere debeant.*

elaborandum ut de augustissimo Missae sacrificio christiane sentiant eamque sibi perisse diem putent qua illo caruerint.

Erudiendi etiam quae erga parentes, erga superiores et aequales suos officia servare debeant

in iisque Christum agnoscere assuescant.

Dans la première partie de son ouvrage, *Ratio discendi*, par contre, Jouvancy est indépendant de Sacchini, sauf en son dernier chapitre, où ses remarques sur les fautes que l'on commet en étudiant suivent nettement *Paraenesis* c. 4 § 2-3, et ses conseils sur l'art de prendre des notes sont tirés de l'opuscule de Sacchini, maintes fois réédité, *De ratione libros cum profectu legendi*. Les pages 78-79, qui ont disparu dans la version officielle, sont une vraie mosaïque d'emprunts au chapitre 13^e de Sacchini.

Il semble dépendre davantage de la lettre adressée par Petau à ses jeunes confrères pour diriger leurs études littéraires, publiée en 1652⁵⁴. Cette « *ratio studiorum* » (il parlera ailleurs *De*

⁵⁴ *Epistolae*, p. 247-255. Voir aussi p. 384 dans une lettre à Fr. Hardisius, S. J.: « habes enim illam methodum quam ad gubernanda Nostrorum studia olim dictaveram ».

ratione discendi ⁵⁵, se propose, en effet, les mêmes objectifs que celle de Jouvancy: se former le style latin, en prose et en vers; la connaissance des auteurs grecs et latins. Ses conseils tracent à son disciple les chemins pour y atteindre: l'ordre de son étude, les auteurs à lire, les exercices auxquels il doit se livrer.

Sans doute, n'est-il pas possible d'établir ici, comme à l'égard de Sacchini, la matérialité des emprunts. Mais à confronter les deux textes, on se défend difficilement du sentiment d'une dépendance; ils offrent trop de similitudes de fond et de détail. Si on ne retrouve pas ici la preuve littérale de l'emprunt, c'est que Jouvancy a assimilé les conseils de Petau en les revivant.

D'aucuns ont avancé que les listes commentées d'auteurs grecs et latins, proposées par Jouvancy pour guider la lecture des étudiants, étaient tirées de celles que Lancelot avait placées en tête de ses fameuses *Méthodes pour apprendre la langue latine* (1644), et la *grecque* (1655).

La supposition ne résiste pas à une comparaison attentive. Jouvancy est plus complet et plus détaillé. Surtout, il juge les auteurs du point de vue du style, les désignant à l'imitation, plutôt qu'à l'explication. Au lieu que Lancelot s'attache davantage à ce dont ils parlent. Quels contrastes enfin dans leurs jugements; à propos d'Homère par exemple, Lancelot est aussi froid que le Jésuite est chaud ⁵⁶.

Quoi qu'en pense M. Lantoine, ce n'est pas de Lancelot que Jouvancy s'inspire, mais plutôt, de son propre aveu, de Quintilien, « qui a fort bien parlé des principaux écrivains grecs et latins au livre x, c. 1 de ses *Institutions* » ⁵⁷. Il l'utilise d'ailleurs avec indépendance, ainsi où Quintilien penche pour Euripide, il garde ses éloges pour Sophocle. En maints autres endroits, Jouvancy s'avère le disciple intelligent et docile du maître latin. Il s'inspire de ses préceptes sur le style, les déclamations, les exercices scolaires ⁵⁸.

L'abondance des emprunts ne fait pas néanmoins du *Ratio* une œuvre purement livresque, il nous livre le fruit d'une expérience personnelle. Une lettre qu'il écrivait au temps de sa première régence au P. Labbe, pour lors préfet des classes au collège de Clermont, le 31 octobre 1655, en fournit un témoignage indubitable:

⁵⁵ *Orationes*, 1631, p. 227.

⁵⁶ J. VÉRIN; *Étude sur Lancelot*, Blois, 1869, pp. 36-39. - H. LANTOINE, *Histoire de l'enseignement secondaire en France*, Paris, 1894, p. 112, 113.

⁵⁷ *Ratio discendi*, c. I. art. II § 5. - QUINTILLIEN, *Inst. Orat.* X. 1.

⁵⁸ J. B. HERMAN, *op. cit.* p. 155.

... « Quod ad privata mea studia attinet, refero me per hanc hyemem ad Paschales usque ferias, pomeridianis inter utramque scholam horis, ad graecas literas, quas quidem anno praeterito tantisper intermiseram ut in strictam orationem incumberem: tragicis poetis aliisque quos mihi per tempus adire nondum licuit, post Paschales ferias, per easdem pomeridianas horas, operam daturus. Matutinas vero ac serotinas perlegendo Ciceroni diligenter et lectitandis aliquot quae mihi supersunt orationibus, declamatiunculis ac aenigmatis etiam componendis impendere apud me statuo. Haec ascribere non piguit, ut si quid sit in quo me peccare R^a V^a viderit, vel vicissim occurrat aliquid quo iuvare possim mihi significare ne gravetur... » ⁵⁹.

A la lumière de ce document, il paraît incontestable que nombre de conseils donnés par Jouvancy sur l'étude du grec, qu'il faut apprendre jeune sans quoi on ne l'apprend jamais, sur les exercices propres à former le style ou sur l'*ordo studendi*, ne soient l'expression de son expérience personnelle ⁶⁰.

Il en va de même de ses avis sur l'émulation ou la pratique des divers exercices scolaires, outre l'aveu qu'il en fait lui-même dans son texte: *vidi... vidi... moneo...* ⁶¹, on s'en convaincra par l'examen des notes et des devoirs de l'un de ses écoliers, rédigés en 1693, — l'année qui suivit l'édition du *Ratio*. En tête nous retrouvons à la lettre le bref tableau de littérature latine, inséré dans cet opuscule ⁶². Les *exercitationes rhetoricae datae a Patre Jouvancy*, qui suivent le cours de rhétorique, se conforment absolument à la gradation indiquée dans son *Ratio*.

In tradendis Rhetoricae thematis solutae orationis, quidam servandi gradus erunt,

vg. primo mense dentur periodi componendae.

2^o et 3^o — figurae cum periodis

4^o ratiocinationes, dilemmata, inductiones

5^o loci oratorii

6^o partes orationis, ut exordia, narrationes, confirmationes.

7^o de genere iudiciali

8^o de deliberativo.

9^o de exornativo ⁶³.

⁵⁹ Cité par V. ALET, *Un professeur d'autrefois*, Études, 1878, t. 2, p. 760.

⁶⁰ *Ratio discendi*, c. I, art. I, § 1, art. II, § 1, c. III, art. II; *Ratio docendi*, c. II, art. III § 5.

⁶¹ *Ratio...*, p. 88, 95, 96, 98.

⁶² Bibl. Mazarine, Ms. 3819, p. 1-4.

⁶³ *Ratio docendi*, p. 103. Parallèlement *Exercitationes*, p. 1-78.

On retrouve, d'ailleurs, la marque de l'esprit de méthode, qu'il apportait à la matière littéraire ou pédagogique, dans les feuillets qui nous sont parvenus de ses notes spirituelles. Il s'y suit du matin au soir, heure par heure, d'une semaine à l'autre, jour par jour, de mois en mois, se demandant compte à lui-même de ses progrès et de ses reculs, notant les industries qui lui ont réussi... avec pareille rigueur et précision ⁶⁴.

Pensées de la tradition ou réflexions de son expérience, Jouvancy a su tout unir et tout fondre en un ouvrage d'une parfaite unité, aux chapitres brefs, parfaitement ordonnés, écrits d'une phrase alerte et souple, avec une concision digne de Salluste, qu'il appréciait, et un vocabulaire aussi riche que varié. C'est une œuvre d'une facture vraiment « classique » ⁶⁵.

SENS ET CONTEXTE.

Son tempérament, comme son savoir, disposait Jouvancy à mener la défense des lettres humaines à l'encontre des mouvements et des remous qu'éveillait un esprit nouveau. Son petit traité exprime dans le domaine de l'éducation et chez les Jésuites, le besoin qu'éprouvaient tant de ses contemporains de formuler et de fixer en tout la doctrine. Jouvancy fixe l'art d'apprendre et d'enseigner comme l'Académie française fixe la langue ⁶⁶, comme Lebrun a fixé l'esthétique, Blondel l'architecture, et Boileau l'art poétique. Plus préoccupé des élèves que du maître, le *Ratio studiorum* n'avait pas arrêté le cours de ses propres études, ni la méthode qu'il y devait tenir. Jouvancy ressentait le danger de cette absence de règles. Ce libre jeu que l'Humanisme en sa ferveur avait laissé au régent ne

⁶⁴ Conservées aux Archives de la Province de France.

⁶⁵ Sur la latinité de Jouvancy, choisi par Condé pour traduire en latin l'Oraison funèbre de feu M. le Prince par Bourdaloue (1684), voir H. CHÉROT, *Bourdaloue inconnu*, Études, t. 14 (1898), pp. 272-775.

L'auteur de la *Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût*, t. 2, p. 398, parlant du style des *Discours* de Jouvancy, écrivait : « On y reconnaît un homme qui s'est nourri des bonnes productions des Anciens ; la pureté, l'élégance, la facilité de son style, la richesse de ses expressions, l'égalent presque aux meilleurs écrivains de l'Antiquité ».

⁶⁶ Le *Dictionnaire de l'Académie* allait paraître en 1694. On y relève dans la dédicace au Roy, l'expression typique de la mentalité que nous cherchons à analyser ici : ... « Que si l'on a jamais dû se promettre qu'une Langue vivante peut parvenir à être fixée et à ne dépendre plus du caprice et de la tyrannie de l'usage, nous avons lieu de croire que la nôtre soit parvenue de nos jours à ce glorieux point d'immutabilité, puisque les livres et les autres mouvemens qui parleront de votre Majesté, seront tous jours regardez comme fait dans le beau siècle de la France... »

favorisait pas seulement les licences que se permettaient sans scrupule de jeunes maîtres, il risquait de compromettre l'Humanisme même. Ce pressentiment s'ajoutait à la conscience qu'il avait en commun avec ces illustres contemporains, d'être héros d'un de ces moments qui sont les sommets de l'histoire, *nec pluribus impar*, pour affermir sa volonté de régenter ses jeunes collègues selon l'idéal auquel il tendait. Le même sentiment avait animé les maîtres de l'Académie et les avait incités à éditer les préceptes du trait et de son expression.

La doctrine de Jouvancy, comme celle des artistes et des poètes contemporains, n'ajoute guère à celle du xvi^e et du xvii^e siècle en sa première moitié. C'est la doctrine des humanistes, admirateurs épris des Anciens. Elle est seulement plus claire en son expression, analysée, hiérarchisée par divisions et subdivisions, et par là plus pédagogique en un sens, mais plus abstraite et arrêtée : une orthodoxie faite avant tout du culte de l'antiquité romaine, plus exactement de cette antiquité scolaire inventée par la Renaissance chez Quintilien.

Tout ce qu'il y a encore d'humanistes et de doctes pense avec Jouvancy. Bayle, par exemple, qui écrivait à son frère en août 1675, à propos de *La Défense des Modernes* de Desmarets, qu'il trouvait ses remarques « victorieuses pour la plupart », lui conseille la même année de faire « son capital des langues grecques et latines », donnant à l'histoire ses loisirs⁶⁷. Les précisions qu'il expose sur la manière d'entendre ces études sont parfois presque à la lettre celles que Jouvancy exprimera vingt années plus tard.

« Ce qu'il y a de plus nécessaire, c'est les langues. C'est pourquoi ne laissez passer aucun jour sans lire un auteur ancien... Attachez-vous à Cicéron : c'est le grand maître. Traduisez du latin en français et du français en latin. Remarquez le génie de cette langue, la diverse signification et le divers régime des mots; faites-vous une affaire de pénétrer la force et l'élégance de chaque terme.

Pour les poètes, Virgile est sans doute le meilleur. En traduisant des vers, observez exactement les figures, les phrases poétiques, pourquoi telle chose s'exprime ainsi et ainsi. Et parce qu'on n'apprend l'amour des langues que pour l'amour des choses, en même temps que vous traduirez du latin, comprenez la matière dont on parle, remarquez si le raisonnement est juste...

Le principal moyen d'avancer dans une langue, c'est de composer souvent (*stilus optimus dicendi magister*, dit Cicéron), soit en mettant en latin quelque bel endroit d'un livre français, soit en composant de

⁶⁷ *Nouvelles lettres*, t. I, p. 258. Voir aussi p. 105.

son crû tantôt la relation d'un petit ouvrage, d'un songe, d'une querelle, d'un festin, vrai ou faux...» ⁶⁸.

Étude des langues, étude aussi des sciences qu'elles véhiculent :

... « Je ne me contenterois pas qu'un écolier discourût en grammaire sur le langage, mais je voudrais qu'il développât les antiquités qui se trouveroient dans un endroit qu'il auroit traduit. Il faut que l'étude des mots et l'étude des choses aillent de compagnie ».

« J'oublois une chose essentielle, c'est qu'il faut cultiver sa mémoire le plus soigneusement qu'il est possible, car c'est la maîtresse-routé dans les lettres. Apprenez donc souvent par cœur les plus beaux endroits des Poètes » ⁶⁹.

La façon dont Bayle entend l'étude de l'histoire, de la fable et de la polymathie, est tellement celle des Jésuites, qu'il renvoie aux manuels qu'ils avaient édités pour leurs élèves.

« Pour ce qui regarde l'histoire, il faut commencer par un abrégé de l'histoire universelle; Horatius Tursellinus Jésuite en a fait un assez élégant; mais celui de Joannes Cluverius est beaucoup plus ample et par conséquent plus instructif. Il ne faut jamais étudier l'histoire, qu'on n'ait des tables de Chronologie et des Cartes de géographie auprès de soi.

Vous pouvez prendre une teinture de l'histoire dans Justin dont le style est bon et élégant.

Pour la fable, il la faut posséder *ad unguem*, et si vous trouvez un petit livre qui s'appelle l'Histoire poétique par le P. Gautruche, faites en votre *vade mecum*; il est court, net et exact, tout ce qui se peut, et range en un corps ce qui n'est que dispersé dans Homère, Hésiode, Ovide, Virgile etc... » ⁷⁰.

« Je vous ai dit mon sentiment sur le *blason*. Si vous achetez quelque livre du P. Menetrier, prenez garde que ce soit l'abrégé de sa Méthode, et que ce soit de la dernière édition, car les premières manquent de la meilleure pièce du sac, qui est une explication des propres du blason » ⁷¹.

⁶⁸ *Nouvelles lettres*, t. I, pp. 130-133. Paris, 30 janv. 1675.

⁶⁹ *Nouvelles lettres*, t. I, p. 133, 134.

⁷⁰ *Nouvelles lettres*, t. I, p. 134-136. - Telle était la pratique des Jésuites comme le montre à l'évidence ce passage d'une lettre du P. Alleaume, précepteur du duc de Bourbon : « Si votre Altesse veut bien que nous luy demandions nos besoins, il nous faudrait:....

2. un Justin avec les notes à la dauphine,

3 un Tite-Live de même,

4 une carte un peu ample et exacte de la Terre Sainte,

5 des tables chronologiques, je n'en connois point de meilleures que celles du P. Petau.... » (7 janv. 1686) - Archives de Chantilly, P. XCIX. 28.

⁷¹ *Nouvelles lettres*, t. I, p. 158, 8 mars 1675.

Dans ce piquant accord de Bayle et de Jouvancy, on saisit au doigt la réalité de ce qu'on pourrait appeler « le classicisme scolaire ».

Cependant que Jouvancy élaborait la doctrine, son Provincial, le P. Genevray, ne restait pas inactif. Avec le même réalisme qui avait conduit Colbert à créer des écoles pour diffuser les préceptes des Académies d'Architecture et de Peinture, il se préoccupait d'organiser une école, où elle fut dispensée efficacement. Le 6 mai 1692, en effet, le P. Général approuvait vivement le projet qu'il lui avait soumis de créer une classe de rhétorique « où nos jeunes religieux seront, à la sortie du noviciat, instruits pendant un an par un maître de valeur, de tous les secrets de la langue grecque, de l'éloquence et de la poésie »⁷².

A vrai dire, l'idée d'appliquer les jeunes religieux frais émoulus du noviciat aux études littéraires était ancienne. Elle figurait déjà dans le *Ratio studiorum*, mais était pratiquée de façon irrégulière.

La nouveauté était d'ouvrir une classe de rhétorique exprès pour les *rhetoires* au lieu de les mettre en subsistance, comme par le passé, dans un collège pour y suivre les cours professés aux élèves.

Le Général y tint, ne doutant pas qu'il ne résultât de cette création des fruits semblables à ceux qu'avait recueilli une pareille institution au noviciat de Rome.

La grosse question était, comme toujours, de trouver les ressources pour subvenir à l'entretien de la fondation. Il taxa les collèges de Paris et de la Flèche, qui avaient jusque-là la charge de ces « auditeurs », de contributions respectives de 2.000 et de 1.000 livres. Les *rhetoires* continueraient, d'ailleurs, de donner leurs déclamations à Louis-le-Grand « parce qu'il n'est pas convenable qu'ils le fassent devant les novices »⁷³.

A la fin de juillet, il pressait le Provincial d'ouvrir cette rhétorique, dès la rentrée, car il était fort à craindre, si l'on en remettait l'institution, qu'elle n'existât jamais⁷⁴. Le zèle et l'industrie du Provincial surmontèrent les difficultés; des 15 novices qui achevaient leur noviciat en septembre 1692, 13 figurent au catalogue publié aux « lucalia » de 1692 avec la qualité de *rhetoires*⁷⁵.

⁷² *Franc. 9*, f. 160.

⁷³ *Franc. 9*, f. 162, 163, lettres du 8 juillet 1693 au P. Ayrault recteur du Collège de Paris et au P. Provincial, du 26 octobre 1692 au recteur de la Flèche.

⁷⁴ *Franc. 9*, f. 164, 22 juillet 1692.

⁷⁵ *Catalog. Franc. 1691-1692. Litterae annuae, 1692*: « Instituta quoque est in domo probationis Parisiensi Domestica schola rhetoricae in qua Iuniores nostri, post exactum tyrocinii biennium, humaniores litteras recolant, stylum exercent, latinamque linguam et graecam in memoriam revocant ».

Un an plus tard le Général applaudit au bilan de cette première année: l'établissement dans la maison de probation d'une rhétorique n'avait pas nui aux novices et avait été grandement profitable aux « rhétoriciens », tant au point de vue littéraire que spirituel. Aussi, en dépit des embarras financiers qui en résultaient pour la maison, il jugeait qu'on devait la maintenir au noviciat ⁷⁶.

Les années suivantes les Jésuites continuèrent effectivement à faire étudier « la rhétorique et les belles lettres à leurs novices qui désapprennoient » ⁷⁷.

Les catalogues de la province de France confirment cette note. Ils portent 14 *rhetoires* en 1693; 15 en 1694; 11 en 1695, 6 en 1696, 9 en 1697. Ce sont à l'ordinaire des religieux qui n'avaient fait qu'une année de rhétorique avant d'entrer dans l'Ordre; ceux qui en comptaient deux étaient dispensés de ce complément de formation.

Les maux auxquels le Provincial de Paris et Jouvancy s'appliquaient à porter remède n'étaient pas particuliers à leur province, mais communs à toute l'Assistance de France. La correspondance des supérieurs et du P. Général dénonce, à l'envi, une pareille négligence de la vie intérieure et des exercices spirituels, le relâchement de la discipline religieuse et de l'esprit de pauvreté. Le Père Thyse González s'inquiète notamment de l'excessive liberté de lecture qui sévit partout. Les jeunes maîtres se permettent de lire toute espèce de livres français, sans tenir compte même de l'Index, s'autorisant de ce qu'il n'est pas reçu en France.

« Ces lectures trop libres sont mauvaises à la religion par leurs nouveautés, aux bonnes mœurs par leurs obscénités, aux devoirs du professorat par le temps qu'on y perd et le dégoût des études sérieuses qu'on en retire » ⁷⁸.

En Aquitaine s'ajoute à cette licence, le prurit de la parole. Nos *juniores* ne rêvent que de prêcher ⁷⁹.

Partout, les études littéraires s'en ressentent ⁸⁰. Le fléchissement est particulièrement sensible dans les petits collèges de Champagne et d'Aquitaine, où plus d'un maître n'a pas hésité à faire passer pour sien le discours reçu secrètement d'un ami ou à faire déclamer,

⁷⁶ *Franc.* 9, f. 167. Lettre du P. Guymond, recteur du noviciat, 1^{er} septembre 1693. *Franc.* 49, f. 41.

⁷⁷ Archives Nationales, M. 243, t. 2, f. 100 (1698).

⁷⁸ *Camp.* 9, f. 415; *Lugd.* 10, f. 233; *Tolos.* 4, f. 432, 454, 455; *Aquit.* 4, f. 458, 467; 20, f. 15.

⁷⁹ Lettre du P. Léobardy, 29 sept. 1695. *Aquit.* 20, f. 148.

⁸⁰ *Aquit.* 4, f. 458, 459. 20, f. 133, 141, 171, 208; *Gal.* 42, f. 55...; *Tolos.* 24, f. 109.

au scandale de plus d'un auditeur, la traduction latine de scènes tirées de notre plus grand comique, qui n'est pas à beaucoup près toujours convenable⁸¹. L'usage de parler latin tend à s'abolir. Mais plus que le reste, le grec souffre de cette déchéance. Son étude est presque tombée. Une *imperitia supina certe et crassa* envahit les collègues⁸².

Aussi la préoccupation de restaurer la *res litteraria* se manifeste-t-elle partout.

Tandis qu'en Champagne le P. Daubenton organise des explications publiques d'auteurs⁸³, le P. Général incite le Provincial de Lyon à rétablir, comme il se fait ailleurs, des Académies de Grec, auxquelles les jeunes maîtres sont tenus de se rendre au moins une fois par semaine⁸⁴. Il approuve vivement celui d'Aquitaine, de songer à prolonger le temps de régence de ceux qui, par leur faute et leur paresse, n'ont pas normalement progressé⁸⁵. Comme l'expliquait le P. Blanchet, de Poitiers, la négligence des maîtres vient, en effet, de la certitude qu'ils ont d'accéder aux classes supérieures, quelle que soit leur science, et de pouvoir être envoyés en théologie au bout de leur cinq ans. Autrefois, non sans profit, on demeurerait six et sept ans en régence; alors, ceux qui ne s'étaient pas adonnés à leur tâche avec assez d'assiduité, étaient tenus de répéter deux ans la même classe. Le rétablissement de cet usage, dont la Province de Toulouse avait conservé la pratique, ne manquerait d'aider les belles lettres à refleurir. L'Aquitaine n'était pas moins fertile en bons esprits que la Province de France⁸⁶.

La plupart estiment que le moyen le plus efficace pour restaurer les lettres humaines est d'instituer au noviciat de leur province, un cours de rhétorique que les *juniores* seront tenus de suivre avant d'entrer en philosophie, pendant l'année qui suivra l'achèvement de leur noviciat. Nombre de jeunes gens, admis dans la Compagnie, n'ont en effet qu'une culture littéraire très insuffisante, qu'il ne leur est guère possible d'améliorer au cours de leur philosophie; il en résulte qu'ils sont envoyés pour enseigner sachant à peine les lettres grecques et parlant le latin à peine correctement⁸⁷. A l'instar de Paris, Pau pour l'Aquitaine, Toulouse, Lyon réclament l'adjonction d'un juvénat au noviciat, seule la Champagne se récuse⁸⁸. Quelqu'un

⁸¹ *Aquit.* 20, f. 15; *Fondo Gesuitico*, à la Maison générale, 1385, l. 7.

⁸² *Aquit.* 20, f. 64, 141, 171; *Lugd.* 10, f. 109; *Camp.* 9, f. 372, 415.

⁸³ *Camp.* 5, f. 433, 439.

⁸⁴ *Lugd.* 10, f. 109.

⁸⁵ *Aquit.* 4, f. 452.

⁸⁶ *Aquit.* 20, f. 133 sq. 68.

⁸⁷ *Aquit.* 20, f. 171.

⁸⁸ Lettres de 1695-96. *Aquit.* 20, f. 208; *Gal.* 42, f. 53, 54; *Lugd.* 10, f. 301; *Tolos.* 4, f. 428. - CARREZ, *Catalogi soc. prov. Camp.*, t. VIII, p. XLIV.

même émet le vœu que la Congrégation générale, qui va prochainement se réunir, rende un décret conforme à ce désir et réserve au P. Général seul, le pouvoir de dispenser du juvénat⁹⁰. En attendant la réalisation de ce vœu, le *Ratio discendi et docendi* se répandait en province: Quérard parle d'une édition lyonnaise; Judde d'une réimpression parisienne en 1696. Les catalogues de nos bibliothèques le mentionnent⁹¹.

II. - RÉDACTION ROMAINE DE 1703.

SON HISTOIRE.

Sur ces entrefaites, se réunit en novembre 1696 la xvi^e Congrégation générale. La désaffection des études littéraires n'était pas particulière aux Provinces de France. Il s'en fallait. Les provinces d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie, pour ne point parler de celles de Pologne, étaient plus atteintes encore. Les « postulata » affluèrent. Dans sa 30^e session, elle fut saisie par la Province Gallo-Belge d'un postulat:

« quo rogabatur Congregatio statuere, ut conficerentur regulae, quibus Magistri litterarum humaniorum dirigerentur in discendo, sicut habent, quibus instruuntur ad docendum. Impetratum id, ut alia omittantur, a Congr. 12, decr. 56, ad alia munera, quae non adeo late patent, ut istud. Suas habent, qui theologiae ac philosophiae student, quibus tamen non aequae necessariae videri possent; cum hi semper habeant in promptu professores suos quos consulant. Magistros esse in ea aetate, ut vix habere possint rectam studendi methodum; quae si aliunde non suggeratur, quamcumque dent operam litteris, irritam dabunt. Adde stimulum ac meritum religiosae obedientiae, si laborem suscipiant ex praescripto Regularum. Adde necessitatem: ubique docet Societas ameniorem hanc litteraturam, alicubi hanc unam, nec sine comparatione aliorum, qui spartam eandem ornant. Iuvandi ero pro viribus Nostri ad tuendam horum studiorum dignitatem, quae eximia hucusque fuit in Societate, nunc autem adeo depressa est alicubi, ut Magistri vix latine, nihil graece discant. Parum denique profuturas regulas quae praescriptae sunt ad docendum, nisi rite percipiant id, quod alios docturi sunt »⁹¹.

⁹⁰ *Aquit.* 20, f. 208; Lettre du P. Léobardy au P. Général, 20 juillet 1696.

⁹¹ SOMMERVOGEL, *op. cit.*, c. 841, n. 37. - JUDDE, *loc. cit.* - Bibl. Reims, Ms. 2007 mentionne p. 231: Christianis litterarum magistris de ratione discendi et docendi. Parisiis, 1692, in-8° (4 exemplaires).

⁹² *Congr.* 17, ff. 233v-234. Le même texte se trouve dans une autre rédaction des actes de la Congrégation, *Congr.* 3, f. 118, avec des variantes de pure forme sans aucune importance, sauf une, qui attribue le postulat à la Prov. Flandro-Belge au lieu de la Gallo-Belge. La perte des actes des congrégations provinciales

Elle consacra à son examen deux séances, dont les comptes-rendus nous ont été conservés ⁹². Ils éclairent à souhait l'élaboration de la seconde rédaction du *Ratio* de Jouvancy.

Le 22 décembre 1696, en l'absence du P. Général Thyrese González, malade, et du P. Dominique Ramos, les Pères capitulaires poursuivirent leur délibérations.

Ils estimèrent presque à l'unanimité que point n'était besoin de dresser de nouvelles règles. Il y en avait assez dans l'Institut pour suffire à tout: le chapitre 7^e de la 4^{ème} Partie des *Constitutions*, les règles du préfet des classes, celles des maîtres, la règle 20^e du professeur de rhétorique, les règles des scolastiques.

Après avoir relu les doléances sur le déclin des études, le progrès, en prose et en vers, d'un style boursoufflé, très éloigné de celui de Cicéron et de Virgile, seul estimé des doctes, on en vint aux remèdes propres à parer à ces maux. On en exposa plusieurs.

« Il fallait, avant tout, doter chaque province d'un cours de rhétorique obligatoire pour les Nôtres à l'issue de leur noviciat. On y affecterait les maîtres les plus qualifiés. Si une province n'en avait pas de tels sous la main, elle chercherait à s'en pourvoir ailleurs. Sans une règle vivante, la meilleure règle écrite n'a point d'efficacité. Le postulat ne parlait que des régents, mais il est certain que, grâce à de bons maîtres, les élèves acquerront une norme et art d'apprendre pour conduire leurs propres études une fois passés à l'enseignement ».

A cet effet, beaucoup demandaient qu'on désignât dans chaque collège un Père aussi compétent que possible, auquel les jeunes maîtres demanderaient conseil et soumettraient leurs travaux.

Mais l'un des remèdes les plus efficaces était l'observation exacte pour les supérieurs,

« de toutes les prescriptions si utilement édictées par la Compagnie sur le sujet, sauf à y ajouter les mesures nouvelles qui leur paraîtraient y convenir davantage; visiter fréquemment les classes avec le préfet; appeler souvent les maîtres pour contrôler leurs études personnelles; ne pas souffrir dans leur chambre des livres étrangers, inutiles, nuisibles ou mal écrits; tenir à l'usage du latin dans les classes et dans

rend difficile de déterminer avec certitude à laquelle de ces deux provinces est due l'initiative. Mais un indice de grande probabilité en faveur de la Gallo-Belge est dans la lettre du P. Général Th. González au Provincial L. Verneuil, 27 nov. 1700, que nous citerons plus bas (cf. p. 44): il répond au grand désir qu'on a dans cette Province d'une instruction pour les Professeurs. - Nous tenons à remercier ici le R. P. Lamalle des précieuses informations que cet article lui doit sur ce point et sur d'autres.

⁹² *Congr.* 3, ff. 118-120.

les lettres. Ils ne devaient pas trouver mauvais que les provinciaux eux-mêmes s'enquîrent avec soin des études des maîtres et ne les laissent pas monter aux classes d'humanités et de rhétorique, lorsqu'ils n'ont pas acquis une compétence certaine dans l'art d'apprendre et d'enseigner et dans la connaissance du grec. Qu'ils ordonnent aux maîtres de donner à dates fixes, comme font les philosophes et les théologiens, un spécimen de leurs talents, une déclamation au réfectoire, une composition.... Le sujet en serait fixé par un directeur. Qu'ils ne détournent pas les maîtres de ce qui doit être leur unique devoir, en les occupant à d'autres affaires. Ils ne devaient omettre de favoriser par des récompenses et d'opportunes détente la joie au travail ».

Même accord pour que

« fût composée une Instruction sur la manière d'étudier les lettres humaines, tirée de ce que notre Institut renferme sur ce sujet, — rien n'est mieux approprié et on rendra ainsi à nos lois l'honneur qui leur est dû, — et d'autres auteurs. Parmi ceux-ci, les plus dignes de louanges sont les Pères Denis Petau et Joseph Jovansi (sic), dont les arts d'apprendre sont des œuvres admirables. Il faut désigner un père très versé dans les lettres pour choisir dans ces écrits l'utile, en re-tranchant, s'il y a lieu, ce que ces auteurs auraient écrit pour des esprits plus distingués, et en composer une instruction brève, facile, bonne pour tous.

« Pour lui donner l'autorité nécessaire, il fallait recommander au P. Général d'en transmettre le texte, lorsqu'il l'aurait approuvé avec ses Assistants, aux Provinces, avec l'ordre au nom de la Congrégation pour tous ceux qui s'adonnent aux humanités, de poursuivre leurs études selon ses prescriptions. Les Maîtres qui enseignent la rhétorique aux Nôtres devraient l'avoir également sous les yeux, afin de familiariser leurs disciples à son usage.

« On prierait en outre le P. Général de recommander à tous, par tous les moyens, tout ce qu'on venait de délibérer. Sur quoi, les Pères convinrent qu'il y avait lieu que la Congrégation, comme elle l'avait fait pour l'*Elenchus pro studiis superioribus*, rendit un décret sur les lettres humaines, afin de marquer par là quel prix la Compagnie attachait à leur étude. Elle leur doit pour une part sa réputation, elle doit à la confiance de ceux qui lui ont confié tant de collèges, de s'acquitter de leur enseignement avec un soin d'autant plus exact qu'elle en a presque le monopole, et qu'il n'y a plus désormais, comme jadis, en dehors de la Compagnie, de maîtres éminents en cet art ».

Un Père demanda qu'on établit une règle obligeant les maîtres à suivre l'Instruction projetée dans leur étude, afin de ne pas les frustrer du stimulant et du mérite de l'obéissance. On lui objecta que pareille matière ne pouvait être l'objet d'une règle immuable. D'autres souhaitèrent que, « avant d'être promulguée l'Instruction

fût envoyée dans les Provinces et soumise au jugement des Pères les plus réputés en ce genre d'études ». C'était ainsi, en effet, qu'on avait agi pour le *Ratio studiorum*.

Conformément au vœu qui avait été émis au cours de ces délibérations, les Pères de la Congrégation, avant de se séparer, rendirent un décret, le 10^e, qui conférait efficacité à leurs conclusions. Le voici dans sa lettre :

« On a demandé à la Congrégation de veiller à ce que ne s'affaiblisse jamais le goût des lettres humaines, cultivées avec tant de succès par la Compagnie et auquel elle doit de si nombreux collèges, une réputation considérable et tant de fruit parmi les âmes. C'est en les enseignant, en effet, que l'on forme la jeunesse à la piété et aux bonnes mœurs.

« Après avoir entendu l'exposé, par plusieurs de ses membres, des moyens les plus aptes à cette fin, la Congrégation a jugé bon d'approuver et d'arrêter qu'en plus des règles qui les dirigent dans leur enseignement, les régents d'humanités aient une Instruction et une méthode pour bien étudier, à laquelle ils conformeraient les études personnelles, auxquelles ils doivent s'adonner tout en enseignant les autres. A cet effet, il faut désigner un habile homme dans les lettres pour composer, avec ce que l'Institut et les meilleurs auteurs renferment de plus propre à cet égard, une instruction complète, aussi pratique que possible.

« Le P. Général, après l'avoir approuvée avec ses Assistants, l'enverra aux Provinces et l'imposera de par son autorité et celle de la Congrégation à tous ceux qui étudient les lettres humaines et les enseignent à des élèves, avec ordre de s'y conformer; les professeurs de Juvénat (*ii qui Nostris rhetoricam praelegunt*) l'auront sous les yeux et la rendront familière à leurs disciples. Le P. Général est prié de recommander, à tous, de toutes ses forces, tout ce que les Pères ont proposé pour favoriser ces études »⁹³.

Ainsi, invitée à prendre les mesures propres à faire reflourir les études littéraires, la Congrégation générale ne s'était point préoccupée de programmes ou de techniques pédagogiques. Fidèle au réalisme traditionnel de l'Ordre, elle appliquait le remède à la racine en s'arrêtant à améliorer la formation des maîtres. N'est-il pas de celle-ci, en définitive, que tout dépend? Selon le mot de Sacchini: *Qualis fuerit magister, tales fore discipulos*⁹⁴. Or, si nous

⁹³ Ce décret a été maintes fois publié, p. ex. dans l'*Institutum Soc. Iesu*, vol. II, Florence 1893, p. 415; G. M. PACTLER, *Ratio Studiorum et Institutiones scholasticae Soc. Iesu*, vol. I (Berlin 1887, *Mon. Germaniae Paedagogica* II), p. 101-102.

⁹⁴ *Paraenesis*, c. VI. § 7. - Voir notre ouvrage: *Naissance de l'humanisme moderne*, t. I, p. 339-348.

en croyons Leibniz, les jeunes gens d'alors brûlaient les étapes et ne se souciaient guère d'apprendre avant d'enseigner: *Iuvenes multi hodie malunt docere ante quam discere et novitate sententiarum famam imprudenter captant*⁹⁵. On en comprend d'autant mieux qu'après une courte introduction historique, le décret de la Congrégation ait porté essentiellement sur la prescription d'un *Ratio discendi*.

Le soin d'en assurer l'exécution était laissé au P. Général. Six ans plus tard, en 1703, parut à Florence, chez Michele Nestenius, in-8°:

MAGISTRIS SCHOLARUM INFERIORUM
SOCIETATIS JESU
DE RATIONE DISCENDI & DOCENDI
EX DECRETO Congregat. Generalis XIV.
Auctore JOSEPHO JUVENCIO Soc. Jesu.

1697-1703. Deux faits certains: la Congrégation, qui avait dans ses délibérations cité avec éloge l'œuvre de Jouvancy, avait paru envisager qu'un autre fut chargé d'en extraire le meilleur et de le compiler avec un choix des règles concernant les maîtres. En fait, le P. Général, qui avait prisé l'ouvrage du Père, on l'a vu, lui confia cette mise au point, qui aboutit au texte de 1703.

Pourquoi ce délai de six années entre la décision de la Congrégation et la publication de l'Instruction qu'elle avait prescrite? Pourquoi cette divergence sur l'auteur? La perte des registres contenant les minutes de la correspondance des Généraux avec les Provinces de France après 1696, la nomination du P. de Jouvancy comme historien de l'Ordre, à Rome, en 1699, qui facilitait les relations orales, ont supprimé les meilleures chances de trouver des éléments d'explication.

La laconique préface de l'édition officielle du *Ratio discendi* se tait sur la genèse de la nouvelle Méthode, « composée pour satisfaire au décret x° de la XIV^e Congrégation ». Seul le P. Judde apporte dans son *Instruction pour les jeunes régents*, qui fut composée vers 1715, une précision intéressante:

« Le R. P. Général ayant été chargé par le dixième décret de la 14^e Congrégation générale de faire travailler quelque homme habile dans les belles lettres à une méthode de les étudier qui pût être mise entre les mains des jeunes régents de la Compagnie et leur servir de guide, le P. Jouvancy retoucha la sienne, laquelle, ayant été revue et augmen-

⁹⁵ *Opera omnia*, Genève, Tournus, 1768. t. V, p. 260. Lettre du 14 oct. 1702.

tée par des gens du métier fut ensuite imprimée à Florence en 1708 par ordre du R. P. Général... »⁹⁶.

Sans doute cette révision des gens du métier eut-elle sa part de responsabilité du délai?

Il ne semble guère possible, pour l'instant, de préciser davantage l'histoire de la seconde rédaction du *Ratio discendi*. Il suffit, d'ailleurs, pour en mesurer l'importance. Le *Ratio* de Jouvancy n'est plus désormais une glose autorisée, mais privée, réservée à une province, mais bien l'affirmation officielle de la manière dont la Compagnie a conçu, au seuil du XVIII^e siècle, la formation littéraire et pédagogique de ses régents. « C'est donc ici, déclarait à quelques-uns d'entre-eux le P. Judde, un livre que la Compagnie elle-même vous met entre les mains »⁹⁷.

Par suite, une comparaison entre les deux réactions s'impose.

Le maintien du texte primitif, comme les additions, les retranchements ou les retouches qu'on a pu lui apporter, définissent en effet les orientations que l'Ordre, et non plus seulement Jouvancy, entendait donner à la formation des Maîtres.

Pour faciliter cette confrontation, nous distinguerons cette seconde rédaction de la version originale parisienne en la désignant dans notre exposé: *rédaction romaine*, dans nos citations par le signe *R*. Cette qualification, moins équivoque et extrinsèque que l'*édition de Florence*, se justifie, puisque ce second texte a été certainement mis au point et promulgué à Rome.

SES CARACTÉRISTIQUES.

La version romaine du *Ratio discendi et docendi* débute par une brève préface, que les auteurs qui en ont parlé, n'ont pas examinée avec le soin qu'elle méritait. Elle place dans son vrai jour le nouveau document. Elle le situe d'abord dans l'ensemble de la politique scolaire de la Compagnie en termes qui font parfois directement écho à ceux de la XIV^e Congrégation.

« On sait l'importance que la Compagnie a toujours accordée aux lettres humaines, leur étroite conjonction avec l'éducation de la jeunesse qui est une de ses principales tâches. On doit s'en occuper avec d'autant plus de soin dans les classes inférieures, que leur étude demande plus de travail et d'effort. Si on ne stimule celui-ci, il se relâche. C'est pourquoi Généraux et Congrégations n'ont rien eu de plus à cœur

⁹⁶ 1ère Partie, ch. II. — 1708, est-ce coquille de l'éditeur, ou l'auteur se réfère-t-il à la réimpression de 1708 ?

⁹⁷ *Ibid.*

que d'exciter par tous les moyens le zèle de nos maîtres. C'est dans ce but qu'a été composé avec tant de soin le *Ratio Studiorum* ».

Ceci amène Jouvancy à caractériser ensuite son ouvrage par rapport au *Ratio Studiorum*.

« Bien que tout ce qui concerne les belles lettres et les classes y soit judicieusement exposé, néanmoins la matière n'est qu'effleurée: ce sont semences qu'il faut cultiver par la méditation et l'expérience pour qu'elles portent les fruits qu'on en attend. De plus les préceptes du *Ratio* s'adressent davantage aux élèves qu'aux maîtres: il fixe ce que les maîtres d'humanités doivent enseigner, il se tait sur ce qu'ils doivent apprendre eux-mêmes et sur le chemin à suivre dans leurs études. Pour ces motifs la 14^e Congrég. Gén. a décrété: Qu'en dehors des règles qui les dirigent dans leur enseignement nos maîtres aient une Instruction et méthode pour bien apprendre, sur laquelle ils régleraient leurs études personnelles dans le temps même où ils enseignent les autres »⁹⁹.

Comment tant d'auteurs sérieux, après avoir lu un texte aussi clair, ont-ils pu affirmer que l'opuscule de Jouvancy n'était qu'un commentaire du *Ratio studiorum*, alors que l'auteur, à la suite de la XIV^e Congrégation, le présente explicitement comme une réponse à un problème, dont celui-ci n'avait traité qu'incidemment: la formation des maîtres. L'ouvrage est d'abord un Art d'apprendre. Si la seconde partie, beaucoup plus courte d'ailleurs, est consacrée à l'Art d'enseigner, elle évite de faire double emploi avec le *Ratio*; elle se borne « à développer avec plus de clarté et d'abondance les prescriptions des règles des maîtres, générales et particulières ».

Avant d'exposer les traits nouveaux de ces deux parties dans leur rédaction romaine, remarquons que, selon le désir exprimé au cours des délibérations de la Congrégation Générale, afin de le rendre plus accessible au régent « moyen », on a élagué le texte parisien et retranché des remarques plus savantes sur les auteurs anciens, sur les dialectes grecs, sur des éditions érudites, sur l'art de prendre des notes¹⁰⁰, quitte à renvoyer le lecteur à la *Méthode pour étudier avec profit* du P. Fichet¹⁰⁰. On a également supprimé, et la chose est de plus d'importance, les articles qui traçaient au

⁹⁹ *Ratio discendi*, Præfatio.

¹⁰⁰ *Ratio discendi*, p. 9, 14, 21, 53...

¹⁰⁰ *Ratio discendi* R., c. III, art. V. Sur l'ouvrage de FICHET, Lyon, Barbier, 1640, in-8°, le P. de Colonia dans son *Histoire de Lyon*, 1730, t. II, p. 708, portera le jugement suivant: « Ouvrage d'une grande érudition, mais où l'on ne trouve rien moins que cet air de précision, d'ordre et de méthode qu'on aime si fort dans notre siècle ».

maître l'emploi journalier et hebdomadaire de son temps, dans sa cellule et en classe. Leur détail, qui reflétait de si près la personnalité de Jouvancy, ne pouvait être imposé à tous les sujets, ni sous toutes les latitudes.

La préoccupation d'adapter l'ouvrage à l'audience européenne, qui devait désormais être la sienne, inspira d'autres retranchements. On l'a dépouillé d'allusions ou de références à des auteurs ou à des ouvrages français, qui n'avaient pas de raison d'être dans une instruction internationale: ainsi le passage concernant la tragédie cornélienne, les renvois à Rapin, Bouhours, Vaugelas...¹⁰¹. L'article si développé consacré aux énigmes a été réduit à de plus justes dimensions. Est-ce simple restriction à la passion française pour ces exercices ou plus grièvement une réaction anti-baroque? On ne laisse pas d'être surpris, d'ailleurs, en constatant que cette dénationalisation du texte de Jouvancy est beaucoup moins radicale qu'on pourrait le penser. La rédaction romaine a conservé bien des renvois à des ouvrages français, ce qui tend à confirmer l'observation de l'un des meilleurs historiens de la pensée européenne de cette époque: par un consentement universel, « la France dominait alors dans l'Europe intellectuelle »¹⁰².

Au point de vue rédactionnel, enfin, les allusions personnelles de Jouvancy étaient transposées au mode impersonnel.

Ces remarques énoncées, examinons le contenu nouveau du *Ratio discendi*. Sur l'essentielle question des lettres d'humanités, la rédaction officielle maintient intégralement la position personnelle de Jouvancy. Elle accuse même le relief qu'il avait donné au grec, en soulignant dans un préambule ajouté, l'importance de son étude. Qui ne le possède parfaitement ne peut être regardé comme un homme vraiment cultivé. C'est un flambeau pour l'intelligence des auteurs qui ont écrit sur les plus hautes disciplines. Mais, surtout, il est nécessaire de le connaître pour défendre la vérité des livres saints et saisir leur sens véritable, pour protéger la religion elle-même contre les sophismes et les corruptions par lesquelles les hérétiques ont ignominieusement altéré les monuments de la foi catholique.

« Bien qu'il ne manque pas de bons traducteurs, souvent ils se trompent, s'égarent, et n'atteignent pas toujours la force, la majesté et la propriété du style grec. Il vaut donc mieux puiser l'eau vive à sa source, que répandue au loin dans des ruisseaux et des canaux détournés, où elle ne garde pas son goût natif, mais souvent se souille

¹⁰¹ *Ratio discendi*, p. 11, 25, 27, 50, 82.

¹⁰² P. HAZARD, *La crise de la conscience européenne*. Paris, Boivin. 1935, t. I. c. III.

d'ordures et de boue. Plus les ennemis de la religion se vantent avec plus d'insolence de leur connaissance du grec, plus il y a lieu de nous appliquer avec plus d'ardeur à le connaître, afin que le zèle des bons à protéger la vérité et à la mettre au grand jour, ne paraisse pas moins grand que celui des méchants à l'obscurcir et à la détruire »¹⁰³.

L'éveil de la critique biblique, on le voit, n'avait pas échappé à nos Pères. Avant même que le P. de Laubrussel l'expose en son clairvoyant *Traité des abus de la critique en matière de religion* (1710), ils avaient saisi la gravité du triomphant manuel de *l'Art critique* de Jean Le Clerc (1697), des travaux de Richard Simon sur le *Nouveau Testament* (1693-1702) et autres, et quel parti les incrédules, incapables d'ailleurs d'examiner eux-mêmes les textes sacrés, ne manqueraient d'en tirer. « Comment veux-tu, fait dire à l'un d'eux, le Baron de Lahontan, — l'année même où Jouvancy publiait son appel, — que je croie la sincérité de ces Bibles écrites depuis tant de siècles, traduites de plusieurs langues par des ignorants qui n'en auront pas conçu le véritable sens, ou par des menteurs qui en auront changé, augmenté ou diminué les paroles qui s'y trouvent aujourd'hui? »...¹⁰⁴.

Ainsi l'évolution des événements ramenait les Jésuites du début du XVIII^e siècle à la pensée et aux directives des rédacteurs du *Ratio studiorum* de 1586: « il est honteux, avaient-ils constaté, d'être vaincus par ces hérétiques qui, instruits du grec dès leur jeune âge, méprisent les catholiques ignorants de cette langue et s'amuse pour leur honte à les défier sur les sources grecques de la religion ». Et ils s'étaient efforcés de promouvoir avec force les lettres grecques¹⁰⁵.

En même temps qu'il pose avec fermeté l'obligation de continuer à cultiver avec soin les langues classiques, l'Ordre adopte vis-à-vis des langues nationales en général, une attitude beaucoup plus décidée que celle prise personnellement par Jouvancy.

« Encore que le principal souci des régents de l'Ordre doit être la connaissance des langues latine et grecque, ils ne doivent pourtant pas négliger leur langue maternelle ».

¹⁰³ *Ratio discendi* R., c. I, art. I.

¹⁰⁴ *Dialogues curieux*, 1703, (édit. Chinard, p. 163). - P. HAZARD. *La crise de la conscience européenne*, Paris, 1935, t. I. c. III & IV. - A. MONOD. *De Pascal à Chateaubriand. Les défenseurs français du Christianisme de 1670 à 1802*. Paris, 1916, pp. 43 sq., 208 sq.

¹⁰⁵ *Ratio studiorum*, 1586 (PACHTLER, II, p. 161). - *Notre Naissance de l'humanisme moderne*, t. I, pp. 44-47.

Et ce n'est pas là une déclaration platonique, car on suggère aussitôt au maître les principaux moyens de la cultiver.

« Le premier est de s'appliquer à rendre en langue maternelle avec le plus d'élégance possible les auteurs qu'il doit expliquer à ses élèves. Qu'il en fasse lui-même la version, ou s'il se sert d'une traduction, qu'il la compare avec le texte latin; ainsi il saisira facilement ce qui est le propre des deux langues, ce qui en fait le génie et le charme propres ».

Le second est de ne dicter en classe aucun sujet de devoirs qu'il ne soit écrit selon les règles et pur de toute incorrection de langage. Il veillera également dans ses entretiens et dans le commerce de la vie, à user d'un langage aussi poli que possible. Il lui servira enfin d'étudier les remarques faites par d'autres sur les qualités et les défauts de sa langue.

Pour mettre un frein aux abus qui pouvaient découler du principe, on met en garde le jeune régent contre la tentation de trop fréquenter les auteurs de sa langue, surtout les poètes, parmi lesquels on perd trop de temps et parfois les mœurs. Il doit rendre compte à son préfet d'études ou au Recteur de ce qu'il lit en ce genre.

« Qu'il se persuade qu'il pèche gravement, si séduit par l'attrait de sa langue maternelle, ou détourné par la peine d'une étude plus ennuyeuse, il emploie le temps destiné par l'Ordre à l'acquisition de langues plus difficiles et nécessaires, autrement que ne l'ont sagement réglé nos lois » ¹⁰⁶.

Cette reconnaissance officielle du droit, et même du devoir, pour les maîtres d'étudier leur langue, a pour corollaire des prescriptions concernant son application aux élèves. Après la correction et la dictée du devoir, on tournera en langue maternelle un auteur latin. Dans cet exercice, il faut veiller à la propriété du langage, à son accord avec le latin ou à leur diversité, afin que les élèves apprennent les deux langues. On leur donnera parfois comme devoir à traduire quelque passage d'un historien. On les fera discuter entre eux sur l'explication de l'auteur... ¹⁰⁷. Ainsi qu'il s'agisse du maître ou de l'élève, la version latine apparaît comme le principal moyen d'apprendre les langues vivantes.

La portée de cette page pour l'histoire de la pédagogie des Jésuites, et pour l'histoire générale de la pédagogie, est capitale.

¹⁰⁶ *Ratio discendi* R., c. I, art. III. Le « peccat graviter » ne doit sans doute pas se prendre, dans la pensée des auteurs, en rigueur théologique.

¹⁰⁷ *Ratio docendi* R., c. II, art. III, § 3.

Ce n'est pas certes la première fois qu'est marqué le profit que les langues nationales peuvent tirer des humanités latines, mais sans doute sa première reconnaissance officielle et internationale. Elle énonçait le grand argument moderne de l'utilité des humanités. En admettant cette modification du rapport du latin et des langues nationales, en tirant celles-ci du plan d'infériorité où les tenait l'Humanisme, pour qui elles n'étaient que « langues vulgaires » et roturières, elle consacrait un progrès, elle ouvrait un âge nouveau.

L'Ordre, semble-t-il, eut conscience de la gravité d'un pas, qui peut paraître timide à nos regards d'aujourd'hui, mais qui ne manquait pas d'audace à son heure. Les Universités, non plus que l'Oratoire, ne semblent s'être douté pour lors en France, de l'opportunité qu'il y avait à le faire¹⁰⁸. On surprend dans les paragraphes qui suivent, sur les vices et les qualités du style, de ces reprises, qui accompagnent à l'ordinaire les audaces. On cherche à rétablir par l'expression d'un indéfectible attachement à la tradition, l'équilibre qu'on vient de rompre : mises en garde contre les nouveautés de la rhétorique moderne, le goût des traits ingénieux et des pointes, le style brisé à la Sénèque, auquel on oppose un style soumis aux lois de proportions, des savants contrastes, des compositions habilement soutenues. Les membres des phrases doivent être liés les uns aux autres comme les membres du corps humain¹⁰⁹. Où donc apprendre mieux que chez le Prince de l'éloquence : l'union de la grâce et des proportions, les contrastes savants des membres agroupés, grands, nobles, étendus et bien développés, balancés en beauté d'attitude... les belles draperies nourries de grands plis bien jetés ? Aussi est-ce, comme un siècle plus tôt, devant le grand romain, que l'on conduit à tout propos le jeune régent. C'est d'après ce bel antique qu'il faut étudier. Qu'il ne se lasse pas de le copier et de l'imiter !

La version romaine étoffe notablement les considérations sur le style de l'édition princeps, insérant des développements, truffés de force citations de Quintilien, le grand écolâtre des maîtres du xvi^e et du xvii^e siècle, qui relèvent plutôt d'un cours de rhétorique¹¹⁰.

Le théâtre était d'abord l'objet d'une réserve très fondée sur la mise en scène et les décors. On dénonçait les « trop grands frais », auxquels ils donnaient parfois lieu.

¹⁰⁸ F. BRUNOT. *Histoire de la langue française*, t. V. p. 62. 64.

¹⁰⁹ *Ratio discendi* R., c. I. art. IV. § 1 & 2.

¹¹⁰ *Ratio discendi* R., p. 14, 29, 31, 41, 43, 51, 59, 61... On voit en quelle façon Jouvancy peut être appelé disciple de Quintilien ; l'affirmation de J. B. HERMAN, *op. cit.* p. 155, est à nuancer.

« En cela, la prudence d'un jeune maître laisse quelquefois à désirer. Il s'imagine avoir fait une excellente tragédie, quand elle a occasionné de grandes dépenses, quand les décors sont magnifiques, les costumes chargés d'or, et quand la musique est délicieuse : que peuvent faire de magnifiques caparaçons à un cheval efflanqué et décharné » ¹¹¹.

Surtout une place était faite à la Comédie, au sujet de laquelle la rédaction de Paris s'était tue. On l'autorisait, sauf à recommander un usage modéré et à refuser expressément la tragi-comédie, genre bâtard qui prétendait à tort unir les contraires, les caractères si différents de la Tragédie et de la Comédie ¹¹². Texte important. Les tréteaux scolaires qui jusqu'alors n'avaient guère admis que la tragédie et le ballet, s'ouvraient désormais à Thalie. A l'ombre de ce document, en France, le pieux Porée allait sans scrupule mettre à la scène une suite de comédies d'un vrai génie comique, qui « restent la meilleure partie de son œuvre et le meilleur service rendu à la jeunesse studieuse », dont il ridiculisait avec humour les vices et les travers. Suivront dans la voie ouverte Du Cerceau et d'autres d'un moindre talent, au grand scandale des rédacteurs jansénistes des *Nouvelles Ecclésiastiques* ¹¹³. Le même courant se manifeste par l'Europe.

Avant de quitter le secteur littéraire, notons enfin une remarque d'ensemble; l'accent mis sur le point de vue religieux. Il se manifeste d'abord par des mises en garde à l'endroit de certains auteurs anciens, qui traduisent l'inquiétude de la trop grande liberté de lecture des régents. On ne doit pas lire les écrits de Lucien à l'*Index*; la *Mort de Pérégrinus* et le dialogue *Philopatris*; Horace, Ovide ne sont à lire que dans les éditions expurgées de Jouvancy; Tacite se montre parfois peu favorable au Christianisme ¹¹⁴... Autour de ces réserves, des conseils positifs invitaient à lire en grec, avant les auteurs profanes, mentionnés dans l'édition de Paris, l'Évangile de Luc et les Actes, de petits ouvrages des SS. Basile, Grégoire de Nazianze, Chrysostome. C'était un retour curieux aux tendances du *Ratio* de 1599 ¹¹⁵. On insiste enfin sur le caractère religieux à donner au théâtre scolaire : « Si l'on fait jouer quelques comédies ou tragédies, qu'elles respirent la piété, et soient tirées plutôt de l'antiquité sacrée que de l'antiquité profane ». On pro-

¹¹¹ *Ratio discendi* R., c. II. art. II. § 4.

¹¹² *Ratio discendi* R., c. II. art. II. § 5.

¹¹³ J. DE LA SERVIÈRE, *Le P. Charles Porée (1676-1741)*, Paris, 1899, p. 287-340. - Éloge du P. du Cerceau, *Mercure de France*, sept. 1730, pp. 1962 sq.

¹¹⁴ *Ratio discendi* R., c. I. art. I. § 2. art. II. § 5.

¹¹⁵ *Ratio discendi* R., c. I. art. I. § 1. - *Notre Naissance de l'humanisme moderne*, t. I. p. 215.

pose comme sujets de comédies des thèmes aussi édifiants que le retour de l'enfant prodigue. Plusieurs des suggestions pour les déclarations sont tirées de l'Écriture ou des Pères ¹¹⁶.

L'histoire a également bénéficié de la refonte du *Ratio discendi*. Estimant indispensable que les jeunes maîtres la goûtent au moins, on déclare qu'il faudra lui ménager du temps, à un jour fixé. Pour reconnaître l'Histoire sacrée ou profane, l'*Epitome* du P. Salian ou celui de Baronius suffira. Mais on utilisera avec profit le *Rationarium* de Petau, la *Synopsis* de Tursellini, les plus amples *Annales ab orbe condito* de Briet. Qu'il lise l'histoire pour lui-même ou qu'il l'expose à ses élèves, le maître s'appliquera surtout à faire servir la connaissance des faits à former les mœurs. Il faut, en effet, regarder la vie d'autrui comme un miroir où nous discernons l'horreur des vices, la beauté des vertus, règle de conduite. Il ne doit non plus négliger les aides de l'histoire, la Chronologie dont il trouvera de bonnes tables dans le *Rationarium* de Petau, et la Géographie. La Géographie ancienne a été exposée en un élégant traité par Pomponius Mela, avec plus de détails par Strabon, Ptolémée et Pline. Deux modernes, Cluvier et Briet, l'ont illustrée ainsi que la moderne ¹¹⁷.

La préoccupation de la Congrégation générale, on l'a dit, était surtout de guider l'étude personnelle des jeunes maîtres. Jouvancy s'en fait l'exact interprète. On ne s'étonnera donc pas que la seconde partie consacrée à l'*Art d'enseigner* n'ait donné lieu qu'à peu de retouches. Elles se bornent à la suppression des emplois du temps, à l'insertion dans le texte des modèles de prélections proposés en appendice, à quelque amplification du paragraphe concernant l'émulation et à l'addition d'un article entier sur les *Académies scolaires*, dont nous aurons à reparler ¹¹⁸. L'essentielle nouveauté de la rédaction romaine est l'article *De rhetorum schola domestica* ¹¹⁹.

Il propose des directions à l'usage du jувénat, établi à l'instar de celui de Paris, en plusieurs Provinces de l'Ordre et selon le souhait de la Congrégation générale. Elles sont inspirées du même dessein de défendre les humanités et de former des maîtres aussi savants que bons pédagogues, qui animait le *Ratio discendi* et la création de ces jувénats.

Le premier labeur des « jeunes » doit être de se faire un style latin. Le professeur du jувénat ne se préoccupera donc pas d'illustrer ses prélections quotidiennes de remarques d'érudition, mais

¹¹⁶ *Ratio discendi* R., II, art. I, § 10; art. II, § 5. *Ratio docendi* R., c. I, art. III.

¹¹⁷ *Ratio discendi* R., c. II, art. III, § 1, 2.

¹¹⁸ *Ratio discendi* R., c. II, art. II.

¹¹⁹ *Ratio discendi* R., c. II, art. VIII.

seulement d'étudier le style des auteurs qu'il explique, le Cicéron des Discours, Virgile, Horace. Pour les mieux assimiler, nos juvénistes auront, tout comme des collégiens, répétitions et leçons de mémoire, thèmes, pastiches de lieux cicéroniens et discours latins. Le Grec n'est pas négligé : chaque jour on expliquera la Grammaire, et tous les deux jours, il y aura prélection d'Isocrate avant Pâques, d'Homère après, de plus une leçon quotidienne et un thème tous les deux jours. On leur apprend encore l'art de composer lettres, discours, énigmes, sermons et poèmes; on met sous leurs yeux des cartes géographiques; on leur donne des leçons d'histoire.

La correction des devoirs est l'un des exercices importants de la classe; n'est-il pas l'un des plus féconds? Parfois on remettra à l'un des Juvénistes le paquet de copies pour exercer son sens critique et lui faire porter un jugement sur chacune d'elles. Ces rhétoriciens sont en effet les régents de demain et il importe de former en eux le professeur. On s'ingénie par divers exercices à les initier à cet apprentissage. Après leur avoir lu la composition ou le poème d'un auteur moderne, on leur montrera en quoi il est juste et en quoi incorrect. Cette réflexion développe merveilleusement la faculté de bien juger. On leur fera exposer le plan d'un des écrits de Cicéron, traduire une page d'historien, exposer une question d'Histoire, rendre compte d'un auteur qu'ils ont lu en particulier, parfois faire la classe au lieu du professeur. Ils composent, à loisir, discours et poèmes, voire les plus habiles, un drame, qu'ils déclament en classe ou au réfectoire du collège, devant les Pères. On veille avec soin à leur apprendre autant que l'art de composer, la prononciation et la diction, qui sont indispensables à de futurs régents ¹²⁰.

Cette préoccupation de l'art de bien dire se manifeste encore par l'addition d'un paragraphe entier, *Ratio pronunciandi*, à l'article de la rhétorique, auquel correspond une note sur l'art d'exercer les élèves à la parole.

SES SOURCES.

Docile aux indications de la xiv^e Congrégation, Jouvancy a puisé pour la mise au point romaine de son ouvrage dans le *Ratio studiorum*. Il cite la règle 1^{ère} du Provincial, les règles 13 et 14 du Recteur, des règles communes aux professeurs des classes inférieures... Parfois, il ajoute un rappel plus général, comme : « ut est in regulis nostris », « ut in regulis magistrorum praecipitur ». Mais son article sur les *Académies scolaires* est le plus notable de ces emprunts. Il est, en effet, entièrement constitué par le résumé et

¹²⁰ *Ratio discendi* R., c. II, art. III, § 9. *Ratio docendi* R., c. II, art. V in fine.

parfois la lettre des prescriptions du *Ratio studiorum: Regulae Academiae* 7-10; *Regulae Academiae rhetorum et humanistarum*; *Regulae Academiae Grammaticorum*.

Il propose, d'autre part, un choix des ouvrages pédagogiques, les plus propres à aider un maître à acquérir les qualités principales, dont il a traité. Avec l'opuscule *De liberorum educatione* de Plutarque et le *De liberis recte instituendis* de Sadolet, voici la *Paraenesis ad magistros scholarum inferiorum* et le *Protrepticon* de Sacchini, les *Progymnasmata* du P. J. Pontanus, le *Juventus sacra* du P. Laurent Lebrun, l'*Institutio christiana pueri* du P. Jean Bonifacio, *Jésus en son bas âge* du P. Claude Bussé, *Le Pédagogue chrétien* du P. Philippe d'Oultreman. *Il giovane studente* de Horatio Lombardelli. *El estudiante perfecto* d'Alonso Andrade et *Lo scolare istruito* d'Annibal Roeri¹²¹. Cette bibliographie trahit les mêmes préoccupations de fidélité à l'humanisme chrétien du xvi^e siècle et d'audience internationale qui anime l'ouvrage entier. Indépendamment des travaux de Sacchini qu'il a si largement utilisés, — nous l'avons montré, — tel ou tel de ces ouvrages a pu inspirer Jouvancy.

A cette étude des sources complémentaires de l'œuvre de Jouvancy, il y a lieu de rattacher un curieux problème soulevé par les articles des deux premiers chapitres du *Ratio discendi* concernant le style et la rhétorique.

Frappé par l'ordre nouveau et par le développement que leur a accordé la rédaction romaine, nous avons eu la curiosité de nous reporter au *Candidatus rhetoricae* que Jouvancy devait publier en 1710. A notre surprise, nous y avons retrouvé des tranches entières, littéralement identiques. Le texte du *Ratio discendi* romain, qui diffère assez notablement de la version parisienne, s'accorde parfaitement avec le manuel de rhétorique.

¹²¹ *Ratio docendi* R. c. III. art. II. - Jacopo SADOLETO. *De liberis recte instituendis dialogus*. Lugduni et Venetiis, 1533 (G. B. GERINI. *Gli scrittori pedagogici italiani del secolo decimosesto*. Torino, 1897, p. 98 sq.). - Alonso de ANDRADE S. I. *El estudiante perfecto*, Madrid, 1543 (C. SOMMERVOGEL, I. 319). - Juan BONIFACIO, S. I. *Christiani pueri institutio adolescentiaeque perfugium*, Salmanticae, 1575, réimprimé en 1578, 1588, 1607, 1626. (C. SOMMERVOGEL, I. 1722. - DELBREL, *Juan Bonifacio*, Picard, 1894). - Jacobus PONTANUS S. I. *Progymnasmata latinitatis*, Ingolstadt, 1583. Sans cesse réédité à l'usage de tous les collèges de l'Europe. (C. SOMMERVOGEL, VI, 1007-1011). - Orazio LOMBARDELLI, *Il Giovane studente*. Venezia, 1594. (G. B. GERINI, *op. cit.* p. 246). Certaines éditions du *Ratio docendi* portent à tort Combardelli. - Ph. d'OULTREMAN, S. I. *Le pédagogue chrétien*. Mons, 1625, souvent réimprimé. (C. SOMMERVOGEL, VI. 32-36). - Claude de BUSSEY S. I. *Jésus en son bas âge*, Paris, 1652, réimprimé en 1660, 1676, 1680, 1683. (C. SOMMERVOGEL, II, 456). - Laurent LE BRUN, S. I. *Iesu Juventus Sancta*, Paris, 1664, comporte p. 745-865 un « modus studendi » (C. SOMMERVOGEL, IV, 1631). - Nous n'avons trouvé dans aucune bibliographie Annibal ROERI, *Lo scolare istruito*.

RATIO DISCENDI.

CANDIDATUS RHETORICAE.

C. I. art. II. §. 3. in fine: Imitatio Ciceronis.	P. I. c. V.
§. 4. modus imitandi auctoris.	P. I. c. V. De imitatione oratoria.
C. II. art. I. §. 2. De orationis propositione.	P. III. c. IV. art. I.
§. 3. De orationis divisione.	art. II.
§. 4. De or. compositione.	art. III.
§. 5. Duae partes confirmationis.	art. III & IV.
§. 6. « Refutatio », jusqu'à « exemplorum orationes ciceronianae ».	art. V.
§. 7. Quid in oratione conscribenda.	art. VI.
§. 8. Quid sit declamatio.	ne figure pas.
§. 9. Ratio pronunciandi.	P. IV. De pronunciatione.

Le *Candidatus* n'étant qu'une refonte par Jouvancy de la médiocre rhétorique du P. Pomey, nous avons comparé une édition antérieure à cette révision et contemporaine du *Ratio discendi*, avec les rédactions parisienne et romaine de celui-ci. Elle n'a absolument rien de commun avec elles. Par contre, on l'a vu dans la rédaction parisienne, Jouvancy avait utilisé les notes du cours qu'il dictait pour lors à Louis-le-Grand. La rédaction romaine se référerait donc à un état ultérieur, plus développé, de ce cours. Elle offre la primeur de quelques-uns des passages les plus importants qui devaient être publiés, en 1710, dans le *Candidatus rhetoricae auctus et meliori ordine digestus* ¹²².

Il y a lieu, enfin, de rapprocher de l'*Ordo studendi* proposé dans le *Ratio discendi* romain ¹²³ l'*Instructio pro magistris litterarum humaniorum*, conservée dans nos Archives romaines, adressée par le P. Général au P. Léonard Verneuil, provincial de la Gallo-belge, le 27 novembre 1700, pour répondre « au grand désir qu'on a en cette province d'une instruction pour les professeurs des classes inférieures ». Afin qu'elle contribuât efficacement au progrès dans les lettres humaines des maîtres et des élèves, qu'il en attendait, il demandait qu'elle fût observée aussi exactement que

¹²² Sur cet ouvrage voir : C. SOMMERVOGEL, IV, 855, 856. - *Mémoires de Trévoux* 1712, p. 320 sq. - *Journal des Sçavans* (éd. d'Amsterdam) nov. 1711. p. 564-566. P. de COLONIA, *op. cit.* t. II, p. 722. - D. MORNET. *Histoire de la clarté française*, p. 44-45.

¹²³ *Ratio discendi* R., c. III, art. II.

possible dans tous les collèges. Elle y serait gardée dans le Recueil des lettres des Généraux; recteurs et préfets veilleraient à son exécution ¹²⁴.

Il vaut de citer en son entier ce document jusqu'ici inédit.

INSTRUCTIO

PRO MAGISTRIS LITTERARUM HUMANIORUM PROV.^{ae} GALL[OBELGIC]AE

RHETOR

1^o. Die instaurationis Studiorum post meridiem orationem publice recitabit.

2^o. Patentibus valvis, Authorem per horam dimidiam quotidie explicabit, ut, qui voluerint, interesse possint, quod et faciet diebus sabbati dimidia ante litanias decantari solitas hora, doctrinam christianam docendo.

3^o. Componet Orationem de materia, si placuerit Superioribus, assignanda; et Carmen Heroicum, vel Lyricum solennium affixionum diebus, aut aliis recitabit.

4^o. Interpretabitur Homerum tempore mensae, aut Sophoclem, quando Provincialis Collegium visitabit.

5^o. Duobus, aut tribus diebus, quibus fiunt elucubrationes, quas vocant Sabbatinas, declamabunt discipuli Orationem unam, aut aliquot Poëmata, a se, vel ab ipso Praeceptore composita.

6^o. Explicabunt praeterea Discipuli publice Rhetoricam, et aliquot Orationes Ciceronis, et Horatii Odas, Tragoedias Senecae, et partem Orationis Chrysostomi, vel Nazianzeni, quando habebitur solennis thesaurum, aenigmatumque affixio, et explicatio. Tempus a Superiore designabitur.

POËTA

1. Die instaurationis studiorum Carmen aliquod publice recitabit, absoluta Rhetoris oratione.

2. Faciet Drama ante Quadragesimam.

3.. Orationem, et Carmen Lyricum componet, in solennibus affixionibus, vel alias publice recitanda.

4. Interpretabitur Poëtam graecum super mensam coram Provinciali.

5. Patentibus valvis, Authorem suum per dimidiam horam quotidie explicabit; uti et Catechismum diebus Sabbati dimidia hora ante Litanias.

6. Discipuli duobus, aut tribus diebus Sabbati declamabunt historiam, aut dissertationem aliquam soluta oratione; item duo, aut plura poëmata a se, vel ab ipso Praeceptore composita.

¹²⁴ *Gal. Belg.*, 5, I, f. 88v; le texte de l'instruction est copié à la suite de la lettre, ff. 89-90v.

7. Explicabunt item Prosodiam, Libros aliquos Curtii, Aeneidos, Ovidii de Tristibus, Dialogum Luciani, quo tempore affingentur themata, ut supra, in solennibus affixionibus.

SYNTAXISTA

1. Exhibebit in Schola dialogum, intra mediam horae partem finiendum.
2. Componet Orationem et Poëma Heroicum.
3. Interpretabitur Orationem Chrysostomi.
4. Discipuli explicabunt Syntaxin, Dialogum Ciceronis, duos Epistolarum Libros, vel selectas epistolas eiusdem, caput S. Luca, vel Actuum Apostolorum graece, quo tempore affingentur themata, ut supra solenniter.

GRAMMATICUS

1. Exhibebit dialogum.
2. Componet Orationem, Eclogam, Carmen aliquod.
3. Interpretabitur dialogum Luciani.
4. Discipuli explicabunt Praecepta Latina, et selecta ex Authoribus, (vulgo Authores) vel Phœdri fabularum unam, praeterea fabulam Aesopi, affingentur themata ut supra.

RUDIMENTARIUS

1. Exhibebit dialogum per dimidiam horam.
2. Faciet Orationem, Elegiam, et Carmen aliquod.
3. Interpretabitur fabulam Aesopi.
4. Discipuli explicabunt Rudimenta, et selecta ex Authoribus, vel Particularum P. Francisci Pomey partem primam, quando affingentur themata, ut supra.

NOTANDA

1. Non alias, praeter assignatas habebunt Affixiones Magistri; nec alia facient Poëmata ad excipiendos, vel alia ratione salutandos Provinciales, vel Rectores.
2. In tribus Grammaticae Classibus non fient tragoediae, nec comœdiae; et dum Provincialis classes visitabit, Authorem suum explicabit Magister, sicut Rhetor et Poëta facient, sed et Themata Primorum legi poterunt aliqua.
3. Thematum solenniter affigendorum materiam dare poterit Praeceptor; sed horum emendatio tota committi debet Primis Scholae, in affixis autem si quis mendum deprehenderit, donetur praemio.
4. Poterit dare Provincialis Orationum, et Poematum pro solennibus affixionibus, graecaeque interpretationis argumenta; vel ipse

Rector, cui horum omnium circa commendatur potissimum; uti et Scholarum Praefecto, cuius est de defectibus monere Rectorem.

5. Decem, vel duodecim eligentur discipuli, qui Authores, vel Praecepta in Aula Scholarum publice explicent affixionum diebus: omnibus in Scholis explicatio haec intra hebdomadam peragatur; toto illo tempore maneant affixa in scholis themata, et ad ea legenda ante et post scholae tempus aditus pateat omnibus.

6. Ad hoc solemne exercitium invitentur Externi per Libellum manuscriptum vel typis excusum; adscribantur nomina eorum qui authores interpretaturi sunt, addaturque Orationis vel Poëseos a Magistris habendae argumentum.

7. Una eademque Sabbati die et prosa et carmen et varia poëmatum genera recitari poterunt.

8. Dum singulis mensibus, facta compositione, loca singulis pro merito assignantur, invitetur Rector Patresque singuli, et Primi praemio animentur.

9. Caveant Magistri ne alia, quam latina, lingua cum discipulis loquantur, faciantque pro viribus ut inter se nonnisi latine loquantur discipuli.

10. Denique sciant omnes Magistri marte proprio quae supra ordinata sunt esse elaboranda; nec permissuros Superiores ut aliorum, tanquam suas, elucubrationes producant, graviterque puniendos qui deliquerint aut studia neglexerint; alios vero qui diligentius fecerint, promovendos, dum alii in classibus inferioribus remanebunt.

Quod ut constanter fiat, Consultores, dum ad Provinciale scribent, et hic ad Praepositum Generalem, quid in ea re servetur semper significabunt; et Rector ipse a Magistris et a Praefecto scholarum, dum eos identidem ad Consultationem vocabit, inquiret de iis diligenter; et demum ipse Provincialis in visitatione sedulo invigilabit horum omnium executioni, tanquam rei gravis in Provincia momenti, uti est, ne praeter consuetudinem loci saepius vacandi a schola detur discipulis facultas.

Ce règlement révèle d'abord la préoccupation qu'avait le P. González de s'acquitter des recommandations que lui avait faites la XIV^e Congrégation de promouvoir activement les lettres grecques et latines. A travers les directives qu'il intime, on retrouve les moyens préconisés par des membres pour stimuler l'étude personnelle des régents: lectures imposées, exercices écrits ou oraux fixés dans leurs genres et leurs échéances, contrôle par le Provincial à sa visite ou par des actions publiques¹²⁵. Mais il touche plus étroitement encore à notre sujet. Si on le rapproche, en effet, des versions de l'*Ordo studendi*, on est frappé de sa parenté avec celle de 1703. Très différente du texte parisien, la version romaine du *Ratio discendi* reprend, en les groupant par catégorie d'exercices, avec moins de détail, l'*Instructio*. En veut-on un exemple.

¹²⁵ Voir supra p. 24 sq.

RATIO DISCENDI R.

Praeterea magistri altero post anno quam docere coeperint itemque tertio et quarto latinam orationem habeant ita scholarum instauratione, in sua schola; Rhetor publicam et solennem, in aulâ. Licebit in eadem scholarum instauratione Professoris humanitatis carmen condere aut heroicum aut...

INSTRUCTIO

Grammaticus: exhibebit in schola dialogum.

Syntaxista: *ib.* *Rhetor*: die instaurationis studiorum post meridiem orationem publicam recitabit.

Poeta: die instaurationis studiorum carmen aliquod publice recibabit absoluta rhetoris oratione.

Les exercices publics auxquels chaque maître doit préparer ses élèves sont pareillement indiqués, mais le *Ratio* ne détaille pas la liste des auteurs, qu'il propose plus loin ¹²⁶.

RATIO DISCENDI R.

Pateant scholarum *valvae* praesertim rhetoricae et humanitatis, *cum explanatur auctor*, cum alumni sub finem hebdomadae pia cohortatione latine instituuntur ut si qui volent interesse, concurrant.

INSTRUCTIO

Rhetor: patentibus valvis authorem per horam dimidiam quotidie explicabit, ut qui voluerint interesse possint, quod et faciet diebus sabbati...

Poeta: *ib.*

Il n'est pas douteux que Jouvancy s'inspire de l'*Instructio* dans la rédaction romaine de son *Ratio studendi*.

Peut-on aller plus loin: était-il l'auteur? Il est impossible de l'affirmer avec certitude.

Mais la conjecture est plausible. Pourquoi, ayant pour lors auprès de lui le rédacteur du *Ratio*, le P. Général aurait-il été chercher un autre pour la rédiger? L'implacable précision des directives, les notations horaires, tout cela est assez dans le style de Jouvancy. Les auteurs grecs dont il prescrit la lecture au rhéteur ne sont-ils pas ceux-là qui lui sont le plus chers: Homère et Sophocle. En fin, la mention des *Particules* du P. Fr. Pomey, ouvrage français qui ne semble pas alors avoir été l'objet d'aucune édition à l'étranger ¹²⁷, induit à penser que le rédacteur de l'instruction est français. En ce cas l'*Instructio* serait moins une source qu'un second état de l'un des articles du *Ratio discendi*, une étape entre sa rédaction parisienne et le texte définitif de 1703. Quoi qu'il en soi,

¹²⁶ *Ratio discendi* R., c. III, art. II in fine; *Ratio docendi* R., c. II, art. VII.

¹²⁷ C. SOMMERVOGEL, VI, 791-792.

CHRISTIANIS

LITTERARUM

MAGISTRIS

De Ratione

DISCENDI & DOCENDI

Ex dono S. B. de Jouvenet



*Biblioth.
de la
Bonne*

PARISIIS,

M. DC. XCII.

CON PERMISS.

MAGISTRIS
SCHOLARUM INFERIORUM
SOCIETATIS JESU

De ratione

DISCENDI & DOCENDI

EX DECRETO

Congregat. Generalis XIV.

AUCTORE

JOSEPHO JUVENTIO SOC. JESU.



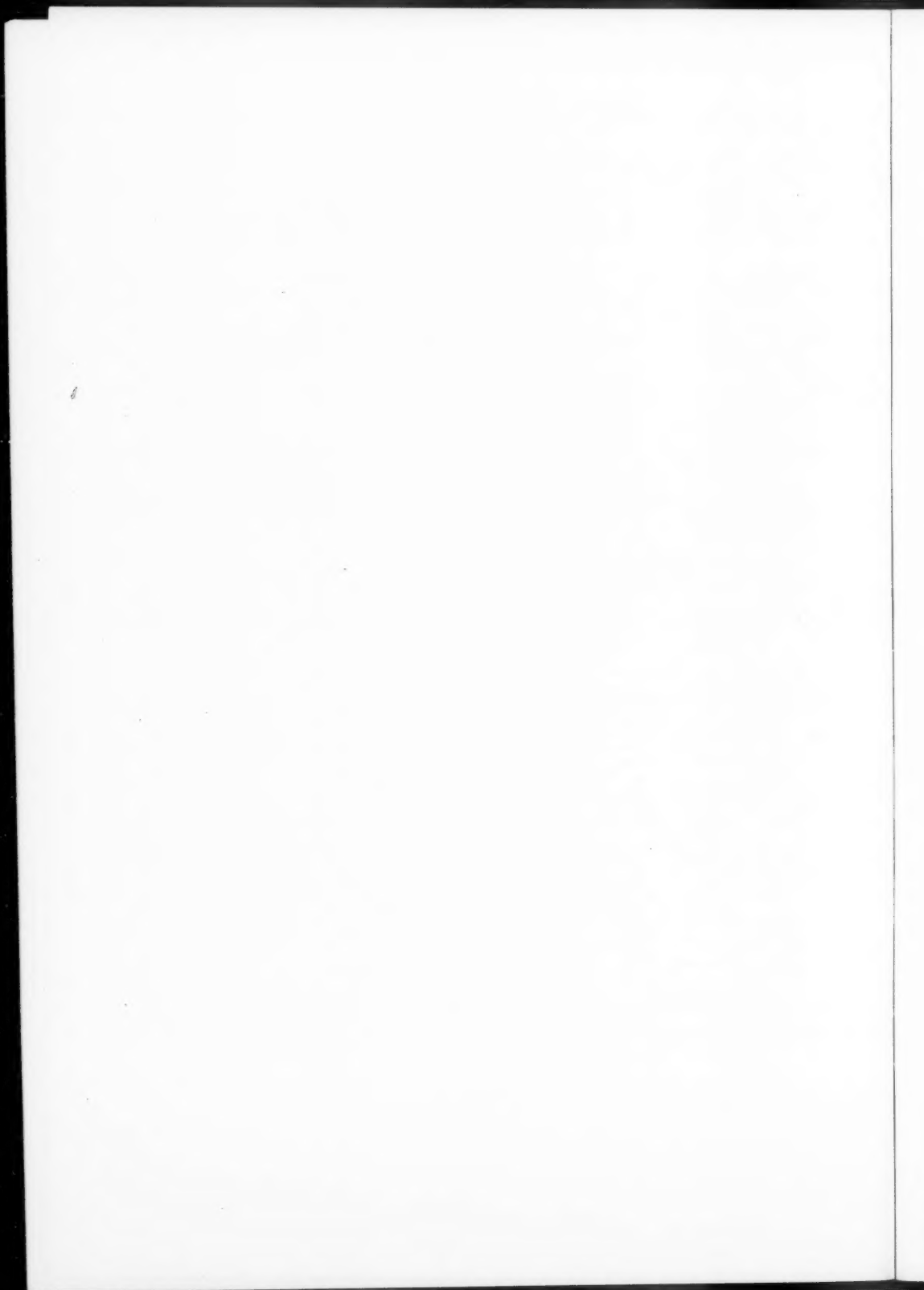
FLORENTIÆ. MDCCIII.

Apud Michaelen Neffium: Super. licentia.

LE DE RATIONE DISCENDI ET DOCENDI DE JOUVANCY

Les éditions princeps des rédactions parisienne et romaine.

Paris 1692 - Florence 1703.



celui-ci est une manifestation de plus de l'influence des délibérations de la xiv^e Congrégation.

SON INFLUENCE.

Au milieu des prodromes et des remous qui annonçaient un âge nouveau, le *Ratio discendi et docendi* parisien s'appliquait à fixer et à maintenir l'étude et l'enseignement dans la tradition humaniste. Sous une apparente sérénité, il trahissait, néanmoins, l'appréhension de l'avenir. Ce n'est pas sans raideur qu'il consentait à quelques concession au courant moderne. Sans se départir d'une même volonté de défendre les lettres humaines en péril, avec l'espoir sans doute d'y mieux réussir en se montrant plus compréhensifs, les réviseurs romains ont amené Jouvancy à faire davantage droit aux nouvelles tendances. Creuser une place officielle aux langues nationales au sein des programmes, n'était-ce pas diminuer la poussée qu'elles exerçaient à l'encontre des humanités classiques?

Quel a été le succès de l'œuvre de Jouvancy, élargie? Plus généralement, la xiv^{ème} Congrégation a-t-elle été suivie et quels ont été les résultats des mesures de défense qu'elle a préconisées? Pour répondre pleinement à ces questions, qui ne peuvent manquer de venir à l'esprit au terme de cette étude, il faudrait pouvoir suivre en son détail l'évolution de la vie littéraire, à travers les diverses provinces de la Compagnie, au cours du xviii^e siècle. Le sujet est immense, et l'état actuel des travaux sur l'histoire de l'éducation dans la Compagnie de Jésus laisse malheureusement dans l'ignorance presque totale des connaissances indispensables pour ébaucher un tel chapitre d'éducation comparée. Force est donc, pour l'instant, de nous borner à relever quelques jalons certains de l'influence de Jouvancy sur la pédagogie de son Ordre.

On ne s'étonnera pas que la Province de France, qui avait donné le branle en 1690 à l'action de défense des humanités, dont on vient de montrer le développement européen, ait vivement fait écho aux directives de la xiv^{ème} Congrégation et de Jouvancy.

Sa Congrégation provinciale, assemblée en septembre 1705, s'occupait activement, le 11, *De profectu in litteris praesertim humanioribus et ratione discendi docendique magistrorum*. Il lui parut convenir que les recteurs, dont c'était tout particulièrement la charge, s'y appliquent sérieusement; qu'on assignât à leur arrivée au collège, aux étudiants et aux maîtres, des directeurs d'études compétents et dévoués. Leur étude commencerait par le grec, car si les étudiants ne lui consacrent leur première ardeur, ils le négligent dans la suite: pour aiguillonner leur zèle, on ordonnera aux professeurs de 4^e, 5^e et 6^e d'expliquer au moins deux fois par an, au

réfectoire, un auteur grec fixé par le Recteur et pour la préparation duquel on leur assignera un certain temps. Le recteur lui-même visitera les classes avec ses consultants ou d'autres pères avant la visite annuelle du Provincial. Les maîtres qui n'auront pas progressé ne seront pas promus à une classe supérieure, mais demeureront dans la même ou seront envoyés dans un plus petit collège et le motif en sera donné. Que les préfets soient présents au collège durant le temps des classes et s'assurent d'après les leçons entendues et les thèmes lus, si en chaque classe, commentaires et matières des thèmes sont au niveau et si les autres exercices s'accomplissent comme il faut ¹²⁸.

Certaines de ces mesures s'imposaient d'autant plus que, sans doute pour des raisons financières, le Juvénat créé par le P. Genévray avait cessé d'exister depuis 1701 ¹²⁹.

Un *Règlement inédit pour les études des jeunes régents*, reflète ces décisions. Après avoir recommandé la lecture de l'ouvrage de Jouvancy :

1° tous les régents depuis la 6^e ou 5^e jusqu'à la Rhétorique inclusivement, liront avec soin au commencement de chaque année, l'ouvrage du P. Jouvancy *De ratione discendi et docendi*, composé en vertu d'un décret de la xiv^{ème} Congrégation Générale; dans les occasions, ils auront recours à ce livre, soit pour la manière d'étudier et d'apprendre, soit pour la manière d'enseigner;

il urgeait plusieurs dispositions propres à inciter les jeunes maîtres au travail personnel :

2° tous, dès le commencement de l'année se traceront par écrit un plan d'étude, et une distribution du temps; ils s'y assujettiront pendant le cours de l'année, autant que les circonstances pourront le permettre, les plus jeunes consulteront sur cela leur directeur d'étude.

3° les plus jeunes jusqu'à la 4^e année de régence inclusivement, prendront exactement et suivront avec docilité, la direction de celui de nos RR. PP. ou des régents plus avancés, qui voudra bien se charger de les conduire dans leurs études; ils lui rendront compte de leur travail aussi souvent et en la manière qu'il jugera à propos de l'exiger.

4° tous sans exception auront soin de garder leurs compositions (publiques), mais aussi celles qu'ils feront pour se cultiver, en particulier les extraits qu'ils auront faits de certains livres, spécialement des livres contenant les préceptes de l'éloquence, de la poésie, les abrégés de l'histoire en manière de fastes, etc... le tout pour être vu par le P. Provincial, au temps de la visite.

5° tous les jours, autant que possible, lecture de l'Écriture Sainte. Garder sur un cahier les traits frappants qui peuvent être employés dans les sermons et les instructions;

¹²⁸ Congr. 88, f. 353, 354.

¹²⁹ Cela ressort de l'examen des catalogues de la Prov. de France.

de même dans la lecture des Pères de l'Église qui est d'usage, le matin des dimanches et jours de fêtes;

sur un autre cahier de courtes notes des plus beaux endroits qu'ils auront remarqués.

6° chaque semaine, sous la présidence du régent de rhétorique, académie grecque, dont la matière aura été préparée ¹³⁰.

Le P. Judde par de vives exhortations mettait ses jeunes confrères en garde contre les tentations de négligence, de paresse, d'évasion, dénoncées par Jouvancy, et les pressait de prendre l'avis des gens plus expérimentés. On se plaint, quelque fois, à tort d'ailleurs, qu'on ne trouve pas aisément de ces sortes de guides. Si le fait était vrai,

— « le zèle d'un de nos plus grands maîtres y a suppléé d'une manière à consoler, et à dédommager les personnes véritablement affectionnées: c'est le saint et savant père Jouvancy, dans son *Ratio discendi et docendi*, ouvrage incomparable dans toutes ses parties et qu'on ne verra guère mépriser par des gens véritablement estimables. Là, nous apprendrons à étudier avec application, avec méthode, et, ce que des religieux doivent estimer autant ou plus, avec subordination » ¹³¹.

Ce document est intéressant, car il laisse nettement entendre que l'autorité de Jouvancy était dès lors discutée parmi les jeunes maîtres. Ce fût sans doute la raison qui détermina le P. Judde lui-même à composer, vers l'année 1715, précise son éditeur, une *Instruction pour les régents des classes inférieures*.

On remarquera d'abord qu'il la rédigea en français. Innovation symptomatique. C'est une concession au dégoût des « jeunes » pour la langue traditionnelle des classes. Jamais jusqu'ici aucun document similaire n'avait été présenté dans notre langue.

Son plan était plus étendu que celui de Jouvancy. Ainsi dans sa première partie, il parcourt les différentes obligations du Professeur envers lui-même (piété et science), envers les autres (supérieurs, prêtres, collègues, domestiques de la communauté), un chapitre entier est consacré au soin qu'il faut avoir de ménager sa santé et ses forces: ne point veiller, ne point trop crier en classe, ne faire aucun excès de table, ne point se laisser presser, prendre les divertissements de la communauté, être libre pendant les va-

¹³⁰ Arch. Prov. Franc. n. 6280.

¹³¹ *Oeuvres spirituelles*, édition Lenoir-Duparc. Paris 1782, t. VI, p. 137. Cette exhortation semble antérieure à l'*Instruction pour les Régents*, comme il appert de l'allusion de la 1^{ère} P. c. 2 de celle-ci: « Possédez bien l'exhortation des études, vous y trouverez l'obligation indispensable pour le temps présent et à venir de bien étudier... ».

cances. La seconde partie renferme les moyens généraux et particuliers pour être utile aux écoliers.

Cette instruction, « composée des remarques de plusieurs personnes très sages et très expérimentées », dont « les traits en bien ou en mal » étaient tirés des « fautes » et des « sages industries » des régents qui avaient précédés¹³², complétait en plusieurs points Jouvancy. Judde traite son sujet davantage en psychologue et en spirituel. Il ne prétendait pas supplanter son devancier, bien au contraire, il renvoie à celui-ci comme au guide le plus autorisé¹³³.

C'est Jouvancy qui apprendra au régent en quelle estime il doit tenir son emploi.

« On ne peut rien dire de plus solide ni de meilleur sur ce point-ci, que ce que vous trouverez au dernier article du *Ratio studendi* (sic) du P. Jouvancy; il y a ramassé tout ce qui, selon Dieu, peut rendre recommandable l'instruction de la jeunesse et en faire voir le mérite et l'utilité. Lisez-la souvent; rien ne vous donnera plus de force et de consolation dans le travail de vos emplois et dans l'ennui, qui en est une des tentations les plus ordinaires »¹³⁴.

Mais, c'est surtout dans les chapitres qui exposent les moyens particuliers d'avancer les écoliers dans les sciences, que Judde en appelle au spécialiste.

« Plusieurs de ces remarques, avoue-t-il, sont tirées du père Jouvancy mais c'est dans la seconde édition de son livre qu'elles se trouvent et on n'a, je crois, que la première dans la plupart des collèges »¹³⁵.

Cette observation est d'importance. Elle éclaire sur la défaveur, dont Jouvancy pouvait jouir auprès des jeunes maîtres des premières décades du XVIII^e siècle. Celle-ci se conçoit d'autant mieux que la rédaction parisienne était notablement plus rigide dans la défense des lettres anciennes et plus fermée vis-à-vis du français que la version romaine. Il allait contre le « sens de l'histoire » dirait-on aujourd'hui.

« Longtemps après » Judde, le P. René de Tournemine fit à son tour une *Instruction pour les régents*. La critique interne permet de la situer entre 1729 et 1739¹³⁶. Le P. Lenoir Duparc en signale

¹³² *Ib.* Conclusion, p. 95.

¹³³ *Ib.* II^e P. ch. II, p. 18.

¹³⁴ *Ib.* II^e P. ch. I, p. 36.

¹³⁵ *Ib.* II^e P. ch. III, p. 75-85.

¹³⁶ Tournemine mourut en 1739. L'*Instruction* cite le *Thesaurus Cellarii*. (Leipzig, 1727), le *Virgile* de Catrou (1729). Sur la compétence de l'auteur en cette matière, cf. son Éloge dans *Mémoires de Trévoux*, sept. 1739, p. 1965, 1969.

deux rédactions successives. « Elle n'est ni aussi méthodique, ni aussi détaillée que celle du P. Judde, mais elle est remplie d'excellentes réflexions »¹³⁷. Elle rejoint davantage les préoccupations du *Ratio discendi* (qu'il ne cite pas) parce qu'elle vise à guider les études personnelles des jeunes pères au cours de leur régence, plus que leur enseignement.

Mais son but est plus particulier: son objet principal est le *choix des livres* que doit lire un régent pour se perfectionner, d'année en année, dans les langues latine, grecque et française. Il constitue comme une orientation bibliographique en marge de Jouvancy, d'autant plus justifiée que la rédaction romaine du *Ratio* l'avait en partie dépouillé de sa bibliographie française et que, d'autre part, bien des ouvrages avaient paru sur ces matières, depuis trente ans.

On retrouve dans les conseils de Tournemine, comme dans ses choix, les options essentielles de la version officielle du *Ratio discendi*: latin cicéronien, lecture fort recommandée des *Institutions oratoires* de Quintilien, accent sur l'étude du grec pour la lecture des Pères et l'intelligence de l'Écriture Sainte, place faite à l'étude du français: « il ne faut pas négliger ce travail dont Saint Ignace nous fait une règle ». Sa bibliographie sur le théâtre mentionne auprès des ouvrages marqués par Jouvancy en 1692, un choix de pièces de Molière: *le Misanthrope*, *le Fâcheux*, *les Femmes savantes*, *l'Étourdy*, *le Bourgeois gentilhomme*, *Scapin*, *Georges Dandin*, *le Médecin malgré lui*, *le Mariage forcé*¹³⁸.

Pour répondre à la requête qui lui en avait été faite, il ajoutait « quelques avis sur la dissertation qu'on est obligé de faire devant le P. Provincial » et quelques réflexions sur l'Enigme.

On peut rapprocher de ces documents les *Instructions pour la Régence par un Père de la Compagnie de Jésus*, à Nancy, 1755, qui n'ignorent pas Jouvancy, et s'inspirent très largement des Instructions de Judde et de Tournemine¹³⁹.

Dans la mouvance de Judde, mais aussi de Jouvancy, il faut encore situer la *Conduite pour un régent*, inédite, dictée en Avignon en 1732¹⁴⁰. Une première partie spirituelle et morale traite des principes, degrés et remèdes du relâchement, expose la manière de régler son étude et de traiter avec collègues, parents et écoliers. Elle relève manifestement de l'*Instruction* et des exhorta-

¹³⁷ *Œuvres du P. Judde*, t. VI, p. 3. Le texte de la première rédaction, conservé aux Arch. S. I. prov. Franc. M. 6271, a été publié en appendice I de l'*Histoire du Journal de Trévoux*, Paris, 1936, par G. DUMAS, pp. 171-181.

¹³⁸ G. DUMAS, *loc. cit.* p. 179.

¹³⁹ Bibl. de Besançon, Ms. 428.

¹⁴⁰ Bibl. d'Avignon, Ms. 565, p. 164 sq.

tions spirituelles de Judde sur les études ¹⁴¹. Une seconde partie sur la méthode pour enseigner chrétiennement la jeunesse, de l'aveu même de l'auteur, dépend davantage de Sacchini et de Jouvancy.

« Le P. Sachini dans son *Protrepticon* et le P. Jouvancy dans son *De ratione discendi et docendi* ont donné des pratiques excellentes pour ceux qui enseignent la jeunesse. C'est en suivant des règles si sages qu'on a fait quelques remarques qui pourront être utiles pour former les écoliers à l'étude de la vertu et des belles lettres » ¹⁴².

L'auteur n'en conserve pas moins en certains endroits son indépendance vis-à-vis de ces sources. On relèvera notamment un ordre des sciences qui doivent égayer la sécheresse de la latinité au long cycle des humanités, qui relève du *Règlement pour les Pensionnaires de Lyon* (1711) du P. Croiset ¹⁴³ et témoigne d'un élargissement du programme, que nous nous proposons de démontrer ailleurs.

Ces directives enfin dénotent un changement de la sensibilité à l'endroit des rapports du religieux et du profane. Elles appuient davantage sur la formation religieuse, témoin cette page sur l'explication chrétienne des auteurs qu'on a peine à imaginer telle sous la plume de Jouvancy :

... « Vous aurez mille occasions de tourner le discours sur des maximes du Christianisme en le comparant avec la morale païenne, en découvrant l'aveuglement d'un Cicéron, d'un Virgile, d'un Ovide qui n'ont point voulu profiter des lumières qu'ils avoient acquises pour glorifier Dieu et mériter par là un bonheur éternel. Lorsque vous tomberez sur les fables, remontez insensiblement à leur origine, faites en voir la vanité, découvrez la folie des hommes qui ont corrompu les histoires sacrées pour forger des dieux à leur mode, aussi méchants qu'eux, un Jupiter impudique, un Mars cruel, un Mercure voleur afin d'autoriser par un culte impie leurs plus honteux désordres, vous ferez aussi voir combien le monde imite aujourd'hui les peuples les plus idolâtres dans les maximes les plus opposées à celles de l'Évangile. Par là vos écoliers concevront une haute idée de notre sainte religion. M. Le Rageois a composé sur ce sujet rapport des Fables et de la Bible un ouvrage très utile » ¹⁴⁴.

Ainsi, en dépit de ses éditions françaises de 1711, 1725, 1740 ¹⁴⁵, la rédaction officielle du *Ratio* de Jouvancy, en France, a été très

¹⁴¹ *Oeuvres*, t. VI, p. 99-144.

¹⁴² Bibl. d'Avignon, Ms. 565, p. 183.

¹⁴³ p. 135.

¹⁴⁴ Bibl. d'Avignon, Ms. cit. 187-188.

¹⁴⁵ C. SOMMERVOGEL, IV, 841-842.

vite concurrencée et dépassée par des directives répondant plus exactement aux besoins contemporains. Elle n'en constituait pas moins pour plusieurs d'entre eux la tradition à laquelle on se réfère ou dont on s'inspire, qu'il s'agisse de principes généraux ou d'industries de détail.

Il en fut de même en Allemagne, où l'édition de Jouvancy, publiée à Francfort en 1706, fut en pratique supplantée par le *Ratio et via recte atque ordine procedendi in litteris humanioribus aetate tenerae tradendis, docentium et discentium commoditati atque utilitati conscripta a Sacerdote quodam e Soc. Iesu*, édité à Munich en 1736. Sans doute le P. Kropff fait-il de larges emprunts à la *Paraenesis* de Sacchini et au *Ratio* de Jouvancy, dont il recommande l'usage aux Maîtres, témoignant ainsi de leur grande influence; son propre livre n'en devint pas moins, à leur place, le principal *Vade mecum*, dont se servaient les maîtres des collèges de la Haute Allemagne ¹⁴⁶.

La Province d'Autriche, de même, avait reçu, l'année précédente, du P. Wagner, son directoire dans l'*Instructio privata* (1735), qui elle aussi n'ignore pas Jouvancy. On y relèvera la place nouvelle accordée à l'histoire dans l'enseignement ¹⁴⁷.

En Pologne, par contre, sans méconnaître l'œuvre de Jouvancy, comme en témoignent les nombreux exemplaires étrangers, provenant des anciens collèges, trouvés dans les Bibliothèques publiques, on utilisa d'abord l'*Ars docendi* (Calissi 1715) du P. Szczaniecki; ce ne fut qu'après la publication en 1746 à Varsovie pour la province de Lithuanie et à Lublin pour celle de Pologne de son *Ratio*, que Jouvancy contribua efficacement au relèvement culturel de la Pologne. On s'en autorisa, en particulier, largement pour l'étude de la langue maternelle ¹⁴⁸.

L'encyclique, adressée par le P. Visconti, en 1752, à tous les Provinciaux de l'Ordre, *De studiis humaniorum litterarum promovendis*, montre que les préoccupations, qui avaient animé Jouvancy, demeuraient actuelles. Si actuelles, que le P. Général recommandait vivement qu'on recourut au *De Ratione discendi et docendi* qu'il avait écrit et souhaitait qu'on le donnât à chaque maître ¹⁴⁹.

¹⁴⁶ G. PACHTLER, *Monumenta Germaniae paedagogica*, t. IV, p. 30-33, 154 sq.

¹⁴⁷ *Ib.* p. 68, 76, 118...

¹⁴⁸ ST. BEDNARSKI S. I., *Upadek i odrodzenie szkół Jezuitckich w Polsce*, Krakow, 1933, pp. 218; 42, 43, 241.

¹⁴⁹ *Epistolae selectae Praepositorum Generalium ad Superiores Societatis*. Roma, 1911, t. II, p. 225. — En Espagne l'influence de Jouvancy se fit sentir dès les premières années du XVIII^e siècle, principalement dans le centre d'études humanistes de Villagarcía (Castille), mais elle atteint son point culminant immédiatement après l'encyclique du P. Visconti, avec l'ouvrage du P. Francisco Javier Idiáquez, *Prdeticas e industrias para promover las letras humanas*, Valladolid 1753 (éd. inconnue à Sommervogel) et Villagarcía 1758.

L'échec partiel de l'effort qui s'exprimait dans le petit écrit de Jouvancy, s'explique d'abord par une raison technique: l'échec des jувénats. Comme l'avait très bien saisi, dès l'origine, le P. Genevray, pour qu'un directoire fût efficace, il fallait qu'il fût pratiqué sous la direction d'un maître, soutenu par l'institution d'une rhétorique domestique. En n'urgeant pas dans leur décret la nécessité de cette création qu'ils avaient reconnue en leurs délibérations, les Pères de la XIV^e Congrégation avaient compromis l'effet qu'ils attendaient de l'*Instruction* que Jouvancy fut chargé de mettre au point. Le fonctionnement des « classes de rhétorique pour nos jeunes », de 1703 à la suppression, fut très sporadique. Plus de cours à Paris après 1702, point en Champagne, ni en Aquitaine. Instituée seulement en 1717 à Lyon, cette rhétorique supérieure se révéla d'emblée, sous la direction entendue du P. J.-H. Monnoyeur, le meilleur moyen pour aider les *juniores* « à progresser dans les lettres humaines »¹⁵⁰; transférée à Dôle en 1710, puis attachée au noviciat d'Avignon en 1721, elle fut fermée après 1737¹⁵¹. A Toulouse, de 1711 à 1726, de petits groupes de *rhetoires* s'adonnent à l'étude à l'ombre du noviciat, mais une information très précieuse de 1727, dresse le bilan fâcheux de l'institution à la veille de sa fermeture. L'expérience de plusieurs années a montré que les fruits retirés par les *juniores* sont maigres. Cela vient du défaut d'émulation, du manque de livres, de la mauvaise appropriation des locaux à l'étude, des pertes de temps en bavardages que favorise la cohabitation à trois par chambre — « terendi tempus confabulationibus variis » —. Ces raisons sont des conséquences de l'essentielle pénurie de revenus qui affecte la province en ces temps de grande misère, et de la pénurie des maîtres, — il manquera vingt personnes pour l'enseignement de la grammaire —, qui résulte de la pauvreté du noviciat. On a dû réduire de moitié le nombre des entrées depuis quelques années¹⁵².

C'est à semblables difficultés qu'il faut certainement attribuer les vicissitudes des jувénats français et sans doute étrangers. Ainsi, dans le domaine littéraire, comme dans le secteur scientifique, nous l'avons montré ailleurs¹⁵³, les nécessités financières ont pesé lourdement sur le développement culturel, en dépit des pressantes exhortations des Pères Généraux que résume, par exemple, cette lettre du P. Tamburini au provincial de Toulouse (14 mars 1724) souhaitant que « pendant trois ans, dans toute la France, les *juniores*

¹⁵⁰ *Lugd.* 31, n° 165.

¹⁵¹ D'après l'examen des catalogues.

¹⁵² *Tolos.* 21, n° 166, 167.

¹⁵³ *Foyers de culture scientifique dans la France méditerranéenne du XVI^e au XVIII^e siècle.* Revue d'Histoire des Sciences, t. I, 1948, p. 295.

soient séparés et si possible maintenus dans la maison de probation, comme à Rome et ailleurs on le voit faire avec grand profit, pour y vaquer selon qu'il paraîtra plus convenable, la première ou la troisième année, aux études de rhétorique ». Le Général est en effet tout disposé à accorder aux provinces de France, comme il l'a accordé pour de graves raisons à d'autres, de placer ces études après celles de philosophie ¹⁵⁴.

Les circonstances économiques n'auraient-elles pas plus contribué à désarmer la défense des humanités classiques, celles-ci auraient eu néanmoins à composer avec le puissant courant né de l'avènement de nouvelles couches de bourgeoisie, qui tendait à constituer un humanisme nouveau. Au près des lettres latines, étudiées désormais moins pour elles-mêmes qu'en vue de la langue nationale, se multiplient les teintures d'histoire et de géographie moderne, les rudiments de toutes ces sciences, sans lesquelles on ne pouvait prétendre au rang de « bel esprit ». A cette « culture française » divulguée par le prestige de grands collègues, par la clientèle européenne qui s'y pressait, par la diffusion des manuels composés par les Pères français, la France dut à l'heure où baissait son éclat politique, une part de son rayonnement intellectuel sur l'Europe des lumières ¹⁵⁵. Son exemple entraîna les autres provinces de l'Ordre à élaborer à leur tour, de même, l'ébauche d'une culture nationale ¹⁵⁶.

Jouvancy avait partagé l'illusion, commune aux gens du Grand siècle à son déclin, de prétendre fixer le cours de l'histoire. Les supérieurs majeurs de son ordre, préoccupés d'une évolution qui leur semblait mener droit au recul de la culture, multiplièrent les mesures : créations de rhétoriques domestiques, objurgations, sanctions, pour restaurer ou conserver l'humanisme classique. En vain. Ils ne réussirent qu'à retarder et à ralentir la révolution qui

¹⁵⁴ Arch. Prov. Lugd. In libro 1^o rectoris Mauriacensis, p. 137.

¹⁵⁵ P. HAZARD. *La crise de la conscience européenne*, t. I, p. 80 sq ; t. III, p. 42. - A. SOREL, *L'Europe et la Révolution française*, t. I. 150-157. - L. REYNAUD, *Histoire générale de l'influence française en Allemagne*, Paris, 1914, p. 305. - St. BEDNARSKI, *Déclin et renaissance de l'enseignement des Jésuites en Pologne*. AHSI, t. II, 1933, p. 207 sq. - BEDARIDA et HAZARD. *L'influence française en Italie au XVIII^e siècle*. Paris, 1934, p. 60-64, 111 sq. - P. MERIMÉE, *L'influence française en Espagne au XVIII^e siècle*. Paris, p. 39 sq. - G. DELPY, *Fetjoo et l'esprit européen*, Paris, 1936, p. 294 105 sq. 128.

¹⁵⁶ Un grand mouvement en faveur de la langue allemande. - PACHTLER, *op. cit.* t. IV, 78 sq. 90. ; de l'enseignement de l'histoire, p. 33 sq. 63 sq. ; de la géographie, 46 sq. ; 67, 113 sq. se dessine à partir de 1735 à travers les collèges Jésuites d'Europe centrale. Pour les mêmes disciplines et la langue polonaise après 1740, St. BEDNARSKI, *Upadek...* p. 240 sq. - En Italie : G. MAUGAIN. *Etude sur l'évolution intellectuelle de l'Italie*. Paris, 1909, p. 371-372.

s'accomplissait, l'avènement d'un esprit nouveau. Le *Ratio discendi et docendi* apparaît comme le testament pédagogique de cet humanisme, issu de la Renaissance, que le *Ratio Studiorum* avait si bien diffusé et exprimé à travers l'Europe.

« C'est un ouvrage excellent par rapport au vieux plan d'éducation que les Jésuites avoient trouvé tout établi dans les universités... On peut dire qu'ils ont perfectionné ce vieux plan à peu près autant qu'il étoit perfectionnable en ce tems là, où l'on croyait encore que le grec et le latin étoient des moyens fort importants pour augmenter de beaucoup son propre bonheur et le bonheur de ses compatriotes » ¹⁵⁷.

L'intuitif abbé de St. Pierre, auquel on doit ces lignes, n'exprimait-il pas l'exigence du présent, lorsqu'il ajoutait :

« Plût à Dieu que d'aussi bons esprits que ceux qui ont compilé et formé il y a cent ans cette espèce de tablature pour toutes les classes des collèges, employassent autant d'application à former un jour l'exécution du nouveau plan... ».

L'Europe du XVIII^e siècle avait besoin, jugeaient les « Modernes », d'un nouveau *Ratio studiorum*. La marche même des sociétés posait, pour la première fois, dans les faits, le problème de l'humanisme, tel qu'il n'a cessé depuis de s'imposer de façon de plus en plus pressante aux esprits. De Jouvancy ou de Saint-Pierre, des défenseurs des Anciens ou des Modernes, qui avait raison ? On en discute plus que jamais aujourd'hui.

¹⁵⁷ *Projet pour perfectionner l'éducation*, p. 260-261 - recensé dans les *Mémoires de Trévoux*. 30 avril 1730. - P. HAZARD. *La pensée européenne au XVIII^e siècle*. Paris, 1946, t. I, p. 262 sq.

EL ARCHIVO LINGÜÍSTICO DE HERVÁS EN ROMA Y SU REFLEJO EN WILHELM VON HUMBOLDT

por el P. MIGUEL BATLLORI S. I. - Roma.

SUMMARIUM. - Ad quinque postremos tomos operis *Idea dell'universo* parandos, L. Hervás, ex hispanis exsulis in Italia sub fine saec. XVIII degentibus, plura collegit, quae nunc Romae dispersa adservantur in Archivis Societatis et Status atque in Bibliothecis Vaticana et Nationali. Antequam huiusmodi scripta describuntur, eorum momentum ad scientiam linguarum perpenditur, profectusque a G. Humboldt ex iis haustus summatis exponitur, praesertim ex quibusdam *Elementis* idiomatum Americae ab Hervás collectis.

Los límites de este trabajo vienen ya precisados por el mismo título.

Se trata sólo de los manuscritos de Lorenzo Hervás y Panduro ¹, ya sean redactados por él, ya simplemente por él recibidos de sus múltiples colaboradores: *archivo*.

Y exclusivamente de sus manuscritos *lingüísticos*: caen, por tanto, fuera del marco sus obras teológicas y bibliográficas ².

Al decir *en Roma* no se pretende imponer una arbitraria limitación geográfica: los manuscritos hervásianos conservados en España ³ no son directamente lingüísticos; sólo de un modo indirecto podrían rozar este asunto algunas cartas del Archivo de la Compañía en Madrid ⁴, pero en conjunto sus papeles de interés filológico se han conservado en Roma.

¹ N. en Horeajo de Santiago, Cuenca, el 10 mayo 1735; entrado en la provincia de Toledo de la C. de J. el 29 septiembre 1749; desterrado en 1767, residió en Censena hasta 1784, en que se trasladó a Roma; de 1799 a 1802 regresó a España; vuelto a la ciudad eterna, aquí murió el 24 agosto 1809. Bibliografía esencial: FERMÍN CABALLERO, *Conquenses ilustres*, I. *Abate Hervás* (Madrid 1863); ENR. DEL PORTILLO S. I., *L. H. Su vida y sus escritos (1735-1809)*, « Razón y fe » 25 (Madrid 1909, III) 34-50, 277-292; 26 (1910, I) 307-324; 27 (1910, II) 176-185; 23 (1910, III) 59-72, 463-475; 29 (1911, I) 329-339, 438-458; 30 (1911, II) 319-327; 31 (1911, III) 20-34, 331-339; 32 (1912, I) 14-23, 199-210; 33 (1912, II) 198-214, 448-460; JULIÁN ZARCO CUEVAS O. S. A., *Estudios sobre L. H. y P. . .*, I. *Vida y escritos* (Madrid 1936).

² La bibliografía de H. puede hallarse en las tres obras cit. y en SOMMERVOGEL, IV, 318-325; Uriarte y Lecina, en sus papeletas mss. para la continuación de su *Biblioteca de escritores de la C. de J. . .*, completaron y perfeccionaron la sección de impresos, pero dejaron en embrión lo referente a mss.

³ Bibliotecas nac. y universitaria de Madrid, Archivo hist. nac., Archivo de la prov. de Toledo S. I. en Chamartín-Madrid, bibl. que fué de Fermín Caballero, Archivo de la prov. de Castilla S. I. en Loyola-Oña.

⁴ Ms. 1530.

Con ello se intenta una reconstrucción ideal de su archivo particular, tal como lo dejaría él al morir en el colegio romano a los 24 de agosto de 1809.

Los papeles de su propio aposento o de su despacho, su albacea Raimundo Diosdado Caballero los dejaría de momento formando un todo único. Al reorganizarse poco después el colegio romano tras la restauración de la Compañía por Pío VII en 1814, los escritos de Hervás que eran propiamente obras o borradores de obras pasarían a la biblioteca general, y con ellas algunos papeles sueltos y cartas: con la secularización de los bienes de religiosos en 1873 esa parte pasó a la Biblioteca nazionale Vittorio Emanuele II (ms. 6). Mas el conjunto de sus apuntes de trabajo se consideraría más bien una pieza archivística, y muy pronto, ciertamente antes de 1826 por lo que luego expondré, pasó al Archivo central de la Compañía, entonces en el Gesù: tal es el origen del legajo *Opp. NN. 342* del actual Archivo romano de la Compañía de Jesús (ms. 1).

Durante los últimos años de su vida, Hervás y Panduro ejerció el cargo de bibliotecario pontificio del Quirinal. Allí tendría la mayor y mejor parte de su propio archivo, la cual sería luego trasladada a la Biblioteca apostólica vaticana y encuadrada en tres gruesos volúmenes (mss. 2-4). Pero alguna pieza pudo quedar dispersa, como la del ms. 5, y con la entronización de la casa de Saboya en Roma, y más exactamente en el mismo Quirinal, pasó a formar parte del naciente Archivio di Stato.

En los autores de la talla de Lorenzo Hervás —grandes, pero no sumos— sus archivos privados suelen tener poca importancia. Mas en el caso presente la realidad es muy otra, pues los materiales recogidos por el lingüista español superan en importancia a sus obras impresas. Tal es el parecer autorizadísimo de Wilhelm von Humboldt, que le conoció y trató personalmente en Roma siendo representante del rey de Prusia cerca de la Santa Sede, desde el 25 de noviembre de 1802 hasta fines de 1808: « Er brachte —dice— durch seine Thätigkeit wirklich sehr viel Materialien zusammen, und es wäre nur zu wünschen gewesen, dass er mit mehr Methode und Genauigkeit davon Gebrauch gemacht hätte »⁵.

Esta frase compendia exactamente el parecer del gran filólogo y esteticista del romanticismo germánico, parecer repetido frecuentemente en sus escritos alemanes y franceses⁶, y que en fin de cuentas responde a la impresión que recibe quienquiera se acerque

⁵ *Inwiefern lässt sich der ehemalige Culturzustand der eingebornen Völker Amerikas aus den Ueberresten ihrer Sprachen beurteilen?*, escrito en 1823, *Gesammelte Schriften*, V (Berlín 1906) 1-30; v. p. 2.

⁶ Vid. infra, nota 22.

a los cinco últimos tomos de la *Idea dell'universo* con espíritu objetivo y crítico. Sobre Hervás tiene Humboldt algunas frases más duras en su correspondencia privada con Friedrich August Wolf: « Der alte Hervas —le escribía desde Roma el 15 de abril de 1803— ist ein verwirrter und ungründlicher Mensch. Aber er weis vielerlei, hat eine unglaubliche Menge Notizen und ist daher immer brauchbar »⁷. Pero en sus escritos públicos utiliza con frecuencia los datos aportados por el español en sus obras italianas⁸ y reconoce sus altos méritos en el campo de la lingüística⁹, como su hermano

⁷ *Gesammelte Werke*, V (Berlín 1846) 258, carta 64; en el mismo doc., poco más arriba, p. 251, le dice que sobre cierto ms. de Cicerón con escolios, que antes estaba en el colegio romano, había hablado con Marini, De Rossi y Hervás.— Es lástima que precisamente para los años 1802-15 nos falte el diario de W. v. H.; en los años precedentes nos habla de Esteban de Arteaga, a quien conoció en París, el 20 de marzo 1799: « Bibliothekar des Chevalier Azara —escribe—. Ein kleines feuriges Männchen, eingenommen von seinen Meynungen, ziemlich verächtlich aburtheilend über andre; doppelter Eigensinn und Eigenliebe, des Alters und des Spaniers »; da el contenido de su *Belleza ideal* y de sus inéditas *Dissertazioni* musicales, en les que admira « die einige ziemlich gut vorgetragene Gelehrsamkeit, sonst aber nichts rechtes enthielt »: *Tagebücher*, II. 1799-1835, en G. Schriften, XV (Berlín 1918) 13; en la p. 171 habla del fondo Burriel, en Toledo.

⁸ *Versuch einer Analyse der mexicanischen Sprache*, 1821, G. Schriften, IV (Berlín 1904) 233-234, donde utiliza la *Idea dell'universo* de L. H. (p. 240) y la *Storia antica del Messico* de Clavigero (p. 235). En el escrito cit. en la n. 5 afirma Humboldt que merced a Gilij y a Hervás se tiene ya un conocimiento de las lenguas americanas muy distinto del de cincuenta años antes: « Gilij brach zuerst die Bahn —escribe—. Leider aber leistete Gilij bei weitem nicht, was zu seiner Zeit, wo noch so viele mit den Süd Amerikanischen Sprachen vertraute Missionarien lebten, in der That noch möglich war, und seine Angaben sind oberflächlich, mangelhaft und zum Theil irrig. Er haschte mehr nach auffallenden und sonderbaren Eigenthümlichkeiten, als er den Bau der Sprachen schlicht und einfach darzustellen versucht. Unendlich mehr verdankt man Hervas » (G. Schriften, V, 1-2), y a continuación viene el juicio copiado antes en el texto correspondiente a la n. 5. « Erst Vaters einsichtsvollem und unermüdlichem Fleisse gelang es, —prosigue W. v. H.—alle bisher zerstreut vorhandenen Nachrichten über americanische Sprachen zu sammeln, und methodisch zusammenzustellen ».

⁹ Hervás fué uno de los que incitaron el interés de W. v. H. por la lengua vasca y sus inexhaustos problemas; vid. principalmente *Idea dell'universo*, XVII, 199-233, e infra, índice de lenguas. W. v. H. lo cita repetidamente en sus *Berichtigungen und Zusätze zum ersten Abschnitte des zweiten Bandes des Mithridates über die Cantabrische oder Baskische Sprache*, 1811, G. Schriften, III (Berlín 1904) 222-287 (v. pp. 230, 249, 273), y en *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelt der vaskischen Sprache*, 1821, G. Schriften, IV, 57-232 (p. 62, sobre Hervás y Larramendi). Vid. también sus notas de viaje *Cantabria*, G. Schriften, III, 114-135; *Ankündigung einer Schrift über die vaskische Sprache und Nation, nebst Angabe des Gesichtspunctes und Inhalts derselben*, G. S., III, 288-299; *Die Vasken...*, G. S., XIII (Berlín 1920) 1-196; y los *Tagebücher*, I-II, G. S., XIV-XV (1916-18). Cf. JULIO GÁRATE, *G. de H.: estudio de sus trabajos sobre Vasconia* (Bilbao 1933) y ART. FARINELLI, *Humboldt et l'Espagne* (Turín 1936).

Alexander reconocía los merecimientos de Hervás y de otros compañeros suyos de destierro en los dominios de la etnología americana¹⁰. Si, pasada la época de F. A. Wolf, J. C. Adelung y J. S. Vater¹¹, la lingüística alemana ha minimizado hasta lo increíble el puesto que él ocupa en la historia de esa disciplina —al tiempo que el inglés Max Müller se complacía en enumerar sus agudos atisbos, y que el español Menéndez y Pelayo lo apellidaba a boca llena « padre de la filología comparada »¹²—, la revisión ecuaníme

¹⁰ A. v. H. sigue las trazas de la *Aritmetica delle nazioni* de L. H. en *Des systèmes des chiffres en usage chez différents peuples...*, 1829, trad. fr. de F. Woepecke, extracto de « Nouvelles Annales de mathématiques », t. X, s. a.; en su *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle Espagne*² (4 vols. Paris 1825-27) cita también a L. H. (III, 35), pero se basa mucho más en los datos de otros ex jesuitas: Clavigero, Landívar, Márquez, Venegas, del Barco, Molina. Sobre Clavigero y Molina vid. también *Ansichten der Natur mit wissenschaftlichen Erklärungen* (2 vols. Stuttgart-Tübingen 1849) con datos curiosos sobre el Orinoco y sobre la desaparición de la lengua maipure; sobre Clavigero y Márquez, *Vues des cordillères et monumens des peuples indigènes de l'Amérique* (2 vols. Paris 1816); sobre Clavigero, Landívar y Molina, *Kosmos, Entwurf einer physischen Weltbeschreibung* (5 vols. Stuttgart-Tübingen 1845-62), sobre todo II, 480, y IV, 552. Como digo luego en el texto, A. v. H. se encontró en Roma con W. el año de 1805 a su regreso de América, cuando vino por acá en viaje de estudio con Gay-Lussac (v. E. T. Hamy, *Lettres américaines d'A. de H.*, 1798-1807, Paris [1904], pp. 187-200), pero no me consta que con esta ocasión entrase en relación personal con Hervás.

¹¹ J. C. ADELUNG - J. S. VATER, *Mithridates oder allgemeine Sprachkunde mit dem Vater Unser als Sprachprobe in bey nahe fünfhundert Sprachen und Mundarten* (4 tomos, el III en 2 vols., Bonn 1806-17). La colaboración de Vater comienza en el t. II. En el t. I el artículo sobre las lenguas de las islas Filipinas (pp. 612-614) depende directamente de L. H. y por su medio de La Fuente y Tornos (v. infra, índice de colaboradores); en el apéndice final (I, 643-676) se da la *Litteratur der vorhandenen Vaterunser-Polyglotten*, desde las antiguas colecciones de Johannes Schilderberger (1427 ca.) y W. Postel (1538), hasta las de L. Hervás (1787), G. v. Bergmann (1789), E. Fry (1799) y J. J. Marcel (1805), que son las cuatro últimas; Adelung toma una serie de datos biográficos erróneos de L. H. de un artículo de su sobrino F. Adelung en « Geographischen Ephemeriden » VIII, 544-554. Más adelante se tratará de la dependencia del *Mithridates* con respecto a L. H. en lo que toca a las lenguas americanas. La minimación máxima de este último aparece sobre todo en A. F. POTT, *W. v. H. und die Sprachwissenschaft* (2 vols. Berlín 1876), sobre todo en las pp. LXXXVIII, « Die Sprachwissenschaft vor und neben Humboldt »; véase con todo, el elogio de L. H. por el mismo Pott en carta a J. R. Cuervo, 9 junio 1876, en J. R. CUERVO, *Disquisiciones sobre filología castellana*, ed. de R. Torres Quintero, « Publicaciones del Inst. Caro y Cuervo », IV (Bogotá 1950) 476.

¹² Max Müller en la IV de sus *Lectures on the science of language*, 1861 (Londres 1862) 109-139, sobre « The classificatory stage in the science of language », lo antepone a Gebelin y lo alaba por haber sabido ver que en lingüística no basta la comparación de las palabras si no se llega hasta la estructura gramatical; por haber adivinado el parentesco entre las lenguas semíticas, fijado el grupo finohungrio, señalado el interés del celta y del vasco, estudiado las lenguas malayas,

y ponderada que el filólogo danés Vilh. Thomsen hace de la historia de la lingüística¹³, fija al fin el valor de las obras del ex jesuita en lo que se refiere a la filología americana principalmente.

Con todo eso, aun admitiendo como un mérito no pequeño de Hervás y Panduro el haber sistematizado por vez primera las familias de lenguas y de dialectos del nuevo continente¹⁴, entre su *Catalogo delle lingue* (1784) y el *Mithridates* de Adelung y Vater (1806 ss) no han transcurrido sólo veintidós años, sino los milenios genesiácos necesarios para que una primera nebulosa se concretase en un sistema astronómico definitivo; y en nuestros días sigue teniendo vigencia la frase de Humboldt de que los materiales manuscritos de Hervás son más importantes que sus mismas obras constructivas.

Abarcando en su conjunto los seis manuscritos que a continuación se describen y estudian, vese fácilmente que —descontadas algunas brevísimas e intrascendentes piezas, desconectadas de todas las restantes (ms. 1/5, 6)— su contenido puede agruparse lógicamente en cuatro categorías.

1.ª Materiales utilizados en la preparación de sus obras impresas italianas, particularmente de la serie lingüística de su *Idea dell'universo* (tomos XVII-XXI): en primer lugar la correspondencia copiosísima con Francisco Xavier Clavigero sobre las lenguas de la América septentrional (ms. 3/9) y con Joaquín Camaño (ms. 3/3) y Filippo Salvatore Gilij (ms. 3/7) sobre las del Sur, sin contar la correspondencia varia con otros compañeros de destierro: José de Silva, Raimundo Diosdado Caballero, Francisco Gomes, Álvaro Vigil, Ignacio Montero, Antonio Burriel, Manuel Colazo, Juan de Ossuna, José García Martí, Francisco Gustà, Francisco Xavier Alegre, Lorenzo Ign. Thjulen y con Stanislao M. Geraci (ms. 3/8). De todo este material sólo una parte había sido estudiada ya por Charles Upson Clark¹⁵, y exclusivamente desde el punto de sus nuevas aportaciones al conocimiento de la lingüística y de la etnografía americanas; aquí en cambio se considera este aspecto y también el otro, no menos importante, de la inclusión o reelaboración de esos datos en las obras de Hervás. Como todo este material epistolar

oceánicas y de Madagascar (pp. 135-139); vid. M. MENÉNDEZ Y PELAYO, *Historia de los heterodoxos*, 1881. lib. 6, cap. 2 (O. C., XXXIX, Madrid-Santader 1947, p. 173).

¹³ *Sprogvidenskabens historie en kortfattet fremstilling af dens hovedpunkter*, « Samlede afhandlinger », I (Copenhague-Cristiania 1919) 1-106; sobre L. H. y P. pp. 42-43.

¹⁴ J. Alden Mason, en su recentísimo estudio sobre « The languages of South American Indians » (J. H. STEWARD, *Handbook of S. A. Indians*, VI, Washington, Smithsonian Institution, 1951, 157-317) dice que « modern classification began with Brinton in 1891 » (p. 166).

¹⁵ *Jesuit Letters to Hervás on American languages and customs*, « Journal de la Société des américanistes », n. s., 29 (Paris 1937) 97-145.

ha de ser publicado por entero en el corpus que preparo de los expulsos, aquí me limitaré a dar una breve idea del contenido de cada carta. —En varios de estos manuscritos romanos se nos han conservado también otros materiales previos para los tomos XVIII y XIX (ms. 1/1), para el XX (ms. 1/2) y para los XVIII-XXI (mss. 1/3; 3/1, 2, 10).

2.^a Borradores de las refundiciones castellanas. Hervás no traducía estrictamente sus obras, sino que las refundía al verterlas al español; y, como trabajaba de un modo excesivamente apresurado — el epistolario nos revela que las consultas más elementales las hacía cuando la impresión de la obra estaba ya en curso—, las traducciones suelen ser siempre mucho mejores que los primeros originales. Si aquí doy siempre las referencias a los textos italianos, es porque el estudio de los manuscritos intenta precisamente revelarnos la gestación de éstos, los cuales, por otra parte, son casi los únicos conocidos y citados en Europa fuera de España. Hállase aquí el primer esbozo de traducción, inédita, de la *Storia della terra* (ms. 2/1); y verdadera refundición ampliada del tratado II de la *Aritmetica delle nazioni* (*Idea dell'universo*, XIX, 163-200) es también la obra fragmentaria e inconclusa que el mismo Hervás intituló *Historia de los calendarios, o sea de la división del tiempo en todas las naciones conocidas* (ms. 2/2), de la que viene a ser sólo una parte desgajada, pero completa y una en sí misma, el escrito *División primitiva del tiempo entre los bascongados, usada aún por ellos* (ms. 5), descubierto en el Archivo di Stato de Roma por el P. Ignacio Iparraguirre y publicado por José de Olarra¹⁶.

3.^a Obras nuevas, inéditas, en borrador. Las dos que se describen en el presente estudio no son propiamente lingüísticas, pero se incluyen aquí por aparecer en códices de carácter filológico: *Situación, extensión y límites de la primitiva Celtiberia...* (ms. 4/2), cuya copia en limpio, dispuesta para la imprenta, poseía Fermín Caballero¹⁷, y la *Doctrina y práctica de la Iglesia en orden a las opiniones dogmáticas y morales* (ms. 6/1).

4.^a Materiales para obras en preparación. A las acotaciones de Hervás al original de José Lino Fàbrega sobre el códice mexicano del cardenal Borgia, en orden a la obra inédita *Primitiva población de América y explicación de insignes pinturas mejicanas históricas...* (ms. 6/2), superan, y con mucho, en interés los copiosos apuntes destinados a su obra inconclusa *Elementi grammaticali delle lingue americane... con un saggio degli elementi di alcune lingue asiatiche, africane ed europee* (mss. 1/4, 3/2c, 4/1), y con sus correspondientes *Vocabolari* (mss. 3/11 y 1/2). Por eso me detendré algo más en este punto.

Ayudado Hervás por los mismos colaboradores que halló para su *Catalogo delle lingue* —antiguos misioneros de América y de

¹⁶ Hallazgo del tratado de H. y P. *División primitiva del tiempo entre los bascongados usada aún por ellos*, « Bol. de la R. Soc. vascongada de Amigos del país », 3 (San Sebastián 1947) 291-354.

¹⁷ *Abate Hervás*, 161-168.

Al ritorno sig. Barthe. Humboldt 145

suo L. ed A. Hervás.

manda gram^{ca} abipona in 12 fogli

Omagua in 4 fogli

Lule in 15 fogli

~~era un quinterno del famoso ergeuto
Camacho, che sapeva otto lingue
ed è venuto da lui. Il quinterno
è sulla lingua Guichua —
oggi 13 fogli 1808.~~

~~Dic. 1807. he messo in esse crade no
la phoca della continuat. della lingua
Chiquita Guichua y la gram^{ca} Chiquita~~

Dipma - lingua Morobi

Yavura.

Betoi

Jucutana

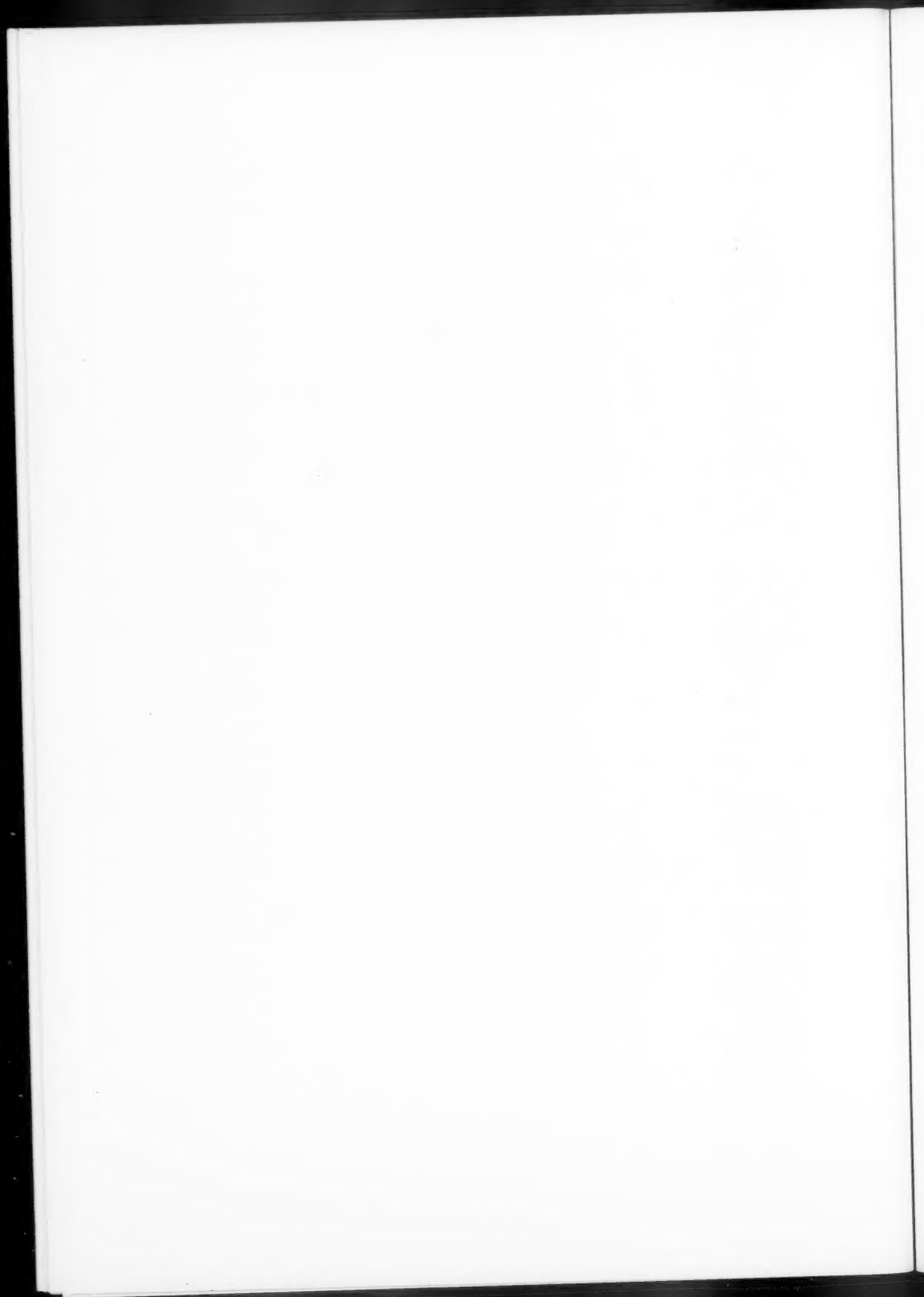
Atomita

Mbaya (due quinterni)

Guarani

Mexicano (due quinterni)

+ 1. gram.



Oriente, compañeros suyos de exilio— comenzó muy pronto a planear una obra complementaria, formada por los resúmenes gramaticales de las lenguas que él consideraba como matrices, más un breve vocabulario de cada una de ellas. Ya en la misma introducción a aquel famoso *Catalogo*, después de informar al lector de la ayuda recibida de los ex jesuitas desterrados, añadía: « La differenza grande che passa nelle parole e nell'artificio delle lingue, chiunque la ravviserà leggendo gli elementi gramaticali ed il dizionario che di parecchj idiomi pubblicherò, e l'orazione domenicale che esporrò in moltissime lingue letteralmente tradotta »¹⁸. Esta última promesa la cumplió en el tomo XXI de su *Idea dell'universo*, con el título de *Saggio pratico delle lingue*, pero la primera quedó incumplida.

Su primera intención fué limitarse a las lenguas de América. El mismo habla de los « elementi gramaticali che ho radunati e formati di 18 lingue americane, co' dizionarj di più di trenta »¹⁹, y en un aviso inicial publicado en el reverso de la misma portada, especificaba cuáles fuesen esas lenguas:

« L'autore, a compimento di ciò che in cotesto *Catalogo delle lingue* promette, pubblicherà immediatamente il saggio de' loro elementi gramaticali. La prima parte conterrà quelli delle lingue americane, chilena cioè ovvero araucana, guaraní, omagua o homagua, chikita, lule, mocobí, mbaya o guaicurú, maipure, tamanaca, betoi, yarura, peruana o quichua, aimara, moxa, messicana, maya o yucataná, otomita, algonkina e cochimí... »²⁰.

No le fué tan fácil adquirir los datos necesarios para ultimar inmediatamente ese trabajo, según se entrevé en su carteo con Joaquín Camaño y con Xavier Clavigero (ms. 3/3, 9), y fué dándole largas. Luego se entretuvo en la refundición española de sus escritos italianos, en sus obras teológicas, bibliográficas y apologéticas, y en la ampliación de su plan primitivo, abarcando también, además de las lenguas americanas, otras de Europa, Asia y África. En 1799-1802 se interpuso su temporánea vuelta a España, y al regresar a Roma dejó finalmente esa obra inconclusa e inédita.

Según ha podido verse, cuando Hervás publicó su *Catalogo delle lingue* aun no tenía bien determinado qué lenguas americanas había de elegir para sus *Elementi*: en el texto decía que serían dieciocho, y en el aviso editorial enumeraba diecinueve, una de la América boreal —la algonquina—, y las restantes de las colonias hispano-

¹⁸ *Idea dell'universo*, XVII, 9.

¹⁹ Ib. 12.

²⁰ Ib. 13.

lusitanas. A ellas añadió la lengua cacchi de Guatemala (ms. 3/2 c) cuando a fines de 1784 pudo trasladarse de Cesena a Roma²¹, y conocer aquí al dominico fray Miguel Zaragoza, procurador de aquella misión, quien había traído consigo un indio de esa lengua llamado Tot Baraona (ms. 3/2 ab).

Los elementos gramaticales de lenguas no americanas que con el tiempo fué incluyendo en su proyecto primigenio, son los del irlandés, elaborados por Hervás sobre un primitivo texto manuscrito de Charles O'Connor junior, a quien conoció y trató en Roma (ms. 4/1a); de las lenguas nórdico-germánicas (ms. 4/1b), franco-teotisca (ms. 4/1k), flamenca (4/1h), alemana y sueca (4/1p), simples extractos de otras gramáticas impresas, fuera de esta última, que es obra del ex jesuita escandinavo L. I. Thjulen; de la mayor parte de las lenguas y dialectos eslavos (ms. 4/1e-hlm) y fino-hungrios (mss. 1/4ff, 4/1o), del portugués (ms. 4/1i), albanés (ms. 4/1c) y griego moderno (ms. 1/4hh), todos ellos resúmenes de precedentes gramáticas.

Un origen semejante tienen los elementos de una sola lengua africana, la cacongá (ms. 1/4kk), y de varias orientales: turca (ms. 1/4cc), malabar (ms. 1/4x), tamul (ms. 1/4y), canarina (ms. 1/4z), talinga (ms. 1/4aa), árabe-indostánica (ms. 1/4bb) y siamesa (ms. 1/4u: para ellas pudo disponer Hervás de las ricas colecciones de gramáticas exóticas, impresas o manuscritas, de la biblioteca de Propaganda Fide en Roma. En cambio, tienen el valor de una elaboración de primera mano el compendio de la lengua hebrea, compuesto por Joaquín Ochoa (ms. 4/1sx), y el de los idiomas de las Filipinas (ms. 1/4q), para los que tuvo por directos informadores a los ex misioneros Bernardo de la Fuente y Juan Antonio de Tornos principalmente.

El mismo valor desigual, según las fuentes, tienen los elementos gramaticales de las lenguas americanas, que constituyen no sólo el grupo inicial, sino el más importante de todos, sin disputa.

He dicho ya lo bastante de la gramática cacchi. De las dieciocho de la América hispánica de que nos hablaba Hervás en su *Catalogo*, carecemos de datos sobre las lenguas aimara y moxa; de la cochimí, el único que la conocía, Miguel del Barco (ms. 3/9 kn), no fué capaz de hacer un resumen de su morfología. Para la quichua y la chiquita, pidió Hervás ayuda a su fidelísimo Joaquín Camaño

²¹ El 23 septiembre 1784 enviaba L. H. a Azara desde Cesena sus tomos XV-XVII, y le pedía licencia para estudiar durante tres meses en « algunas librerías de Roma, en donde solamente se encuentran libros propios del asunto »: Archivo de la Embajada esp. cerca de la Santa Sede, 356/18. Obtenido un permiso temporal, lo convirtió después en perpetuo. De sus primeros años de estancia en Roma son la mayor parte de las cartas que publiqué en *II centenario del nacimiento del P. Hervás. Restos de su epistolario en la Alta Italia*, « Razón y fe », 159 (1935, III) 536-551.

(cf. ms. 3/3 aa), quien realmente le complació (ms 1, f. 145 r), pero ambas gramáticas han desaparecido del archivo hervasiano. Nos quedan, pues, catorce de las dieciocho anunciadas, más la abipona (ms. 1/4 e), que Hervás extractó luego de la obra de Dobrizhoffer publicada en Viena aquel mismo año 1784.

Como ésta, algunas de las restantes carecen casi de valor, por ser simples resúmenes de precedentes gramáticas publicadas: tal es el caso de la araucana (ms. 1/4 a), calcada en la anterior de Andrés Febrés (Lima 1764); de la lule (ib. d), basada en Antonio Machoni (Madrid 1732); de las lenguas del Orinoco, y en especial de la tamanaca y maipure (ib. h-k), resumidas de Gillij (Roma 1780-81).

Otras veces Hervás, tomando por base gramáticas anteriores, las completaba con la ayuda de sus compañeros de destierro: varios ex misioneros le ayudaron en los elementos del guaraní (ms. 1/4 b), además del ya clásico arte y vocabulario del P. Ruiz de Montoya; y Domingo Rodríguez le completó lo que ofrecía el P. Gabriel de San Buenaventura en su gramática maya (México 1684).

Sólo una vez, además del caso de Joaquín Camaño para las lenguas quichua y chiquita, incluyó Hervás en sus elementos gramaticales un trabajo ajeno sin modificación: aludo a la gramática mbayá, guaicurú o eyúayegi, autógrafa de José Sánchez Labrador, y escrita en castellano (ms. 1/4 g). En general el lingüista reelaboraba los materiales que le enviaban sus amigos, dándoles una estructura más o menos homogénea: hízolo así con los trabajos previos de Raimundo de Termeyer sobre la lengua mocobí (ib. f), de José Padilla sobre la betoi (ib. l), de José Forneri sobre la yarura (ib. m), de Clavigero (cf. ms. 3/9 b) y de José Lino Fábrega sobre la mexicana o azteca (ms. 1/4 n), de Tomás Sandoval sobre la otomita (ib. o).

Aunque Hervás no haya concluido su obra y la haya dejado inédita, no por ello se puede decir que sus esfuerzos por reunir esos sucintos elementos gramaticales hayan resultado baldíos para la lingüística. Wilhelm von Humboldt, durante los años que estuvo de embajador de Prusia en Roma, fué el conducto por el que esos elementos gramaticales, en lo que tenían de más valor, entraron en la circulación de los conocimientos filológicos europeos. En su *Essai sur les langues du nouveau continent*, del año 1812, después de alabar los trabajos lingüísticos de los misioneros en general, escribe:

« Mais combien nous serions heureux encore, si on avoit laissé plus de liberté aux missionnaires, et leur avoit fourni plus de moyens pour pénétrer davantage dans le país, si l'intrigue et l'esprit de parti n'a-

voient pas, en supprimant l'ordre des jésuites, qui peut-être avoit besoin de réformes, aussi détruit avec acharnement leur ouvrage dans les parties les plus éloignées de la terre, qui excitera encore l'étonnement de la postérité, moins partielle et moins ingrate; si les missionnaires eux-mêmes avoient été plus soigneux de conserver leur travaux relatifs aux langues indiennes, et s'il étoit possible seulement de recueillir et d'acquiescer tout ce qui en effet existe encore, tant imprimé qu'en manuscrit ». Y en una nota precisa exactamente los méritos y los defectos de nuestro Hervás: « Ce fut une heureuse idée de l'abbé Laurence Hervás, mort en 1809 à Rome, d'interroger, peu d'années après leur expulsion, les exjésuites revenus de l'Amérique en Italie sur les langues indiennes, que plusieurs d'eux possédoient parfaitement. Il eût été à désirer seulement que cet homme laborieux eût eu plus d'ordre et de méthode dans ses propres idées, et qu'il eût surtout écrit et imprimé avec plus de correction les mots étrangers qu'il cite. Dans les articles de ses nombreux ouvrages que j'ai pu comparer avec d'autres livres, j'ai malheureusement trouvé beaucoup d'inexactitudes ».

Y, refiriéndose ya más estrictamente a esos *Elementi grammaticali* de Hervás y a los materiales lingüísticos que le trajo de América a Roma su hermano Alexander von Humboldt, continúa: « J'ai eu occasion de mon côté de faire quelques acquisitions en Espagne, et j'ai surtout profité des mémoires manuscrits que l'abbé Hervás avoit faire dresser par les exjésuites italiens et espagnols, qu'il n'a jamais publiés et dont il m'a permis de prendre copie pendant mon séjour à Rome »²².

En efecto, en el f. 145 r del ms. 1 (vid. grabado), escribió el propio Hervás, después de saludar cortésmente al barón de Humboldt, la lista de las gramáticas que le enviaba el 13 de agosto 1805: las de las lenguas abipona, omagua y lule, « con un quinterno del famoso exgesuita Camaño, che sapeva otto lingue, ed è scritto da lui; il quinterno è sulla lingua quichua ». Probablemente al devolverle Humboldt esos primeros cuadernos, le prestaría Hervás los restantes, que anotó en esta misma página, con carácter del mismo pe-

²² G. Schriften, III, 304-307 (el *Essai* cit., en las pp. 300-341). Las mismas ideas en el ya cit. *Versuch einer Analyse der mexikanischen Sprache*, de 1821, G. S., IV, 239. Y en su ensayo *Ueber die Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaues*, de 1827-29, G. S., VI, 111-303, volvió aún a escribir: « Ein grosser Schatz der Sprachkenntniss gieng so [con la expulsión de los misioneros de América] einmal verloren. Glücklicherweise versuchten, jedoch leider nicht früh genug nach dem Ereigniss, zwei würdige Männer [Murr y Hervás], in Deutschland und Italien, ohne Verabredung, jeder von nützlichem Sammelgeiste und auf Sprachverschiedenheit gerichteten Sinn geleitet, die Ueberreste jener Kenntniss zusammenzubringen und zu benutzen. Sie veranlassten die zurückgekommenen Exjesuiten dasjenige aufzuschreiben, was ihnen noch von jenen Sprachen, von welchen einige eine bewundernswürdig ausgedehnte Kenntniss besaßen, beiwohnte, und erhielten auf diese Weise Grammatiken, Wörtersammlungen und Proben von Sprachen, von welchen, ohne sie, jede Spur verloschen wäre » (p. 134).

riodo, pero con una pluma más fina y con tinta algo más clara: « Dippiù lingue mocobí, yarura, betoi, yucataana, otomita, mbaya (due quinterni), guaraní, messicana (due quinterni): 11 gram[matiche] »; tal es su número si no se cuentan los cuadernos de Camaño sobre el quichua. En resumen, pues, Wilhelm von Humboldt consultó, y probablemente copió o hizo copiar por entero, todo el material sobre América conservado actualmente en el ms. 1/4 a-p, descontados sólo los elementos del guaraní, que podía conocer a través de otros muchos textos impresos, y del araucano, tamanaca, maipure, más otras lenguas del Orinoco, sobre las que Hervás casi no había hecho más que extractar las precedentes gramáticas del catalán Febrés y del italiano Gilij. Dos años más tarde, anotaba aquél debajo mismo de la fecha 13 agosto 1805: « Diciembre 1807. He puesto en este cuaderno los pliegos de la continuación de la lengua quichua y la gramática chiquita »; luego para esta época poseía Hervás todavía estos dos escritos de Joaquín Camaño. Entre esta fecha y la de su muerte (24 agosto 1809) se desprendería de ellos— no sabemos cómo ni para qué— y tacharía los dos párrafos que a ellos se referían. No parece que los haya regalado a su amigo Humboldt o a Johann Severin Vater, pues ninguno de los dos los menciona en sus propias publicaciones ²³.

El ex embajador prusiano se aprovechó de las noticias facilitadas por Lorenzo Hervás, en dos épocas distintas: en 1812, durante la preparación del citado *Essai sur les langues du nouveau continent*, según hemos visto; en dicho año, o poco antes, enviaría sus copias a Vater, que entonces mismo publicaba la primera parte del tomo III del *Mithridates*—inicado en 1806 por Johann Christoph Adelung—, volumen dedicado precisamente a las lenguas africanas y a las de América del Sur: en él utilizó Vater las gramáticas hervasianas de los idiomas mbayá, mocobí, yarura y betoi, en las que habían colaborado, según se vió, Sánchez Labrador, Termeyer, Padilla y Forneri respectivamente ²⁴.

No sé por qué razón, entre 1817 y 1824, cuando Humboldt re-dactaba el segundo fragmento de su autobiografía, lamentaba la

²³ Vater en *Mithridates*, III/1 (1812) 558, al tratar de la lengua chiquita, cita a Camaño sólo a través de Gilij y de Hervás; para la quichua (p. 526) utiliza sólo las obras impresas de este último.— El P. G. Furlong ha conjeturado, con fundamento, que la gramática chiquita de Camaño es la que se conservó ms. en Jena y publicaron L. Adam y V. Henry en la « Bibliothèque linguistique américaine », VI (Paris 1880): v. FURLONG, *El P. Joaquín Camaño y Bazán. cartógrafo, lingüista e historiador, 1737-1820*, « Bol. del Inst. de investigaciones históricas », 7 (Buenos Aires 1928) 233-265 (v. 268-272).

²⁴ *Mithridates*, III/1, 482, 498, 635-637, 641-644.

supuesta pérdida de los mismos originales de Hervás después de su muerte:

« In Rom sammelte er —escribió el propio Wilhelm von Humboldt refiriéndose, en tercera persona, al tiempo que fué embajador en Roma— durch den Umgang mit dem abbate Hervas bedeutende Hülfsmittel zum Studium der amerikanischen Sprachen, indem er Abschriften von handschriftlichen Sprachlehren nehmen liess, welche Hervas den glücklichen Gedanken gehabt hatte, von Exjesuiten zusammentragen zu lassen, die ehemals Missionarien in spanischen Amerika waren, und hernach in Italien lebten. Da Hervas Papiere, nach seinen Tode, verboren gegangen, oder zerstreut worden sind, so haben sich auf diesem Wege Schilderungen von Sprachen erhalten, von denen sonst jede andre Nachricht fehlt »²⁵.

En realidad los *Elementi grammaticali* de Hervás no habían sufrido más cambio que pasar del colegio romano al Gesù. Allí los halló fácilmente en 1826 el embajador prusiano Christian Karl Josias von Bunsen, gran amigo de Alexander von Humboldt, cuando su hermano Wilhelm le pidió nuevas copias — pues las primeras no habían sido colacionadas —, probablemente para utilizarlas en su estudio *Ueber den Dualis*, entonces en preparación²⁶. En este ensayo se refiere solamente a la gramática abipona de Lorenzo Hervás y Ramón de Termeyer²⁷; pero en otro algo más tardío *Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren*

²⁵ G. Schriften, XV, 525; vid. también infra, nota 29, al fin.

²⁶ El 2 de julio 1826 escribía W. v. H. a Bunsen desde Tegel: « Der verstorbene abate Lorenzo Hervas besass mehrere gedruckte und handschriftliche Grammatiken und Wörterbücher amerikanischer Sprachen, und eine solche Grammatik, obgleich ich nicht anzugeben weiss, welche, befand ich in der Bibliothek des collegii romani... » No precisa de qué gramática se trata, pero debe de referirse a un libro impreso; le pide una descripción del mismo, y le pregunta « wo der Nachlass des freilich sehr unordentlichen Hervas geblieben ist. Seine handschriftlichen Notizen über amerikanische Sprachen besitze ich in Abschriften, die ich mir in Rom habe machen lassen, da ich ihn viel sah, und er äusserst gefällig war »: A. LEITZMANN, *Briefe von W. v. H.*, I, « Abhandlungen der deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin », philos. hist. Klasse, 1948, 3 (B. 1949) p. 10. Es lástima que carezcamos todavía del epistolario completo y cronológicamente estructurado de W. v. H.; muchos de los carteos sueltos publ. principalmente por A. Leitzmann en colecciones eruditas alemanas, no se encuentran en las principales bibliotecas públicas de Roma (donde todavía están cerradas las de las Academias de Austria y de Alemania); v. « Abhandlungen » cit., 3-4, y J. KÖRNER, *Bibliographisches Handbuch des deutschen Schrifttums* (Berna 1949) 297. A. Leitzmann nos dice que Humboldt comunica noticias sobre sus trabajos americanos basados en Hervás, escribiendo a Vater el 26 de marzo 1808, y en su epistolario de 1812 con Körner, Stein, Schweighäuser, Welcker, Rennenkampff y Goethe (W. v. H., G. Schriften, III, 376-377), y de 1820-21 con Welcker y Niehbur (ib. IV, 438-439).

²⁷ G. Schriften, VI (Berlín 1907) 4-30; v. p. 20.

Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts ²⁹, preparado entre 1830 y 1835, echa mano también de los elementos gramaticales de las lenguas yarura y maya, obra de Hervás en colaboración con José Forneri y Domingo Rodríguez respectivamente.

Ahora Bunsen volvió a copiarle o a hacerle copiar las gramáticas transcritas por el mismo Humboldt en 1805, y le añadió las que le faltaban ³⁰, como por ejemplo los elementos gramaticales de la lengua guaraní, que en 1805 habían sido dejados a un lado: tal sería el origen de esas gramáticas y apuntes del fondo Humboldt de la Staatsbibliothek de Berlín ³⁰.

²⁹ Ib. VII (1907) 1-344; v. pp. 225 y 227.

³⁰ Leitzmann extracta solamente, sin publicarla, la carta de Humboldt a Bunsen de Tegel 8 junio 1827: « H. ist erfreut, dass der Nachlass v. Hervas *al Gesu* in Rom erhalten und zugänglich ist, und sendet ein Verzeichnis derjenigen Amerikanischen Grammatiken, deren Abschriften ihm Bunsen besorgen soll »: « Abhandlungen » cits., p. 12. En su ensayo *Ueber Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaues*, compuesto precisamente entre 1827 y 1829, escribía Humboldt: « Der nicht gedruckte Theil der Sammlungen Hervas, welcher ganz grammatischen Inhalts und wichtiger für die eigentliche Sprachkunde ist, als sein Werk, ruht im Jesuitercollegium in Rom, wo die Benutzung mit grosser Gefälligkeit verstatet wird. Ich hatte schon bei dem Leben des verdienten Mannes, während meines Aufenthalts in Rom, eine Abschrift dieser Aufsätze nehmen lassen. Da diese aber nicht gehörig collationirt war, so habe ich mich durch die Güte des preussischen Ministers in Rom, Herrn Bunsen, eine neue, durchaus zuverlässige verschafft. Meine frühere Abschrift hat der verewigte, um die allgemeine Sprachkunde so vielfach verdiente Vater bei dem Mithridates, aber nach dem Zweck dieses Werks, das nur ganz kurze Nachrichten enthalten sollte, nur sehr unvollständig benutzt »: G. Schriften, VI, 134-135 n. — En su escrito fragmentario titulado *Untersuchungen über die Amerikanischen Sprachen*, G. Schriften, XV, 345-363, después de repetir los mismos juicios que en otros escritos suyos sobre Gilij y sobre los mss. de Hervás, continúa Humboldt: « Allein ohne die letzteren würden wir von dem grammatischen Bau einiger Sprachen, z. B. der mayischen, mbayischen, abiponischen, mokobischen, lulischen, omaguischen, yarurischen gar keine Kenntniss haben, da es theils niemals gedruckte Werke über sie gegeben hat, theils die ehemals vorhandenen jetzt nicht mehr in Europa aufzufinden sind. Der uneigennütigen und grossen Gefälligkeit dieses würdigen Mannes verdanke ich es, dass er mir erlaubte, als ich Gesandter am römischen Hofe war, Abschriften dieser handschriftlichen Sprachlehren nehmen zu lassen; und ich habe mich noch neuerlich durch Vergleichen seiner Manuscripte in der Bibliothek des Jesuiterhauses (al Gesu in Rom) überzeugt, dass mir nichts von dem fehlt, was er handschriftlich über amerikanische Sprachen besass » (o. c., 347-348); este último párrafo (que sustituye a otro precedente, tachado, en el que Humboldt se lamentaba de la pérdida de los mss. hervásianos) nos precisa que Bunsen, además de enviarle copias mejores que las de 1805, le completó la colección de gramáticas.

³¹ No puedo precisar a qué signatura moderna corresponde, o correspondía antes de la última guerra, la colección ms. de W. v. H. en la Staatsbibliothek de Berlín, pues no aparece claro en el breve inventario de HERMANN-DEGERING, *Kurzes Verzeichnis der germanischen Handschriften der preussischen Staatsbibl.*, « Mittheilungen aus der preuss. Staatsbibl. », VI-IX (Leipzig 1925-32), mss. Q. 500,

En las páginas que siguen me limito a la descripción y estudio de los manuscritos conservados en Roma, relacionándolos con la elaboración de los tomos lingüísticos (XVII-XXI) de la *Idea dell'universo*³¹. En las citas se da el texto último de Hervás, prescindiendo de las correcciones. Al final hállase una lista de sus colaboradores, tanto los que le ayudaron en la preparación de su obra y aparecen citados en ella, como los que sólo apuntan en los manuscritos. Un índice lingüístico y geográfico ayudará a la mejor utilización de ese ingente material, que abarca todas las lenguas conocidas y estudiadas en su siglo, y casi todas las tierras hasta entonces descubiertas.

655, 1347; no hallo ningún catálogo especial de aquella colección en CURT BALCKE, *Bibliographie zur Geschichte der preuss. Staatsbibl.*, « Mitteilungen », VI (L. 1925), n.º 245a. El conde de la Viñaza, *Bibliografía española de lenguas indígenas de América* (Madrid 1892) p. 320, cita unos *Elementi grammaticali della lingua guaraní* de L. Hervás, con notas autógrafas suyas (sic) y otras de Humboldt (n.º 1088), que debe de ser copia del ms. 1, 98r-122v, a la que atribuye Viñaza la sign. n.º 24 de la colección Humboldt en la Bibl. imperial de Berlín; una *Gramática de la lengua guaraní según Hervás y Leal* (n.º 1089), con la sign. n.º 19 de dicha colección berlinesa (cf. ms. 1, 125r); unas *Palabras do guaraní do Sul* (n.º 1090), con la sign. n.º 59, que formaron también parte del ms. 1 (cf. f. 124r) y pudieran ser de Francisco Gomes (cf. ms. 3/8d); una *Gramática de la lengua guaraní* por Francisco Legal (n.º 1092), con la sign. n.º 34, que falta también en el ms. 1 y sirvió de base a los *Elementi* hervasianos; más otra *Breve noticia del arte y artificio de la lengua guaraní*, por don Francisco Legal (n.º 1093), con la sign. 23b de la misma colección, también de origen hervasiano, sin duda.

³¹ En todas las citas de Hervás doy simplemente el núm. del tomo de la *Idea dell'universo*: I-VIII, *Storia della vita dell'uomo*, Cesena 1778, '78, '79, '79, '79, '80, '80, '80, (refundición esp., 9 vols. Madrid 1780-1800); IX-X, *Viaggio estatico al mondo planetario*, Cesena 1781 (en esp. 4 vols. Madrid 1793-94); XI-XVI, *Storia della terra*, Cesena 1781, '82, '83, '83, '83, '84, (falta el texto español impreso; vid. ms. 2); XVII, *Catalogo delle lingue conosciute e notizia della loro affinità e diversità*, Cesena 1784 (ampliación española, 6 vols. Madrid 1800-05); XVIII, *Origine, formazione, meccanismo ed armonia degl' idiomi*, Cesena 1785; XIX, *Aritmetica delle nazioni*, ib. 1785; XX, *Vocabolario poligloto*, ib. 1787; XXI, *Saggio pratico delle lingue*, con la colección de padrenuestros, ib. 1787 (los vols. italianos XVIII-XXI están refundidos en esp. en el mismo *Catálogo de las lenguas*, por lo menos en su mayor parte).

MANUSCRITOS

1.

ARCHIVO ROMANO DE LA COMPAÑÍA DE JESÚS

Opp. NN. 342 (olim Jap. Sin. III. 9).

Legajo de fascículos y papeles sueltos; medidas diversas; 492 ff. numerados recientemente con lápiz. Escritos de L. H. y de otros, sobre lingüística y sobre diversas lenguas europeas e indígenas.

1) 1r-6r: « *Raccolta, che servi per i tomi 18, e 19* ». Todo autógrafo de Hervás, en italiano. Extractos de lecturas: Joh. Ferd. Behamb, *Notitia Hungariae antiquo-modernae*, Estrasburgo 1676 (2rv); *Dizionario delle lingue latina, francese, spagnuola, italiana, inglese ed alemana*, Venezia, presso Domenico Lilio (3r); Ed. Brerewod, *Scrutinium linguarum*, Frankfurt 1659 (3rv); Suárez (4r); Dióñ Casio, *Historiae romanae* (4r); Athan. Kircher, *Oedipus Aegyptiacus*, Roma 1654 (4r-5r); días de la semana, nombres de los planetas y de los meses, cómputos cronológicos de Ceilán y Madagascar, sacados de Rob. Knox, *Relation ou voyage de l'isle de Ceilan*, I, Amsterdam 1693; de Etienne de Flacourt, *Histoire de la grande isle Madagascar*, Paris 1661 (5v). - 6r, apógrafo, « Gaspere Cre-soia o/ Camerlengo d'Albano ».

2) 7r-47v: [*Vocabolario poligloto*]. Listas de palabras de « acqua » a « uomo », como en el vocabulario poliglota de *Idea dell'universo*, XX, 163-219, pero aquí con algunos cambios y a veces por grupos de lenguas:

Europa.

a) 7r-8r: *Lenguas gótica, anglosajona, alemana, cimbria, islandesa, danesa y flamenca*. Casi todo autógrafo de L. H., fuera de algunas palabras añadidas de otra u otras manos.

b) 9rv: « *Nomi della lingua de' sette Comuni vicini al Tirol* », dialecto germánico. Título autógrafo de L. H., lista de amanuense, y palabras germánicas de Man. de Zúñiga. — 9v, autógr. de L. H.: « Se [!] desiderano ancora il Pater noster ed Ave Maria nella lingua de' sette comuni, ed i seguenti numeri... Si è copiato tutto ». Los numerales (XIX, 126, n.º 252), del mismo M. de Zúñiga, quien añade al final: « Il Pater noster e l'Ave Maria si recitano in latino. I nomi poi de' sette comuni sono: Aziago, Lusiana, Enego, Gallio, Fozza, Rozzo, Roana, e Valstagna come membro annesso. He af V. servido; mande otra cosa, que me encontrará siempre a su disposición. Deseo que el agente desempesee, como no dudo, sus incumbencias, y que Vs. todos se conserven, y manden a su servidor affmo. y amigo, M[nuel] de Zúñiga. Ro-vigo, 22 de noviembre de 84 ». — Cf. XVIII, 72, n.º 87.

c) 10r-12v: « *Swizzero* », dialecto germánico; dos listas apógrafas y anónimas; el título es autógrafo de L. H.

d) 13v-14r: « *Danese* »; título y lista aut. de Hervás; palabras danesas añadidas por un anónimo.

e) 15rv: « *Belgica*, Gallego »; título autógrafo de L. H., lista de amanuense, y palabras flamencas y gallegas añadidas por dos manos distintas. — 15v, lista de números y otra lista de palabras, sin llenar; L. H. añadió: « Manuel de la Fuente ».

f) 16rv: « Si desiderano in Lingua *olandese* i seguenti nomi, ed il/ Padre Nostro », van también los nombres *chinos*, y los números sólo en holandés (XIX, 124, n.º 242); únicamente las palabras chinas, autógrafas de L. H. — 16v, « Il Padre Nostro in foglio a parte ».

g) 17rv: « *Etrusco*, *Taraum[ara]*, *Catalana* », aut. sólo las palabras 1.ª y 3.ª del título; lista de amanuense; palabras etruscas, pocas, de L. H.; las tarahumaras (muy pocas también) y las catalanas, de dos anónimos. — 17v, algunos números etruscos y tarahumares (cf. XX, 238, n.º 202); faltan en catalán.

h) 18rv: « *Italiano*, *Portoghese*, *Valenziano*, *Francese*, *Bolognese*, *Venez.* », título aut. de L. H.; seis manos diversas, anónimas.

i) 19rv: « *Piemontese lingua* », título aut. de L. H.; lista de amanuense; palabras y números de un anónimo, que tal vez sea el abate Giuseppe Maria Silvestri, natural de Pombia (Novara) y antiguo misionero de Filipinas, según la siguiente nota: « Le parole con riga sopra, hanno la pronunzia francese; quelle poi del Pater noster con questo accento sopra ^, è alquanto gangosa, simile alquanto alla gangosa tagala ». Otras dos notas de la misma mano dicen: « Il Pater noster, come non si usa che in latino o italiano, si è composto qui seguendo perfettamente il latino *de verbo ad verbum*... » (es el texto publicado en *Idea dell'universo*, XXI, 211 ss, n.º 276); « Per essere il dialetto piemontese una mera corruzione o confusione dell'italiano e francese, e per ciò non meritar nome di lingua, sarebbe forse meglio, trattandosi delle altre lingue, non far questo onore alla piemontese ». — « A Dⁿ. Lorenzo Herbas gde/ Dios m^a. a^a. / Cesena ».

k) 20rv: « *Quiteña*,... *Prenestino*, *Arabo-Egizio* », todo autógrafo; con numerales (XIX, 101, n.º 197), sin padrenuestro.

l) 21r-22r: « *Parole valache*, o *sien moldave* », lengua rumena; listas, palabras, números y padrenuestro, todo de una misma mano anónima.

m) 23rv: « Ortografia spagnuola. *Rusiano* », título aut. de L. H.; lista de palabras (« acqua - uomo ») y números (XIX, 122, n.º 231), de amanuense; traducción rusa de las palabras, de un anónimo. — 23v, versión de los números, aut. de L. H., corregida por el anterior traductor. Sigue una lista de amanuense (« strepito, rompere, ronfare, ridere, soave, [dolce, del], grande, picciolo, duro, aspero ») continuado por Hervás (« fischio, soffio, soffiare, sospiro, fiamma, mascella, masticare, mangiare, inghiottire »), ambas con la traducción en blanco; son la base

de los estudios del tomo XVIII. — L. H. añadió también: « Il Padre-nostro », que falta.

n) 24r-25v: « Ital. *Moscovito* »; no contiene ni los numerales ni el padrenuestro; todo de mano del abate José de Silva. 25r: « Rimini, 28 enero 86. - Mi amigo don Lorenzo: Allá van essas quatro palabras moscovitas; valeant quantum valere possunt. - Don Manuel Messia imprimió en 1762 una *Gramática de lengua ynga*; en 1766 tenfa hecha, por orden del provincial de Quito, una más exacta, y un *Diccionario*, que se perdieron antes de llegar a la imprenta de Lima. — Antes de ayer receví los libros; daré a cada uno lo que le toque, como doy a vmd. mil agradecimientos por lo que me favorece. — No puedo más, y soy de corazón siempre, Silva. — 25v, Al Nobil Uomo / Il Sig.^o D. Lorenzo / Hervás / Cesena ».

o) 26rv: « *Malabare. Boema* », todo autógrafo menos la lista de palabras y números (XIX, 135-136, n.º 285; 121, n.º 226).

p) 27r: « Ortogr. Italiana / Nomi Greci / della / Sicilia. / lingua/ Epirota-Sici/liana », sólo el título autógrafo de L. H.; todo lo demás, de una misma mano; acaba con el padrenuestro (XXI, 187-188, n.º 186).

q) 28r, 29v: « *Bretona* », título autógrafo; lista de amanuense y palabras de anónimo. 29v, numerales (XIX, 127-128, n.º 259).

r) 30r-32v: « *Ling./Vallese* », todo apógrafo; contiene sólo algunas palabras, y los nombres de los meses y días de la semana; en el reverso, la dirección « A Monsieur/ Monsieur Jenkins/ Banquier Anglois/ a/ Rome », y, de otra mano, « Madama Piozzi li 11 agosto 1786 ». — De esta misma señora es la carta inglesa de Venecia 4 junio 1786, enviando otras palabras galesas (31r-32v).

s) 33r-34v: « *Lingua erse nella Scozia* », sólo este título autógrafo; lista y numerales apógrafos (XIX, 126-127, n.º 257).

t) 35rv: « *Lingua Ungara* », título de L. H., lista de amanuense, y palabras y numerales de anónimo. 35v: « Per il Sigr Abbate Gilj ».

u) 36r-37r: « *Lingue Zingara Italiana, Zingara Tudesca, Retica o Griggiona* », todo autógrafo de L. H. 37r: lista de 13 palabras castellanas, sin correspondencia alguna, y la nota: « En el prefacio de las Partidas Alfonso IX [!] pone el año 1241 » (vid. XX, 154, n.º 176).

x) 38r-39v: « *Albanese, Mossa, Parole del Dialectto, che parlasti nella/ Provincia di Macedonia in Durazzo/ datemi dal Sig. Ab. Paolo Galata, nato a Durazzo; Etiopica* », todo autógrafo, menos las palabras y el padrenuestro en albanés (XXI, 187, n.º 184); faltan todas las correspondencias en el dialecto de Durazzo; los numerales están sólo en albanés (cf. XIX, 120-121, n.ºs 222-224).

Asia (vid. supra, §§ f, o).

y) 40rv: « Si desiderano in *Lingua Armena* con Caratteri Latini/ i seguenti Nomi, ed il Padre Nostro », título y lista apógrafos, lo mismo que los números en el reverso (XIX, 131, n.º 269); el amanuense advir-

tió: « Il Padre Nostro in foglio a parte »; palabras y numerales de anónimo. Nota de L. H.: « si conosce che hanno del persiano i numeri; si vede nel 4, 6, 7, 10; e nel 9 si conserva la radicale r, e nell'8 la radicale z » (40v).

z) 41rv: « Si desiderano in lingua Ava le seguenti parole, e numeri », título y listas de L. H.; vocabulario birmano firmado por Gaetano Mantegazza, barnabita (41v).

Africa (vid. supra, §§ k, x).

aa) 42v-43v: « *Etiopico volgare, Madagascar* », título y lista inicial autógrafos de L. H., quien añadió la nota: « L'etiopico volgare me l'ha dettato il prete Tobia, etiope, nato a Camcami », el cual había permanecido en su patria hasta los veintiséis años, y llegado a Roma en 1781 (43v); vid. XXI, 177.

bb) 44rv: « *Siriaco, Kiriri* », todo apógrafo menos el título y la sig. nota: « Siriaco del P. Onorati ». — Las palabras kiriri no coinciden con las publicadas en XX, 237, n.º 200.

cc) 45rv: « *Sarac[in]a, Canadese, N. Francia, Fiume di S. Giuliano* », todo autógrafo menos la lista básica de nombres (faltan los números y el padrenuestro).

América (vid. supra, §§ g, k, x, bb).

dd) 46rv: « *California, Tarahumara* », apógrafo todo, menos los dos padrenuestros (XXI, 122-123, n.º 44) y algunas palabras sueltas; falta contestar a los numerales y a un gran número de palabras.

ee) 47rv: « *Taraumara* », sólo de L. H. el título y algunas notas sueltas.

3) 48r-87v: [*Estudios comparativos*], autógrafos en su mayoría; son diversas listas de palabras italianas o españolas, con sus correspondencias en los más variados idiomas; constituyen la base previa de *Idea dell'universo*, XVIII-XXI.

4) 88r-475v: [*Elementi grammaticali*], resúmenes de gramáticas de lenguas preferentemente exóticas, perfeñados en italiano. Hervás pensaba continuar con ellas y los vocabularios la *Idea del universo*. En su catalogación y descripción sigo el orden mismo del tomo XVII, orden preferentemente geográfico, que viene a coincidir con el « aviso » inicial del mismo tomo (p. 3); vid. ms. 3/3qt. Después de los « elementos gramaticales » propiamente dichos, enumero los documentos que reunió H. sobre cada lengua. Los elementos o extractos gramaticales prosiguen en el ms. 4/1; vid. también ms. 3/2c.

América.

88r-90v: Lenguas sudamericanas en general. Carta de José Sánchez Labrador a L. H., Cesena, sobre las lenguas de las naciones del Plata,

Ravena 21 junio 1783 (88r-89v); un breve fragmento en *Idea dell'universo*, XVII, 41, n.º 31, donde se le da la fecha equivocada de 23 de junio. Otra carta de Juan Borrego al mismo Hervás sobre los dialectos de mojos y chiquitos en la actual Bolivia, de Ferrara 29 octubre 1783 (90rv).

a) 91r-97v: « *Idea della lingua Chilena, o Araucana* », todo puesto ya en limpio por el mismo amanuense del f. 9rv; L. H. añadió « Collegio » al margen del f. 91r, y varias listas de palabras (96v). La gramática consta de 40 párrafos numerados, más uno (§ 41) de vocabulario. Desde el principio (91r) se dice que es un extracto de Andrés Febrés, *Arte de la lengua general del reyno de Chile...* (Lima 1764). - Cf. *Idea*, XVII, 15-17, n.ºs 7-8; XVIII, 164-165, n.º 214; XIX, 95, n.º 188; XX, 220-221, n.º 185; XXI, 60 y 87, n.º 1. Vid. J. A. MASON, o. c. supra, p. 63 n. 14, pp. 307-309.

b) 98r-122v: « *Elementi grammaticali della lingua Guarani* », borrador autógrafo de L. H. en 56 párrafos numerados, sin vocabulario final (cf. *Idea*, XVII, 21-23, n.ºs 13-18; XIX, 95-96, n.º 189; XX, 221, n.º 186; XXI, 64-65 y 95-98, n.ºs 10-14). Como fuentes se citan el t. III del *Saggio di storia americana* del abate Filippo Salvatore Gilij (Roma 1782) 273-400 (98v), el testimonio de « gli esguesuiti che sono stati misisonarj » (99r), la gramática y los diccionarios (99v) del padre Antonio Ruiz de Montoya (SOMMERVOGEL, VII, 321-322). Vid. ms. 3/3fhk. — Otro ejemplar en Berlín: cf. supra, nota 30.

123rv: « *Notas al Extracto de lengua Guarani* », autógrafas del abate Joaquín Camaño, sin firmar; L. H. antepuso la indicación « Faenza a 20 ab. 1784 », fecha que falta en la carta de Camaño a Hervás (124rv), donde aquél le hace alguna otra advertencia sobre las lenguas guaraní y quichua y le copia las « correcciones del señor don Francisco Legal » (125r), ex jesuita natural de Asunción del Paraguay, y autor de una gramática guaraní incluida en el *Saggio* de Gilij, III, 249-261 (cf. supra, nota 30). El abate Camaño añadía a L. H. en esta carta — que no es la que, con igual fecha, se publicó en *Idea*, XVII, 23, n.º 15— el siguiente párrafo: « Envío también a vmd., incluso en este paquete, un breve vocabularito de lengua tupí [cf. supra, nota 30] y de la kirirí del Brasil, que me enviaron de Roma ahora tiempos. No sé quién lo hizo; si se pudiera saber y sacarle al autor la gramática kirirí, no sería malo. Tenga vmd. cuidado del vocabularito, y quando haya acavado de usarlo (si le sirve), estimaré me lo devuelva » (124r); vid. *Idea*, XVII, 27, n.º 19; el misionero portugués aquí aludido debe de ser António da Fonseca, a quien cita el mismo Hervás (ib., 26), junto con el abate Francisco Gomes, también misionero del Brasil, pero desconocedor del kirirí. En los mss. romanos de L. H. no he podido dar con gramáticas ni con vocabularios de las lenguas tupí y kirirí, si no son las escasas palabras del f. 44, supra; el mismo Hervás escribió: « Della lingua kirirí, che si parla nell'America portoghese, non è restato nessun intendente fra gli exguesuiti portoghese; ne ho acquistato un piccolo indice di parole, che era negli spoglj di un exguesuita, e la gramatica [!] kirirí

del jesuita p. Mamiani... » (XXI, 10); se refiere al *Arte de grammática da lingua brasíllica da naçam kiriri* por el padre L. V. Mamiani della Rovere (Lisboa 1698). — Sobre el tupí vid. ms. 3/3f e *Idea*, XVII, 24-25, n.º 17; XXI, 65 y 98, n.º 14. Sobre el kirirí, XVII, 27, n.º 19/XIII; XX, 237, n.º 200; XXI, 66 y 108-109, n.ºs 25-26. Vid. J. A. MASON, o. c., 236-287.

c) 126r-129v: « *Lingua / Homagua / Omagua* », título añadido por L. H.; texto del mismo amanuense del ms. 2, 119r-121v; muchas correcciones y añadiduras autógrafas de Hervás. Carece de numeración marginal. Sus fuentes no se citan, y tampoco pueden deducirse claramente de *Idea*, XVII, 65-66, n.º 88; XIX, 96-97, n.º 190; XXI, 65 y 98-99, n.º 15.

d) 130r-145r (olim 1-14 + [I]): « *lingua Lule* », borrador de Hervás muy castigado. 43 párrafos numerados, más un breve vocabulario (§ 44) y un catecismo con oraciones (§ 45); todo sacado de Antonio Machoni S. I., *Arte y vocabulario de la lengua lule y tonocoté* (Madrid 1732); vid. ms. 3/3fh. - Cf. *Idea*, XVII, 33-37, n.º 24; XIX, 97-98, n.º 192; XX, 223, n.º 189; XXI, 65 y 102-103, n.º 18. — 144r, copia mejor, autógrafa, de una parte de las oraciones. — 145r: vid. supra, introducción, p. 68, y J. A. MASON, o. c., 207-208.

e) 146r-157v: « *Hervas: Gram.^{ca} Abipona...* », borrador autógrafo, sin numeración marginal de párrafos. Comienza indicando la fuente: « Lo poco que he podido recojer de la lenuga abipona, he tomado de la historia que de los abipones publicó el ex jesuita Martín Dobrizhoffer, que por 18 años fué misionero en el Paraguai »; se refiere a la *Historia de abiponibus, equestri bellicosaque Paraquariae natione...*, I-III (Viena 1784), en cuyo tomo II se contiene la gramática aludida. — Cf. *Idea*, XVII, 39, n.º 28, donde aun no había podido utilizar los datos de Dobrizhoffer, cuya obra apareció el mismo año que dicho tomo de L. H.; entonces hubo éste de contentarse con las informaciones que le diera el misionero Francisco Navalón. Debido, sin duda, a sus escasos informes, no dió L. H. los numerales de la lengua abipona en su t. XIX; véase, con todo, XXI, 66 y 105-106, n.º 22.

f) 158r-163v: «... Gramatica Mocobi completa / en 5 hojas ». El verdadero título está en el f. 159: « *Elementi gramaticali della Lingua Mocobi* »; todo el texto autógrafo de Hervás, menos el § 16, último (162v-163v), que es del amanuense de los ff. 126r-129v. Las informaciones las recibió L. H., tanto aquí como en su t. XVII, 39-40, n.º 29, no de Antonio Bustillo, como le insinuara J. Camaño (ms. 3/3f), sino del abate don Raimundo de Termeyer, de quien transcribe un párrafo de carta (159r). Cf. XIX, 99, n.º 194; XX, 223, n.º 188; y XXI, 66 y 105, n.º 21. — Extractos utilizados por Adelung y Vater en *Mithridates*, III/1, 498, y por W. v. Humboldt, *Ueber den Dualis* (1827), « *Gesammelte Schriften* » VI, 20.

g) 164r-177v: « *Gram.^{ca} Mbaya, / o Guaicuru* »; título, añadiduras marginales y numeración de párrafos, autógrafos de L. H.; el texto, autógrafo español del abate Sánchez Labrador, de quien se lee en *Idea*,

XVII, 40-41, n.º 31, que « mi ha favorito degli elementi gramaticali della lingua mbaya ». Vid. ms. 3/3fh. En XIX, 99, n.º 195, y XXI, 66 y 106, n.º 23, se da a la lengua mbayá también el nombre de eyiguayegi, como en este ms. (170r); vid. XX, 221-223, n.º 187.— Texto utilizado en *Mithridates*, III/1, 482. En el ms. *Paraq. 40* del Archivo romano de la C. de J. se conserva otra *Gramática de la lengua eyüayegi, nación de indios reducidos en el Paraguay por los misioneros de la C. de J.*, autógrafa del mismo Sánchez Labrador, 240 ff. en 4.º, mucho más extensa y completa. Sobre la importancia de estas dos gramáticas de Sánchez Labrador, vid. J. A. MASON, o. c., 204-206.

h) 178r-182r: « *Osservazioni generali sulle lingue Orinokesi* », todo autógrafa de L. H. Los números marginales, añadidos por él mismo en lápiz. Las únicas fuentes citadas son el padre José GUMILLA, *El Orinoco ilustrado y defendido...* (Madrid 1741; 2ª ed. I-II, ib. 1745), y el *Saggio* de Gilij, III, 135-213. - Los párrafos llevan numeración corrida de 1 a 53, y se extienden hasta el f. 192v; pero propiamente las observaciones generales sobre las lenguas del Orinoco abarcan sólo los §§ 1-17. — Cf. *Idea dell'universo*, XVII, 48-53, n.ºs 42-60; XIX, 104-105, n.ºs 202-205; XXI, 66-77 y 109-113, n.ºs 27-32. — Sobre la acción civilizadora de los antiguos jesuitas en esa zona, vid. MAN. AGUIRRE ELRRIAGA, *La Compañía de Jesús en Venezuela* (Caracas 1941) 3-91.

i) 183r-190v: [*Elementi grammaticali della lingua tamanaca*], como continuación del escrito anterior, §§ 18-41. — Cf. XVII, 50, n.º 48; XIX, 104-105, n.º 203; XXI, 67 y 112-113, n.º 32.

k) 191r-192v: « *Elementi gramaticali della lingua Maipure* », §§ 42-53, siguiendo los dos números precedentes. — Cf. XVII, 51, n.º 49; XIX, 104, n.º 202; XXI, 66-67 y 110-111, n.º 29.

l) 193r-201v: « *Elementi Grammaticali della Lingua Betoï* », todo autógrafa de L. H., dividido en 24 párrafos numerados. En su tomo XVII, 51-52, n.º 52, escribió Hervás que « il rispettabile anziano sig. ab. Padilla » había reunido, a ruegos suyos « le necessarie notizie per formare gli elementi grammaticali della lingua betoi, che in altra occasione pubblicherò »; es la pieza que nos ocupa, donde se publican dos cartas de Padilla desde la Pérgola, 17 julio y 13 septiembre « del presente anno 1783 » (193r-195v); a continuación viene el resumen de la gramática, compuesto por Hervás sobre los datos comunicados por don José Padilla. Cf. XIX, 106, n.º 205; XX, 66 y 109, n.º 27. — Utilizado en *Mithridates*, III/1, 641-644. J. A. MASON, o. c., 181-182, cree que el extinguido grupo lingüístico betoi era afín al chibcha.

m) 202r-209v: « *Elementi grammaticali della lingua Yarura* », todo autógrafa de L. H.; texto dividido en 25 párrafos numerados. Lo mismo que en *Idea dell'universo*, XVII, 51-52, n.ºs 52 y 58, aquí se nos dice que la fuente principal ha sido el abate don José M. Forneri, de quien se transcriben dos cartas enviadas desde Loreto a Hervás el 6 de agosto y el 5 de septiembre de 1783 (202r-203v); en ellas cuenta que

su antecesor en la misión, padre Olmos — Miguel Fr. del Olmo, más exactamente — le había dejado una breve gramática, que no le bastó; compuso él, pues, « una grammatica compita ed un abbondante dizionario » (203r), que pasaron a su sucesor padre Miguel Angel Melis — « Mellis » transcribe Hervás —, y luego quedaron en poder de los religiosos que sucedieron a los expulsos jesuitas en aquella zona. En el f. 203v comienzan los « Elementi della lingua yarura », probablemente muy retocados por Hervás. — Cf. XVII, 51, n.º 52; XIX, 105-106, n.º 204; XXI, 66 y 109-110, n.º 28. — Utilizado en *Mithridates*, III/1, 635-637, y en W. v. HUMBOLDT, *Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts* (1830-35), « Gesammelte Schriften » VII, 225. Vid. J. A. MASON, o. c., 256.

n) 210r-223v: « *Gramca./ messi/cana* », título autógrafo de L. H. en el margen; texto del mismo amanuense de los ff. 126r-128r; falta la numeración marginal. Probablemente, copia o extracto de un escrito de Clavigero: vid. ms. 3/9b. No se cita más fuente que el t. III del *Saggio* de Gillj, fuente bien secundaria para la lengua azteca; en realidad Hervás contó con la ayuda de los ex jesuitas mexicanos, sobre todo de Clavigero (XVII, 72-80, n.ºs 95-104) y de Lino José Fàbrega (XXI, 67-73, n.º 35). — Cf. XIX, 65-66, n.ºs 104-105; 107-109, n.º 208; XXI, 116-118, n.º 35).

o) 224r-232r: « *L[ingua] otomita/ suo autore il/ sig. D. Tommaso/Sandoval* », título y texto autógrafos de L. H.; las frecuentes enmiendas del mismo hacen pensar en una verdadera refundición hervasiana; consta de 26 párrafos numerados. — Cf. *Idea*, XVII, 74, n.º 98; 80, n.º 104; XIX, 109-110, n.º 209; XXI, 73 y 119, n.º 38.

p) 233r-242v: « *Elementi della Lingua Maya, o Yucataná* », título y texto (116 párrafos) autógrafos de Hervás, quien comienza declarando las fuentes utilizadas: « Dopo di aver messa gran fatica e tempo per formare gli elementi della lingua maya, coll'assistenza del sig. ab. don Domenico Rodríguez, che l'avea quasi affatto dimenticata, come idioma ormai per lui niente necessario [cf. XVII, 74, n.º 99], ebbi la sorte di trovare nella biblioteca del collegio romano il compendio che ne formò e pubblicò in Messico l'anno 1684 il p. fr. Gabriele di S. Bonaventura, francescano osservante [!], e di esso mi sono prevaluto per riformare gli elementi da me fatti, e compor questo saggio dell'idioma maya, chiamato ancora yucataná perchè si parla nel Yucatán. Il suddetto compendio è assai confuso, e la stampa non poco scorretta; onde non poco ho dovuto stentare per dare qualche buon ordine a questi elementi » (233r). La obra citada de fr. Gabriel de S. Buenaventura se intitula *Arte de la lengua maya* (Vifiáza, *Bibliogr. esp. de lenguas indígenas de América*, Madrid 1892, n.º 216). Parece que Hervás halló también ayuda en el abate don Javier Gómez (XVII, 74, n.º 99). — Cf. XIX, 110-111, n.º 210; XIX, 67 y 115-116, n.º 34). — Utilizado por W. v. HUMBOLDT, *Ueber die Verschiedenheit...*, « Gesammelte Schriften » VII, 227.

Extremo Oriente.

q) 243r-345v: [*Lenguas de Filipinas*]. - Vid. XVIII, tabla IX.

243r-262v: « *Tagala, e/ Bisaya* », título (244r) y texto italiano au-
tógrafos de Hervás, menos los ff. 249r-250r (§ 28) y 256rv (§§ 60-63), del
mismo amanuense de los ff. 126r-129v. La gramática está dividida en 73
párrafos, de los que falta el 1.º; 251r-252r, trad. italiana de un fragmen-
to de carta de don Manuel de Aponte sobre los verbos tagalos, Bolonia
31 enero 1784 (vid. infra, 315r-316v). Cf. *Idea dell'universo*, XVII, 95-97,
n.ºs 135-138; XIX, 140-141, n.ºs 289 y 290. — 260rv, breve vocabulario « Ta-
galo », aut. de L. H.; 261r, « Il Padrenostro in lingua Bisaya », aut.
de H. (pub. en XXI, 129-130, n.º 58); 261v-262v, « Il Padrenostro in lingua
Tagala », de H. y del copista (262v) cit. (publ. en XXI, 128-129, n.º 56).

263r-308v: [*Correspondencia y otros escritos autógrafos de Bernardo
de la Fuente*], antiguo condiscípulo de L. H., con quien se tuteaba; fué
su principal colaborador para las Filipinas: 263r, carta de Faenza 30
septiembre 1783, enviándole « *Algunas Notas de la Lengua tagala* »
(264r-265v) y una « *añadidura a la lengua Bisaya* » (266r), con refe-
rencia a los números marginales de una gramática de H. que no con-
responde exactamente a la de los ff. 243r-262v. — 267v, « A D.ª Lorenzo
Herbas », el cual añadió un breve índice del tratadito que La Fuente
le enviaba con carta de 27 diciembre 1783 (268r-269v); el tal escrito en 8.º
(270r-287v) se intitula « *Notas, y Observaciones sobre las lenguas/ de
las Islas Pilippinas* [!], principalmente de la / Lengua Bisaya », y en
él se contiene (273v-274r) el padrenuestro en tagalo y bisaya publ. en XXI,
129-130, n.ºs 57 y 58; a todo ello L. H. añadió una « *Nota* » (288r); sigue,
en el mismo formato, y autógrafo también de La Fuente, un « *Breve
diccionario de Palabras / Bisayas* » (289r-298r), y una esquemática lista
de palabras en español, tagalo y bisaya (299r). — 300r, largo vocabu-
lario español-tagalo-bisaya, aut. de La Fuente, con adiciones de otra
mano; se envió con carta del 14 diciembre 1783 (301rv), en la que L. H.
añadió rápidas notas bibliográficas sobre las lenguas filipinas. — 302rv,
« *Nombres tagalos* » y « *Acto de Contrición* », enviados con carta del 6
enero 1784 (303rv), distinta de la del 5 enero, perdida, publ. en italiano
en XVII, 95, n.º 135. — 304r-305v, carta de 9 mayo 1784, publ. también, con
muchos cambios, ib. 97 n.º 8. — 306r-307r, carta sin l. ni fecha sobre las
lenguas malayas y las del Japón, China e India; interesante su primer
párrafo: « No he podido averiguar a quién dejó don Tomás Borrego
la Historia de Philipinas [del P. Pedro Murillo Velarde?]; yo la he
buscado mucho tiempo, y no pude dar con ella, para otro fin. El que
habla de las dos lenguas, tagala y bisaya, es el P. Colín, que yo envié
a Roma, habrá unos tres años, a un sugeto que tengo más que sospe-
chas de que está escribiendo la historia de Philipinas o un compendio
de ella; pero toca la cosa muy de paso y sólo pone el padrenuestro y
el avemaría en una y otra, y los pone del modo que se rezaba al prin-
cipio, y el que yo he enviado a vd. es el que se habla ahora y se reza,
después que los que lo han puesto en aquellas lenguas las sabían
mejor que los que empezaron » (306r). — 308r, lista de palabras espa-

fiolas, aut. de La Fuente, con sus correspondencias tagalas y bisayas a la derecha, de otra mano: se trata de la respuesta dada por varios misioneros desterrados, que en la primera palabra, « quixada », escriben: « no nos acordamos ». - No se ha hallado el original de la carta s. fecha que H. publicó en XVII, 99-100, n.º 141, sobre los negros de las Filipinas.

309r-316v: [*Otras colaboraciones para el tagalo*]: Cartas de Antonio Miguel a L. H., Cesena, de Montefalco 1 (309r-310v) y 21 junio (311r, 313v) 1783, con inclusión del padrenuestro (314v); cf. XXI, 128, n.º 56. — Otra de Manuel Aponte, Bolonia 31 enero 1784 (315r-316v), de la que Hervás incluyó un fragmento en su gramática tagala y bisaya (supra, 251r-252r), y una breve frase en XVII, 141, n.º 224.

317r-345v: [*Otras colaboraciones para el bisaya*]: 317r-322v y 329r-334v (olim [I f.] -20 pp.-[II ff.]): [Juan Antonio de Tornos]: « *Algunas noticias acerca de los primeros pobladores de las / Islas Filipinas* (título en el f. 318r; en 317r: « Este quaderno se devolverá a don Juan Antonio de Tornos quando ya se haya despachado con él »); escrito en 8.º, con algunas adiciones de L. H. (vid. XVII, 94, n.º 133). Del mismo Tornos, 323r-328r (olim pp. 1-11), « *Suplemento à la Composición de verbos en bisaya* », en 12.º — Del mismo, 335r-336v, « *Nombres Bisayos de las monedas de plata, q.º. Corren en/ las Islas Filipinas* », en 8.º — Id., 337r-343v, vocabulario « *Español, Bisayo* », en folio, con la lista española de mano del copista de los ff. 126r-129v; no puede ser el vocabulario de Tornos de que habla L. H., XVII, 95, n.º 136. — Id., 344rv, « *Il Paternoster, l'Ave Maria, e il Credo nell'idioma Bisaya, e la sua/ fedele traduzione all'italiano corrispondente Coll'isteso / Ordine* », en folio (SOMMERVOGEL, VIII, 104, dice erróneamente que el avemaría la incluyó H. en su t. XVIII, 88). No se han hallado los originales de las cartas de Tornos a Hervás, de Cesena 26 enero y 10 mayo 1784, traducidas en XVII, 119, n.º 173, y 96-97, n.ºs 137-138. — 345rv, carta de Antonio Vitorica a Pedro Xavier Cásseda, ambos antiguos misioneros de Filipinas, sobre el « *Alfabeto Bisaya* ».

r) 346r-355v: [*Dialecto malayo de Capul, Marianas*]: Cartas de Francisco García y Torres a L. H., Cesena, de Roma 10 (346r-347v) y 16 (348r-349v) diciembre 1783; con esta última carta (publicada en gran parte por H., XVII, 94-95, n.º 134) van algunas notas lingüísticas (350r-351v), de las que se publicó un breve fragmento en XVII, 99, n.º 140; 7 enero 1784, sobre Capul, Japón y China (352r-353v; fragm. en XVII, 141, n.º 224), y 7 febrero 1784, con un breve vocabulario (354r-355v). — Cf. XIX, 141, n.º 292; XXI, 80, n.º 58.

s) 356r-363v (olim 1-8): [Onofrio Villiani], « *Notizie sulla lingua Tunkinesi* » [!], en 8º; citadas en *Idea*, XVII, 112, n.º 158. — 364r-365v, carta del mismo a L. H., Cesena, de Roma (Gesù) 9 enero 1784, sobre las lenguas del Tonkín, China y Japón, publicada en parte ib. 109-111, n.ºs 151-154, aunque muy retocada (cf. ib. n.º 150); en ella Villiani hace referencia al escrito anterior, y añade el padrenuestro en tonkinés (365r), reproducido en XXI, 134-135, n.º 68.

366r-369v: « *Barmana, od Ava (P. Mantegazza)* », aut. de L. H., en italiano. Nomenclatura cronológica, numérica y astronómica; párrafos sin numerar ni estructurar. Cf. XVII, 113, n.º 161; XIX, 146, n.º 306; XXI, 80 y 135-136, n.º 71.

u) 370rv: « *Breve ragguaglio dell'artificio grammaticale/ della lingua volgare di Siam* », aut. de L. H., sin división de párrafos ni indicación de fuentes. — Cf. XVII, 111-112, n.º 157; XIX, 146, n.º 305; XXI, 80 y 135 n.º 69.

x) 371r: « *Breve ragguaglio dell'artificio d'un dialetto Malabare* », todo autógrafo de L. H.; al margen: « *ortografia spagnuola* ». - 372r-380r: Resumen de « *Gramma. Malabare* MS. in/ Malabare, e Portoghese in Propaganda », todo aut. de L. H., de quien son las dos notas siguientes, al parecer algo posteriores: « Il p. fr. Paolino di S. Bartolomeo, carmelita scalzo, mi ha detto che l'autore di questa grammatica è il gesuita Emmanuele Ferraz, portoghese, missionario, che ha 87 anni, 1790 »; « Vi è una altra grammatica e dizionario malabarico-lusitano, con caratteri malabari, ms., e vi si nota essere stato fatto da un gesuita missionario ». — Cf. XVII, 121, n.º 181; XIX, 62-65, n.ºs 97-103; 135-136, n.º 285; XXI, 80 y 138-140, n.º 73.

y) 380v-383v: Extracto de la « *Grammatica Tamulica ad usum Missionariorum Soc. Iesu/ auctore P. Constantio Iosepho Beschio.../ ...Tangambariae typis Missionis Danicae 1738* ». Cf. XVIII, 92, n.º 112 n. a; XIX, 134, n.º 276; XX, 227, n.º 192; XXI, 81 y 141-142, n.ºs 75-76. — 382r, « *Padre nostro—Malayo* », aut. de L. H.; no es ninguno de los publ. en XXI, 131-132, n.ºs 61-63. — 383rv, vocabulario « *Malabare Portoghese* », autógrafo, con la nota final: « Oltre le grammatiche malabari, c'è in Propaganda un dizionario ms. malabare-lusitano, con caratteri malabari, del p. Giovanni Ernesto Aanxlenden, gesuita, gran maestro delle lingue malabare e grandonica ».

z) 384r-396r: « *Elementi grammaticali della lingua Canarina* », autógrafos de L. H.; estructurados en 117 párrafos; borrador muy castigado. Unica fuente es el *Arthe da língua canarim* de los PP. Thomas Stephens Busten y Diogo Ribeiro, en la edición de Rachol 1640. - Cf. XVII, 121, n.º 181; XIX, 134, n.º 274; XXI, 81 y 145-146, n.ºs 83-84.

aa) 397r-404r: « *La lingua talinga* (talenga chiamata dagl'indostani) è il dialetto, / che più somiglia all'idioma samscredamico, onde provengono / le lingue dell'Indostano...»; todo autógrafo; párrafos sin numerar; no se señalan las fuentes. — Cf. XVII, 121, n.º 181; en los demás tomos se habla sólo del idioma indostano o hindú en general.

bb) 405r-408r: « *Grammatica de la lingua mora-indostana, ovvero arabo-indostana* », con los mismos caracteres de la anterior. - Lengua no estudiada en *Idea dell'universo*. - 409r-410v: apuntes varios sobre los « *numerali tibetani* » (vid. XIX, 62, n.º 94) y el *Alphabetum tibetanum* de fra Agostino Ant. Giorgi (Roma 1762); sobre el *Vocabuldrío tamúlico* de Antão de Proença (Ambalacata 1679) y la gramática tamúlica ms. de Baltasar da Costa, en Propaganda (409r); extractos del breviario

greco-valaco, el « *Padre nuestro rabinico-germánico* » (XXI, 189ss.); lista de palabras italianas sin correspondencia alguna (409v); extractos del *Dictionarium latino-malacum* de David Haex, Roma 1631 (410r); sigue la lista de palabras italianas (410v).

Próximo Oriente.

cc) 411r-426v: « *Brevi elementi gramaticali delle lingue [!] Turca/ colla corrispondenza / dell'italiana* », todo del amanuense de los ff. 126r-129v; sin división de párrafos. 427r-428v, numerales turcos y otras noticias gramaticales en italiano y de mano italiana. — Cf. XVII, 166-167, n.º 279; XIX, 149, n.º 322; p. 197; XXI, 81 y 152, n.ºs 95-96.

dd) 429r: « *In Nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti* » en las lenguas semíticas y en etíope, armenio y copto; todo apógrafo, mas no de Alvaro Vigil: cf. ms. 3, 132rv. — Publ. en XVII, 127, n.º 194.

Europa.

ee) 430r: « *Si desiderano in Maltese/ i seguenti nomi* », título y lista de H., correspondencias apógrafas. - 431r: « *Si desidera il Pater-noster in lingua Maltese...* [e] le seguenti parole », id.; vid. XXI, 178ss. n.º 173; cf. XXI, 157-158, n.ºs 365-369.

ff) 432r-437v: [*Lenguas fino-ungrias*]: 432r-433v, carta mitad española y mitad italiana de [José de] Silva a L. H., de Rímíni 11 febrero 1786, con muchas noticias bibliográficas y gramaticales; 434r-437v, vocabulario italiano-lapón-fínico-húngaro del mismo Silva, a quien L. H. cita en XIX, 153. — Cf. XXI, 81-82 y 160-163, n.ºs 109-118.

gg) 438r: « *Dialecto illirico* », sólo el título es autógrafo; « *Pater noster* » y « *Ave Maria* ». 439r: « *Illirico Raguseo* », título y un breve vocabulario aut. de L. H.; « *Padre nostro* » apógrafo. Cf. XVII, 158 y 160, n.ºs 254 y 261; XIX, 121, n.º 225; XXI, 82 y 166, n.ºs 128ss. — 440r: carta de fray Francisco Laudanski, conventual, penitenciario polaco de Loreto, a ignoto (lo trata de « *Eccellenza* »: el masqués Nic. Ghini?), 3 nov. 1783, sobre el envío de un breve vocabulario (441r) que comienza: « *Il significato de' nomi mandatimi è seguente* ». Cf. XVII, 159, n.º 261; XIX, 121, n.º 227; XXI, 82 y 168ss. n.º 146.

hh) 441r-460r: « *Greca* », título aut. de L. H. (441r); « *Brevi Elementi gramaticali del Greco volgare colla/ corrispondenza dell'Italiano, e del/ Greco Letterale* » [!], del amanuense de los ff. 126r-129v; sin distinción de párrafos.

ii) 461r: carta de Juan de Alustiza a L. H., Cesena, de Faenza 16 julio 1783, enviándole el padrenuestro en vascuence (es el del XXI, 210, n.º 458, dialecto navarro), y un breve vocabulario; le pide que no le moleste más « en la materia », e insinúa: « por lo que toca a Bolognia, hay muchos que saben o supieron bien la lengua vizcayna como nativa, v. g. los señores don José Beovide, don Francisco Xavier Bazterrica, don Manuel Ibarzábal, don Joseph Abarizqueta y otros; pero yo dudo muchísimo que encuentre ninguno que quiera tomar esse trabajo »,

se debe de referir a hacer un resumen de la gramática, que de hecho no ha aparecido entre los papeles de L. H. — Cf. XVII, 200-233, n.ºs 330-456.

Africa.

kk) 463r-475v: « *Gramca. de la lengua Kacongá, dialecto de la Conga*. El/ reino de Kacongá se suele llamar *Malemba*, che es el nombre de su capital »; toda autógrafa de L. H., en borrador; la gramática está estructurada en 8 largos párrafos (463r-469v), a los que sigue el « Diccionario » (470r-475v). — Cf. XVII, 241-242, n.º 467; XIX, 160-161, n.ºs 375-376.

5) 476r-479v: [*Documentos no lingüísticos*]: 476r, 477v: carta de Martín Rubio a L. H., Roma, de Sinigaglia 28 abril 1786, sobre el despacho de su obra en esta última ciudad. — 478r, una « *Notificazione* » impresa, s. l. ni fecha, contra las *Effemeridi romane*, dirigida a L. H., Roma.

6) 480r-492v: Anónimo germánico: disertación latina, sin título, sobre si se conserva la lengua primigenia del hombre o cuál sea la más próxima a ella; a. 1800 ca. Ni la letra, ni el estilo, ni el método son de Hervás.

2.

BIBLIOTECA APOSTOLICA VATICANA

Vat. lat. 9801.

Vol. en fol. (hojas de varios tamaños: fol., 4º., 8º., etc.); 535 ff. numerados a lápiz. — 1 r, apógrafo, en lápiz también « *Carte in lingua Spagnuola/ relative alla Cronologia, e Filologia/ (da verificarsi)* ». - Borradores autógrafos de L. H. con muchas tachaduras; los escritos apógrafos se especifican.

1) 2r-196r: [*Historia de la tierra*], refundición española inédita.

a) 2r-31v: « Artículo 3/ *Dispersion de las gentes* ». Este texto ha de venir a continuación del f. 196r, infra, pieza c). Cf. *Idea dell'universo*, XVI, 20-25 (Storia della terra, p. 4, tratt. 2, art. 2). — 3v: « § 2. / *Jupiter Ammon figura de Cam. Este se establació / en Egipto* ». Cf. XVI, 26-27 (4, 2, 3, art. 1). El f. 9 es un fragmento de carta, no hervasiana, de la que sólo queda la dirección: « Al Sigre. D. Rocco Masoni/ Sigre. Mio Pne Oss.^{mo} / da Casa Ghini/ Cesena ». — 14r-26v: « § 3.º / *Neptuno figura [a] de Jafet Las historias su/ponen a Neptuno, y Jafet en las islas del Mediterraneo, / principalmente en las del Arquipelago, y en los países de los Continentes inmediatos a estas*. Cf. XVI, 37-50 (4, 2, 3, art. 2). — 27r-31v: « § 4/ *Pluton, o Tifon figura de Sem:/ países en que este se establecio* ». Cf. XVI, 51-59 (4, 2, 3, art. 3).

32r-39v: « Art. 4./ *Naciones/ fundadas por algunos descendien/tes inmediatos de Noé* ». Cf. *Idea*, XVI, 60-61 (St. della t., 4, 2, 4); la redacción española es mucho más extensa.

36v: [Nota.] « El P. Lafitau (*Mœurs des sauvages*, tom. 2, 5, du fisk), hablando de las naciones americanas dice: "todas las naciones civiles y salvajes cuentan por unidades hasta diez".¹ Yo he preguntado a muchos misioneros de la[s] dos Américas y de sus islas y de las Indias Orientales sobre el modo de contar que tenían [o] tienen las naciones civiles y bárbaras que se han descubierto, y todos me han respondido que universalmente todas las naciones contaban y cuentan por unidades hasta diez, y después por decenas. Del diccionario que [James] Cook pone de las lenguas de los taitis de la Nueva Celandia y Holanda, se infiere que los habitantes de las islas del Mar Pacífico cuentan también por unidades hasta diez, y desde diez cuentan por decenas. El señor abate don Juan de Velasco, que ha hecho estudio grande de la historia natural y geográfica de las naciones del reino de Quito me//37r. escribe así desde Faenza con fecha de 8 de diciembre de 1782: "Todas las naciones del reino de Quito contaban, como los peruanos, por decenas. Vivo con un misionero mui práctico, el cual dice no haber jamás sabido que ninguna nación no contase por decenas, sino la nación omagua. Esta nación... contaba por quinquinas..." //38r. Los mejicanos contaban por veintenas, como dice el señor Clavigero en su *Historia antigua de Méjico*; mas de sus nombres numerales se infiere que antiguamente no contaban por veintenas"... Vid. XIX, 65-66, n.ºs 104-105, y la *Lettera del sig. abate D. Lorenzo Hervás all'autore sul calendario messicano*, en CLAVIGERO, *Storia antica del Messico*, II (Cesena 1780) 258-266.

40r-66r: «...Art. 5./ *Fundadores de las naciones, o monarquias de los/ Babilonios, Egipcios, Fenicios y Griegos* ». Cf. XVI, 61-92 (St. della terra., 4, 2, 4, art. 1). — 59v: comienzo de una carta de L. H.: « Car.mo Amico, Erano legatè le copie del tomo 13 per mandarle in Perugia, e dippio [!] mi è venuto in mente, che oltre li 15 associati, e la sua persona, c'è s » — aquí termina.

66v-111r: « Artículo 6 / *Sobre la poblacion de China, y America* ». Cf. XVI, 92-143 (4, 2, 4, art. 2). — Los ff. 68r-111r (§§ I-III, como en el texto italiano) están ya copiados en limpio por un amanuense. En el f. 99av, la sig. nota autógrafa de L. H. al amanuense: « Señor Traversi: Se trasladará desde el § 1 que empieza: "Demuéstrase la suma autoridad de la historia etc.". Cuando se cite algún tomo mío, éste se deje en blanco. Cuando se citen obras de autores, se deje en la cita un blanquillo para poner página N. La ortografía se corrija. El dicho § 1 empieza en la página 93 del tomo italiano XVI ». — XVI, 93-143 (St. della

¹ Es curiosa la primera redacción del párrafo que sigue: « Yo he preguntado por medio del señor ab. D. Francisco Gustà a muchos misioneros del Perú que están en Ferrara, sobre el modo de contar de las naciones del Perú, y el dicho señor Gustà me responde que: he preguntado por medio del señor ab. D. Francisco Clavigero a muchos misioneros de la América... »; cf. ms. 3/8 n.

t., 4, 2, 4, art. 2, §§ 1-3). En el f. 107v, referencia al ab. D. Juan Antonio Tornos como en XVI, 139.

112r-121v: « Art. [7] *America* ». — 113r: « *Si los antiguos tuvieron noticia de todo el Orbe terrestre; que parte de este les fuese conocida, y que parte sea conocida hasta el presente tiempo* », ampliación inconclusa (118v) de XVI, 143-146 (St. della t., 4, 2, 4, § 4); vid. infra, ff. 119r-121v. — Fol. 116r, apunte de L. H.: « *Brasil: Muratori, Dissertazioni sopra le antichità italiane*, tomo secondo, Milano 1751, dissert. 30, pag. 49... ». — 117rv: carta autógrafa del ex jesuita español Cristóbal Tentori a L. Hervás, de Venecia, 12 marzo 1784, sobre la isla del Brasil que aparece en el planisferio marciano, e incluyéndole el padrenuestro (XXI, 166ss) y el avemaría en ilírico. — 119r-121v: escrito en italiano sobre el conocimiento que los antiguos tuvieron de América, en parte copiado casi a la letra, y en parte resumido por L. H. en XVI, 143-146; traducido parcialmente supra, ff. 113r-115v. La letra es de uno de los ayudantes de L. H. (ms. 1, 126r-129v, 249r-250v, 337r-343v, 411r-426v, 441r-460r); mas como las correcciones son de la misma mano, ha de tratarse no de un simple amanuense, sino de un verdadero colaborador o, al menos, traductor; pues que el carácter es español y no italiano, ¿se trataría tal vez del abate Melquíades Salazar, a quien H. dedica este mismo tomo XVI?

122r, una dirección epistolar a L. H., s. lugar. — 122v: « *Diluvio/ calculo de Tournemine/ p^a. combinar la cronologia sam^a./ hebrea, &c.* ».

b) 123r: « *Diluvio y dispersion de gentes/ Apendiz a la historia de la Tierra* ». Al margen: « *tomo XI y XVI* », pero es una refundición castellana de XV, 9 (*Storia della terra*, p. 4, tratt. 1, c. 1). — 123v-166r (ff. 123-148 olim 1-2 1-23): « *Cap. 1/ Diluvio universal* »...

c) 167r-196r: « *Cap. 2/ Noticia, y memoria de Noe, y de sus tres hijos entre naciones barbaras, y civiles. Fabrica/ de la torre de Babel. Confusion de lenguas al fabricarla, y dispersion de las gentes/ despues de dicha confusion* »... — Refundición española de XVI, 9ss (*Storia della terra*, p. 4, trat. 2, c. 1, c. 2), aumentada la parte referente a los mejicanos y persas según las obras de Clavigero (*Storia antica del Messico*, I, Cesena 1780, parte 2^a) y de Henry Lord (*Histoire de la... religion des anciens Persans ou Parsis*, Paris 1667). — *Fragm*, en Clark, 139, quien lo atribuye erróneamente al ms. 3.

El texto continúa en los folios 2r-31v, supra, pieza 1).

2) 197r-535r: [*Cronología*]. — Cf. XIX, 163-200. — a) 197r-216r: apuntes informes sobre los signos del Zodíaco y su influjo astrológico según los *orientales, griegos y romanos*. — Fols. 198v y 200v: dos direcciones de cartas no hervasianas a G. B. Travaglini, Roma; 199v: una dirección a L. H., Roma. — El f. 199r lleva el n.: « 17 ».

201r: « *Si desiderano i nomi de' mesi, e de' giorni della settimana in portoghese* »; siguen ambas listas, de otra mano.

202r-216r: Apuntes sueltos sobre los calendarios *irlandés* (202r-203r), *hebreo* (204rv), *varios* (205r-207r), *chino* (208r), *turco* (209r), *varios* (210r-

212r), *egipcio, babilonio y persa* (213r), *hurón* (214r), *varios* (215r-216r). — Fragmentos de cartas: 205v, de Domenico Ant. Guidazzi al marqués Ghini (?), Cesena 14 sept. 1766; 206r, de anónimo a un « Sig.^e Avv.^{to} » [G. B. Travaglini]; 210v, de anónimo a L. H., sólo se lee: « Caris.^{mo} Sig.^e Don Lorenzo. Cesena 12 Marzo 1788 »; 214v, al marqués Ghini, 7 ag. 1774; 216v, sólo: « Sig.^r D. Lorenzo Gentilis.^{mo}, Ecco finalmente la copia dello... rà mio Padre ». — Direcciones de cartas: 207v y 209v a G. B. Travaglini, Roma.

b) 217r-535r: « *Calendario* »; borradores y apuntes autógrafos, en español y en italiano, para una proyectada « Historia de los calendarios, o sea de la división del tiempo entre todas las naciones conocidas ». Hay intercaladas algunas notas que no tienen relación directa con el tema: 313rv, 393r-395v, 398r, 452r-455v, 457r ss (passim).

217rv: « Cap. 1. 1.^{as} ideas de los hombres al formar el / calendario del tpo: ne[c]e[si]dad, y utilidad del descrubim.^{to} del 1.^r orijen/ de ellas ». Texto español truncado; falta la versión italiana. — 217v, dirección, inconclusa, a « His Excellence the Duke ».

218r-228r: « *Capitolo 2. Alusione primitiva de' nomi significanti anno/ negl'idiomi di parecchie nazioni* ». Es la 2.^a redacción; vid. la 1.^a infra, ff. 267r-268v; y el texto español en los ff. 244r-253r. — 218r: « *Nazioni Americane* »: lenguas araucana (218r), peruana (218r), sapibocona, mbyad o guaicurú, guaraní (219r), moja (219v), tamanaca, canadiense, tagala (220r), capul, bisaya, javanesa, malaya (220v), birmana, tonguinesa (221r), china, georgiana, turca, curdistana, semíticas, etiópica (221v), mandinga, congoleza (222r). — 222r: « *Nazioni Europee* »: lenguas rusa, ilírica (222r), eslavas, germánicas (222v), célticas (224r), griega (224v); comparaciones (225r-228r).

228v-233r: « *Idea pratica dell'anno solare presso tutte/ le nazioni antiche* », borrador italiano; el texto español infra, 242r-264v. — 230r-233r: « *Articolo. Significazione, e confronto de' no/mi significanti il sole nelle lingue della/ maggior parte delle nazioni conosciute* », en cuadros sinópticos; el texto español infra, 254v-256v. — 234r-241v: « *Cap. Divisione dell'anno solare in parti/ chiamate mesi* », con indicación de la palabra « luna » en las diferentes lenguas; el texto español infra, 257v-264v.

242r-264v: « *Idea practica del año solar/ entre las naciones antiguas* », texto español autógrafo y en limpio, de la misma mano que los ff. 68-111; el texto italiano supra, 228v-233r. Falta la indicación del cap. I. — 244r-253r: « *Capitolo II./ Alusion primitiva de los nombres, / que significan año en los idio/mas de algunas naciones* »; el borrador español de H. en los ff. 269r-270v; el texto italiano en los ff. 218r-228r y 267r-268v. — 254v-256v: « *Artículo. / Significacion, y cotejo de los nombres, que/ significan sol en las lenguas de la/ mayor parte de las naciones conocidas* »; el texto italiano supra, 230r-233r. — 257v-264v: « *Capitolo./ Division del año solar en partes / llamadas meses* »...; el texto italiano supra, 234r-241v. 258v: Artículo I./ *Indentidad de los*

nombres, que a la/ luna, y al mes dan muchisimas/ naciones; 260v: « Artículo II./ Identidad de las silabas radicales de los / nombres significantes mes, y luna en las / lenguas de muchas naciones diversas ».

265r (mrg. "9/Doppia"): « Abbiamo veduto nel nome dell'anno esprimersi chiaramente il solare, giacchè viene significato con inverno: pioggia annuale, freddo annuale, cascate di foglie; state: tempo di sole, cerchio del sole ecc. I simboli dell'annò presso le nazioni più civili indicano lo stesso; poichè veggialamo [!] significarsi presso i *messicani*, gli *egizj* ed i *persiani* con un serpente in figura di cerchio »... « vedi figur. », refiriéndose a una, que falta. — 265v, dirección de una carta no hervasiana a G. B. Travaglini, Roma.

266r-268v (ff. 266-269 numerados 1-4): « *Calendarj* »; mrg. « Gen. 1, 14. Dixit autem Dominus: fiant luminaria in firmamento coeli, et dividant diem ac noctem, et sint in signa et tempora, et dies et annos ». - Prólogo a toda la obra: « Nel trattare de' *calendarj* mi propongo rintracciare la divisione che del tempo hanno fatto l'antiche e moderne nazioni, prevalendomi della storia per le presenti, e de' certi fondamenti finora sconosciuti per l'antiche. Se io sopra di queste ragionar volessi secondo lo stile finora tenuto da tutti i cronologisti, non farei se non copiare quel buono e cattivo che eglino hanno scritto, e sarei ristretto a' limiti dell'autorità di quegli autori che pretendono di avere tramandata una tradizione, che non trovo vera. Insomma io nel presente scanso questa strada finora battuta perchè c'è un'altra nuova più sicura; l'autorità niente mi fa; il confronto de' *calendarj* delle nazioni mi fanno i nomi dell'anno, del mese, del giorno ecc., i quali in tutte le lingue cospirano a addimostare che il Signore criò [!] i luminari grandi per dividere giorno, notte, tempi ed anni, e per segni de' tempi. Mosè, che scrisse così, usò e suppose usato l'anno solare e lunare, i mesi e le settimane, come poi si proverà; e tutte queste cose rintraccio io nella pratica delle nazioni e ne' nomi che esse danno alle parti del tempo. Accingiamoci alla prova ». — 266v, dirección epistolar a G. B. Travaglini, Roma. — 267r-268v: « Art. 1. / *L'uso dell'anno solare immemorabile fra / naz.¹ civili, e barbare: e contemp.^o / al diluvio* », primera redacción italiana de los ff. 218r-228r; texto diverso del de *Idea dell'universo*, XV, 53 ss. (Storia della terra, 4, 1, 4, 4, 1); versión española supra, 244r-253r. — 266v y 267v, direcciones epistolares apógrafas, a G. B. Travaglini.

269r-270v: Capítulo 2./ *Alusion primitiva de los nombres significantes/ los años en los idiomas de muchas naciones* », primera redacción española de los ff. 244r-246r.

271r-274v: Apuntes en italiano sobre los nombres de los meses y de las estaciones en *húngaro*. — 275r-285r: cronología hebrea, primera redacción italiana. — 286r-296r: id. del Nepal, en español, apógrafo, de un copista distinto del de los ff. 68-111 y 242-264; 297r-308v: « *Calendario del Nepal* », borrador español de L. H.

309r-312v: notas italianas de lecturas sobre la cronología de los *congoleses* (309r), indios del *Indostán* (310rv) y de *varios* pueblos (311r-

312v). — Direcciones epistolares apógrafas a G. B. Travaglini, Roma (309v), a [mons. Rovarella, Roma] (310v), y a L. H., Roma (311v), esta última correspondiente a una carta de G. M. Romagnoli; sólo el despido y la firma autógrafos, de Cesena, 8 julio 1790.

313rv: « L'ab. Hervás, servitore devotissimo del rmo. p. f. Paolino di S. Bartolomeo, desidera la significazione delle seguenti parole *samscredamiche* »; sigue la lista de palabras, de las que muy pocas tienen añadida su significación de otra mano.

314r-320v: continúan los apuntes italianos de lecturas sobre la cronología de las más *varias naciones*. — Direcciones epistolares, no de L. H., a G. B. Travaglini, Roma (314v), a mons. Rovarella, Roma (318v); fragmento de carta de ignoto a ignoto (319v). Cartas a L. H. de G. M. Romagnoli, Cesena 3 marzo 1791, sólo despido y firma autógrafos (316r, 317v), y de C. Capoleoni, Ancona 21 ag. 1780, autógrafa (320r).

321: « *Meses teutonicos* — se pondran asi », pero en el texto están en italiano. — 322r-331r: comparaciones, también en italiano, entre los nombres cronológicos de las diversas *linguas germánicas* antiguas y modernas; 329rv, « *Mesi islandesi* ». — 328v, dirección epistolar, no de H., a G. B. Travaglini. — 332r: « *Islandesi* », apuntes y borradores sobre su cronología antigua. Idem entre los *irlandeses*, *anglosajones* y *galeses* (333r-345r, 347r) *guaranies* (345r), antiguos *celtas* (346r), *bretones* (348r). — Dirección epistolar, no de L. H., a G. B. Travaglini, Roma 12 febr. 1769 (344r). Una nota de L. H. en español sobre la inquisición española (345v). Un fragmento de carta autógrafa de Nic. Ghini [a G. B. Travaglini?], de Cesena 9 dic. 1784, con una alusión a L. H. (346v); y otras dos, igualmente autógrafas del mismo a un personaje ignoto a quien trata de vuestra señoría, de Cesena 2 nov. y 17 dic. 1769 (347v, 348v).

350r-351v (olim 137-138): mrg. « *hoja del viaje estatico con noticias para la mitologia solar, que no las puse en dicho viaje* » (350r); poco más arriba: « Causa de los fenomenos opticos de los astros »; todo en castellano. — 352r-362v: borradores de L. H. en español sobre nombres astronómicos y cronológicos en *diversas lenguas*.

363r-365v: nombres de los meses y de los días de la semana en *linguas eslavas*; redactado en italiano. — 366r, nota en español sobre la cronología de los *canadienses*, sacada del t. II de las *Mémoires de l'Amérique septentrionale* del barón de Lahontan. — 366v, dirección epistolar no hervasiana a G. B. Travaglini, Roma. 367rv: « *Calendario de los Kamtchadales* », del mismo amanuense de los ff. 286r-296r; el texto continúa y acaba en los ff. 382r-384v; 368rv: « *Divisione dell'anno solare in mesi secondo/ la nazione Aimara* ». 369r: id. entre los *yaruras* y *guajivos*. — 369v, carta de Nic. Ghini [a G. B. Travaglini], con referencia a L. H., Cesena 23 enero 1785; 370rv, carta de Joaquín Camafío a Hervás, Faenza 2 marzo 1786, sobre despacho de la *Idea dell'universo* y sobre la lengua quichua. — 371r: « *Calendario del Kacongo, / llamado Melemba del nombre / de su capital* ». — 372rv: « *Anno degli Uroni, ed Iroquesi* ». 373r, dirección epistolar no hervasiana a

G. B. Travaglini, Roma, del 31 ag. 1769. 373v, extractos de Lafitau, Lahontan y Le Clerc sobre el Canadá. — 374r: « *Divisione dell'anno secondo la nazione Mbaya* »; 374v: « *Anno solare de' Yaruri* ». - 375rv: « *Calendario de los Koriacos* », del mismo copista de los ff. 286r-296r y 367rv; 376r, extractos de L. H. sobre lo mismo; 376v, fragmento de carta anónima ni de H. ni a H., s. fecha. - 377rv y 380rv: « *Calendario de los Kamtchadales* », original del escrito copiado en los ff. 367rv y 382r-384v. 378v-379r, extractos sobre los calendarios *tártaro* y *anglosajón*. 379v, carta de Nic. Ghini a anónimo, Cesena 8 febr. 1767.

385r-392r: Apuntes italianos: nombres de los meses entre los « *Etiopici* » (385r, 386r; 386v, dirección epistolar a L. H., Cesena) y « *Curdistani* » (387rv), comparación entre los signos zodiacales *egipcios*, *musulmanes* y *romanos* (388r); nombres de los meses *coptos* y *tebanos* (389r), meses y días de la semana en *húngaro*, comparados con los *griegos*, *irlandeses*, *alemanes* y *dálmatas* (389v); id. en *polaco* (390r), *retorromano* y *provenzal* (390v); notas sobre cronología *canadiense* (390v). Extractos de lecturas sobre las lenguas y la cronología de los pueblos *mogoles* (391r-392v). — Los ff. 390-399, olim 31-40.

393r. Formas de algunos conceptos en las más *diversas lenguas*: « *addur[re]* », « *abominare* », « *rompere* », « *assenzo* », « *sorbire* », « *astinente* », « *abisso* », « *ricevere* », « *ago* » (393r), « *diamante* », « *giovine* », « *agnello* », « *fare* », « *amaro* », « *morte* » (393v), « *ammazzare* », « *colomba* », « *lepre* », « *grande* », « *piccolo* » (394r). - 394rv, extractos de lecturas sobre *lenguas africanas*; 395rv, notas lingüísticas sobre las lenguas de *Cayena* y del *Darién*, *Tartaria* y *Mon-golia*.

396r-397v: meses y días de la semana en *mbayá* (396r), *aimara* (396v), *galés*, *georgiano* (397r), *caribe* (397v). — 398r: numerales en las lenguas *mogólicas*; cf. XIX, 144-149, n.os 301-321. — 398v-408v: léxico vario en *maltés* (398v), *bereber* (399r), *fenicio* y *copto* (399v-401r; 400v, dir. epist. no hervasiana a G. B. Travaglini), dialectos *persas* (401r-404r; 402v, comparación con el *ibero* o *georgiano*), *varias* (405r-408v). — 409r-411v: meses y días de la semana en *Armenia* (409r-410r) y *Madagascar* (410v), y en *sánscrito* (411r; v, dir. ep. no hervasiana a G. B. Travaglini, Roma).

412r: « *Il R. P. penitenziere ungaro, che giovedì mattina favorirà lo scrivente ab. Hervas suo servitore, farà ancora il favore di osservare nel dizionario ungaro le parole ed etimologie de' nomi significanti Sole, Luna, Mercurio, Venere, Marte, Giove, Saturno. — Collegio romano, oggi martedì. Al R. P. Penitenziere Ungaro. — 413r: « In alcune lingue dell'Indostano le parole *Dio*, *dei*, *di* ecc. significano Dio: l'ab. Hervas, servitore dev.mo del R. P. Paolino da S. Bartolomeo, desidererebbe alcuni derivati delle suddette parole in *samscret* ed in *malabaro*, come per esempio da *Deus* si derivano *divinus*, *deificare*, *divinitas*. — Parimente in indostano si usano le parole *merric*, *mirric* per significare Mercurio, però l'ab. Hervas desidererebbe alcuni derivati dalle sillabe *mer*, *mir*, in*

sanscret e malabaro ». Billetes autógrafos de H., con las respuestas al margen. Penitenciario húngaro en 1784 era el P. P. Boskovics, conv.

414r: « Kalendario », apuntes italianos sobre *varias lenguas*. 414v, fragm. de carta de Nic. Ghini, no a Hervás, Cesena oct. 1769. — 415r-425v: cronología comparativa en las lenguas de *Africa* y *Asia*; en los cuadros sinópticos de 415r, algunas palabras han sido añadidas por los colaboradores de L. H. 424r, ejercicio de latín, de mano infantil; 425r, id. de mano más formada. — 426r-430r: apuntes y extractos en italiano sobre la cronología *grecolatina*. En los reversos, direcciones epistolares no hervásianas a G. B. Travaglini, 1769.

431r-451v: Léxico cronológico en *varias lenguas europeas* (431rv, 437v-442v, 450r-451v), *mogólicas* (433rv), *eslavas* (435r), *turco-drabes* (435v), *copto-egipcias* (436rv), *persa* (436r), *curdistana* (442v-444r), *africanas* (444v-449r), *yarura* (449v). 447v, carta de un niño a L. H., Cesena 24 febr. 1787. — Los ff. 435-467 presentan los siguientes restos de numeración antigua: 435-442, 2-9; 444-445, 10-11; 449-467, 12-30.

452r-455r: correspondencia de varias palabras, desde « acqua » a « uomo » con algunas lenguas, sacada del *Thesaurus polyglottus* de Hieronymus Megiser [Francfort 1603]; L. H. lo amplió notablemente en su *Idea dell'universo*, XX, 163-219 (« Vocabolario poligloto »).

456r-535r: apuntes y extractos en italiano sobre léxico cronológico y vario (457rv, 462v, 477r, 478r) y sobre las más *diversas lenguas* de todos los continentes. — Cartas no lingüísticas a L. H. de Joaquín Carnicer, Ferrara 24 enero 1787 (496v); de A. Ghini, Cesena 18 jul 1790 (501v), 3 febr. 1791 (509r), 17 junio 1790 (516v); de Niccolò Savonelli, Forlì 29 febr. 1791 (517v). Direcciones epistolares de anónimos y sin fecha a L. H., Roma (518v); a L. H., colegio romano (492v, 500r, 510r, 514v); a L. H. como « agente dell'ill.ma casa Ghini, Roma » (530v). - Cuentas apógrafas de 1776, julio-ag. (493rv), oct.-nov. (495rv), dic. (483r); de 1777, enero (483v), febr. (488r). - Restos epistolarios frecuentes de G. B. Travaglini, sin relación directa con Hervás. Los ff. 456-467, olim. 19-30.

3.

Vat. lat. 9802.

Vol. en folio (hojas de varios tamaños); 354 ff. numerados con tinta. — 1r: « *Manoscritti di Lorenzo Hervás e di Argomento Filologico* » (da verificarsi). — Todos en español y autógrafos, si no se especifica otra cosa.

1) 2r: autógrafo de Joaquín Camaño: lista secundaria de palabras, solicitada por L. H.; Camaño le da las correspondencias en las lenguas *quichua*, *chiquita*, *vilela*, *zamuca*, *omagua*, y en la de las islas *Marianas*. 3rv: carta de J. C. a L. H., Cesena, de Faenza 8 oct. 1785, enviándole la lista anterior y añadiendo algunas consideraciones sobre las palabras quichuas. - Fragmento en Ch. U. Clark, 98 (vid. supra, nota 14).

2) 4r-15r: [Lorenzo Hervás: *Apuntes sobre los pueblos y lenguas de Guatemala*].

a) 4rv: Notas autógrafas en español sobre los pueblos *kacchi*, *poconchi*, *pocomán* y *kacchikil*; fragm. en Clark, 98-99. - De la lengua *kacchi* no trató H. ex profeso en los tomos XVII-XX (v. sólo XVII, 76, n.º 101); al final del XXI, 226-227, reproduce el padrenuestro citado (con notas lingüísticas) y dice que sus fuentes de información han sido el dominico padre Miguel Zaragoza, procurador de su provincia de Chiapas y Guatemala, y sobre todo el indio Baraona que se vino con él a Roma. 5rv: « Lengua *kacchi* », título antepuesto por H. a un texto que parece copiado por un niño; en él se contiene una « Doctrina en Lengua *Cacchi* », con el padrenuestro, el avemaría, el credo, la salve y los mandamientos; la primera línea en Clark, 99. — 6r: « El P.º. en lengua *Cacchi* », título aut. de L. H., quien añadió también al final: « Letra del indio Tot »; una línea en Clark 99; 6v, notas diversas, no lingüísticas, en español e italiano, de la misma mano que el f. 5rv, distinta, al parecer, de la de 6v.

b) 8r-9r, en castellano: « *Lingua Poconchi* (Domingo Tot Baraona/ indio me ha escrito estas palabras) », pero aquí todo es autógrafo de L. H., declinaciones y conjugaciones; en el f. 8v pone encarados el presente e imperfecto en *kacchi*, añadiendo: « los demás tiempos de la lengua *kacchi* se ponen en el otro papel de la lengua *kacchi* »; fragmentos en Clark, 99-100. — 10rv, 12v-13r: « Lengua *Cacchi* », breve vocabulario, en el que el título y la lista castellana son de H., y lo restante de otra mano (del indio Tot?); no se utilizó en el « Vocabolario poligloto » (XX, 163-219); fragmentos en Clark, 100. — 11rv: « P. Fr. Miguel Zaragoza, Procurador de la/ Prov.ª. de Guatemala./ Orac.ª dominical en lengua *Cacchi* », pero refundida por mano de L. H.: es el texto español que, traducido al italiano, publicó en XXI, 226-227 (es falso que sea la letra del Indio Tot, como dice Clark, 100).

c) 13v-15r: « *Gram.ª Cacchi* », todo autógrafo de L. H.; habría de formar parte de los « Elementos gramaticales » de los mss. 1/4 y 4/1. - Fragmentos en Clark, 100-101.

3) 16r-91v [*Correspondencia y otros escritos autógrafos de Joaquín Camacho*]; siempre de Faenza y a Cesena, si no se advierte otra cosa. No se ha hallado la carta de 10 octubre 1785 citada en XXI, 104.

a) 16r-18v: [17 abril 1783] sobre la autoridad relativa de las noticias que sobre varios pueblos sudamericanos dan Muriel, Charlevoix y Lozano; la *Relación histórica de los indios llamados chiquitos*, atribuida al P. Juan Patricio Fernández y que Muriel (*Historia paraguayensis p. Fr. X. de Charlevoix*, Venecia 1779, 99 n. 5) dice ser del P. Domingo Bandiera, no puede ser de éste en su totalidad (vid. XVII, 30, n.º 20; 42, n.º 33). Notas sobre algunas palabras de la lengua *chiquita*, y sobre los pretendidos restos hebraicos en la América meridional. 18v-19r: Posdata de José Dávalos, Faenza 17 abril 1783. - Piezas citadas en Clark, 101. — 20rv: « *Numerales, y modo de contar en Lengua/ Guarani* » (cf. *Idea dell'universo*, XIX, 95-96, n.º 189), «...Lule » (ib. 97-98, n.º 191). « Carta [de anónimo a J. C.] de Ravenna de 26 de abril sobre

el modo de contar de los *mbayas* » (ib. 99, n.º 195); todo lo anterior publ. en Clark, 101-105.—21r: « *Acto de Contrición en la Lengua Zamuca* » (publ. en XXI, 229-230, n.º 309), «...*Payagua*...» (ib. 228, n.º 307); « *Catecismo breve en lengua Guenoa, ó de los Indios Guenoas, que confinan/ con las Misiones celebres de Guaranies por la parte del sur* » (ib. 228-229, n.º 308). Textos citados en Clark, 105.—21v: « *Numerales de la Quichua* » con largas anotaciones; fragmentos en XX, 101, n.º 197, y en Clark, 105.

b) 22r-25v: 1 mayo 1783; noticias, y crítica negativa, sobre la supuesta circuncisión femenina entre los *panos* de la región amazónica del reino de Quito, según las tomó Juan de Velasco de los *Apuntes de las cosas más memorables que pasan y pasarán en la misión desde el año 1744*, por el P. Adán Vidman; id. entre los *mocobies* y otros pueblos americanos, y sobre el supuesto hebraísmo indígena. Fragmentos en Clark, 105-109, quien da a entender que se trata de dos cartas distintas, de la misma fecha; simplemente L. H. repitió la fecha al comenzar el segundo pliego (24r).

c) 26r-27v: 8 mayo 1783; extensión geográfica de las lenguas *guaraní* (el padrenuestro lo procuró Franc. Legal, cf. XXI, 95-97, n.º 10), *chiquita*, *lule* (padrenuestro del abate José Jolí, ib. 99-101, n.º 16), *vilela* (id. de Franc. Almirón, ib. 103-105, n.º 19), *toba* (id. de Román Arto, ib. 105, n.º 20), *abipona* (id. de Franc. Navalón, ib. 105-106, n.º 22), *mocobí* (id. de Franc. Burges, ib. 105, n.º 21), *mbayá* (id. de José Sánchez Labrador, ib. 106-107, n.º 23), *moxa* (id. de Man. Iraizos, ib. 90-91, n.º 4), de otras lenguas de las *misiones de chiquitos* y de la *zamuca* (el acto de contrición, enviado antes, era de Narciso Patzi, cf. XXI, 229-230, n.º 309; el paternoster, que incluye ahora, de Tomás Rovoredo, ib. 101-102, n.º 17), de varios pueblos y lenguas del *Chaco* y de las *misiones de mainas* (el paternoster en *yamea* lo sacó de los cuadernos del abate Andrés Camacho, residente en Ravena, ib. 107-108, n.º 24). Los abates Jolí y Almirón dieron los *numerales* en *vilela* (XIX, 98-99, n.º 193), Jolí en *lule* (ib. 97-98, n.º 192), Patzi en *zamuca* (ib. 97, n.º 191), « los de la *guaraní* saqué del *Arte* impreso del ven. P. Antonio Ruiz de Montoya, [Madrid 1640], y añadí poco con ayuda del abate Francisco Legal » (ib. 95-96, n.º 189), « los de la *quichua* los sé yo como sé los castellanos, y los puede ver qualquiera así en el *Arte* del P. Figueroa [sic por Juan de Figueredo, Lima 1754] impreso la 1.ª vez en Roma [por el P. Diego de Torres Rubio, 1603], como en el del P. Diego González Holguín » [Lima 1607, 1608] (ib. 100-101, n.º 196), « los de la lengua *mbaya* me envió el abate Manuel Durán » (ib. 99, n.º 195; cf. XVII, 44, n.º 35). Consideraciones « sobre la noticia de casarse la viuda con hermano del marido », que Lozano envió a Charlevoix como procedente del P. Manuel García. - Publ. casi por entero, con algunas incorrecciones, en Clark, 109-115.

d) 28r-31v: 8 junio 1783; transcripción y crítica, por encargo de Hervás, de la carta 30 del t. III de Feijoo sobre « una criatura humana hallada poco ha en el vientre de una cabra » (28r-29r). Sobre la conju-

gación de los verbos en *chiquito* y en *quichua* (29r-30r), los numerales *chiquitos* (30r), y las *lenguas matrices* y derivadas de Suramérica (30r-31r). - Publicado en gran parte, como si se tratase de dos cartas distintas, en Clark, 115-122.

e) 32r-34v: 12 junio 1783; correcciones a la conjugación *chiquita* (cf. ms. 1/4d, e infra, pieza aa); sobre los acentos y las guturales en *guaraní* (32rv); controversia con H. sobre las *lenguas matrices* (32v-34r). Publicada, menos la controversia, en Clark, 122-125.

f) 35rv: 19 junio 1783; « Tengo en mis manos el borrador o selva de sus apuntamientos [vid. infra, pieza 5]... Si vmd. logra de Joseph Sánchez Labrador un compendio de la arte *mbayá* [ms. 1/4g], podrá ésta servir de mucha luz a don Antonio Bustillo para hacer el de la *mocobí* » (vid. ms. 1/4gf). « De la lengua *guaraní* hay aquí dos *Artes* », y otra, impresa, de lengua *lule*; pero mejor que las pida por medio de Peramàs. « Don Juan Velazco anda muy falto de salud »; será, pues, mejor que para conocer las lenguas de *mainas* « haga su viagito a Ravena en este verano » y también a Ferrara; faltan esos extractos o elementos gramaticales en los mss. 1/4 y 4/1. « P. D. Veá vmd. si por medio de [Manuel de] Azevedo o de otros puede lograr la arte de lengua *tupí* del P. Joseph Ancheta [Coimbra 1595] o de otro autor; sería bueno cotejarlo con el de *guaraní* para saber en qué varían ambos dialectos »; vid. ms. 1, 124r. « Item: y vmd. ¿no hace alguna diligencia sobre lenguas del *Brasil* y sobre otras del *Nuevo Reino*? Como si no tuviera noticia de más lengua que de las que le ha noticiado el abate Gilj ». - Falta en Clark.

g) 36r-37v: 18 mayo 1783; sobre el citar H. a los colaboradores o informadores en su obra; corrección a Gilij, III, 390, sobre los treinta pueblos del Paraguay; « si... desea mayor copia de voces de lengua de los *incas*, avísame, que le enviaré el borrador de un breve vocabulario que escribí de esta lengua » (36r), pero no está en este ms. pieza 11; que la *semejanza* de algunas palabras no arguye un mismo origen para las lenguas respectivas. - Fragmentos en Clark, 125-126.

h) 38r-39v, en 8º: 15 junio 1783; la obra de *Gilij* es incompleta; « las misiones de bárbaros, a lo que tenemos entendido, corren a largos pasos a su ruina, y llevarán en ella envuelta la de las lenguas » (38r). Cuanto a los extractos gramaticales, sugiere a José Man. Peramàs para el *guaraní*, a Diego González para el *lule*, ambos residentes en Faenza; a Miguel Navaz (Navás, Bolonia) para el *vilela*, a Antonio Bustillo (Castelbolognese) para el *mocobí*, a José Sánchez Labrador (Ravena) para el *mbayá*; mas sólo este último realizó su tarea (ms. 1/4g). El *padrenuestro moxo* que le envió, debe de ser de la lengua *mobima*, pues recuerda haberlo pedido a Juan Borrego, antiguo misionero de esta nación. Dícele que Tiraboschi intentaba recoger cuantas gramáticas exóticas podía, para la Biblioteca estense de Módena; que acuda a él directamente o por medio de Juan Andrés. - Fragn. en Clark, 126.

i) 40r-41v: 28 junio 1783; sobre el copiar y extractar las gramáticas. El Arte de lengua del *inga*, impreso en Roma [en 1603] a nombre

del P. Diego de Torres Rubio, fué muy retocado aquí, adonde un procurador trajo los originales. José Peleya, en Ravena, hizo de memoria una gramática *chiquita* (cf. ms. 1/4d). Sobre semejanzas de algunas palabras americanas con otras hebreas, españolas o vascas. « Don Plácido [Lampurlanes] no sabe el padrenuestro porque en la[s] *Marianas* no servía de catequista, sino de médico » (41r); para esa lengua le podrá servir, en cambio, el P. Franc. Xav. Stengel. Son pocos en América los indios bárbaros. - Largos fragmentos en Clark, 126-129.

k) 42r-43v: 5 julio 1783; le envía libros a Cesena, entre ellos el *Tesoro de lengua guaraní* [de Ruiz de Montoya], utilizado por L. H. en el ms. 1/4b; vid. infra, pieza t. « Don Plácido y los medio lenguas de Zamuco tienen ya el catálogo de voces para ir llamando a la memoria las correspondientes que vmd. me pide » (42r); vid. la pieza siguiente. Inseguridad de las supuestas tradiciones bíblicas en América. - Fragn. en Clark, 129.

l) 44r, 45v: 19 julio 1783; Ignacio del Río o de los Ríos podrá hacer el extracto de la lengua *mobima* (falta en los mss. 1/4 y 4/1); envía el catálogo de voces en lengua de Marianas por Plácido Lampurlanes (vid. piezas i, k, s), corregido por J. C. (L. H. lo menciona en XVII, 94, n.º 132, y lo utiliza ib. 102-103, n.º 144). — Fragn. en Clark, 129-130.

m) 46rv: s. fecha, L. H. añadió « Agto 1783 »; sobre varias palabras *astronómicas y cronológicas* en las lenguas quichua y chiquita (vid. ms. 2, 218r, 370rv); le envía el « *Catalogo en lengua Zamuca* », anónimo. — Fragn. en Clark, 130-131, con una interesantísima nota sobre algunos errores de Hervás.

n) 47rv: 4 sept. 1783; José Sánchez Murciano, de Ravena, podría hacer la traducción [del padrenuestro] en lengua *abipona*; que Hervás se lo pida por medio de Sánchez Labrador; si no, que L. H. envíe a J. C. la versión mbayá de Labrador, y él intentará reconstruir la *abipona*; pero falta en XXI. - Cit. en Clark, 131.

o) 48rv: 6 sept. 1783; sobre lo *anterior*. « He leído lo de los meses peruanos » [XV, 116-123] y ha hallado bastantes errores. Cit. en Clark, 131.

p) 49rv: [« Sept. 1783 » por L. H.]; Bernardo Fuentes no sabe cómo comunicarse con Sebastián Fernández, residente en Bohemia; que H. lo pregunte a A. de Sentmenat (vid. mi vol. *Cartas del P. Pou al card. Despuig*, Palma 1946, 337); sobre el *Vocabulario peruano* de J. C., incompleto (cf. supra, pieza g), y sobre las cordilleras y valles del Perú. - Cit. en Clark, 131.

q) 50rv: 18 oct. 1783; tiene ya en su poder la *gramática bisaya* de Bernardo de la Fuente para enviársela (vid. ms. 1, 270r-287v); Bustillo no hará nada sobre el *mocobí* (vid. supra, pieza h); Jofis reclama el *Arte de tula* que prestó a H., seguramente el del P. Machoni (Madrid 1732), vid. infra, pieza t, y ms. 1/4d; en Ferrara Pascual Ponce y Juan Borrego conocen bien la lengua *mobima*. L. H. añadió al margen:

« *Orden de la impresión*: araucana, guaraní, chiquita, lule, quichua, aimara, tanamaca, maipure, betoi, jarura, yucataná, mejicana, otomita, cochimí » (50r), como se ve, difiere algo del orden indicado en XVII, 2.

r) 51r-52v: 1 nov. 1783; le envía una traducción del padre-nuestro en vasco, anotado, distinta de las publicadas en XXI, 207-211, n.ºs 256-259, y debida a varios exilados anónimos de Faenza (51r); con varias ayudas de allí mandó también la correspondencia de las partes del cuerpo en las lenguas castellana, vasca, omagua, vilela, quichua y chiquita (51v); algunas notas referentes a las voces *chiquitas* y *quichuas* (52r). - Fragmento en Clark, 131-133.

s) 53r-54r: 22 nov. 1783; las mismas palabras en las lenguas *mbayá*, *abipona*, de las *Marianas* y *zamuca* (54r). Lampurlanes recuerda pocas palabras marianas; si H. desea un extracto bien hecho, que escriba « al P. Francisco Xavier Stengel, Alemán, Crumau in Bohemia »; no dice los nombres de los demás colaboradores. Los papeles del difunto Burges, buen conocedor del *mocobí*, los tiene Ramón Termeyer, quien haría el extracto de esa lengua « por la ambicioncilla de ser nombrado en la obra de vmd. » « De las lenguas *mainas* hai poca esperanza », aunque le sugiere los nombres de José Bahamonde (Ravena), Francisco Xav. Aguilar (Rimini) y Manuel Uriarte (Ravena). — Cit. en Clark, 133.

t) 55r-56v: 10 dic. 1783; « ... comienzo por los que han prestado las artes, y digo que el de lengua *guaraní* lo prestó don Antonino de Pedro Gómez, castellano de nación, que tuvo un tinte de misionero de guaraníes; y el de lengua *lule*, don Joseph Yolis, catalán, que fué misionero del Chaco y está escribiendo para la estampa sobre las costumbres de los chaqueros »; refiérese al *Saggio sulla storia naturale della provincia del Gran Chaco*, I (Faenza 1789). Noticias sobre las lenguas *pinguina* o *puguina* y *mochica*, *yunca* o *yunga*, *kingna*, *guaraní*, *omagua*, *cocama* y *yete* y sus respectivos pueblos, utilizadas por H. en XVII, passim. - P. D.: « El orden que vmd. quiere dar a las lenguas [v. supra, 50r] no me desagrada; mas ¿ por qué no comenzar por el Perú, que es el reino más célebre, y su lengua la más culta, famosa y usada en los libros, y de un imperio como el de los ingas? A no comenzar por ella, yo la pondría al último, con este orden: araucana, guaraní, tupí, omagua, lule, vilela, toba, abipona, mocobí, mbayá, payagua, guenoa, zamuca, chiquita, moxa, mobima, cayubaba, sapibocona, itonama, cerrros, yamea, sáliva, maipure, tamanaca, betoi, yarure y después (dando la vuelta por el occidente acia el sur otra vez) *mochica*, *pinguina* o *puguina*, *aimará*, *quichua*... » (55r). — Cit. en Clark 133.

u) 57rv: 21 febrero 1784; que le devuelva « ese pliego sobre la *quichua* », (cf. ms. 1/4d) pues el P. Rubio le ha hecho caer en la cuenta de dos yerros; si en la posta de Cesena hay « un plieguecito » para don Sebastián Godoy, que se lo haga remitir a Imola; notas sobre los verbos *quichuas* y *chiquitos*. - Cit. en Clark, 133.

x) 58rv: 11 marzo 1784; sobre los verbos *quichuas* y las negaciones *chiquitas*. - Publ. parcialmente en Clark, 133-134.

y) 59r-60v: 14 abril 1784; don Juan de Velasco no puede revisar « el cartapacio de *lenguas de Quito* » por estar resfriado. Le busca las artes de lengua rutená e ilírica. « He leído los quadernos de lenguas [t. XVIII, *Catalogo delle lingue*, 1784, entonces en curso de impresión], y hallo bastante que corregir; procuraré despachar presto » (59r); refiérese sobre todo a la distinción entre lenguas y dialectos. Sobre la gran facilidad de los indios para aprender otras lenguas afines. « He recibido de Ravena las voces que vmd. me pide en lengua *abipona*, y son las siguientes...»; es falso que L. H. haya utilizado estas palabras en su t. XX. - Fragmento en Clark, 134.

z) 61r-62v: [L. H.: « Mayo 1784 »]; «... Si llega a tiempo, ponga vmd. la siguiente carta en lugar de la del num.º 39 » (XVII, 45-46), sobre las *lenguas matrices*; pero H. se contentó con dar un breve resumen de esta carta al final del artículo (ib. 47). - Cit. en Clark, 134.

aa) 63rv, 64v, en 4º; 6 junio 1784. « En el quaderno de *lenguas del Perú* yo no hallo que corregir. Había algo que añadir, pero necesitaba de tiempo para examinar mejor las noticias... [XVII, 53-57; c. 1, art. 4]. En el quaderno de *lenguas de Quito* [ib. 58ss; c. 1, art. 5] había no poco que corregir, mas no lo he tocado por falta de tiempo y porque los yerros se atribuirán a Don Juan Velasco, y porque no sé si **este** sugeto gusta de que se los corrijan... » (63r); nota algunas exageraciones y errores. « Quedo enterado de los deseos de vmd. acerca de las gramáticas *quichua* y *chiquita* [v. introd. p. 69, cf. ms. 1/4d]. El *arte ilírico* [cf. ms. 4/1f] costó una bagatela en que no tiene vmd. que pensar. Me parece que en la lista de artes trabajadas por jesuitas me olvidé de poner el arte y vocabulario de lengua *tupí* que compuso el P. Bartolomé de Mora. [*Arte y vocabulario de la lengua tupí que se habla en las misiones de chiquitos llamadas San José y Santiago*, 2 tomos en 4º. mss.]... Item el P. Sánchez en sus ms. dice que había arte y vocabulario [ms.] de lengua *caaiguá*... » (63v).

bb) 65r-86r (olim 1-21-[I]) « *Notas al Catálogo de las lenguas* », s. fecha; muchas utilizadas por L. H. en su texto definitivo; se refieren al cap. 1, n.ºs 2, 3, 6, 8-11, 13-28, 30-41. — Vid. Clark, 134-136.

cc) 87rv: Faenza 7 oct. 1784, a Cesena; varios encargos para Roma.

dd) 88rv, 89v: Imola 7 nov. 1787, a Roma; dale noticia de los mapas que conoce de la América del Sur, por si pueden servir para el atlas francés que se prepara; él trabaja en uno que prefiere publicar en España o en Italia. Vid. G. FURLONG, o. c. supra en la introd. n. 23. - Cit. en Clark, 136.

ee) 90r, 91v: Faenza 22 nov. 1786, al colegio romano: « Don Juan Velasco pone dificultad en acordarse y en adquirir noticias de los escritores que ha habido en su provincia desde el año 70 del siglo pasado. Sabe que se han impreso algunas obras en Quito, mas no se acuerda ni de los autores ni del año. Tiene sólo memoria confusa de dos hermanos [Marcos y Fernando] de apellido Alcocer, nacidos en la ciudad de Riobamba, que escribieron y imprimieron a los principios de este

siglo no sabe qué obras »; ambos fueron escritores, pero no llegaron a publicar nada: vid. URIARTE-LECINA, I, 91-92. Mejor le informará en Roma don Joaquín Aillón; por su parte J. C. escribirá a Ravena. « El señor Velasco cree que don Juan Bautista Aguirre, que murió poco ha en Tívoli, habrá dexado algunas obras ms. [vid. A. ESPINOSA PÓLIT, « Nota bibliográfica » en J. B. DE AGUIRRE, *Poesías y obras-oratorias* (Quito 1943) pp. LV-LXII]. Cree también que el señor Aillón tendrá concluida una interpretación del Apocalipsi en que trabajaba », mas ésta quedó ms. y se perdió (cf. URIARTE-LECINA, I, 387).

4) 92r-101r: [Lorenzo Hervás: *Apuntes sobre la lengua y los dialectos de la China*]: « Sacado de un diccionario chino-latino de Propaganda », sobre transcripción y acentos (92r-93r); Vocabulario, « de un ms. de Propaganda » (94rv); « Lengua chincheo » (95r-101r). Cf. XVIII, 109-110, n.os 151-152; XIX, 60-61, n.os 88-89; XXI, 80 y 133-134, n.os 65-67.

5) 102r-133v: [L. Hervás: *Introducción a la « Aritmética de las naciones »*], con excursus del autor y reflexiones de J. Camaño (102r-107v y 126r-133v, olim pp. 1-28, a dos columnas); para el cotejo de las lenguas elige los numerales « como voces que podrían haberse conservado más puras en la separación de las naciones » (102a); notas sobre las letras que faltan en varias lenguas, y otras que coinciden en los diversos idiomas para expresar la misma idea; comparación de las lenguas entre sí. Acotaciones de J. C., principalmente sobre lenguas americanas, en 102ad, 193a, 103ac (publ. en Clark, 137), 104a, 105acd, 106ab, 107bcd, 126c, 127ab, 128bcd, 129abc, 131bc, 132b, 133ab. — 108r-125r: largas acotaciones de J. C. sobre el texto anterior de H. — Fragmentos en Clark, 137-138.

6) 134r-141v: [*Extractos*] autógrafos y apógrafos, de autores clásicos y modernos, generalmente sobre lingüística.

7) 142r-162v, 201r-202v: [*Cartas de Filippo Salvatore Gilij a L. H.*], todas en italiano y enviadas de Roma a Cesena; si no advierto lo contrario, sólo la fórmula de despido y la firma son autógrafas; varios amanuenses italianos. — Vid. XVIII, 80-82, n. a.

a) 142r, 145v, amanuense 1: 17 sept. 1783; espera la obra filológica de H.; que José Forneri se disgustó con Gilij porque no hablaba bastante de los *yaruras* (« janiri » escribe él; cf. XVII, 49, n.º 43), L. H. ahora suplará. Este añadió: « Introducción a la gramática tanamaca ». - Cit. en Clark, 138, donde se dice « Camaño » en vez de Forneri.

b) 143rv, 144v, aman. 1: 18 junio 1783; sobre la ausencia de la *f* en varias lenguas orinoquesas.

e) 146r, 147v, aman. 2: 24 noviembre 1783; recuerda la lengua *tamanaca*, pero no otras, y le manda varias palabras. « Intorno all'al-tre lingue dell'Orinoco, v. g. la *sáliva*, è del tutto perita colla morte del

P. Rocco Lubián [vid. infra, pieza k]. Circa le lingue *ajmara*, *nobima* [1] e *cujubaba* [1], delle quali le trasmisi i catalogi...», no hallados entre los mss. de H. - Cit. en Clark, 138.

d) 148r, 149v, aman. 1: 14 enero 1784; el abate Irazós dice que no puede ampliar la gramática *mossa* (moxa), porque en la que entregó a Gilij ya lo puso todo (falta en 1/4 y 4/1); aun no tiene la traducción literal del padrenuestro en lengua *itonama* (XXI, 92-93, n.º 6).

e) 150r, 151v, aman. 1: 11 febrero 1784; ha recibido el tomo XV: « per cammino diverso va al fine medesimo della mia *Storia*, cioè a combattere l'incredulità colle notizie uniformi delle nazioni selvagge su di molte verità della nostra santissima religione... Ringraziamo Iddio che noi, laceri avanzi de' figli di S. Ignazio, siamo i primi a dar notizie e ad ischiarare in qualche maniera un punto sì rilevante ».

f) 152r, 153v, aman. 1: 25 febrero 1784; le envía un breve catálogo de palabras en *mosca* o *muisca* (Bogotá). - Cit. en Clark, 152.

g) 154r, 155v, aman. 3: breves noticias sobre varios *pueblos americanos*; le corrige algún hispanismo de su t. XV, como « *sarebbe* » por « *sarà stato* ».

h) 156r, 157v, aman. 3: le envía los catálogos de palabras en *húngaro* (obra del penitenciario de San Pedro) y en *bretón* (de un ebanista del Corso); no consta exactamente de qué listas de palabras se trata.

i) 158r, 159v, aut.: 26 nov. 1783; ha estado enfermo; volverá a escribir.

k) 160r, 161v, aut.: 17 dic. 1783; le buscará las gramáticas *ilírica* y *rutena*. « I parlatori della lingua *aimara* stanno, come le dissi, nelle Legazioni. La *caribe* non v'è nessun che la parli. La *sáliva* finì col P. Lubián, morto in Gubbio l'anno 1781. Io le mandai già la traduzione letterale del paternostro *tamanaco* e del *maipure*. Ella l'avrà tra' suoi scritti ». — Cf., respectivamente, XXI, 67 y 112-113, n.º 32; 66 y 110-111, n.º 29.

l) 162rv, aman. 1: 7 junio 1783; le recomienda que para sus estudios sobre las lenguas de América, lea la obra de Gregorio García O. P. *Origen de los indios de el Nuevo Mundo e Indias occidentales* (Valencia 1607; 2ª ed. Madrid 1729) y el t. II, *De ideis humanae mentis* de Andrea Spagni S. I. (Roma 1781); vid. XVII, 127, n.º 195.

m) 201r, 202v, aman. 3: a L. H., colegio romano, de Roma 10 febrero 1787; sobre las naciones *tamanaca* y *caribe*.

8) 163r-200v, 216r-220v, 222r-223v, 232r-233v, 239r-241, 244rv: [*Cartas de varios*], todas a L. H., Cesena, si otra cosa no se advierte.

a) 163r-164v: una de José de Silva, Rimini 3 abril 1784, sobre antigüedades *pelasgas* y *etruscas*, alfabetos exóticos no citados por Andrés, las *Canarias*, lenguas *índicas*, *árabe* y *hebrea*.

b) 165rv, 166v: una de Stanislao M. Geraci, en italiano, de Roma 21 abril 1784; se informará del *griego vulgar* conservado en la Calabria

y en Sicilia, y le recomienda, para los jóvenes nobles de Cesena, el colegio clementino de los padres somascos.

c) 167r-175v: seis de *Raimundo Diosdado Caballero* (vid. XVII, 55, n.º 64), todas de Roma: 1ª. s. fecha; sobre Colón y Vespucio en América, e incluyéndole el padrenuestro y el avemaría en lengua *puguina* (XXI, 64 y 93, n.º 7), *mochica* (ib. n.º 8), *guaraní* (variante del n.º 13) y « en Brasil » (ib. n.º 14), es decir, en *tupí* (167r-168v). Cit. y anotada en Clark, 139. — 2ª. 18 junio 1783; le envía el padrenuestro en una *lengua semítica* que H. no incluyó en XXI, 178ss; le recomienda que escriba « la historia universal de América para purgarla de las muchas exageraciones que se (se) encuentran a cada paso en ella » (169rv). — 3ª. [dic. 1783], enviándole las listas astronómicas y fisiológicas en *árabe* « como aguinaldo... para estas pasquas »; dificultad en extraer las gramáticas *árabe* y *siriaca* (170rv, 171v). — 4ª. 9 agosto 1783; le manda las palabras « luna », « sol », « año » y « mes » en *árabe*, y en *caldeo*; le aconseja que proponga sus propias ideas lingüísticas como meras conjeturas (cf. XVII, 47, n.º 40). Clavigero en Roma « pasa por mui poco crítico »; H. llama a Sigüenza y Góngora « famoso » y « celebrísimo », mientras que « el jesuita bárbaro Francisco Eusebio Kino, gran matemático, hizo mucha burla de Sigüenza »; otras consideraciones sobre Las Casas y Meléndez. « No me dé vd. prisa para la busca de los idiomas del Congo, Cafrería, etc. »; L. H. no trató de esas lenguas africanas en su « *Catalogo delle lingue* (t. XVII), pero sí dió sus numerales en XIX, 160-161, n.ºs 375 y 376; XX, 166ss, 231ss (172rv, 173v). — 5ª. 18 febrero 1784; las lenguas *puguina* y *mochica* (XVII, 55-56, n.ºs 64-65) se hallaron en el Perú: « la ignorancia de los nuestros nada prueba, pues han abierto aquí los ojos que tuvieron allá tan cerrados; aquí, digo, donde, como les sobra gana de parecer mui entendidos en todas las cosas de allá, les faltan monumentos aun para saberlo por relación » (174rv). — 6ª. s. fecha; envíale palabras en hebreo, ruso y caldeo (175rv).

d) 176r-177v, 217r-218v: dos de *Francisco Gomes* (firmado Gomez) en italiano; 1ª. Imperiale 14 enero 1784, sobre las naciones del *Brasil* (176rv, 177v); L. H. añadió en esta carta notas complementarias (176v-177r); vid. XVII, 26, n.º 19. Cit. en Clark 139. — 2ª. Pésaro 5 agosto 1793: para las *lenguas orientales* confiaba en un sujeto que partió para Portugal; le envía las correspondencias de « año », « mes », « sol » y « luna » en lengua brasílica, o sea *tupí* 217rv, 218v).

e) 178r-186v: Cinco de *Alvaro Vigil*, todas de Rímini y de 1784: 1ª. 24 enero; sobre las lenguas de las *Canarias*, donde había sido superior; cf. XVIII, 121, n.º 181; 251, n.º 485. Consulta, además, dónde podría publicar en Italia (« fuera de Roma, donde no quisiera meterme con maestros de sacros palacios ») « dos obrillas curiosas para que se necesitan caracteres algunos de lenguas orientales, principalmente hebreos y árabes »; se trata de dos obras que quedaron inéditas (SOMMERVOGEL, VIII, 744, mss. B y C): *In psalterium Davidis nova clavis regia qua, ope textus linguae usuumque reipublicae hebraicae, ad usum*

manualem horis canonicis intendentium, et literalis intelligentia cuiusque psalmi brevissime exhibetur, et eorum loca difficiliora nova luce ac brevi manu elucidatur, y *Brevis harmonia grammaticae heptaglossae orientalis cum correspondentia analoga linguarum hebraicae, chaldaicae, syriacae, arabicae, samaritanae, aethiopicae et copticae*, cit. con título abreviado en XVII, 132 n. a.; vid. infra, fol. 183v (178rv, 181v). — 2ª. 1 febrero: ... « En lugar de la corona que tiene meditada de padres nuestros..., yo, si me hallara con menos años, tan bien proveído de talentos y noticias como vm., guisaría un muy nuevo y sazoadísimo plato para los sabios en esta forma: *Historia del origen, antigüedad y æconomía y relaciones entre sí de todas las lenguas más principales del mundo...* »; le sugiere una agrupación de lenguas que, por lo que se refiere a las del próximo Oriente, coincide en parte con la adoptada por H. en su *Catalogo delle lingue*, publicado aquel mismo año 1784 (179r-180v). — 3ª. 22 mayo: « ... Va a vuelta de correo el *in nomine Patris* con lo poco que nesitaba de corrección »; vid. ms. 1/4dd, y, XVII, 127, n.º 194. Más noticias sobre la lengua canaria (182rv). — 4ª. 31 enero: más sobre la lengua de Canarias y sobre « el número de lenguas que resultó de la confusión de Babel ». « Mi obra de la armonía de las lenguas orientales dudo mucho que pueda hacer al asunto puro histórico de vm., por ser obra toda grammatical » (183rv, 184v). — 5ª. 7 febrero: sobre las lenguas del próximo Oriente (185rv-186v); fragm. en XVII, 132, n.º 205.

f) 187rv, 188v: una de Ignacio Montero, Génova 24 abril 1784; « ... he hablado dos otras veces con D. Rafael Canicia, y siempre se mantiene en que no se acuerda, y no lo ha de fingir... Así, en este punto de la lengua de las Marianas nada tengo que responder ». Sobre la antigüedad de las lenguas romances, Llampillas le ha prestado las *Memorias para la historia de la poesía y poetas españoles* de Martín Sarmiento (s. I. ni a.); le entresaca varias noticias, entre otras la concordia de Estrasburgo, del a. 842, entre Carlos el Calvo y Ludovico, publicada por Ducange (*Idea*, XVII, 187, n.º 314; 194-200, n.ºs 325-329). Del *castellano antiguo*, de las lenguas célticas y del vasco.

g) 189r, 190v: una de Eligio [no identificado], Roma, 24 abril 1784: noticias sobre Berceo y la lengua castellana del s. XIII, sacadas de la *Paleografía española* « del docto P. Terreros » (Madrid 1758); pero es obra realmente del P. Andrés Marcos Burriel (v. J. E. DE URIARTE, *Catálogo razonado de obras anón. y pseudón. de aut. de la C. de J...*, II, 10-11, n.º 1529). — XVII, 114-200, n.ºs 325-329.

h) 191r-192v: dos de Antonio Burriel, ambas de Forlí: 1ª. 27 abril 1784: « El ab. Manuel Valdés se halla enfermo... » Sobre « la cepa y fundamentos de la lengua española..., aquel antiquísimo lenguaje de los habitantes de España de tiempos remotísimos »; influjos latinos, hebreos y griegos (191rv); fragm. en XVII, 199 n.º 328. — 2ª. 11 abril 1784: para el castellano medieval le ayudaría la *Paleografía* de Terreros (que él no tiene, y por eso no le puede enviar los versos de Berceo), los *Orígenes de la lengua española* de Gregorio Mayans (2 vols. Madrid

1737) y el *Diálogo de las lenguas* de Juan de Valdés, « que también imprimió [Mayans] y le teníamos manuscrito en nuestro archivo de Alcalá »; resulta difícil precisar si se trata de alguno de los citados por Ed. Boehmer en su ed. crítica del *Diálogo de la lengua*, « Romanische Studien » VI/22, 434-460. « El ab. Manuel Valdés tiene sobre la antigüedad de la *lengua española* observaciones particulares, y quizá algunas de ellas sean útiles » (192rv).

i) 193r-194v, 239r-241r: dos de Manuel Colazo, de Bolonia: 1ª. 15 mayo [1784]; él hizo el último catálogo de la provincia de México S. I., pero no conserva ningún ejemplar; tenía uno el ex provincial P. José Utrera, que murió en Bolonia, mas « el sujeto que lo asistió y repartió sus cosillas, está fuera de Bolonia en un castelo »: se necesitarían « más de 15 días, dentro del qual tiempo me dice vm. se imprimirán las *lenguas de la provincia mexicana* » (193r, 194v). — 2ª. 19 mayo 1784: hallado el catálogo, le copia la lista de misiones (239r-241r); fragm. en Clark, 144.

k) 195r-200v: tres de Juan de Ossuna, todas de Savignano: 1ª. 26 junio [1784]: « ... el jueves copié algunas palabras *tibetanas*... Mañana... buscaré todo lo perteneciente al calendario tibetano y examinaré bien la opinión del Giorgi sobre la afinidad del *turco* y del tibetano. El domingo que viene espero respuesta de Giorgi con su sentimiento sobre las preguntas que he hecho de las lenguas *cóphtica*, *armena* y *tibetana* » (195r, 196v). — 2ª. 3 julio 1784: sobre la lengua *etrusca* (197r, 198v); cf. XX, 110-120, n.os 125-129. — 3ª. 27 junio [1784]: « ... embié a vmd. otra lista de nombres tibetanos entresacados de la obra del P. Giorgi. Ahora embío... lo que he podido recoger... sobre el tiempo »; espera respuesta del P. Giorgi (199r, 200v).

l) 216rv: una de José García Martí, Bolonia 31 octubre 1783: contesta a varias preguntas sobre el *araucano* y otras lenguas de Chile. - Publ. parcialmente en XVII, 16-17, n.º 7; cit. en Clark, 142.

m) 219rv, 220; una de Lorenzo Ign. Thjulen, en italiano, Bolonia 14 enero 1784, sobre los dialectos suecos, y la traducción de las palabras fisiológicas. — Fragm. en XVII, 168, n.º 282.

n) 222rv, 223v: una de Francisco Gustà, Ferrara 27 nov. 1782, sobre el modo de contar de los peruanos, y sobre presuntas tradiciones cristianas en el Cuzco; vid. ms. 2, 36v. No incluí esta carta en mi vol. *F. Gustà apologista y crítico* (Barcelona 1942) 113-139: « Epistolario ».

o) 232r-233v, 244rv: dos de Francisco Xav. Alegre, de Bolonia: 1ª. 28 abril 1784; « ... De lenguas, las corrientes de Nueva España son: *mexicana*, *otomile*, *tarasca*, *maia*, *totonaca* y *chocha* »; dale bibliografía y le recomienda se informe por Clavigero (232rv, 233v); cf. XVII, 72-80, n.os 95-104. — 2ª. 4 nov. 1786, a Roma: se resiste cortésmente a emprender la bibliografía que le pide L. H.; cf. supra, 90r (244rv).

9) 203r-215v, 221rv, 224r-231v, 234r-238v, 242r-243v [*Correspondencia y otros escritos autógrafos de Francisco Xav. Clavigero*]; siempre de Bolonia y a Cesena, si no se advierte otra cosa.

a) 203r-204v: 20 dic. 1783, carta de respuesta a sus preguntas: *Misiones de la Compañía de Jesús en México* (203v), *palabras mexicanas de las partes del cuerpo humano* (204r). — Publ. parcialmente en XVII, 72-74, n.ºs 96-99. Cit. en Clark, 139; al principio pone « F. 205 » en vez de 203.

b) 205rv: Bolonia 28 junio 1783; ... « No es V. el primero que pide informes sobre este assunto [*lengua mexicana*], ni será el último. Por este motivo me resolví a escribir de una vez lo que me pareció, por no verme necesitado a interrumpir mis tareas con el fastidioso empleo de escribir reglas gramaticales cada vez que algún curioso lo solicite de mí; y así suplico a V. que, en habiéndose servido de esos papeles, me los restituya » (vid. ms. 1/4n). « Vuelvo a decir que no quiero ser citado ni en lo que toca a las noticias del mexicano, ni en lo que mira al paternoster, lo qual no nace de humildad, sino de celo por mi honra, porque no quiero que se me atribuyan los errores que verisimilmente habrá en la impresión. Aun hasta ahora me avergüenzo de uno u otro yerro que se [me] atribuye en el tomo del comercio » (V, 168-183; *Storia della vita dell'uomo*, 5, 4, 21, 3). En un folio s. a. pegado al pie de esta carta varias noticias lingüísticas, publ. parcialmente en Clark, 139.

c) 206r-208v, en 8º: PATER Noster / En lengua *Tarasca*. El padrenuestro (XXI, 116-125, n.ºs 35-49; extractos y notas importantes en Clark, 140-141) en las sig. lenguas de México: *tarasca*, *pirinda*, *totonaca* (306r), *mexicana*, *otomita*, *cora*, *hiauqui* (307r), *tarahumara*, *tubar*, *ópata*, *pima* (207v), *eudeve*, *cochimi* (208r); lista de las partes del cuerpo humano en *mexicano* (306v); numerales en *mexicano* y *otomite* (208v): XIX, 107-110, n.ºs 208-209.

d) 209r-210v, en 8º: [Fr. X. Clavigero:] « *Noticia/ de las Misiones de los Jesuitas de la Prov. Mexicana* »; fragmentos en Clark, 141.

e) 211rv, 212v: 17 mayo 1786, a L. H. « presso Mgr Bufalini, Roma »; correcciones al tomo XVII de H. - Fragmento en Clark, 142.

f) 213rv: 25 agosto 1784; le envía el padrenuestro en lengua *mizteca*, copiado de un manual de oraciones, impreso, recibido de Puebla, probablemente el catecismo de Ripalda trad. a esa lengua por fray Ant. González O. P. (Puebla 1755), n.º 339 de la *Bibliografía esp. de lenguas indígenas de América* por el conde de la Viñaza (Madrid 1892) 159; falta el texto mizteca, que se publicó en XXI, 118, n.º 36. — Liquidación de su historia de México en Cesena.

g) 214rv: 8 mayo 1784; palabras *mexicanas*: « rostro » y « tierra ». Lenguas y naciones de la *Florida*. — Largo fragmento en Clark, 142.

h) 215rv: 9 oct. 1784; liquidación de su historia y correcciones a H.

i) 221rv: 4 enero 1783; sobre el modo de contar de los *cochimies* y *otomies* (XIX, 113, n.º 213; 109-11 n.º 209).

k) 224rv: 3 sept. 1783; envía lista de las « *Lenguas de la N. Española* » (XVII, 75-76, n.º 101); el principal informador para California ha

sido D. Miguel del Barco (ib. 70, n.º 99), el cual no quiere dar la traducción literal del padrenuestro en *cochimi*; de hecho H. no la da en XXI, 125, n.ºs 49-50, pero lo suple con la traducción literal de un largo fragmento de catecismo, ib. 234-236, n.º 316. — Publ. casi por entero en Clark, 142-143; no se ha hallado la carta de Bolonia trad. por H. en XVII, 81-83, n.ºs 105-110.

l) 225rv, 226v: sobre la liquidación de su historia; responde a varias preguntas lingüísticas de Hervás.

m) 227r, 228v: carta de L. H. a Clavigero, Cesena 6 sept. 1783, agradeciéndole la carta del 3 sept. (supra, pieza k); añade una larga lista de palabras (227r-228v), junto a las cuales Clavigero puso la traducción mexicana. Nota de H.: « *Lingue delle terre settentrionali di America: Colonie inglesi, Rainal; Florida, Clavigero; Labrador, [blanco]; Hurones, [blanco]; Algonquina, Hontan* » (228v). — Cit. en Clark, 143.

n) 229rv: 26 agosto 1783: ...« De las lenguas *pima, eudeve, ópata, tarahumara y tubar*, no hai quien pueda dar razón, y así lo que va interpretado destas lenguas, es por mera conjetura mía... De la lengua *hiaqui* no ha quedado más de un viejo, el qual... apenas se acuerda de ella... De la lengua *otomita* no hai más de uno, que está ausente... El de la lengua *cora*, que es también único, ha mudado algo en el padrenuestro de como lo dió el año de 71 ó 72. El único que sabe la *cochimi* es un viejo escrupuloso [Mig. del Barco; vid. supra, pieza k], el qual ha hecho dictamen de no dar el p[adre] n[nestro] traducido a la letra...; lo más que se ha podido conseguir es que ponga con distinción las peticiones como van en el adjunto papel, y que dé algunas noticias de la lengua; cuyo papel suplico a V. me restituya ». Él ha mudado algunas cosas en el padrenuestro en *tubar* (v. XXI, 122, n.º 43).

o) 230r-231v: 8 enero 1780; correcciones a Hervás, V, 171, 173, 176-178. - Resumen en Clark, 143.

p) 234rv: apuntes de H. sobre *cronología grecorromana*, y sobre los *numerales en México*; estos últimos, apógrafos en parte, de ignoto.

q) 235rv: 7 dic. 1782; sobre su *Storia antica del Messico*: « quédese V. con una copia, para que, dándola a leer a los que en esa ciudad me han notado de desafecto a mi nación, se persuadan de mi sinceridad y buena intención »; volverá sobre ello si logra escribir la historia eclesiástica de México.

r) 236rv: billete sin fecha, pero posterior a la carta de 26 agosto 1783, (supra, pieza n) pues le dice que no conseguirá más noticias sobre aquellas lenguas. - Fragmento en Clark, 143-144.

s) 237rv: 14 junio 1783; le envía el padrenuestro en diez lenguas, sin especificar; deben de ser las de XVII, 113ss, n.ºs 33ss. « Yo pienso publicar un *Saggio sulle lingue americane* ». Le ruega que no le cite. — Fragm. en Clark, 144.

t) 238rv: 30 julio 1783; imposible dar la interpretación literal en las diez lenguas, por falta de sujetos; él mismo, conjeturando, ha « in-

terpretado una parte en las lenguas *pima*, *eudeve*, *ópata* y *tubar* ». — Fragmento en Clark, 144.

u) 242r-243v: 26 enero 1780; importante y larga carta sobre el calendario mexicano (cf. *Storia antica del Messico*, II, Cesena 1780, 56ss); algunas notas de Hervás (243r). - Citado en Clark, 144.

10) 245r-252r: [*Apuntes varios autógrafos de L. Hervás*] sobre lenguas de la *América septentrional* (245r), *China* (246r) *Persia* (248v), *Canadá* (249rv), *Isla de los Amigos* (250r), *koriacos* (250v), *Isla de Sandrogel* (251r). — 245v, esbozo autógrafo de un contrato en nombre del marqués Ghini; 247v, traducción de *sic luceat* en varias lenguas nórdicas, texto apógrafo de ignoto; 248r, cuentas de mons. R[overella]; 250v, ejercicios de latín por mano infantil.

11) 253r-354v: [*L. Hervás: Vocabularios, en borrador*]; se entiende que son italianos y autógrafos si no advierto otra cosa. Idiomas *mallés* (253ac, 258r), *irlandés* (253bd, 257r, 258rv), *árabe* (254rv), *hebreo* (254r-255r), *fenicio-persa-egipcio* (254r), *japonés-chino-griego-etrusco* (254r), *galés* (259r-260v, letra de Mss. Piozzi, como ms. 1/2r; lista « acqua », « anima », etc. y subsidiarias), *bisaya*, *tagalo-malayo* y de *Palaos* (262r-269v parte en español), *malabárca-moraindostana-talinga-Palaos* (270r-271v, serie como 259r), *manchú* (272v), lenguas *mogólicas* (273rv), *copto* (274rv), numerales de XX, 239, n.º 203 (275rv), *varios* (276rv en esp.), *antillano-paleogermánico* (277rv serie como 259r), *congo* (278rv), *mozo* (279r-285v, en esp., sin concluir, lista primera del amanuense del L. H.), *español-francés* (286v-354v, olim ff. 49-117, todo apógrafo). - Apuntes varios de L. H. en ff. 255v, 256r (256v, dirección epistolar a L. H. sin nombre de ciudad; 257v, id. a Roma), 261r, 262r (262v, 263r, 264r, direcciones epist. a mons. Rovarella, Roma), 271r, 272rv.

4.

Vat. lat. 9803.

Vol. en folio (hojas de varios tamaños); 258 ff. numerados posteriormente con tinta. — 1r, apógrafo, en tinta: « *Carte diverse in lingua Spagnuola / relative alla Cronologia, e / Filologia. /* » da verificarsi = ». — Autógrafos y apógrafos, en italiano, español y latín, según se advertirá en cada caso.

1) 2r-184v: [*Elementi grammaticali*], complementarios de los del ms. 1/4.

a) 2r-26v: « *Irlandese* », título aut. de L. H. en los ff. 1r y 7r. 2r-6r: resumen italiano de la gramática irlandesa, sin numeración de párrafos; puesta en limpio por un copista distinto de los dos del ms. 2. 7r-12v: primera redacción de la gramática anterior, con correcciones, todo de la misma mano del ms. 2, 119v-121v. - Su fuente principal debe de ser el escrito siguiente. — Vid. XX, 84-99, n.ºs 108-114.

13r-26v: « Elementi Grammaticali della lingua Irlandese »; L. H. añadió: « del Sig. Carolo Oconor per l'ab. Hervás »; todo lo restante, apógrafo, en italiano, probablemente del mismo Charles O'Connor. Este debe de ser el nieto del homónimo historiador (cuyas *Dissertations on the history of Ireland*, Dublín 1766, cita H. en XVII, 177-178, n.ºs 295-296) fundador que fué de la colección irlandesa que poseían en Stowe los marqueses de Buckingham, y que actualmente se conserva en el British Museum (vid. Edw. J. L. Scott, prólogo al *Catalogue of the Stowe MSS. in the Br. Mus.*, I, Londres 1895, pp. II-IV; el rev. Ch. O'Connor (1764-1828) estuvo en Roma por los años 1784-1787 (vid. la carta, perdida, cit. en XVII, 246, n.º 480, donde H. los confunde a entrambos) y entonces sacó varios extractos de mss. vaticanos, conservados en el Br. Museum, ms. Stowe 1054 (ib., 677-678); sus obras más importantes son un primer catálogo de los mss. de Stowe, y, sobre todo, sus *Rerum hibernicarum scriptores veteres*, I-IV (Buckingham-Londres 1814-26).

b) 27r-53r: [*Linguae nórdicas*]. 27rv: « *Lingua/ teutoni/ca...* »; título aut. al margen, en lápiz; extractos autógrafos, en latín e italiano, sacados de O. RUDBLEKS *Atland eller Manheim...*, *Atlantica sive Manheim vera Japheti posterorum sedes* (Upsala 1679).

28r-29r: *Danica literatura antiquissima, vulgo gothica dicta, luci reddita opera Olai Wormii* (Copenhague 1651), extractos autógrafos en latín.

30r-33r: *Edda Saemundar hinns Fróða... Edda rhythmica seu antiquior* (Copenhague 1787), extractos autógrafos en castellano. 33r: « Wormio, en su *Literatura russica* [!], p. 160, pone un índice de palabras poéticas de los teutones; se pondrá con las del Edda en el poligloto »; pero no están en XX.

33v-39v: extractos autógrafos, en castellano, de las siguientes obras: P. H. MALLET, *Mónumens de la mythologie et de la poésie des celtes et particulièrement des anciens scandinaves*, Copenhague 1756 (33v); *Hervarsaga ok Heiðrekskongs, hoc est, historia Hervöræ et regis Heiðreki, quam ex mss. versione latina, lectionibus variantibus, illustravit Stephanus Biörnsonis*, Copenhague 1785 (33v-34r); P. H. MALLET, *Introduction à l'histoire du Danemarck*, Copenhague 1755 (34r); *Scriptores rerum danicarum mediæ ævi...*, quos collegit Jacobus Langebek, I-V, Copenhague 1772-83 (34v-35r); de otros muchos autores de los siglos XVII y XVIII sobre la historia y la lengua de Dinamarca, Islandia, Noruega, Suecia, Laponia, Finlandia, islas Orcadas, pueblo cimbrío, etc., toma L. H. más sumarias notas bibliográficas.

40r-47v: extractos autógrafos más antiguos, en italiano, de G. HICKES - H. WANLEY, *Antiquæ literaturæ septentrionalis libri duo* (Oxford 1705).

48r-52r: « Danese », esquema autógrafo, en italiano, de la conjugación de los verbos, que quedó sin llenar con las correspondencias danesas.

53r: Carta autógrafa de L. I. Thjulen a L. H.: « Stimatissimo signor abate, Ho cercato favorirla il meglio che ho potuto; non vorrei

vi fusse corso qualche errore, ciocchè sarebbe facile dopo diecesette anni che sono fuori della Svezia e senza libri e esercizio alcuno della lingua. Non ho però mancato di diligenza. Se vaglio in altro, mi comandi, restando suo devot., obl. servo, Lorenzo Ign. Thjulen ». Vid. infra, ff. 132r-149v.

c) 54r-65v: « *Lengua albana, o epirotica* », borrador autógrafo y en español, sin alusión alguna a las fuentes; párrafos sin numerar. Comienza: « Desde el número 521 se trató de la lengua albana, llamada también epirotica, y de los países en que se habla... » 57v, dirección epistolar a L. H., Colegio romano.

d) 66r-69r: estudios comparativos autógrafos entre varias palabras españolas y las correspondientes *ilíricas, suecas, inglesas y alemanas* (66r); otras palabras castellanas y su traducción al *croata, bohemo, moravo húngaro* (=eslovaco), *polaco* (67r) y *ruso* (68v). — 69r, carta de la señora E. G. K. a L. H., sin lugar ni fecha, en español con posdata italiana, sobre la palabra « hierro » en las lenguas germánicas.

e) 70r-78r: « *Abrege de la Grammaire/ Polonoise de Kopczyński; pour ['] le / Comte Potocki/ Giovanni* »; todo apógrafo y en francés; probablemente resumen hecho por el conde Juan Potocki de la obra de Onofre Kopczyński, *Essai de grammaire polonaise...* (Varsovia 1807).

f) 79r-84v: « *Abrege de la grammaire Ilirico-Dalmate* », de la misma letra de los ff. 70r-78r; L. H. añadió: « de Babych » para precisar que los datos están tomados de TOMA BABIČ, *Prima grammaticae institutio pro tyronibus illyricis accomodata*, cuya segunda edición es de Venecia 1745.

g) 85r-87v: « *Grammaire Croate* », título añadido por L. H. a un texto francés de la misma letra que los dos anteriores. Falta la fuente bibliográfica.

h) 88r-89r: « *Grammaire Boheme de Pohl* », título de L. H.; texto francés como los tres precedentes, sacado de J. W. POHL, *Grammatica linguae bohemicae, oder die böhmische Sprach-Kunst* (Viena 1756, 2ª ed. ib. 1783).

i) 90r-91v: « *Grammatica Portoghese* », toda autógrafa de Hervás, y en italiano, dividida en 43 números marginales. No se precisan las fuentes bibliográficas.

k) 92r-93v: « *Gram.^{ca} Franco-Teotisca nell'antichità settentrionali*, idem, pero sin numeración marginal. — Cf. XVIII, 144, n.º 184.

l) 94r-107r: « *Brevi Elementi della Grammatica/ Schiavona* », en italiano, sin numeración de párrafos. Letra del mismo amanuense del ms. 2, 119r-121v. Palabras a dos columnas, la derecha en italiano y la izquierda en « *schiafone* » (94r-100r) o « *ilírico* » (100v-107r). Ninguna alusión bibliográfica.

m) 108r-121r: « *Abrege de la grammaire/ Esclavonne de Relkovicch* » en francés y por la misma mano que los ff. 70r-89r; fundado en

M. A. RELCOVICH, *Nova Slavonska, i Njmacska Grammatika. Neue Slavonisch- und Deutsche Grammatik...*, cuya 3ª ed. es de Viena 1789.

n) 122r-123v: « *Gram.^{ca} Belg.^{ca}* », toda autógrafa de L. H., en italiano, dividida en 36 párrafos. No se indican las fuentes. - 123^{rv}, nota apógrafo sobre los predios de Alcázar y La Targa, en la frontera lusoleonesa, durante los siglos XII y XIII; con el epígrafe: « Agurleta en sus manuscritos »; este asunto corresponde a la obra de L. H. que está al final de este mismo ms., y más precisamente al f. 221v; el f. 256rv es de la misma mano que éste 123^a.

o) 124r-131r: « *Gram.^{ca} Ungara* », toda autógrafa de Hervás, sin división en párrafos. Comienza así: « Il gesuita P. Paolo Pereszlenyi pubblicò in Tirnavia l'anno 1682 la grammatica ungara in idioma latino; eccone il compendio ». Se refiere a la *Grammatica linguae hungaricae* de dicho autor.

p) 132r-149v: « *Elementi grammaticali delle lingue Inglese, Tedesca e Svedese* », título autógrafo; sin numeración marginal. El texto de 132r a 137v generalmente a tres columnas, una para cada lengua; las dos primeras del mismo Hervás; de 138r a 146v, las conjugaciones a cuatro columnas (precede el paradigma italiano), las tres primeras del amanuense del ms. 2, 119r-121r. Siguen los adverbios (147rv) y preposiciones (148r), más « Trasposizioni, ed idiomatismi » (148v-149r). El texto sueco es siempre autógrafo de Thjulen: vid. supra, f. 53r. - En el f. 149v L. H. anotó: « Grammatica e dizionario », pero el diccionario no aparece. — 150r, final de unas notas sobre la gramática hebrea de Hervás, autógrafas de Joaquín Ochoa; vid. infra, piezas s y x.

q) 151r-152r, 154rv, 156v: ...« *Toscano, Siciliano ant.^o, Bascuenze, Castellano* », listas de correspondencias a cuatro columnas; apógrafo, con añadiduras de L. H., quien anotó el nombre del colaborador, « D. Juan Tomas Zuazagoitia » (152r), e intercaló dos páginas con palabras vascas (153rv), y tres (155r-156r) de extractos del *Dizionario siciliano italiano latino* del P. Michele Del Bono S. I. (3 voll. Palermo 1751-54; 2ª. ed. 4 voll. ib. 1783), donde se ven frecuentes añadiduras de Zuazagoitia. - Es el fundamento de los estudios comparativos de H. en XVII, 200-233, n.ºs 330-456, principalmente pp. 220-230.

r) 157rv: « *Lingua Kanara, o Kanarina* », título de L. H. a un texto portugués con los nombres de los meses, días y números (XIX, 134, n.º 274) en aquella lengua índica (157r), más los adverbios de lugar y de tiempo.

s) 158r-163v: Joaquín Ochoa: advertencias sobre el resumen gramatical de la lengua hebrea hecho por L. H. (infra, 167r-184v); constan de una carta de envío, Forl 18 agosto 1784 (158rv, 159v) y de las notas o reflexiones (160r-163r), las cuales terminan en el f. 150r, supra.

t) 164r-165v: Cuadros comparativos de palabras en lenguas del *Extremo Oriente*.

u) 166rv: Lista (autógrafa de L. H.) de las palabras « acqua, anima, animale ».. del vocabulario poliglota (XX, 163-219), más las voces

complementarias « piccolo »..., « tremare »..., « soffiare »..., y los numerales, con sus correspondencias en la « *Lengua vulgar de Liege* »; la mayor parte de las palabras quedan sin llenar; algunas están traducidas por un anónimo belga. El primer epígrafe de Hervás (166r) aparece tachado; decía: « Se desidera sapere la nazione e provincia e patria del tartaro, e che in tartaro si mettano le seguenti parole ».

x) 167r-184v: « *Lingua Ebraica* », primer borrador de Hervás, muy corregido por él mismo, y con amplias acotaciones marginales de Joaquín Ochoa, del cual se incluyen, además, las piezas siguientes: una larga carta a L. H., Cesena, de Forlì 6 diciembre 1783 (173rv, 176rv); nuevas advertencias (174r-175r) enviadas junto con otra carta del 10 de enero 1784 (175rv); el padrenuestro en hebreo pero con caracteres latinos (177r) en el recto de una dirección epistolar autógrafa de L. H. « Al Signore Abbate/ Don Emmanuele Calaorra / Forlì » (177v); otra carta de Ochoa a Hervás, de 4 junio 1783 (178rv).

2) 185r-258v: « *Situacion, estension, y limites de la primitiva/ Celtiberia, y de las tres diocesis ecles. cas en ella/ comprendidas con respuesta a la censura, que en el año pasado de 1805 se ha publicado/ del opusculo impreso el año de 1801 e intitulado/ " Preeminencias, y dignidad, que en la orden/ militar de Santiago tienen su Prior eccl. co/ y su casa matriz. "* » Obra de L. H. » [sic] (186r), título autógrafa, como toda la obra (187r-255r), que es un primer borrador muy corregido y desordenado, con algunos mapas (207r, 248r, 249r, 255r) y diseños (250r, 252r, 253r, 254r). 185r, nota apógrafa: « El tomo de la/ Celtiberia/ entrado a España »; realmente el original en limpio lo poseía, como se ha dicho ya, Fermín Caballero (*Abate Hervás*, 161-168). Algunas páginas de este ms. de Roma tienen aportaciones históricas de tres manos: 1ª. ff. 217rv, 223rv; 2ª. ff. 257r-258v; 3ª. f. 256rv, la cual es la misma del f. 123ª rv, supra. — 196r, carta española de Th. Ichichènkovizzch (?) a L. H. (?) sin lugar ni fecha.

5.

ARCHIVIO DI STATO

Ms. 229/44, ff. 312-329.

Opúsculo en folio; portada con título posterior (312r), más 17 ff., autógrafos en su mayor parte.

Borrador de Hervás intitulado: *División primitiva del tiempo entre los bascongados usada aún por ellos* (313r); título primero: ...« los cuales aún la usan », corregido. Fechado en Roma, 1º. de enero 1808. Estudiado y publicado cuidadosamente por J. de Olarra (vid. supra, nota 16).

6.

BIBLIOTECA NAZIONALE

Ms. gesuitico 1074.

Grueso volumen en folio, sin foliar, formado por dos obras distintas:

1) Borradores y apuntes para el tratado *Doctrina y práctica de la Iglesia en orden a las opiniones dogmáticas y morales*, conservado en limpio en el ms. 108 en la Biblioteca universitaria de San Isidro, Madrid (2 vols. en un solo tomo); v. Zarco Cuevas, pp. 75-77, n.º 98. El ms. de Roma, f. [1r], lleva el título tardío e inexacto: « *Dottrina/ della Chiesa/ in defensione opinionum dogmaticarum / opus L. Hervas, Hispani, / idiomate hisp. compositum* ».

2) Estudios en borrador, autógrafos del ex jesuita mexicano José Lino Fábrega, sobre los antiguos códices mexicanos conservados en Roma (cf. URIARTE-LECINA, II, 554-555), con adiciones de Hervás sobre América y el Oriente; algunas hojas contienen direcciones epistolares a Fábrega. Serían materiales para la preparación de su obra *Primitiva población de América y explicación de insignes pinturas mejicanas históricas, desde el diluvio universal hasta el año 1548 de la era cristiana; mitológicas, desde la creación del mundo; rituales y de calendarios, templos, sistemas mundanos y tributos*, en 4 vols., adquiridos en 1846 por la Biblioteca nacional de Madrid; v. FERMÍN CABALLERO, 144-147, quien ya en su tiempo (1868) advertía que esos tomos se habían extraviado; el actual conservador de manuscritos, don Ramón Paz, me escribe el 4 de mayo 1951 que han de darse por definitivamente perdidos.

Otros mss. de Hervás conservados en la Bibl. naz. Vittorio Emanuele II (gesuit. 1071-1073, 1075-1078, y A. 20) no tienen relación directa alguna con la lingüística ni con la etnografía americana.

INDICES

Las páginas se refieren al estudio introductorio. Los mss. van citados por números arábigos en cursiva. Los números romanos se refieren a los tomos de la *Idea dell'universo*.

I. COLABORADORES DE HERVÁS

Será fácil hallar sus datos biobibliográficos en las sigs. obras: J=J. JOUANEN, *Hist. de la C. de J. en...* Quito, II (ib. 1943); L=S. LEITE, *Hist. da C. de J. no Brasil*, VIII-IX (Lisboa-Río 1949); S=C. SOMMERVOGEL; UL=J. E. DE URIARTE - M. LECINA, *Biblioteca...*; VU=R. VARGAS UGARTE, *Jes. peruanos desterrados a Italia* (Lima 1934). — El * indica los colaboradores no jesuitas.

- Abarizqueta, J. (Cast.): 1/4 ii.
 Aguilar, F. X. (Quito), J, 723: 3/3 s.
 Alava, Ag. (Chile), S, I, 117: XVII 17, XVIII 16.
 Alegre, F. X. (Méx.), UL, I, 99: p. 63; 3/8 o; XVII 72-80.
 Almirón, Fr. (Parag.): 3/3 c; XVII 38, XIX 98-9.
 Alustiza, Ju. (Cast.): 1/4 ii; XVII 200-33, XXI 210.
 Andrés, Ju. (Arag.), UL, I, 204: 3/3 h.
 Anónimos S. I.: 1/2 bb, 4 b q cc; XVII 9 12-3 25-7 29 33 37 41-2 46 48-9 59 108-9 236, XVIII 90, XIX 94ss, XXI 59 68 77 102 112 119.
 Aponte, Man.: vid. Rodríguez Aponte.
 Araoz, Ju. Nic. (Parag.): XVII 32.
 Arnal, Man. (Parag.), UL, I, 306: XVII 45.
 Arriaga, Blas (Méx.), UL, I, 322: XXI 116.
 Arto, Román (Parag.), UL, I, 320: 3/3 c; XVII 39.
 Azevedo, Man. de (Port.), S, I, 721: 3/3 f.
 Bahamonde, J. (Quito), J, 726: 3/3 s; XXI 29.
 *Baraona, Tot: p. 66; 3/2 a-c; XVII 76, XXI 226-7.
 *Baske, Raf.: XXI 222.
 Bazterrica, F. X. (Cast.), UL, I, 450: 1/4 ii.
 Beovide, J. de (Cast.), UL, I, 461: XVII 201 219.
 Blanco, Al. (Perú), UL, I, 489: XVII 56.
 Borrego, Ju. (Perú), VU, 203: 1/4 f. 90rv, 3/3 h q; XVII 57, XXI 91-2.
 *Boskovics, Pe., OFMConv.: 2/2 b.
 Burges, Fr. (Parag.): 3/3 c s; XVII 40, XXI 105.
 Burriel, Ant. (Toledo), UL, I, 604: p. 63; 3/8 h; XVII 199.
 Bustillo, Ant. (Parag.): 3/3 h q.
 Camacho, Andrés (Quito), J, 727: 3/3 c; XXI 107-8.
 Camaño, Joaq. (Parag.), UL, II, 58: p. 63, 65-9; 1/4 b f, 3/3 a-ee, 7 a; XV 116 ss, XVII 18-21 23 25-6 31 33-4 40-2 44-7 54 64-5, XIX 92, XXI 100 104.
 Cantón, Pe. (Méx.), UL, II, 82: XVII 81-3.
 Cardiel, J. (Parag.), UL, II, 114: XVII 18, XVIII 45.
 Cáseda, Pe. Xav. (Filip.), UL, II, 152: 1/4 q.
 Clavigero, F. X. (Méx.), UL, II, 245: p. 61, 63, 65-7; 1/4 n, 2/2 a, 8 c, 3/9; V, 157 169, XVII 10 72-4, XIX 92, XXI 59 121-2.
 Colazo, Man. (Méx.), UL, II, 261: p. 63; 3/8 i.
 *Cucagni, Luigi: XVII 176.
 Chomé, Ign. (Parag.), UL, II, 334: XVII 47.
 Del Río, J. Ign. (Perú), VU, 219: 3/3 I.
 Díaz, Ant. (Cast.), UL, II, 409: XVIII 92.
 Diosdado Caballero, Raim. (Toledo), UL, II, 425: p. 63; 3/8 c; XVII 55, XIX 160-1, XX 166 ss, XXI 64 93 98.
 Duran, Man. (Parag.): 3/3 c; XVII 44.
 Eligio: 3/8 g; cf. XVII 194 ss.
 Fàbrega, J. Lino (Méx.), UL, II, 554: p. 67; 1/4 n, 6/2; XXI 67-73.
 Fernández, Seb.: 3/3 p.
 Fernández del Barco, Mig. (Méx.), UL, II, 351: p. 62, 66; 3/9 k n; XVII 74 81, XXI 125 235.
 Ferragut, J. (Parag.), UL, II, 583: XVII 33 38.
 Ferraz, Man. (Malabar), S, III, 545, y IX, 312: 1/4 x.

- Ferrer, Ign. (Chile), *UL*, II, 588: XV 123-4, XVII 17.
- Fonseca, Ant. (Brasil), *L*, VIII, 242: 1/4 a; XVII 26.
- Fornieri, G. M. (N. Reino), *S*, III, 891: p. 67, 69, 71; 1/4 m, 3/7 a; XVII 49 51, XIX 106.
- *G. K., E.: 4/1 d.
- *Galata, Paolo: 1/2 x; XXI, 184.
- García Martí, J. (Parag.), *S*, III, 1217: p. 63; 3/8 l; XVII 15 17.
- García y Torres, Fr. (Filip.), *S*, III, 1223; 1/4 q; XVII 94-5 99 141; XIX 141, XXI, 80.
- *Geraci, Stan. M.: p. 63; 3/8 b.
- Giliij, Fil. Salv. (N. Reino), *S*, III, 1415: p. 61, 63, 67, 69, 71; 1/4 b h-m, 3/3 g h, 7; XVII 10 48-51 53 65, XVIII 80-2, XIX 92, XXI 66-7 110.
- *Giorgi, Ag. Ant.: 1/4 bb, 3/8 k.
- Gomes, Fr. (Brasil), *L*, VIII, 268: p. 63, 72; 3/8 d; XVII 26.
- Gómez, Xav. (Méx.), *S*, III, 1557: XVII 74.
- González, Alf. (Filip.): XIX 139.
- González, Diego (Parag.): 3/3 h.
- Guevara, J. (Parag.), *S*, III, 1923: V 157.
- Guillén, Ant. (Chile): XVII 17.
- Gustà, Fr. (Arag.), *S*, III, 1962: p. 63; 2/1 a, 3/8 n.
- Hospital, Ju. (Quito), *J*, 734: V 157.
- Ibarzábal, Man. (Cast.): 1/4 ii.
- Iraizos, Ju. Man. (Perú), *VU*, 210: 3/3 c; XXI 61 63 90-1.
- Jolis, J. (Parag.), *S*, IV, 812: 3/3 c; XVII 40, XIX 97-8.
- La Fuente, Bern. de (Filip.), *S*, III, 1052: p. 66; 1/3 q, 3/3 p q; XVII 95 97 99 100, XXI 128.
- La Fuente, Man. de: 1/2 e.
- Lampurlanes, Plác. (Filip.): 3/3 i k l s; XVII 94 102-3.
- Lanzi, Luigi (Romana), *S*, IV, 1500: XX 111 115.
- *Laudanski, Fr., OFMConv.: 1/4 gg; XVII 159, XIX 121, XXI 82 168.
- Legal, Fr. (Parag.), *S*, IV, 1658: p. 72; 1/4 a, 3/3 c; XIX 95-6, XXI 95-7.
- León, Man. (Perú), *VU*, 212: XVII 56.
- López, Ju. Fr. (Méx.), *S*, IV, 1949: XVII 11.
- Lubián (Llubiá), Roque (N. Reino): 3/7 c k; XXI 67.
- Luque, Ju. (Chile): XV 123, XVII 17.
- *Mantegazza, Gaet., barnabita: 1/2 z; XVII 112, XIX 146, XXI 80 135-6.
- Mateu, Jaime (Méx.): XXI 123.
- Miguel, Ant. (Filip.): 1/4 q.
- *Moklus, Isidoro: XXI 221.
- Molina, Ju. Ign. (Chile), *S*, V, 1165: p. 62; XV 29.
- Montero, Ign. (Andal.): p. 63; 3/8 f; XVII 187.
- Montes, Joaq. (Perú), *VU*, 214: XVII 55.
- Navalón, Fr. (Parag.): XVII 39, XXI 66 105-6.
- Navàs, Mig. (Parag.): 3/3 h.
- *O' Conor, Ch.: p. 66; 4/1 a; XVIII 84, XXI 203.
- Ochoa, Joaq. (Toledo), *S*, V, 1862: 4/1 s.
- *Onorati: 1/2 bb.
- Ossuna, Ju. de (Andal.), *S*, V, 1978: p. 63; 3/8 k.
- Padilla, J. (N. Reino): p. 67, 69; 1/4 l; XVII 51-2, XIX 106.
- Pagès, J. (N. Reino): V, 157.
- *Paolino da S. Bart., C. D.: 2/2 b.
- Patzl, Narc. (Parag.), *S*, VI, 370: 3/3 c; XVII 32, XXI 229-30.
- Pedro Gómez, Ant. de: 3/3 t.
- Peleya, Ju. (Parag.): 3/3 l.
- Peña, Cipr. (Quito), *J*, 741: XV, 29.
- Peramàs, Man. J. (Parag.), *S*, VI, 482: 3/3 h.
- *Piozzi, Misses: 1/2 r, 3/11.
- Ponce, Pascual (Perú), *VU*, 217: 3/3 q.
- *Potocki, Ju.: 4/1 e-h m; XX 44 65 132.
- Quintana, Alb. (Perú), *VU*, 218: XVII 56-7.
- Río, Ríos: vid. Del Río.
- Rioseco, J. (Perú), *VU*, 219: XVII 57.
- Rodríguez, Crist. (Parag.): XVII 31.
- Rodríguez, Dom. (Méx.): p. 67, 71; 1/4 p; XVII 74.
- Rodríguez Aponte, Man. (Filip.), *UL*, I, 225: 1/4 q; XVII 141.
- Rovoredo, T. (Parag.): 3/3 c; XVII 32, XXI 101-2.
- Royo, Ju. Estan. (Perú), *VU*, 219: XVII 10-1 57.
- Rubio, Martín (Parag.): 1/5, 3/3 u.
- Salazar, Melq. (Toledo), *S*, VII, 457: 2/1 a.
- Sánchez Labrador, J. (Parag.), *S*, VII, 539: p. 67, 69; 1, f. 88r, 1/4 g, 3/3 c; XVII 40-4, XIX 99, XXI 66 106.
- Sánchez Murciano, J. (Parag.): 3/3 n.
- Sandoval, T. (Méx.): p. 67; 1/4 o; XVII 74 80, XIX 109-10, XXI 73 120.
- Sarmiento, Nic. (Perú), *VU*, 221: XVII 56.
- Silva, J. de (Andal.), *S*, VII, 1209: p. 63; 1/2 n, 4 ff, 3/8 a; XIX 153, XXI 81-2 160-3.

- Silvestri, G. M. (Filip.): 1/2 i; XXI 211.
 Stengel, F. X. (Filip.): 3/3 i s.
 Tentori, Crist. (Andal.): 2/1 a; XXI 166ss.
 Termeyer, Raim. de (Parag.): p. 67, 69, 70; 1/4 f, 3/3 s; XVII 40, XIX 99, XX 223, XXI 66 105.
 Thjulen, J. Ign., S, VII, 1973: p. 63, 66; 3/8 m, 4/1 b p; XVII 168.
 Tiraboschi, Gir. (Milán), S, VIII, 34: 3/3 h.
 *Tobia Giorgio: 1/2 aa; XXI 177.
 Toderini, G. B. (Milán), S, VIII, 57: XX 65.
 Tornos, Ju. Ant. de (Filip.), S, VIII, 104: p. 66; 1/4 q, 2/1 a; V 157, XVI 139, XVII 94 96-7 119 140, XIX 136.
 *Traversi: 2/1 a.
 Uriarte, Man. (Quito), J, 747: 3/3 s.
 Valdés, Man. (Toledo): 3/8 h.
 *Valencey, Ch.: XVIII 3 84-90, XX 127-8, XXI 44.
 Vargas, Joaq. (Perú), VU, 224: XVII 57.
 Valasco, Ju. de (Quito), J, 748: 2/1 a, 3/3 b y aa; XVII 25 59 63-4 66 69-71, XIX 92.
 Vigil, Álv. (Andal.), S, VIII, 744: p. 63; 3/8 e; XVII 121 127 132 151-2.
 Villiani, Onofr. (Rom.), S, VIII, 785: 1/4 s; XVII 109-12, XXI 134-5.
 Vitorica, Ant. (Filip.): 1/4 q.
 *Zaragoza, Mig., O. P.: p. 66; 3/2 a-c; XVII 76.
 Zuazagoitia, Ju. T. (Cast.): 4/1 q; XVIII 65.
 Zúñiga, Man. de (Andal.): 1/2 b; XVIII 72.

II. NOMBRES LINGÜÍSTICOS Y GEOGRÁFICOS.

Los nombres de lenguas y dialectos van en minúscula; aquellas en género femenino, éstos en masculino.

- abipona: p. 67, 70, 71; 1/4 c n s t y.
 África: p. 64, 65; 2/2 b.
 aimara: p. 65; 2/2 b; 3/3 q, 7 c k.
 algonquina: p. 65.
 América: p. 60, 62-72; 1/4; 2/1 a, 2 b; 3/7 l, 8 c, 9 f m s.
 América central: 3/10.
 América del Norte: p. 63, 65.
 América del Sur: p. 63, 69; 3/3 a d h i k aa dd, 5, 7 g.
 Amigos, Isla de los: 3/10.
 albanesa: p. 66; 1/2 x; 4/1 c.
 alemana: p. 66; 1/1; 2/2 b; 4/1 d p. — Vid. alemánico, Sette Comuni, suizo.
 alemánico: 1/2 a.
 algonquina: 3/9 m.
 anglosajona: 1/2 a, 2/2 b. — Vid. inglesa.
 árabe: 2/2 b; 3/8 a c e, 11.
 árabe-egipcio: 1/2 k.
 árabe-indostánico: p. 66; 1/4 bb; 3/11.
 araucana: p. 65, 67, 69; 1/4 a; 2/2 b; 3/3 q, t; 3/8 l.
 armenia: 1/2 y, 4 dd; 3/8 k.
 Armenia: 2/2 b.
 Asia: p. 64-5; 2/2 b.
 ava: vid. birmana.
 azteca: p. 65, 67-9; 1/4 n; 2/1 a; 3/3 q, 8 o, 9 a g m.
 Babel: 2/1 c; 3/8 e.
 Babilonia: 2/1 a.
 babilonia: 2/2 a.
 barmana: vid. birmana.
 basca, bascuence: vid. vasca.
 belga: vid. flamenca.
 bereber: 2/2 b.
 betoi: p. 65, 67, 69; 1/4 l; 3/3 q t.
 birmana: 1/2 z, 4 s; 2/2 b.
 bisaya: 1/4 q; 2/2 b; 3/3 q; 3/11.
 bohema: vid. checa.
 Bolivia: 1/4.
 boloñés: 1/2 h.
 Brasil: 1/4 b; 2/1 a; 3/3 f.
 bretona: 1/2 q; 2/2 b; 3/7 h.
 caaiguá: 3/3 aa, cacchi: vid. kacchi.
 Cafrería: 3/8 c.
 cajubaba, cayubaba: 3/3 t.
 Calabria: 3/8 b.
 caldea: 3/8 c e.
 California: 1/2 dd.
 Canadá: 1/2 cc; 2/2 b; 3/10.
 canadiense: 1/2 cc; 2/2 b. — Vid. hurona.
 Canarias: 3/8 a e.
 canarina: p. 66; 1/4 z; 4/1 r.
 Capul (Marianas): 1/4 r; 2/2 b.
 caribe: 2/2 b; 3/7 k m. — Vid. antillana.
 castellana: vid. española.
 catalana: 1/2 g. — Vid. valenciano.
 Cayena: 2/2 b.
 Ceilán: 1/1.
 Celtiberia: p. 64; 4/2.
 céltica: 2/2 b; 4/1 b.
 célticas, lenguas: 3/8 f.
 cerros: 3/3 t.
 cimbría: 1/2 a; 4/1 b.
 cingara-italiana: 1/2 u.
 cingara-tudesca: 1/2 u.
 cocama: 3/3 t.
 cochimi: p. 65; 3/9 c q, 9 i k n.
 conga, congolea: 2/2 b. — Vid. kacongá.
 Congo: 3/8 c.
 copta: 1/4 dd; 2/2 b; 3/8 e k, 11. — Vid. etiópica.

- cora: 3/9 c n.
 croata: 4/1 d g.
 curdistana: 2/2 b.
 Cuzco: 3/8 n.
 Chaco: 3/3 c.
 checa: 1/2 o; 4/1 d h.
 Chiapas: 3/2 a.
 Chile: 3/8 l.
 chilena: vid. araucana.
 China: 1/4 q r s; 2/1 a; 3/4, 10.
 china: 1/2 f, 2/2 a b; 3/11.
 chincheo: 3/4.
 chiquita: p. 65, 67, 69; 1/4; 3/1, 3 c d e i m q r t u x aa.
 Chiquitos: 3/3 a c.
 chocha: 3/8 o.
 dalmata: 2/2 b.
 danesa: 1/2 a d; 4/1 b.
 dánica: vid. gótica.
 Darién: 2/2 b.
 Dinamarca: 4/1 b.
 dinamarquesa: vid. danesa.
 Durazzo: 1/2 x.
 edda: 4/1 b.
 egipcia: 2/2 a b; 3/11.
 Egipto: 1/1; 2/1 a.
 epirótica: vid. albanesa.
 erse: 1/2 s.
 Escandinavia: 4/1 b.
 Escocia: 1/2 s.
 eslavas, lenguas: p. 66; 2/2 b; 3/3 y; 4/1 d.
 eslovaco: 4/1 d.
 esloveno: vid. ilírico.
 española: 1/1; 3/3 i r, 8 f g, 11; 4/1 q.
 etiópica: 1/2 x aa, 4 dd; 2/2 b; 3/8 e. — Vid. copta.
 etrusca: 1/2 g; 3/8 a; 3/11.
 eudeve: 3/9 c n t.
 Europa: p. 64, 65; 2/2 b.
 eyhayege: vid. mbayá.
 Fenicia: 2/1 a.
 fenicia: 2/2 b; 3/11.
 Filipinas: p. 66; 1/4 q.
 finlandesa: 1/4 ff.
 Finlandia: 4/1 b.
 fino-ungrias, lenguas: p. 66; 1/4 ff.
 flamenca: p. 66; 1/2 a e; 4/1 h. — Vid. holandesa.
 Florida: 3/9 m.
 francesa: 1/1, 2 h; 3/11.
 franco-teotisca: p. 66; 4/1 k.
 galesa: 1/2 r; 2/2 b; 3/11.
 gallega: 1/2 e. — Vid. portuguesa.
 germánica antigua: 3/11.
 germánicas, lenguas: 2/2 b. — Vid. nórdicas.
 georgiana: 2/2 b.
 gótica: 1/2 a; 4/1 b.
 grandónica: vid. sánscrita.
 Grecia: 2/1 a, 2 a; 3/8 a, 9 p.
 griega: 2/2 b; 3/8 h, 11.
 griega moderna: p. 66; 1/4 hh; 3/8 a.
 griego sículo: 1/2 p.
 griego-valaco: 1/4 bb.
 grisona: vid. retorrománica.
 guaicurú: vid. mbayá.
 Guajiros: 2/2 b.
 guaraní: p. 65, 67, 69, 71-2; 1/4 b; 2/2 b; 3/3 a c h k q t, 8 c. — Vid. tupí.
 Guatemala: p. 66; 3/2.
 guenoa: 3/3 a t.
 hebrea: p. 66; 2/2 a; 3/3 i, 8 a c e h, 11; 4/1 s x.
 hiaqui: 3/9 c n.
 holandesa: 1/2 f. — Vid. flamenca.
 homagua: vid. omagua.
 húngara: 1/2 t, 4 ff; 2/2 b; 3/7 h; 4/1 o.
 Hungría: 1/1.
 hurona: 2/2 a b. — Vid. canadiense.
 Hurones: 3/9 m.
 ibérica: 2/2 b.
 ilírica 1/4 gg; 2/2 b; 3/3 y aa, 7 k; 4/1 d f l m.
 inca, inga: vid. quichua.
 India: 1/4 q; 3/8 a.
 Indostán: 1/4 aa; 2/2 b.
 inglesa: 1/1; 4/1 d p. — Vid. anglosajona.
 irlandesa: p. 66; 2/2 a b; 3/11, 4/1 a.
 iroquesa: 2/2 b.
 islandesa: 1/2 a; 2/2 b.
 Islandia: 4/1 b.
 Israel: 3/3 a b c k.
 italiana: 1/1, 2 h; 4/1 q.
 itonama: 3/3 t, 7 d.
 Japón: 1/4 q r s.
 japonesa: 3/11.
 jarura: vid. yarura.
 javanesa: 2/2 b. — Vid. malayas.
 jiddisch: 1/4 bb.
 kacchi: p. 66, 3/2 a b c.
 kacchikil: 3/2 a.
 kacongá: p. 66; 1/4 kk; 2/2 b; 3/11. — Vid. conga.
 Kamchadales: 2/2 b.
 kanara, kanarina: vid. canarina.
 kingua: 3/3 t.
 kiriri: 1/2 bb, 4 b.
 koriaca: 2/2 b.
 Koriacos: 3/10.
 Labrador: 3/9 m.
 lapona: 1/4 ff.
 Laponia: 4/1 b.
 latina: 1/1; 2/2 b; 3/8 h; 4/1 q.
 Lieja: 4/1 u.
 lule: p. 65, 67, 71; 1/4 d; 3/3 a c f h q t.
 Macedonia: 1/2 x.
 Madagascar: 1/1 2 aa, 2/2 b.
 Mainas: 3/3 c f s. — Vid. Quito.
 maipure: p. 65, 67, 69; 1/4 k; 3/3 q t, 7 k.
 malabar: p. 66; 1/2 o, 4 x y; 2/2 b; 3/11.
 malaya: 1/4 bb; 2/2 b; 3/11.
 malayas, lenguas: 1/4 q. — Vid. javanesa.
 Malemba: vid. kacongá.
 maltesa: 1/4 ee; 2/2 b; 3/11.
 manchú: 3/11.
 mandinga: 2/2 b.
 Marianas: 3/1, 3 k l s, 8 f. — Vid. Capul.
 maya: p. 65, 67, 69, 71; 1/4 p; 3/3 q, 8 o.
 mbayá: p. 65, 67, 69, 71; 1/4 g; 2/2 b; 3/3 a c f h n s t.
 mejicana, mexicana: vid. azteca.
 Méjico, México: p. 61-2; 1/4 p; 2/1 a; 3/8 i o, 9; 6/2.
 misteca, mizteca: 3/9 f.
 mobima: 3/3 h l q t; 3/7 c.
 mocobí: p. 65, 67, 69,

- 71; 1/4 f; 3/3 c f h q s t.
 mochica: 3/3 t, 8 c.
 mogola: 2/2 b.
 mogólicas, lenguas: 3/11.
 moja: p. 65; 1/2 x, 4; 2/2 b; 3/3 c h t, 7 d.
 Mongolia: 2/2 b.
 mora-indostánica: vid. árabe-indostánico.
 moravo-húngaro: vid. eslovaca.
 mosca: 3/7 f.
 moscovita: 1/2 n.—Vid. rusa.
 mossa, moxa: vid. moja.
 muisca: vid. mosca.
 navarro: 1/4 ii.—Vid. vasca.
 Nepal: 2/2 b.
 nórdicas: p. 66; 3/10.—Vid. germánicas.
 Noruega: 4/1 b.
 Nueva España: vid. Méjico.
 Nueva Francia: vid. Canadá.
 Nueva Zelanda: 2/1 a.
 Nuevo Reino: 3/3 f.
 omagua: p. 65, 71; 1/4 c; 3/1; 3/3 r t.
 ópata: 3/9 c n t.
 Órcadas, islas: 4/1 b.
 Oriente: p. 65; 2/2 a; 3/8 d e; 4/1 t.
 Orinoco: p. 67, 69; 1/4 h; 3/7 b c.
 otomí, otomita: p. 65, 67, 69; 1/4 o; 3/3 q, 8 o, 9 c i n.
 Palaos: 3/11.
 paleogermánica: vid. germánica antigua.
 Panos: 3/3 b.
 Paraguay: 3/3 a g.—Vid. guaraní.
 Parsis: vid. Persia.
 payagua: 3/3 a t.
 persa: 1/2 y; 2/2 a b; 3/11.
 Persia: 2/1 c; 3/10.
 Perú: 2/1 a; 3/3 aa, 8 n.
 peruana: vid. quichua.
 piemontés: 1/2 i.
 pima: 3/9 c n t.
 pingüina: 3/3 t, 8 c.
 pirinda: 3/9 c.
 Plata, río de la: 1/4.
 pocomana: 3/2 a.
 poconchi: 3/2 a b.
 polaca: 1/4 gg; 2/2 b; 4/1 d e.
 portuguesa: p. 66; 1/2 h; 4/1 i.—Vid. gallega.
 prenestino: 1/2 k.
 provenzal: 2/2 b.
 puguina: vid. pingüina.
 quichua: p. 65, 67, 69; 1/2 n; 2/2 b; 3/1, 3 a c d g i m o q r u x aa.
 quiteña: 1/2 k.
 Quito: 2/1 a; 3/3 b y aa ee.—Vid. Mainas.
 rabínico-germánico: vid. jiddisch.
 raguseo: 1/4 gg.
 rética: vid. retorrománica.
 retorrománica: 1/2 u; 2/2 b.
 Roma: 1/1; 2/2 a; 3/9 p.
 rumana: 1/2 l.
 Rumania: 1/4 bb.
 rusa: 1/2 m; 2/2 b; 3/8 d; 4/1 b d.—Vid. moscovita.
 rutena: 3/3 y, 7 k.
 sáliva: 3/3 t, 7 k.
 samaritana: 3/8 e.
 samscrdámica, samscret: vid. sánscrita.
 Sandrogel: 3/10.
 San Juliano, río de: 1/2 cc.
 sánscrita: 1/4 y aa; 2/2 b.
 sapihocona: 2/2 b; 3/3 t.
 sarracina: 1/2 cc.
 semíticas, lenguas: 1/4 dd; 2/2 b; 3/8 c.
 Sette Comuni: 1/2 b.
 Siam: p. 66; 1/4 u.
 Sicilia: 3/8 b.
 siciliano antiguo: 4/1 q.
 siríaca: 1/2 bb; 3/8 c e.
 Suecia: 4/1 b.
 sueca: p. 66; 4/1 b d p.
 suecos, dialectos: 3/8 m.
 suizo: 1/2 c.
 tagala: 1/2 i, 4 q; 2/2 b; 3/11.
 taiti: 2/1 a.
 talinga: p. 66; 1/4 aa; 3/11.
 tamanaca: p. 65, 67, 69; 1/4 i; 2/2 b; 3/3 q t, 7 a c k m.
 tamul: 1/4 y bb.
 tanamaca: vid. tamana-ca.
 tarahumara: 1/2 g dd ee; 3/9 c n.
 tarasca: 3/8 o.
 tártara: 2/2 b; 4/1 u.
 Tartaria: 2/2 b.
 tebana: 2/2 b.
 teutónica: 2/2 b; 4/1 b.
 tibetana: 1/4 bb; 3/8 k.
 toba: 3/3 c t.
 tonkinesa: 1/4 s; 2/2 b.
 tonocoté: 1/4 d.
 toscano: 4/1 q.
 totonaca: 3/8 o, 9 c.
 tubar: 3/9 c n t.
 tupí: p. 72; 1/4 b; 3/3 f t aa, 8 c d.—Vid. guaraní.
 turca: p. 66; 1/4 cc; 2/2 a b; 3/8 k.
 turco-árabe: 2/2 b.
 valaca: vid. rumana.
 valenciano: 1/2 h.—Vid. catalana.
 varias: 1/1, 2, 3; 2/2 a; 3/3 bb, 5, 6, 8 e, 9 s, 11.
 vasca, vascuence: p. 61, 64; 1/4 ii; 3/3 i r; 3/8 f; 4/1 q, 5.—Vid. navarro.
 veneciano: 1/2 h.
 vilela: 3/1, 3 c h r t.
 vizcaína: vid. vasca.
 yamea: 3/3 c t.
 yarura: p. 65, 67, 69, 71; 1/4 m; 2/2 b; 3/3 q t, 7 a.
 yete, 3/3 t.
 ynga: vid. quichua.
 Yucatán: 1/4 p.
 yucataná: vid. maya.
 yunca, yunga, 3/3 t.
 zamuca: 3/1, 3 a c k m s t.

II. - TEXTUS INEDITI

LA GINEVRA DI TEODORO BEZA NEI RICORDI DI UN GESUITA LUCANO LUCA PINELLI (1542-1607)

MARIO SCADUTO S. I. - Roma.

SUMMARIUM. - Lucas Pinelli, qui libellis asceticis atque theologiae lectionibus in Ingolstadiensi ac Mussipontana academiis habitis de re catholica olim optime meritus est, plures Europae regiones, et munere suo fungeretur, peragrarere debuit, non sine multis incommodis et ipsius vitae periculis. Quae vero discrimina tunc iuvenis est expertus, ea ipse iam senex brevi tradidit scripto, quod in tabulario Societatis adhuc delitescit. Quamvis quaedam ibi enarret levioris momenti, attamen quae de itinere suo anno 1580 per Gebennensem rempublicam peracto candide refert digna quidem sunt quae hic edantur, cum ipsi Theodorum Beza convenire et alloqui licuerit, atque cum nonnullis ex italibus extorribus confabulari, qui religionis causa Gebennam confugissent.

Assai popolare negli ambienti devoti della fine del Cinquecento e della prima metà del Seicento, grazie a numerosi trattati ascetici avidamente letti, che portano la sua firma, oggi il nome di Luca Pinelli, è pressochè sconosciuto da tutti, se si eccettua forse qualche studioso di spiritualità posttridentina.

Circostanze varie e doveri di stato avevano spinto quest'uomo, nei verdi anni, a percorrere numerose vie d'Italia e dell'Europa centro-occidentale incontrandosi e scontrandosi con amici e nemici.

Più tardi, quando gli acciacchi di una vecchiaia precoce lo costrinsero a far vita ritirata in Napoli, dove doveva finire la sua giornata terrena, il Pinelli cominciò, senza per altro darvi una sagoma definitiva, ad annotare i fatti più significativi occorsigli in passato, a cominciare dai più lontani degli inizi della sua vita religiosa, per finire con esperienze piuttosto recenti, tra le quali una visita involontaria a Ginevra nell'autunno del 1580 rimasta indelebile nella sua memoria.

La prima parte di questi ricordi, per richiamarsi a fatti strettamente personali, non ci dice gran che; l'altra invece, presenta un reale interesse e non solamente per le informazioni inedite sull'ambiente al quale si riferisce. Allo studioso di problemi religiosi del tardo Cinquecento essa offre qualcosa in più: consente cioè di misurare l'impressione prodotta nell'animo di un prete cattolico l'im-

provvisa apparizione di un mondo ormai tanto diverso dal proprio in cui vive; impressione candidamente espressa, nonostante — e in ciò, se non erriamo, sta il valore dell'inedito — il giudizio di valore che l'autore, teologo cattolico, è obbligato a dare sull'impostazione protestante del fatto religioso.

Non fu del tutto volontaria l'iniziativa che doveva condurlo fin nella roccaforte del calvinismo. Doveva ricordare molto bene una frase dettagli dal Nunzio Pontificio in Baviera, Bartolomeo Porzia¹, alcuni anni prima, per accingersi gaiamente ad impresa simile. Senonchè durante il viaggio, che dalla Lorena doveva condurlo in Italia, s'imbatteva in zone afflitte dalla peste; costretto a modificare il suo itinerario, dirottava verso Ginevra, nella speranza tuttavia di poterla attraversare in incognito. Le cose non andarono come lui pensava; scoperto, dovette rivelare le sue generalità, ma senza che per questo si abbattesse su lui, già abbastanza prevenuto, chi sa quale guaio. Il suo stupore aumentò man mano che venne a contatto con l'ambiente ginevrino, sostanzialmente ostile, cortese però e aperto alla libera discussione, tanto da consentirgli di prender parte a pubblici dibattiti d'indole religiosa. Ebbe così occasione d'incontrarsi con uno dei capi della comunità italiana, il celebre Galeazzo Caracciolo, che l'incoraggiò a manifestarsi e gli procurò anche un colloquio con Teodoro Beza « che in quella città e tra i calvinisti è come un Papa »². In realtà, sebbene rientrato nei ranghi sin dal marzo precedente, quando a causa anche della sua malferma salute domandò di essere esonerato dalla carica di *Moderator* della chiesa ginevrina — carica ininterrottamente ricoperta dal giugno 1564 — Beza rimaneva sempre di fatto, se non di nome, il capo spirituale più ascoltato della chiesa calvinista, grazie soprattutto a quell'Accademia che, diretta da lui e trasformata in una specie di assise del pensiero religioso protestante di lingua francese, doveva diffondere per un quarantennio il suo insegnamento e il suo prestigio in tutta Europa³. L'accoglienza che questi riservò al gesuita fu cordiale; lo confessa lo stesso interessato, il quale aggiunge che fu Beza a fugare le sue ultime apprensioni.

D'altra parte non erano infondate le prevenzioni del Pinelli. Obbligato a vivere per alcuni anni in zone di confine religioso ardentemente disputate, sapeva per esperienza quanto viva e accanita fosse la lotta tra cattolici e protestanti. Del resto anche in Italia,

¹ Lettera di L. Pinelli al p. Mercuriano (Ingolstadt 10.I.1577) Archivum Soc. Iesu - *Germ.* 138, I, f. 52.

² V. testo in appendice p. 137.

³ Cfr. P. F. GEISENDORF, *Theodore de Bèze*, Genève 1940, pp. 245 ss., 261 s., 322 ss., 327-30.

nelle regioni delle Valli alpine, in parte guadagnate al calvinismo, la vita era resa dura ai missionari e non era raro il caso che gli incontri tra uomini di fede differente si trasformassero in scontri d'inusitata violenza. Ma in una zona come Ginevra, dove il protestantesimo si era saldamente piantato, la situazione era ben differente.

Queste impressioni in chi le ebbe a subire si possono agevolmente cogliere attraverso le poche pagine che offriamo. Scritte senza animosità e, a quanto pare, per uso personale nel 1596, più tardi, quasi certamente dietro richiesta del p. Lorenzini che raccoglieva materiali per una futura storia della Compagnia, alla quale attendeva il p. N. Orlandini, s'indusse a completarle, cancellando solo la prima data (1596) che sostituì con quella del 1606⁴. Il fatto che queste brevi memorie siano inserite in un volume di *Vocationes illustres*, già di pertinenza dell'Archivio dell'antica Compagnia, e ora del *Fondo Gesuitico*, non lascia dubbi sulla spiegazione.

Il manoscritto autografo del Pinelli porta per titolo: « Alcune cose più notabili e pericoli accaduti a me Luca Pinelli della Compagnia di Giesù » ed è compreso in due quinternetti (205 x 130 mm.) di complessive 32 pagine delle quali 6 bianche⁵. E' molto probabile che per la stesura degli ultimi fatti occorsigli si fosse avvalso di appunti presi subito dopo, forse di qualche minuta di lettera che scrisse immediatamente dopo il suo arrivo a Milano nell'autunno del 1580, nella quale diede relazione del suo viaggio al Vicario della Compagnia, il p. Oliviero Manareo, che fece leggere la sua lettera nella ricreazione dei PP. della Curia della Compagnia⁶. Non ci è stato possibile rintracciare questo documento; comunque, il curriculum vitae, che tratteremo, conferma indirettamente la grande esattezza delle sue informazioni autobiografiche.

Nato a Melfi, città della provincia di Potenza, nel 1542⁷, il Pinelli apparteneva ad una famiglia benestante, caduta nel bisogno

⁴ La data del 1596 si legge nettamente sul rigo, benché cancellata e sostituita nell'interlinea con quella del 1606.

⁵ Roma, Fondo Gesuitico, *Manuscripta 2*, (*Vocationes ad Societatem*) vol. 2^o b, ff. 85r-95r.

⁶ Ecco quanto il Segretario della Compagnia scriveva al Pinelli dopo il suo arrivo a Milano: « Grande è stata la consolatione che il P. Vicario et tutto il collegio habbiamo havuto della lettera di V. R., la quale fu letta in ricreazione et udita con molta attentione di tutti. Io poi, per l'affettione che porto, penso haverne havuto consolatione particolarissima, massimamente che, intendendo che Ella è in Italia, spero ci rivedremo in breve. Se la venuta sua è per differirsi, vegga s'io qui son buono a farle servitio et di me si vaglia a beneplacito suo »..... Arch. S. I. - Rom. 13, I, f. 29v.

⁷ Il Catalogo del Collegio Romano del 1562/63 lo dice « annorum 20, Societatis fere 1 » (Rom. 78b, f. 27).

più tardi, dopo la morte del padre (maggio 1571) che in Melfi esercitava il notariato⁹. Diciassettenne, abbandonava la città natale (1° sett. 1560) per andare a studiare a Roma sotto la direzione dei Gesuiti, accompagnato da un altro giovane melfitano; egli non specifica chi fosse, ma è probabile che sotto l'innominato si nasconda Giovanni Antonio Polidoro. Entrambi infatti bussarono alla porta del Noviziato della Casa Professa di Roma meno di due anni dopo e i loro nomi si trovano affiancati nella lista del *Liber Novitiorum Domus Professae Romanae* alla data del 22 aprile 1562¹⁰.

Il Pinelli era allora alunno del primo corso di filosofia del Collegio Romano; i superiori gli fecero continuare il corso sino alla fine dell'anno scolastico 1564¹¹. Alunno del p. Benedetto Perera per i rimanenti due anni, egli terminava gli studi filosofici col grado di *Magister artium*. Per tutto il 1565 rimase ancora a Roma, nel Collegio Germanico, per attendere allo studio delle lettere¹² sotto la guida dell'umanista Pietro Perpignano, forse per prepararsi all'insegnamento di queste discipline al quale fu destinato nell'autunno del 1565¹³, quando venne inviato al Collegio di Catanzaro. L'ufficio di professore di lettere lo tenne impegnato in Calabria per un triennio (1565-1568); nel frattempo le reiterate insistenze del p. Girolamo Domènech, che aveva fatto il suo nome¹⁴, indussero san Francesco Borgia a cederlo al collegio di Messina¹⁵ come professore di filosofia. E fu un'altro triennio d'insegnamento nel quale non deluse per nulla le speranze poste sulle sue capacità di rendimento¹⁶. Nell'estate del 1571 dovette allontanarsi da Messina per motivi familiari che richiesero la sua presenza in famiglia dopo la morte del padre¹⁷. Il Borgia profitò di quell'assenza per richiamarlo definitivamente a Roma, dove intendeva utilizzarlo per

⁹ Si deduce da una lettera del p. Nadal del maggio 1571. *Ital.* 68, f. 263. Sulle difficoltà economiche della famiglia Pinelli, accenni espliciti in lettere di Luca. In prop. v. Archivio S. I., *Ital.* 138, f. 164; *Ital.* 143, f. 3; MHSI. *Epp. Salm.* II, p. 140, 357.

¹⁰ V. *Liber Novitiorum Domus Professae Romanae* in *Rom.* 170, f. 53v.

¹¹ Studente di filosofia « phisicae inferioris classis » nel 1562/63 (*Rom.* 78b, f. 27), è annoverato tra gli studenti di metafisica, cioè del 3° anno di filosofia, nel luglio 1564 (ib. f. 28).

¹² Nel gennaio 1565 è ancora annoverato tra gli studenti del Coll. Germanico, ma quale « auditor rhetoricae » (*Rom.* 78b, f. 32).

¹³ Partito il 4 ottobre 1565: MHSI, *Epp. Salm.* II, p. 33, nota 5.

¹⁴ Lo aveva chiesto sin dall'ottobre 1566: cf. *Ital.* 66, f. 235.

¹⁵ *Ital.* 67, f. 118.

¹⁶ In prop. v. M. SCADUTO, *Le origini dell'Università di Messina*, in *Archivum Historicum S. I.* - 17 (1948) pp. 154, 156.

¹⁷ *Ital.* 68, f. 243v (Lett. del Borgia 24.VI.1571).

il Seminario Romano e il Collegio Germanico¹⁷. Nel frattempo il Pinelli attese allo studio della teologia, terminato dopo il sacerdozio (1575)¹⁸ colla laurea in quella disciplina (1571-1575). Fu subito richiesto da varie province d'Italia¹⁹, ma il p. Mercuriano, sensibile alle necessità della Compagnia in Germania, lo fece partire per Ingolstadt accompagnandolo con una lettera di presentazione per il p. Hoffeus Provinciale della Germania Superiore:

Is qui has litteras reddet T. R. est p. Lucas Pinellus doctor theologus cuius opera et in praelegenda theologia, et in caeteris aliis nostrae Societatis ministeriis fideliter uti poteris. Nam de eius doctrina et, quod caput est, de illius virtutibus nihil hactenus, quod sciam, desideratum est a nostris cum quibus diu versatus est. Eum, cum a me aliquae provinciae petivissent, nosque eum in hac provincia cuperemus retinere, statui tamen vestras nostris necessitatibus antepone, atque illum ad T. R. in nomine Domini mitto »²⁰.

A Ingolstadt Pinelli inaugurò il suo insegnamento (1575/76) con Gregorio de Valentia. Il gesuita spagnuolo era destinato a lasciare un nome nella storia della teologia del secondo Cinquecento. Pinelli non sfigurò accanto a lui, nè fece rimpiangere la partenza del confratello fiorentino, Giulio Priscianese, passato nel frattempo alla facoltà di Dillingen²¹. Lo storico dell'ordine, Ignazio Agricola, accomuna de Valentia e Pinelli in una stessa benemeranza verso la scuola ingolstadiense quando scrive: « primos fuisse hos duos patres, qui primo statim adventus sui anno ceperint theologiam tradere iuxta methodum Summae ab Angelico Doctore concinnatae, quem ordinem nunc in universae Societatis nostrae Academiis servari cernimus »²².

¹⁷ Ital. 68, f. 280v. Durante gli anni di teologia al Collegio Romano, Pinelli risiedeva al Seminario Romano (1571/72) dove esercitava l'ufficio di ripetitore di logica e metafisica; l'anno scolastico seguente (1572/73) era al Collegio Germanico. (Rom. 78b., f. 98, 99, 108). Risale forse a questo periodo un suo compendio di logica rimasto manoscritto. Si trova alla Biblioteca Ambrosiana (Milano) Cod. D. 448 Inf. ff. 24r-45r: *Breve compendiolum in logicam Aristotelis*.

¹⁸ La data del sacerdozio del P. non è sicura. Pare che ancora durante il suo 4° anno di teologia non avesse ricevuto gli ordini maggiori. Cf. MHSI. - Pol. compl. II, p. 316.

¹⁹ MHSI, Pol. compl. II, 316; Ven. I, f. 105.

²⁰ Lettera del 26 agosto 1575 in Germ. Sup. I, f. 33.

²¹ Vedi Jo. NEPOM. MEDERER, *Annales Ingolstadiensis Academiae*, p. II^a, Ingolstadii 1782, pp. 3, 7, 15, 27.

²² I. AGRICOLA, *Historia Soc. Iesu Provinciae Germaniae Superioris*, Vienne 1727, decas IV^a, nn. 156-58, p. 159; MEDERER, op. cit. p. 27, 30.

Del biennio professorale del gesuita lucano ci restano due solenni dispute teologiche date alle stampe²³, e secondo l'Agricola, queste avrebbero offerto un tale saggio della sua dottrina ed erudizione, da valergli la nomina a titolare della cattedra teologica nell'università lorenese di Pont-à-Mousson. Non per questo propriamente. Nel clima bavarese Pinelli cominciò a star male, tanto da esser costretto, alla fine del suo primo anno d'insegnamento, a scrivere al Mercuriano per chiedergli di cambiar sede: « Sono dieci mesi che comincio nella mia testa un fremito che mi pare avere in testa un molino senza mai cessare, così di notte come di giorno »²⁴. La medicina di allora li diagnosticava « per humori freddi congregati nella testa » per i quali pare che non ci fosse altro rimedio se non certe purghe energiche che gettavano a terra il povero paziente. Il Generale avrebbe voluto richiamarlo in Italia, ma la peste affliggeva allora la penisola e per non esporre il suo suddito ad altri guai, lo destinò in Lorena²⁵. Senonchè la sua risposta arrivava troppo tardi, a principio del 1577, quando Pinelli, oltre la scuola, reggeva già da qualche mese il Collegio Albertino, di recente istituzione. Ci si aggiungevano ora le difficoltà del viaggio in pieno inverno e l'insicurezza delle strade battute dagli ugonotti, e questi, — secondo una espressione del Nunzio in Baviera, che lo dissuadeva da quel viaggio — « non desiderano che avere un gesuita nelle mani »²⁶.

La partenza fu rimandata a fine d'anno scolastico, non senza disappunto del provinciale della Germania Superiore, il p. Hoffeus, uomo durissimo con se e incomprensivo coi sudditi, il quale, nei malanni accusati dal paziente non vide che un pretesto per gironzolare. E lo scrisse anche al Generale: « P. Lucam circa septembrem mittam Mussipontum non tam aegrotum quam cupidum vagandi. Bene se habet, sed eius amplificationibus hic nimium creditur »²⁷. Ciò che non era vero e lui stesso dovette implicitamente

²³ *Theologica Disputatio de Christo Optimo Maximo ac de Matre eius Sanctissima... in inclita et catholica Academia ingolstadiensi anno MDLXXVII die Augusti publice habita Praeside R. P. Luca Pinello S. I. Sacrae Theol. Doctore et in eadem Academia Professore ordinario. - Ingolstadii, Ex Officina Weighorniana, 1577, 4°, pp. 40.*

De Statu Animarum in altero saeculo... Theologica disputatio in inclita et catholica Academia Ingolstadiensi Anno MDLXXVII publice habita. - Ingolstadii, Ex Officina Weighorniana, 1577, 4°, pp. 68.

²⁴ Lettera del 7 ottobre 1576 al Mercuriano: *Germ. 137 II, f. 340.*

²⁵ Del 21 nov. 1576 in *Germ. Sup. I, f. 50r, 50v; Gall. 45, f. 1.*

²⁶ Pinelli al Mercuriano il 10 genn. 1577: *Germ. 138 I, f. 52.*

²⁷ *Germ. 138 II, f. 227v.*

riconoscere chiedendo poco dopo scusa di tanta durezza ²⁸. Il Pinelli però non attese tanto e in agosto si trasferì in Lorena ²⁹.

L'università mussipontana lo ebbe per un triennio ³⁰; vero è che alla fine del primo anno mostrò desiderio di far ritorno in Italia; ma un'amabile esortazione del Mercuriano lo dissuase dall'insistere: « In summa mi è piaciuto ogni cosa della sua lettera; eccetto quel desiderio che al fine mostrava di volersene tornare in Italia, perchè vedendo le sue fatiche tanto bene impiegate in cotesti luoghi et con tanto servitio di Nostro Signore, mi pare non possa senza qualche scrupolo di conscientia desiderare di andare altrove » ³¹. Nel frattempo il p. Maldonado, capitato a Pont-à-Mousson come visitatore, seppe dargli segni di stima e fiducia affidandogli altri incarichi ³². Pinelli si affezionò all'opera, tanto più che al suo secondo anno ebbe tra gli alunni nientemeno che un cardinale, il fratello della Regina di Francia, Carlo di Lorena ³³ e il suo insegnamento era molto apprezzato dagli esterni ³⁴.

La crisi che doveva allontanarlo definitivamente dall'insegnamento venne durante il terzo anno scolastico; costretto a tirar avanti con una salute sempre malferma, finì per aver in uggia la scuola, tanto che alla fine del corso, dietro suggerimento del provinciale di Francia, il p. Mercuriano lo richiamò in Italia ³⁵. Pi-

²⁸ *Germ. 138 II*, f. 202, 324.

²⁹ All'ultimo momento il Generale della Compagnia si era deciso a chiamarlo a Roma; Pinelli però era partito per Pont-à-Mousson e lo si lasciò.

³⁰ Compare nei catalogi dell'università del 1577/78 come « lector theologiae scholasticae »; 1578/79: « Consultor; docebit theologiam scholasticam; casus conscientiae bis in hebdomada privatim aut publice ut commodum erit; audiet latine confess. diffic.; artium decanus »; 1579/80: « lector theologiae scholasticae ». Cf. L. CARREZ, *Catalogi sociorum et officiorum Provinciae Campaniae Soc. Iesu*, vol. I. *Documenta praevia*, Catalaunii 1897, pp. 33, 36.

³¹ Mercuriano al Pinelli il 4 febb. 1579, *Gall. 45*, f. 35.

³² Lettera del p. Maldonado al Mercuriano del 15. nov. 1578, *Gall. 90*, f. 150v.

³³ Era stato creato cardinale da Gregorio XIII il 21 febbraio 1578 col titolo diaconale di S. Maria in Dominica. C. HEUBEL, *Hierarchia Catholica medii aevi*, vol. III (Münster 1910) p. 51. Del suo alunno scrive lo stesso Pinelli nell'Annua del 1579: « Illmus. Cardinalis Vademontanus optimo ingenio iuvenis audit theologiam, scribit publiceque disputat ac de rebus sibi dubiis consulit praeceptorem; quibus litterariis exercitationibus tantam de se excitavit opinionem in his partibus, ut minime dubium sit quin, constanter institutam feliciter studiorum suorum rationem prosequatur, ex magnis doctisque ecclesiae prelatiis unus evasurus sit... cum optima prius in litteris humanioribus et philosophia fundamenta iecerit. Agit nobiscum familiariter et ita nos complectitur ut ubique nostrum nomen defendat, quod facit ut a caeteris principibus loci causa cardinalis jesuita vocari soleat ».

Gall. 53, f. 28v.

³⁴ Cf. lettera di E. Haius (30 marzo 1579) *Gall. 90*, f. 221.

³⁵ 15 aprile 1580 in *Franc. I*, f. 77v.

nelli parti nell'autunno, inutilmente richiesto dal Cardinale di Lorena che scrisse al Generale ³⁶. Il p. Manareo, che fungeva da Vicario, trincerandosi dietro le decisioni già prese dal defunto Preposito della Compagnia « ut ipsius p. Lucae et petitionibus obsequeretur et sanitati consuleret », si scusò di non poter disporre altrimenti, sia perchè impossibile un viaggio di quel genere ad un ammalato, sia anche perchè il Cardinale avrebbe voluto aver il Pinelli in casa sua, cioè fuori clausura, facoltà questa consentita appena al Generale, mai ad un Vicario ³⁷.

Pinelli era allora a Milano ³⁸, reduce dalla sua avventura ginevrina, in attesa di nuove disposizioni sul suo conto. Gli furono date dal nuovo preposito della Compagnia, il p. Aquaviva, che lo destinò al governo delle case dell'ordine, prima a Perugia (1581-1594) ³⁹, quindi alla Casa Professa di Palermo, che dovette abbandonar presto per motivi di salute (febbraio-dicembre 1586) ⁴⁰, infine a Firenze (1586-1589) ⁴¹. Nel settembre dell'anno seguente fu inviato a Napoli per una cura di fanghi ⁴². Riavutosi, Aquaviva volle che rimanesse ancora a Napoli per tutto l'inverno seguente ⁴³; poi, non sappiamo per quali motivi, ve lo lasciò definitivamente. Trascorse gli ultimi anni della sua vita prima come prefetto degli studi e padre spirituale nel Collegio ⁴⁴; passò dopo alcuni anni (1596) ⁴⁵ alla Casa Professa con l'ufficio di consultore del Provinciale e della casa, ammonitore del preposito, maestro dei novizi e confessore ⁴⁶. Nell'esercizio di quest'ultimo ministero era specialmente ricercato dalla numerosa colonia francese di Napoli. Pinelli vi accenna in una sua del 22 ottobre 1601 al Generale, al quale chiede l'invio a Napoli di un padre che possa prendere il suo posto:

« Fin qui io sono stato et hora solo in tutta Napoli son confessor de' francesi, dei quali in questa città vi è gran numero, et come si

³⁶ *Franc. I*, f. 80r, 82.

³⁷ *Epp. Ext.* 2, f. 176: « vehementer rogo ut iustae petitioni meae non desis ».

³⁸ *Franc. I*, f. 94.

³⁹ *Rom. 13 I*, f. 29v.

⁴⁰ *Rom. 53*, f. 96; *Rom. 12 II*, f. 113; *Rom. 13 I*, f. 76. Durante il suo rettorato perusino P. fu ammesso alla professione solenne dei 4 voti in Roma il 20 maggio 1583 (*Ital. 4*, f. 16, 17).

⁴¹ *Sic. 3*, ff. 47 e 82.

⁴² *Rom. 13 I*, ff. 129v e 272; v. pure *Rom. 53*, f. 108v.

⁴³ *Neap. 4*, f. 221, 230v.

⁴⁴ *Neap. 80*, f. 47.

⁴⁵ G. F. Araldo, *Cronica della Compagnia di Gesù di Napoli* (manoscritta) f. 32r; *Neap. 80*, f. 172v.

⁴⁶ *Neap. 80*, ff. 100v, 138r, *Neap. 81*, ff. 8, 58.

ammalano bisogna andar a gli hospedali a confessarli, il che non comporta più la mia sanità » ⁴⁷.

In effetti, i catalogi di questi anni lo dicono sempre di « vires debiles ». Non pertanto seppe proprio ora rendersi utile ad una cerchia molto più vasta di devoti con l'attività scrittoria che gli assicurò larga notorietà in Italia e fuori. I suoi piccoli libri in 16°, che a partire dal 1591 videro la luce in Napoli coi tipi di Giacomo Carlino, furono presto moltiplicati da numerose edizioni e traduzioni ⁴⁸. Particolarmente letto il *Gersone*, direttamente ispirato all'Imitazione di Cristo, ancora ristampato nel secolo scorso ⁴⁹. A tale successo contribuirono in parte i confratelli stessi dello scrittore; gli addetti alle missioni tra il popolo si servivano spesso e divulgavano ⁵⁰ questi trattati sodi e devoti, che rendevano agevole la meditazione dei misteri del Cristianesimo, mediante immagini ⁵¹. In quest'attività Pinelli fu spronato dal p. Aquaviva: il Generale, messo a parte dei suoi progetti, approvava e stimolava a proseguire. Così alla fine della sua vita non meno di 17 operette avevano visto la luce. L'ultima fu un trattato sopra le indulgenze, scritto come i precedenti in italiano. Della censura fatta in Roma il Generale ritenne soprattutto le osservazioni dei padri, Pietro Persico e Giuseppe Pini:

« S'è visto il parere de tre Padri ch'hanno revisto il trattato *de Indulgentiis* di V. R., i quali giudicano che contenendo questioni controverse tra cattolici et heretici moderni, per niun modo si deve stampare in lingua italiana, tanto più che nella regola 6^a dell'Indice de libri prohibiti si dice che libri vulgari idiomate de controversiis inter catholicos et hereticos nostri temporis non passim permittantur, oltre che le cose gravi in lingua volgare perdono assai del loro decoro mentre passano per le mani di gente idiota, come V. R. vede per sua prudenza. Il giuditio dunque dei detti Padri mi par buono et desidero ch'ella lo seguiti e s'animi a superare questa sola difficoltà, giacchè nel resto stimano deva riuscir tal fatica molto utile e grata » ⁵².

⁴⁷ Neap. 194 I, f. 14.

⁴⁸ Vedi l'elenco in SOMMERVOGEL, *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, t. VI, Paris 1895, col. 802-815.

⁴⁹ Di questo libro tenuto in esame a lungo dall'Aquaviva vedi Neap. 5, f. 389, 6, ff. 11v, 106v.

⁵⁰ Neap. 5, f. 60v.

⁵¹ In prop. v. M. NICOLAU, *Jerónimo Nadal S. I. (1507-1580)*, Madrid 1949, p. 166ss.

⁵² Neap. 8, f. 108; Fondo Gesuitico 653 (Censurae librorum) ff. 185-187.

Subito dopo l'opera fu sottomessa ad una seconda revisione fatta dai pp. Nicolò Godigno e Giovanni Lorini (il 24 febbraio 1607) che diedero il nulla osta⁶³. Entro l'anno infatti, il libro usciva coi tipi dello stampatore napoletano Tarquinio Longo, dedicato (26 marzo 1607) dall'autore al vescovo Andrea Prochnichky di Camenieck. Pochi mesi dopo cessava di vivere in Napoli il 19 agosto 1607⁶⁴.

⁶³ *Fondo Gesuitico 653*, f. 185. Nello stesso volume un'altra censura sul trattato della Confessione del Pinelli redatta dai pp. Gil, Menu, Lorini e Colnago del 19 ott. 1602 (f. 183-84).

⁶⁴ *Hist. Soc.* 43, f. 21v.

Ihs.

ALCUNE COSE PIU' NOTABILI E PERICOLI ACCADUTI A ME
LUCA PINELLI DELLA COMPAGNIA DI GIESU' ¹.

Fondo Gesuitico, *Manuscripta* 2

(Vocationes ad Societatem) tom. 2.us n°. 36, ff. 85r-95r.

[f. 85r] L'anno del 1560 nel primo di settembre partì da Melfi mia patria per andare a studiare in Roma, dove poi entrai nella Compagnia. Nella seconda giornata si accompagnò meco uno assassino, il quale (come si seppe dopo) veniva per ammazzarmi, mandato da certi miei nemici, per vendicarsi d'una ferita et ingiuria fattali da me, quando ero giovanetto. Da questo pericolo fui liberato, atteso che veniva meco un'altro giovane della medesima età et ambidua cavalcavamo cavalli baii, per il che l'assassino fu dubbio, a chi delli dua dovesse egli dare. La sera poi nelle hosterie del Cardinale fui avisato da uno, che conosceva l'assassino, et io ancora, avvedutomi di quel che lui tramava, di notte montai a cavallo et con due miei servitori mi salvai in Nola.

Essendo io scolaro nelle nostre scuole et havendo cominciato il corso di filosofia, alli 22 di Aprile nell'anno 1562 entrai nella Compagnia. Nel tempo che io stavo per risolvermi di esser religioso, hebbi un sogno, il quale e mi consolò molto, e mi fece subito risolvere. Il sonno fu questo: mi pareva di stare in mare travagliato dalle onde, e nel maggior pericolo la Madonna S.ma con il Suo Fanciullo in braccia mi prese per la mano, e mi trasse al lito: io non mi ricordo di esser stato molto divoto della B. Vergine, se non che, entrando la prima volta le porte di Roma, di cuore mi raccomandai a lei, pregandola che in quella città mi drizzasse per buona strada, e per ciò mi obligai a dirgli ogni sabbato una corona: il che ella mi concesse liberalmente, et io per gratia di Dio l'ho osservato la promessa sino a questo tempo, che corre l'anno 1606 ² et tuttavia seguito e spero sino alla morte.

[f. 85v] In quel tempo nella Compagnia non vi era altro novitiato di quello, che si facea nella casa professa di Roma ³, e brevemente si finiva; e così io senza havere fatto fondamento di spirito e di mortificazione, se non quanto Iddio mi comunicava, dopo un mese di novitiato, fui mandato in collegio e seguitai il corso.

Era in quel corso un giovane della mia età, e de' nostri, che adesso è professo; fu tra noi dua una stretta amicitia e familiarità più sen-

¹ Riportiamo fedelmente il testo, ritoccando solo, qua e là, l'interpunzione secondo l'uso moderno. Omettiamo le ultime pagine (ff. 97r-99r) nelle quali si discorre della conversione di un malvivente ad opera del Pinelli.

² Sulla data di Composizione v. introduzione p.

³ Esatto: infatti solo nei primi di agosto 1566 fu inaugurata la casa di probatione a Sant'Andrea al Quirinale. Cf. MHSI. *Polanci complementa* II, 664.

suale e mondana, che religiosa; e se bene, per gratia di Dio, non vi accadette peccato grave, nè io hebbi mai volontà di commetter peccato mortale, non dimeno in quella nostra conversatione occorreano molte imperfettioni, che grandimente mi mordevano la coscienza. Desiderava di liberarmi da detta familiarità, ma non mi riusciva in risolvermi et eseguire quei buoni propositi, che Iddio mi mandava. Hor una domenica mattina (che si leggeva l'evangelio del leproso: *Domine si vis potes me mundare*)⁴ nel prepararmi nella S.ma comunione, entrato in me stesso, dimandai con instantia dal Signore che mi liberasse da tale miseria. E quando mi comunicai, havendo il comunichino in bocca, mi ricordo, che con argomento volevo in certo modo convincere il Signore a concedermi la gratia, dicendo tra me stesso: Signore, tu sei l'istesso, che hai mondato questo leproso, e me hai chiamato alla religione per far vita casta, e pura, liberami dunque da questa infermità perchè da me non posso uscirne. Hora la gratia per divina misericordia mi fu concessa, perchè, levandomi di render le gratie, subito sentii l'animo sì tranquillo, e libero da quella familiarità, che da quella hora mai più sentì affettione disordinata verso quel fratello, nè verso altri.

[f. 86r] Nel primo anno che entrai nella Compagnia, un giorno trovai nel giardino del Collegio Romano un persico in terra, caduto dall'albero, lo presi, e di nascosto me lo mangiai; mi venne dopo tanto scroppo e confusione, che quella estate non volsi mangiare persiche in pena della mia gola; e dopo feci voto di non mangiare persiche mentre stavo in quel collegio, il che per gratia di Dio osservai 4 anni che vi stetti.

Di Roma fui mandato in Calabria per leggere nella prima scuola del Collegio di poco tempo preso in Catanzaro⁵, dove lessi grammatica et humanità da tre anni in circa. M'imbarcai in Napoli in una fragata armata, che in quel tempo si usavano; nel golfo di Sorrento corsemo tale fortuna che li marinari si buttarono a mare per non fare dare la fragata in uno scoglio, che quivi era; li passeggierei, piangendo, gridavano misericordia; io mi raccomandavo bene al Signore, ma non mi turbai, e grandimente mi consolavo per essere stato mandato per mare dalla santa obediencia, onde il morire in tale viaggio non l'apprendevo spaventevole; la sera dopo di essere discesi in terra, fui dimandato da un passeggero di qualità, che vuol dire, che io in tanto gran pericolo non havessi temuto; li risposi che io non facevo quel viaggio di mia volontà, nè per guadagno o interesse humano, ma che ero mandato dalla santa obediencia; per questo il morire non mi spaventava. E mi ricordo che quei secolari non poteano capir come l'obediencia desse tanto animo ne i pericoli.

Di Catanzaro fui mandato in Sicilia per legger il corso di filosofia

⁴ Luca 5, 13.

⁵ Era stato inaugurato l'ottobre del 1564 (MHSI. *Polanci complementa*, II, 638) cf. pure *Lainii* VIII, 142/43, 149/50, 593, 600. Pinelli vi si recò il 4 ottobre dell'anno seguente; v. MHSI. *Epp. Salmeronis* II, 33, no 5.

in Messina *, dove stei tre anni e mezzo. In quel tempo, che mi era stato dato per apparecchiarmi, che furono cinque mesi, alli cinque di Agosto fui mandato in pellegrinaggio a S.ta Maria del Tondaro † a piedi con chiaro pericolo della [f. 86v] vita per gli eccessivi caldi. La causa fu questa: erano in quel Collegio di Messina due Maestri, uno di grammatica, l'altro dell'umanità, di testa gagliarda e tentati della loro vocazione; costoro dimandarono detto pellegrinaggio. Il Padre Rettore concesse loro per indolcirli, con patto però di dare un terzo, a chi dovessero obediare; e havendo il Rettor offertili molti, non si contentavano. All'ultimo gli disse, che essi elegessero uno, e che se lo giudicava atto, lo concederebbe. Essi mi furono tanto a torno, pregandomi che io volessi andar con loro, promettendomi di volere essere obedientissimi et amorevolissimi. Il che havendo inteso il P. Rettore mi significò che harebbe a caro che io andassi, ma che non me lo ordinava per esser la stagione caldissima. Io per buoni rispetti andai. Hor a meza strada dissero, che non bastava loro l'animo di andar più oltre, pure per compiacere a me si voleano sforzar di andare; e dicendo io che tornassimo, essi tutta via tiravano inanzi, ma io giudicai che dovessimo tornar. Onde gli dissi: Sin qui io ho cercato di darvi ogni sodisfattione, adesso desidero che voi la diate a me, e voglio che di qui salutiamo la Madonna S.ma e poi ce ne torniamo allegramente. E così fecero. Ma giunti in Messina, ambidue si ammalarono, e uno di essi morì in pochi giorni, l'altro fu mandato dalla Compagnia. Io per gratia del Signore stei sempre bene.

Nell'anno 1568 per tutto fu gran carestia, tal che in alcune terre di Calabria erano passati mesi e mesi senza mangiar, nè vedere pane. Io con licenza del P. Rettore procurai alcune elemosine e ne comprai grano, il quale si macinò in collegio, e noi stessi facemmo il pane per passarlo in Calabria, e distribuirlo per amor di Dio. [f. 87r] Ma in Messina era pena della vita cavar pane dall'Isola et a questo fine stevano molti vascelli per guardia a torno il porto. Il mastro Portolano nè vi volse dare licenza di passare otto sacchi di pane, che havevamo fatto e portato alla marina, nè mi proibì passarlo per essere limosina. Di più trovai bene chi mi dava la barca per passar il faro, ma niuno barcarolo volea venir per non incorrer nella pena. Hor il P. Rettore mi havea dati sei fratelli, che mi aiutassero a distribuire detto pane, e così ci risolvemmo di andare noi senza marinari. Era quel giorno sabbato et a 22 hore montammo in barca e, senza pensar a pericolo alcuno (che era pur grande dovendo traversare il faro), cominciammo a navigar. A me toccò di tenere il temone, che mai in vita mia havea maneggiato temone, nè sapevo come si governasse; i sei fratelli allegramente remando, passammo per mezo le guardie, le quali, pensando ad ogni altra cosa che al pane, amorevolmente ci salutarono e fero no pas-

* Circa la fine di giugno del 1568 (cf. *Ital.* 67, f. 118v.) Vedi sopra Introduzione p. 120.

† Tindari nella diocesi di Patti, il cui santuario dedicato alla Madonna è tuttora mèta di pellegrinaggi.

sare. Arrivammo in Calabria di notte, la mattina poi ci dividemmo; alcuni con parte del pane andarono in una terra et altri andammo a Fiumara di Muro^{*}, dove passammo maggior pericolo che nel mare; imperciocchè predicò uno de nostri la dominica mattina et avisò il popolo che dopo pranzo tornasse in chiesa, che si farebbe un'altro sermone e si distribuirebbe del pane ai bisognosi. Hor a pena giunti in quella casa, dove havevamo il pane, ci sopravvenne tanto popolo e con tanto impeto, che fecero violenza alle porte, entrando anco per le finestre, tal che fu necessario di salvarci sopra i tetti e di là buttavamo il pane al popolo sì affamato, che fu gratia del Signore che niuno si affogasse in quella calca.

Nell'andar in quella terra accadette che, portando un mio compagno non so che pagnotte in mano, una donna giovane di 20 anni, vedendo pane in mano del fratello, [f. 87v] dissimulatamente se gli accostò da lato et alla sprovvista s'avventò adosso al fratello e pigliando la mano di esso con il pane se la messe in bocca, gridando spaventevolmente: pane pane. Fu cosa che anco a me diede maraviglia e spavento. La sera della domenica tornammo a Messina al medesimo modo da soli et il Signore ci favorì col mare quieto. Non mancò chi ci riprendesse di temerità, per haverci messi a manifesto pericolo in passare due volte il faro senza marinari, con barca piccola e carica. Ma il desiderio di sovvenir a quei poveri affamati, sicome non ci fece pensar al pericolo, così il Signore, pensandoci egli, non mancò di soccorrerci col suo aiuto e favore.

Da cinque o sei volte sono incorso in mano di forusciti e ladri, così in Germania e Francia, come in Italia, e sempre il Signore per sua gratia mi ha liberato. Essendo Rettore del Collegio di Perugia, et andando al Chiusi per negotii del Collegio, fui preso da due banditi i quali, per non essere conosciuti, si havevano tinta la faccia; e perchè non mi trovarono danari, adirandosi molto, bestemiavano horrendamente; io non manca di risponderli, ma dolcemente. All'ultimo volsero la cavalcatura; io ce la diedi, avisandoli come io ero Giesuita e che non mancherei di pregar Iddio per essi, nè mancherei di trattar le paci con i loro nimici secondo il costume della nostra Compagnia. Intendendo questo, et anco che io era Rettore in Perugia, subito mi restituirono la cavalcatura et uno di loro mi tenne la staffa e mi pregarono che io non dicessi niente; il che promessi e servai; ma il capo loro, che portava gran rispetto alla Compagnia, per altra via lo seppe il medesimo giorno, del che ne fece consulta con gli altri compagni, nella quale fu determinato che, subito che venissero, fussero ammazzati, non solo per il dispiacere che haveano fatto a me, ma anco per lo disshonore che haveano fatto ai loro compagni, i quali erano in campagna non per rubbare, ma solo per nimicitie; quel che poi seguisse, non lo seppi.

[f. 88r] L'anno 1575 fui mandato dalla santa obediencia in Germania

* Piccolo comune della prov. di Reggio Calabria a 18 km da quest' ultima, oggi chiamato semplicemente Fiumara.

per legger teologia in Ingolstadio *, città di Baviera, dove lessi due anni. Venivano meco alcuni alunni del Collegio Germanico, li quali per infermità tornavano in Germania. E perchè in molti luoghi era la peste, fu necessario passare per i Grisoni et Alsatia per vie non troppo praticate, non senza disagi e pericoli, come fu in un villaggio vicino al lago di Constanza, nel quale era gran peste, e massime nell'hosteria, quale trovai molto confusa, e non sapendo la causa, feci metter in ordine la cena perchè era tardi. Intanto arrivarono gli altri compagni, alli quali per strada era stato detto come nell'hosteria et in tutto quel villaggio era la peste, e consultato tra loro, se ciò mi si dovesse dire, risolsero di non, dubitando che la paura non mi facesse male. Venuti che furono, mi dissero che io stessi di buono animo, perchè non era niente, e dimandandoli io seriamente che cosa vi fusse, mi risposero che nella loro consulta haveano determinato di non mi dire nulla, perchè ai italiani la paura della peste suol far non meno male che l'istessa peste. Hor inteso che qui era peste, il che neanche l'hoste negava, e (si ben mi ricordo) quello istesso di alcuni erano morti di peste, e non erano ancora seppeliti, ma stevano in una camera della hosteria, subito feci uscire i nostri cavalli et andai a dormire nella campagna con tutti i compagni, che erano dieci, e per gratia particolar di Dio a niuno di noi si attaccò la peste.

L'anno 1577 fui mandato in Francia ¹⁰ per leggere theologia, nel quale viaggio passai alcuni pericoli di assassini et ugonotti. Hor passando per il Palatinato, per ordine de miei Superiori andavo vestito da secolar con spada e lattuche. Nella città di Casimiro ¹¹ essendo nell'albergo per pransare, erano nel medesimo molti soldati ugonotti di Casimiro, anco per pransare. Erano quivi molte tavole a otto, [f. 88v] e dieci per tavola; in una stavo io con un francese secolar, il quale sapea la lingua tedesca, et uno libraro parisino, e questi due erano miei compagni nel viaggio, et ad essi fui raccomandato; hor nella medesima tavola nostra gli altri cinque erano soldati di Casimiro ugonotti. A mezzo pranso, gridò un soldato d'un'altra tavola, a quei soldati, che erano nella nostra tavola e disse: sappiate, che con voi vi è un papista sacerdote. Il francese, che mi stava acanto, cominciò temer, dicendomi in francese, che io stessi sopra di me, perchè i soldati parlavano di me e avendosi poi d'altri cattivi inditii, diventò bianco e smorto. Io mi racco-

* Vedi sopra Introduzione p. 121.

¹⁰ Al collegio di Pont-à-Mousson in Lorena. In prop. vedi sopra p. 123.

¹¹ Si tratta di Casimiro elettore del Palatinato « calviniste fanatique, brouillon incorrigible, esprit chimérique et inconsistant » — come lo definisce Pirenne — che proprio durante l'estate del 1577 trattava con gli Stati Generali dei Paesi Bassi, che sollecitavano il suo concorso armato nella guerra contro la Spagna. L'aria di vigilia incontrata da Pinelli si spiega con i preparativi militari che preludevano all'intervento armato di Casimiro, dell'ottobre 1578, quando con 5000 cavalieri e 1000 fanti partiva da Kaiserslautern, la città cui sembra riferirsi il nostro. Vedi H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, vol. 3^e, Bruxelles 1927, 3^a ed. pp. 104, 114, 118-119, 135, 152; L. VAN DER ESSEN, *Alexandre Farnèse*, vol. 2^e, Bruxelles 1934, pp. 44-46, 53-55.

mandai al Signore, alla Madonna S.ma et ad altri miei Santi divoti, pensandomi di certo dover morire, perchè quei soldati, oltre che erano barbari e crudeli, per conto di religione, ammazzar un papista o sacerdote stimavano opera buona e sacrificio a Dio; et in segno di questo molti di essi (come pubblicamente si dicea, benchè io non le vidi) in loco della catena d'oro, portavano una filza di lingue, orecchie e ponte di nasi di sacerdoti. Hor mentre io mi raccomandavo al Signore, eccoti che uno tirò un pero alla volta della mia faccia; non mi colpì, ma diede al muro tra me et il francese; si pensò che colui tirasse, pensando che io volessi bravar, o dire qualche ingiuria e con tale occasione mi ammazzassero. All'ora io subito impli un bicchiero di vino, et alzandomi in piedi, salutai colui, che mi havea tirato il pero et amorevolmente gli feci brinnisi, che in quelle parti è favore e segno di amorevolezza. Costui restò tanto confuso, che dopo di havermi ringraziato del brinisi e fattami ragione, secondo la loro usanza, si levò dalla sua tavola e venne nella nostra, mi diede la mano e si scusò del pero tirato; con tutto ciò subito montammo a cavallo, stando essi ancora in tavola, et in posta ci salvammo in una città meno pericolosa.

Andando di Parigi in Lorena, a meza strada ci incontrammo con due compagnie di soldati ugonotti, che di Cascogna andavano in Fian-dra, al tempo che quivi era il Duca di Anson¹². Eravamo tre della Compagnia, e per non incorrer in mano [f. 89r] delli soldati heretici tornammo nel villaggio, di donde eravamo partiti la mattina, il quale villaggio era già in arme, e risoluti di morire più presto, che dare alloggiamento a soldati heretici, i quali, quando entravano in un luogo, oltre di rubbare quanto potevano, tormentavano li patroni per haver danari, e bruggiavano piedi a i piccolini per muover i padri, e le madri a dargli danari; all'ultimo mettevano fuoco alle case, il che io stesso vidi in più luoghi. Hor stando noi in quel villaggio, vennero alcuni pochi soldati heretici per cercare alloggiamento; gli fu negato, e subito rimandati. Noi ci risolvemmo di uscire dal villaggio, et andare a i monti e mentre ci imbarcavamo per passare un fiume, eccoti l'antiguardia de gli heretici, et in presenza nostra si attaccarono con quei del villaggio con buone archibugiate. Io non mi vidi mai in tanto pericolo della vita come all'ora, perchè le palle passavano tanto vicine, et in tanta copia, che mi balordivano; cascarono morti parecchi degli heretici. Dopo si combattè parecchie hore, e quei del villaggio furono sì

¹² Allusione al Duca d'Alençon, Francesco di Valois, il turbolento fratello di Enrico III, che dopo l'editto di Beaulieu (maggio 1576) assunse il titolo, col relativo appannaggio, di duca di Anjou. Anche lui, che passava, in questo momento, per un sostenitore del partito calvinista francese, volle dire la sua parola nella guerra dei Paesi Bassi alleandosi con gli orangisti (agosto 1578) e intervenendo subito dopo nella sollevazione antispagnuola. La sua impresa ebbe miseranda fine prima del termine di quell'anno. Cf. PIRENNE, op. cit. p. 88, 94, 117-123, 148-150; VAN DER ESSEN, op. cit. I (Bruxelles 1933) p. 368-270, 291; II, 44s., 53s. L'episodio capitato al Pinelli è dell'autunno 1578 e vi accenna anche il p. Maldonado in una sua lettera del 30 nov. 1578 (*Gall. 90*, f. 163).

valorosi, che gli heretici furono costretti con perdita di molti alloggiar nella campagna.

Andando con un compagno di Lorena in Colonia per mia divotione, in Treveri un canonico ci prese nella sua barca; navigammo per la Mosa sino a Confluentia. Una sera venne al nostro alloggiamento un cittadino amico del canonico, il quale nella cena mi faceva molti brinisi; io, per finirla, feci venir un bocale di acqua, con la quale feci brinisi a quell'huomo, e me la bevei tutta per sentirne molto caldo parte per la stufa, parte per lo molto spetio de cibi. Hor quell'huomo l'hebbe tanto a male, che se non era il canonico mi ammazzava, dicendomi che se io non era figliolo di qualche bestia necessariamente in quella notte dovevo crepar per havermi bevuto quel bocale di acqua, onde la mattina all'alba, venne a veder se io era morto, e vedendomi vivo e sano, si confermò nella sua prima opinione, che io fussi più bestia che huomo, poichè bevevo acqua senza nuocermi.

[f. 89v] In Lorena lessi alcuni anni teologia, e tra gli altri scouolari hebbi l'Ill.mo Cardinale Vademontano¹³ giovane di 21 anno, il quale havea finita la filosofia; veniva in scuola, scriveva, repeteva, argomentava come tutti gli altri e, perchè era Principe e Cardinale, stava solo in un tavolino. Di Lorena partì per Italia¹⁴; e perchè verso Langri e Lione erano molti heretici soldati, che andavano in Fiandra, e nelle terre di Alsatia e Sguizzeri era gran peste, fui costretto fare la strada di Genevra, dove mi accadettero molte cose. Andavo io con la sottana rinchiusa nelli calzoni di tela, con un cappotto alla tedesca, e parevo secolare. La sera inanzi di arrivar in Genevra alloggiài in una terra sei leghe discosta da Genevra; vennero nel medesimo alloggiamento altri forastieri, tra quali vi era un ferventissimo heretico, che molto ciarlava in lode di Genevra. La patrona vecchia dell'alloggiamento era catolica, sì soda, che quanti heretici erano quivi non bastarono di farle lasciare la fede. Hor costui cominciò a predicar alla vecchia, lodando il nuovo Evangelio, qual egli chiamava nuova luce della beata città di Genevra, alla quale da tutte le parti del mondo correvano le genti, per essere illuminate. Hor io sentendo di ciò fastidio, destramente gli proposi una difficoltà, in questo modo: Signore vorrei intendere da voi, che risposta si potrebbe dare a un dubbio, che fanno li papisti. Il dubbio è questo: Iddio non manca mai alla sua chiesa nelle cose necessarie alla salute, essendo che la Chiesa di Christo cominciò 1580 anni sono, e questa nuova luce di Genevra è apparsa al mondo 40 anni sono, la quale voi dite essere necessaria alla salute; bisogna dunque dire, o che

¹³ E si cimentava anche nelle dispute pubbliche. Una fu data alle stampe: CAROLI A LOTHARINGIA Cardinalis Vademontani, *De Ecclesia Disputatio in theses distributa quam in Academia Mussipontana publice defendit dirigente R. P. Luca Pinello Soc. Iesu*. Excudebat Virduni, Martinus Mercator, 1580. In proposito v. J. Favier, *Note sur l'éducation d'un jeune cardinal de Lorraine à l'Université de Pont-à-Mousson*, Nancy 1888 (Extrait des Mémoires de la Société d'archéologie lorraine pour 1888).

¹⁴ V. sopra Introduzione, p. 123-124.

Iddio per il tempo a dietro habbia mancato alla sua Chiesa, in darle luce necessaria alla salute, o che li christiani si sono salvati in altra fede e con altra luce di questa di Geneva. Hor costui di tal modo capì lo dubbio, che non parlò più, ma non sapendo egli scioglierlo spesse volte da se dicea: Capite, questo è un buon dubbio. All'ultimo mi disse che io in Geneva proponessi l'istesso dubbio a un certo predicante, e che lui anco lo proporebbe al suo ministro; a noi bastò, per allhora, che non parlasse più, e quella buona vecchia restò confermata.

[f. 90r] Il giorno seguente verso le 20 hore entrai in Geneva. I soldati della guardia delle porte, o pensando che io fossi studente, o perchè stevano giocando, mi ferono passar, senza dimandarmi, e senza scriver il mio nome, come si suole far in tutte le città di frontiere o presidio. Andai ad alloggiar vicino lo studio¹⁵ nell'alloggiamento del Capoverde, dove a caso si trovò un napolitano, che mangiava. Il padrone, che era uno honorato cittadino, mi ricevette cortesemente, et al mio parlar francese, mi conobbe per Italiano, e nel modo di trattar si persuase che io fossi ecclesiastico. Quel napolitano mi venne a parlare, e ci trovammo quasi paesani; mi si offerse, e fece molti servitii. Era costui di S.ta Maria Maggiore vicino Capua, et era heretico fuggito in Geneva temendo di esser bruggiato, come era stato un suo zio, per l'heresia. Costui mi animò a stare allegramente che, se bene io fossi ecclesiastico, stevo sicuro, e che non mi sarebbe dato un minimo fastidio. In questo sonò la lettione di teologia, alla quale andai. Erano da 27 scolari di varie nationi; il maestro leggeva il 13 capo di S. Giovanni et in quella lettione esplicò quelle parole: *Non lavabis mihi pedes in aeternum*¹⁶. La lettione fu in latino in questo modo: *Sequitur testus; Non lavabis mihi pedes etc. In hoc Petrus turpissime ac horrende peccavit, quippe qui Servatori Christo iniuriam maximam intulit. Nonne videtur vobis gravissima iniuria, si servus renuat beneficium sibi a Domino suo oblatum? Petrus fuit iste servus; beneficium lotionis sibi a Christo Domino benigne oblatum, rustice admodum contempsit ac renuit. In questo cominciò ad esclamar maravigliandosi come la terra non si fusse aperta et ingiottisesi Pietro, quale stimava egli per tale peccato degno di mille inferni. Deinde, inquit, tam horrendum peccatum fuit hoc, et ita Petrus erat in eo obstinatus, ut mansuetissimus Servator coactus fuerit minari illi maximam poenam, dicens: Si non laveris te, non habebis partem mecum*¹⁷. Quod intelligens Petrus, timuit valde, et propter timorem tantae paenae obtulit se totum lavandum, dicens: *Domine non tantum pedes, sed manus, et caput*^{17bis}. En vobis (domini auditores) vexatio dat intellectum. Ex his colligite iam vos, quale fuerit Petri peccatum,

¹⁵ Allude probabilmente alla celebre accademia voluta e fondata da Calvino (1559), ma incrementata da un insegnamento pluridecennale di Teodoro Beza, il quale poteva, grazie a questa istituzione, definire Ginevra: *Haec civitas, Ecclesia et Schola*. Cf. P. F. GEISENDORF, *Théodore de Bèze*, Genève 1949, p. 107-109.

¹⁶ Giov. 13, 8.

¹⁷ Giov. 13, 9.

^{17bis} Giov. 13, 9.

qualis poena, quam Christus minatus est, qualis ac quantus timor Petri. Questa fu la [f. 90v] prima parte della lettione. Ex hoc loco (seguitò poi) nostri papistae duo colligunt: alterum est Papam Romanum esse successorem Petri; alterum est, eundem Papam esse caput ecclesiae. Il che disse senza citar l'autori, che da quelle parole deducevano queste due cose, e senza provare come e perchè le deducevano. Soggiunse poi: Nos autem concedimus illis Papam Romanum esse successorem Petri in primo, scilicet quando turpiter ac rustice erravit, non amittendo beneficium lotionis, et ita usque modo manet in suis sordibus; deinde concedimus Papam Romanum esse caput ecclesiae, sordidae ac peccatricis, et probo, quia eo modo est caput ecclesiae, quo modo est successor Petri; sed est successor Petri quando erravit, et nolebat lavari a Christo, sed volebat manere sordidus; sequitur profecto, ut sit caput sordidum, caput omnium peccatorum etc. E qui finendo la lettione disse de gli abusi e peccati di papisti etc.

Li scuoletti scrivevano nella margine del Testamento Nuovo quel che il maestro dicea, e massimamente quando dicea contra li papisti. Io stevo in un banco facendo violenza a me stesso di non parlare, per timore di non eccitare qualche rumore senza frutto, non sapendo ancora che si poteva senza pericolo disputar in Ginevra contra quello che s'insegnava, come dopo seppi, et appresso si dirà.

Finita la lettione andai con quello napolitano a visitar il S.re Marchese di Vico¹⁸, quale trovai fuor della città, che andava a spasso solo. Lo salutai, dicendoli, che mi era parso conveniente, essendo io suo paesano, e passando per Ginevra, di salutar Sua Sig.ria et offerirmeli in qualche cosa li poteva servir in Italia. Dimostrò di havere molto a caro questo mio officio, e subito mi conobbe essere Giesuita, il che mi fece maravigliar, e liberamente l'accettai, dimostrando insieme desiderio che Sua Sig.ria non lo dicesse ad altri per buoni rispetti. Ma egli mi disse: State di buono animo, che se bene vi trovate fra gente avversissima da Giesuiti, tutta via vedrete che ognuno cercherà di farvi piacere e cortesia, per essere questa città molto religiosa e amorevole. Mi dimandò di alcuni Padri della Compagnia che egli havea conosciuti, come del P. Salmerone¹⁹, del quale disse che era un grand'uomo e che sarebbe stato di più stupore al mondo se fusse stato [f. 91r] illuminato.

¹⁸ Il celebre nobile napoletano Galeazzo Caracciolo (1517-1586), dopo aver fatto parte del circolo di Giovanni Valdés, passò al calvinismo (1543), trasferendosi a Ginevra, dove fu uno dei capi del gruppo riformato italiano. Ne scrisse la vita subito dopo la morte il lucchese Nicolò Balbani (Ginevra 1587). Cf. A. RUCHAT, *Histoire de la Réformation de la Suisse*, vol. 5^o, Nyon 1836, pp. 449-454; L. AMABILE, *Il S. Officio della Inquisizione in Napoli*, I, Napoli 1892, p. 150, 215-19; F. C. CHURCH, *I Riformatori italiani*, Firenze 1935, I vol., 110, 296, 326ss., II, 57, 93, 107.

¹⁹ Alfonso Salmerone (1515-1585) uno dei primi compagni di sant' Ignazio, primo provinciale di Napoli, la città alla quale diede il più e meglio delle sue forze, specialmente con la predicazione ininterrotta di 18 quaresime. (MHSI. *Epp. Salmeronis*, I, pp. v-xxxv.

Io ridendo li dissi che il P.e Salmerone havea lume per se et per altri. Hor venendo verso la città mi cominciò ad essortare che io attendessi alla salute dell'anima, per non essere negotio in questa vita di maggiore importanza di questo; al che io dissi che era vero, e che io per gratia del Signore intendeva molto bene l'importanza di tal negotio, e che per questo havevo col mondo lasciati tutti gli altri negotii, solo per attendere alla salute dell'anima mia. Non basta questo, disse egli, ma bisogna caminar per buona strada, altrimenti l'huomo erra e si perde. Allhora dissi io che quando l'huomo camina per la strada di Christo, non può errare, nè perdersi. E' vero, disse il Marchese, ma molti si pensano di essere nella strada di Christo e sono in quella del demonio. Al che io risposi che la strada di Christo è tanto antica e praticata da buoni e da gli antecessori nostri, che non si può dubitar di essa; ma si bene devono dubitar coloro, che caminano per strade nuove, per le quali non hanno caminato i nostri antichi. Figlio, disse egli, le tenebre romane vi fanno dire così; e volete vedere che non sete nella strada di Christo? perchè voi altri Giesuiti tenete l'invocatione et adoratione de Santi, l'indulgenze e purgatorio, e seguitate la dottrina papistica, che è tutta abominatione e peccato, con tante simonie, adulationi, ingiustitie e carnalità; mi maraviglio, che essendo nella vostra Roma tante sceleragini e peccati, vogliate dire che sete nella strada di Christo, come la strada di Christo sia strada di peccati. Hor vedendo io che il Marchese si scaldava, dubitando di qualche rumore, benignamente li dissi: Signor Marchese, io non sono venuto qua per disputar, nè per far tumulto, ma solo per fargli riverenza et offerirmegli. Vi ringratio, figlio mio, disse egli, ma sappiate che il disputare qui, etiam contra la nostra dottrina, è lecito e sicuro, e non potete far cosa più grata a tutta questa città che disputar. Il che era verissimo, ma io non lo credevo, sinchè mi fu confermato dal loro superior che era Teodoro Beza.

[f 91v] Tutta via, perchè eravamo ancora fuor della città e noi tre soli, dissi: Signor Marchese, io non voglio discorrere dove siano più peccati, in Roma o in Geneva; ma dico ben questo: pensar che in Roma non sia la vera strada e dottrina di Christo, perchè vi siano molti peccati, è grande error e questo errore è stato causa della ruina di molte anime e di fare separare molti dalla Chiesa di Christo. Dunque, disse egli, la dottrina e strada di Cristo è strada di peccati? Signor no, dissi io, ma dico che la vera fede di Christo può stare con peccati, che non sono a quella contrari. Ah figlio, disse il Marchese, che cosa dite? Così è, Signor Marchese, dissi io; e voletelo vedere? Dicami, V. S., quanti peccati erano ne i Scribi e Farisei? e non dimeno essi insegnavano la vera dottrina e strada della salute, onde Christo comandò al popolo, che ubedisse ai Scribi e Farisei, e seguitasse la loro dottrina, ma che non imitasse le loro opere e vita, che erano piene d'iniquità e sceleragini. Così dico io che bisogna vituperar i peccati delli prelati della Chiesa romana, e non la dottrina. E chi, per i peccati di quelli, lascia la dottrina, fa danno a se stesso. Disse il Marchese:

Questo è nuovo modo per difender il Papa; e tutti voi Giesuiti tenete questo modo? perchè altri non rispondono così. Al che dissi io: Se V. S. legesse le controversie scritte da catolici, troverebbe che questo non è modo nuovo.

Mosse dopo un'altra controversia de adoratione et invocatione Sanctorum, nella quale mi negò un testo della Scrittura, e così andammo in piazza ad un libraro per monstrarli il testo. Intanto mandò uno al S.or Teodoro Beza ²⁰, che in quella città e tra i Calvinisti è come un Papa, avisandolo come in piazza era un Giesuita, il quale voleva visitarlo. Andai io, e mi ricevette amorevolissimamente; e le prime parole che mi disse, dopo le comuni salutationi, furono queste: Gaudeo plurimum esse mihi a Deo concessum antequam moriar agere cum Jesuita. Vidi quidem aliquando Patrem vestrum Generalem Laynez cum venit in Galliam ²¹, [f. 92r] sed non licuit mihi nec agere, nec loqui cum eo. Dopo di havermi dimandato donde venivo, e dove ero per andare, mi dimandò che cosa havevo io studiato; gli risposi, che havevo studiato filosofia e qualche cosa di teologia. Soggiunse egli: Quo ad philosophiam quidem puto te plurimum profecisse; audio enim Jesuitas in hoc genere studiorum esse valde versatos; quo ad theologiam autem vel vos, vel nos erramus. Risposi io che questo era necessario, perchè essendo la verità una, non si potea trovar in due parti contrarie. Mi dimandò dopo, se io havevo qualche dubbio da conferir seco; li dissi, che io per gratia di Dio non havevo dubbio alcuno in cose pertinenti alla fede, ma che se Sua Sig.ria volesse dimandarmi di qualche questione, che io volentieri risponderei. Mi disse che il disputare in questi tempi non era necessario, nè utile per le anime, nè vorrei (disse di più) che si scrivessero tanti libri, perchè il tanto scrivere e disputar nascondono et infuscano la verità. E dicendoli io che i Santi Padri usavano nelle controversie di fede disputare e scrivere, e se questo non è buon mezo per conoscere la verità, qual sarà? Mi rispose che il modo per intender la verità in questi tempi è per via di illuminatione, che suole fare tranquilla l'anima. Al che dissi io: E come saprò io, che tale sia illuminatione di Dio, e non più presto illusione del demonio, o falsa persuasione humana? Mi rispose che a quello, che si rimetteva e si facea indifferente, Iddio comunicava tale illustratione, che l'anima si tranquillava, e questo per mezo di qualche altro illuminato da Dio. Onde, se voi havete qualche dubbio, io non mancherò di adoperarmi per voi etc. Al che risposi che io non havevo altro dubbio, se non di questo, che Sua Sig.ria mi dicea, perciocchè non capivo, come questo fusse buon mezo per conoscere la verità, essendo che la persona non può havere certezza, nè che l'illu-

²⁰ Vedi sopra Introduzione. p. 118.

²¹ Beza si riferiva ai colloqui di religione tenuti a Poissy e a Saint-Germain (settembre 1561-aprile 1562) ai quale prese parte anche il Lainez, accompagnato dal segretario della Compagnia Giovanni Polanco. Dal giornale di quest'ultimo nessun accenno permette di dedurre un qualsiasi incontro tra Beza e Lainez, benchè entrambi presenti ai dibattiti. Cf. MHSI. *Polanci complementa II*, 842-43; *Lain. VI*, 54ss., 61ss., 754, 756, 768.

minatione fusse vera, nè che quello che si adopererebbe fusse illuminato da Dio; e che se uno non crede a quello che un concilio o la Chiesa li propone, molto meno deve credere a quello che gli è proposto da un solo. Qui egli voltò [f. 92v] ragionamento e venissimo a ragionare de' Dottori e Predicanti che erano in Genevra di varie nationi/. Allhora li dissi che havevo udita la lettione di teologia, e che quel maestro havea detto che li papisti da quelle parole: *Non lavabis mihi pedes in aeternum*, cavano che il Papa era un successore di Pietro, e che era capo della Chiesa; il che dissi essermi dispiaciuto, per non haver egli nè ciò provato, nè nominato quali autori papisti dicevano quello. Mi rispose che non mi maravigliassi di ciò, perchè alle volte questi lettori trovano nelle loro bibbie alcune postille scritte a mano di simili cose e così puol essere, che sia accaduto a costui. E questo, dissi, mi fa più maravigliare, che in cosa di tanta importanza un maestro publico e (come V. S. dice) dotto si fidi delle postille scritte a mano.

Li raccontai ancora come il Signor Marchese mi havea provocato a disputare di cose di religione, affermandomi essere molto usato in questa città il disputare e senza pericolo de' cattolici, che qui capitano. Così è, mi disse egli; anzi, farete cosa gratissima a tutti ancorchè disputiate contra la nostra dottrina; del resto poi potrete stare securissimo, che se bene sete Giesuita e contrariissimo a noi altri, niuno vi farà un minimo oltraggio; e così fu. Dopo, in segno di amorevolezza, egli stesso mi menò per tutta la casa sua, eccetto in quella camera, dove era la moglie con i figliuoli²²; e quando fummo nella libreria, mi donò un libro de Eucharistia, che egli havea scritto contra un'altro heretico bernese²³. Questa casa di Bezza è nella canonica vicino alla cattedrale, che ancora si chiama S. Pietro, nella sommità della città; sopra la porta di detta casa vi era un nome di Giesù scolpito nel marmo della porta; e perchè molti diceano a Bezza che quel Giesù era augurio che i Giesuiti verrebbero ad habitare in essa, Bezza l'havea fatto levare con scalpello pochi giorni innanzi che io vi andassi.

Uscendo di casa di Bezza, lasciai andare la veste lunga al modo nostro, poichè ero stato da tante persone assicurato, e già per tutta Genevra si sapea che io ero Giesuita; onde concorse quasi tutta Genevra a vedermi, perchè appresso quel popolo il Giesuita è tenuto per

²² Semplice supposizione del visitatore: in realtà Beza non ebbe figli nè dalla prima moglie Claudine Denosse morta nel 1588, nè dalla seconda, Caterina del Piano, sposata quello stesso anno. Cf. GEISSENDORF, *op. cit.* p. 43, 324/25.

²³ Chi sia questo eretico di Berna non saprei. Di trattati teologici sull' Eucharistia, che fu uno dei perni del malinteso tra calvinisti e luterani, Beza ne scrisse più di uno. Forse Pinelli intende alludere al *De Coena Domini adversus Jodoci Harchii Montensis Dogmata* (Genevae 1580) 160 pp. pp. in 8°. Trattandosi dell'ultima e recentissima pubblicazione di B. è probabile che il teologo di Genevra ne avesse fatto omaggio al suo ospite. Va subito notato tuttavia, che Josse de Harchies non era un bernese, ma un luterano di origine vallone appartenente al gruppo strasburghese, autore di un trattato sulla Cena pubblicato sette anni prima (cf. GEISSENDORF, *op. cit.* p. 350).

demonio incarnato, e credo che molti di quei giovani e semplici haveano paura di me.

[f. 93r] Dalla casa di Bezza venni nella piazza di S. Pietro, dove havevo lasciato il Marchese e quivi con lui trovai molti predicatori, dottori et altri, che mi aspettavano. Si fece un gran circolo nel quale ragionavamo di varie cose e principalmente di Giesuiti. Era nel circolo un venerando Senatore, il quale ex abrupto disse in lingua francese: Signori io vorrei dire un mio pensiero delli Signori Giesuiti; di gratia, piacciavi ascoltarli. Fu fatto gran silentio e tutti stavamo attentissimi. Da che (disse egli) Lucifero cascò dal cielo e da che cominciò la Chiesa di Christo, non fu nè maggiore, nè più sottile inventione del diavolo, che havere fatto venire i Giesuiti nel mondo. E dicendoli io che desse di ciò ragione: Vi dirò, disse il Senatore. Vedendo il demonio che il nostro evangelio andava innanzi a riformare tutto il mondo, e vedendo che nel papato non vi era huomo, che con dottrina o con la bontà della vita poteva opporre o resistere al nostro evangelio, che fece, per ultimo suo sforzo e rimedio? trovò li S.ri Giesuiti, i quali e con l'opositione della buona vita e con la dottrina resistessero alla nostra religione, e quel che più importa e maggior guerra ci fa è (il che dicendo diede un gran sospiro) che senza mercede insegnano alli putti la dottrina papiistica, la quale di tal modo se l'imprime nell'anima, che non basta tutto il mondo a cavarcela di capo. E qui dai circostanti fu fatto grand'applauso. Al che Iddio mi diede gratia di rispondere in questo modo: Signor Senatore, vi ingannate attribuendo al demonio, quel che si deve attribuire a Dio; hor sappiate che Iddio ha sempre havuta particolarissima cura e provvidenza della sua Chiesa e secondo i bisogni ha mandato l'aiuto; e perchè in questi tempi dal demonio sono state trovate molte heresie contra la verità della santa fede, le quali accecano gli huomini in perdizione delle loro anime, per questo Iddio ha mandata la compagnia di Giesuiti in aiuto della sua Chiesa, acciò si opponessero a gli inganni del demonio e defendendo la fede di Dio insegnassero al mondo la via della salute. E che sia così, si vede, perchè al medesimo tempo che Lutero si separò dalla Chiesa, Iddio eccitò i Giesuiti. Di più, nella Chiesa di Christo niuna religione in sì breve tempo si è tanto dilatata quanto la religione di Giesuiti, il che non è stato senza provvidenza particolare di Dio, acciò potessero sovenire in tutte le parti della sua Chiesa, che fussero delle heresie [f. 93v] contaminate. Hor il Senatore, intesa questa risposta, subito disse a tutti buona sera e se parti. Io, maravigliato di ciò, dimandai al napolitano, che mi stava dietro: che vuol dire, che il Senatore si era in quel modo partito? mi disse che in Geneva era un ordine di non adirarsi col prossimo e perchè per la risposta da me data era venuta la colera al Senatore, per non scandalizzare i circostanti si era partito. Il giorno seguente l'istesso Senatore, incontrandomi per Geneva, mi abbracciò in segno di amovevolezza, m'invitò in casa sua etc.

Essendo già notte mi ritirai all'alloggiamento, e per strada un cittadino, che si era trovato nel circolo, mi fece questa dimanda in pre-

senza di molti altri, che mi accompagnavano: Padre, che vuol dire, che se uno di Genevra andasse a Roma, ancorche non dicesse nulla contra la vostra fede, sarebbe preso, messo in prigione, e bruggiato; e voi qui sete conosciuto papista Giesuita, che non habbiamo maggiori contrarii, e dite quel che vi pare contra il nostro Evangelio, e noi non solo non vi facciamo male alcuno, ma carezze, e se uno pensasse solamente di farvi dispiacere, sarebbe severissimamente castigato? hor questo non è più conforme alla carità e mansuetudine dell'evangelio di Christo? Costui stava aspettando che io lodassi questa loro accoglienza e riprendesse li cattolici di crudeltà, o troppa severità; ma Iddio altra risposta mi messe in bocca. Gli risposi dunque che ciò non veniva perchè i cattolici fussero crudeli e voi calvinisti benigni e mansueti, ma veniva, perchè Iddio, tra l'altre proprietà, che havea date alla verità della santa fede, una era di esser potente e libera; e perchè dalla parte nostra è la verità della santa fede, vuole Iddio che tale verità sia libera e di essa se ne ragioni per tutto il mondo, anco tra infideli, heretici et altri nimici di essa. Di più, essendo dalla parte vostra l'errore e falsità, della quale Iddio è inimicissimo, come di peste dell'anime, vuole l'istesso Iddio che detta falsità della fede stia oppressa e non si dissemini nella sua Chiesa. Da qui è che gli heretici sono presi e castigati; onde, che voi permettiate che i cattolici parlino sicuramente in Genevra, non è perchè voi sete mansueti, nè è crudeltà de cattolici punire gli heretici, ma l'una e l'altra è ordinatione divina; il che detto da me, non mi fecero altra dimanda.

[f. 94r] Il giorno seguente, dovendo comprare un cappello, fui menato da quello istesso napolitano alla bottega di due italiani, li quali erano stati frati, uno 13, l'altro 11 anni, ambidue sacerdoti et in Genevra vendevano cappelli; e dimandandoli io la causa della loro apostasia, mi dissero che ne i monasterii loro erano stati perseguitati, e per questo erano venuti in Genevra; l'uno de quali quella istessa settimana havea presa moglie, l'altro si lamentava infinitamente della sua madre, che era millanese, come crudele papista, poichè havendoli cercati danari per trafficarli in quella arte, ella gli havea scritto una lettera, degna di nobile e santa christiana, il cui tenore era questo: Mi maraviglio che havendo tu disshonorata la mia casa habbi havuto ardire di scrivermi e chiamarmi tua madre; ti fo intendere che io non fui mai, nè voglio esser madre d'un scelerato et nimico di Dio, come tu sei, et in luogo di danari, che mi hai richiesti, ti mando queste stecche in caparra delle fascine, che io stessa portarei per bruggiarti, come merita ogni par tuo traditore di Dio, della religione e dell'anima tua. Nella lettera quella santa donna havea messo alcune piccole stecche di fascine. Io stei quasi tre hore discorrendo con questi due per farli ravvedere del loro errore e mi pare, quanto potei raccogliere dal loro parlare, che essi interiormente non erano heretici, ma solo per havere quella maledetta libertà erano fuggiti in Genevra.

Dopo pranzo la patrona dove io alloggiavo, che era una honorata cittadina, oltre che mi faceva molte carezze straordinarie, mi tentò se

io volevo restare in Ginevra, e pensando che ella burlasse, dissi io: e che farei in Ginevra? Ella mi disse che mi si darebbe una lettione con provisione di ottocento franchi l'anno. Di più mi offerse una moglie quale io volevo in tutta Ginevra con dote etc... e vedendo che ella parlava seriamente, cominciai a star sopra di me, dubitando di qualche inganno; e per quanto potei intendere, li ministri della città tramavano per mezzo della donna di farmi restare, perchè l'istesso giorno molti mi vennero a pregare che io volessi udire una predica in italiano, che dopo due giorni dovea fare un nuovo heretico italiano. E dicendo io che in quel giorno era la festa di SS. Simone e Giuda, nella quale bisognava dire messa, essi si [f. 94v] obbligavano a darmi commodità fuora della città per dire messa e di fare le mie divotioni; tanto più mi si crebbe il sospetto, onde con parole generali li ringratiai dell'offerte, che mi faceano di farmi dire la messa; quanto al restare per udire la predica, non li promessi, nè meno lo negai, benchè l'animo mio era di partire alla sprovvista e quanto prima.

Quel che mi diede qualche maraviglia fu che, in tre giorni che stetti in Ginevra, non udi mai una bestemmia, nè giuramento, nè parola sconcia; il che attribui ad arte diabolica per ingannare i semplici con apparenza di vita riformata. Intesi ancora infinite nuove contra il papa, cardinali e religiosi, le quali tutte erano finte per trattenere gli apostati e farli abhorrire i cattolici. Tra le altre, mi mostrarono una lettera, la quale dicea che in Roma nella piazza di S. Pietro era stato tagliato il capo al P. Possevino della nostra Compagnia per fatti horrendi; e detto Padre allhora si trovava in Pollonia et hoggi di è vivo.

Mi mostrarono ancora una lettera stampata assai lunga, nella quale si raccontava un caso strano e prodigioso accaduto in Roma nella processione del S.mo Sacramento di quello anno. La somma era questa. Andando la processione al solito col Papa, cardinali, vescovi, preti, religiosi etc., nel mezzo di essa cominciò non so che rumore, il quale crescendo, corsero i cavalli leggieri et altri soldati della guardia, pensando che fusse qualche stratagemma di heretici; le persone cominciarono a tirare sassi dalle fenestre e dai tetti, onde un sasso fracassò il baldacchino, che copriva il papa, e miracolosamente roppe le due dita del papa con le quali dava la benedettione al popolo; per il che il papa buttò il Sacramento in terra; in questo i cavalli leggieri facendo impeto per soccorrere al papa, calpestrarono i vescovi e cardinali, buttando per terra le reliquie e croci, che portavano, per salvarsi fuggendo; durò detto tumulto un pezzo, nel quale moltissimi prelati morirono, altri feriti, a chi rotto un braccio, a chi le gambe. Hor l'origine di questa ruina non furono gli heretici, come essi pensavano, ma fu questa: è ordine in quel giorno che tutti li preti, abbati, prelati etc. che stanno vicino a Roma, venghino alla processione; hor questi vengono tutti a cavallo, chi agli asini e chi a i muli, li quali tutti legano per filza, l'uno dietro l'altro, nella penitenziaria delli Giesuiti. Hor all'uscire del Sacramento in piazza si spara l'artiglieria, suonano le trombe e tamburri; gli asini et i muli [f. 95r], che non sono avezzi a tale rumore, comin-

ciarono a tempestare tanto, che si staccarono e corsero verso la processione la quale, pensando che fossero heretici si misse in fuga, buttando le reliquie de Santi, che portavano etc. Con queste e simili buggie trattengono il popolo. Nel fine di detta lettera, dicea: non vi è altro di nuovo, eccetto che i Signori Gesuiti haveano messe conclusioni per la domenica seguente, tra le quali una era questa: *Utrum in litaniis, prius invocare S. Paulum quam S. Petrum sit peccatum remissibile vel irremissibile; e simili altre baie.*

III. - COMMENTARII BREVIORES

PACCANARISTS IN ENGLAND

by Fr. HUBERT CHADWICK S. I. - Stonyhurst.

SUMMARIUM: Praemissis paucis de Societate S. Cordis Iesu et Societate Fidei Iesu earumque Paccanario anno 1799 effecta unione, illustrantur ex documentis litterisque ineditis res sub PP. Rozaven et Carolo de Broglie in Anglia actae. Unio totalis sive 'corporata' cum Patribus Collegii Stonyhurstiani aliisque Patribus Anglis frustra attentatur. Collegium ab ipsis Paccanaristis Londini fundatum, et paucorum decursu annorum aere alieno gravatum, paulatim dilabitur. Cognita tandem rerum veritate dissolvitur eorum conjunctio cum Societate Fidei vel cum ipso Paccanario, et ad Societatem Iesu, in Imperio Russiaco florentem, admissionem plerique petunt.

« Coming events cast their shadows before », wrote a British poet. At the close of the 18th century, it may be recalled, when the prospects of a resuscitated Society of Jesus were perhaps more dim than ever, such a shadow fell upon two nascent Societies of somewhat similiar name — the Society of the Sacred Heart of Jesus and the Society of the Faith of Jesus. Both Societies came into being, the one in Belgium, the other in Rome, with the expressed purpose of continuing the spirit and work of the « ci-devant soi-disans Jésuites » (as their French enemies were apt to call them) until such time as in the providence of God the old Society should be restored. Their history ceased by 1814, with the final restoration of the suppressed Society.

The Society of the Sacred Heart owed its existence, next to God, to the zeal of two young priests still in their twenties, the saintly Abbé François de Tournely and his ardent, even exuberant friend, the Abbé Charles de Broglie, a son of the famous Marshal. Under de Tournely as its first Superior the Society began (May, 1794) with four members in the former country house of the Jesuits near Louvain. Three years later, after many wanderings, it had established itself at Hagenbrünn, a few miles from Vienna. Here the founder died of small-pox, to be succeeded by the famous Père Varin, not yet 29 years of age, who by the end of 1798 had started a flourishing noviciate in Prague, and had converted part of the house at Hagenbrünn into a boarding school. The Society however had not as yet received the formal approbation of the Holy See.

It was at Hagenbrünn that there took place in the April of 1799 the fateful conference, or series of conferences, which Père Varin and his community held with the founder of that other Society, the Society of the Faith of Jesus. Nicholas Paccanari, as yet but a cleric in minor orders and some four years younger than Père Varin, was of a very different stamp. An ex-sergeant, he had tried his hand at business before the need of a livelihood reduced him to the occupation of a guide or showman in various Italian towns. But in Rome, about 1795, whilst a member of the pious confraternity or 'Oratory' of the Caravita, he had felt inspired to re-establish the Society of Jesus under another name. Three priest-friends of his, frequenters of the same Oratory, were won over to the venture — P. della Vedova, P. Epinette and P. Halnat, of whom the last-named soon became the right-hand man of Paccanari. These three priests, on the eve of the feast of the Assumption, 1797, formally elected Paccanari as their Superior. Cardinal della Somaglia, the Pope's Vicar, had given his approval; and on the following morning in a private chapel of the Caravita the small community assembled to take the vows of poverty, chastity and obedience, together with a fourth vow to which we must refer hereafter. It was a vow which Paccanari had excogitated in the course of a year or so of retirement at Loreto and at Assisi, undertaken as a preparation for the work that lay ahead¹.

One does not at present question the sincerity of the founder: but it is difficult to give full credence to the account of the many revelations said to have been granted to him during those months of prayer and reflection. Père Halnat appears as the authority for a long list of revelations made at this period to Paccanari by the inhabitants of heaven.

« We omit many apparitions of the B. Virgin and other saints, the driving away of evil spirits that came 80 different times to assault him and deter him from persevering, but the B. Virgin still protected him »².

Be this as it may, the Society of the Faith having established itself early in 1798 in a house near Spoleto, Paccanari set out thence to visit Pope Pius VI, at that time imprisoned in Sienna. Padre Marotti, ex-Jesuit, the Pope's private secretary, was first interview-

¹ ACHILLE GUIDÉE S. J., *Vie du R. P. Joseph Varin* (Paris 1854) p. 50.

² Translation of a letter of M. l'abbé Gouppij, Under-secretary to the Episcopal Consistory of Liège, to [M. l'abbé Preston?], forwarded by the latter to Dr Moylan, Bishop of Cork; dated Paderborn, 23 April, 1800. MSS. *Restoration, Paccanarists, Stonyhurst*, f. 136. This and all subsequent references are to documents in the English Province S. J. Archives, unless it is otherwise stated.

ed. Recovering from his astonishment at seeing two visitors in Jesuit garb, he listened to their story and then frankly informed them that he considered their scheme impossible without a miracle. Somewhat discouraged they went to pray in the Cathedral where — to quote again the abbé Gouppij — « the Lord assured F. Paccanari of the success of their business when brought before the Holy Father, which he immediately communicated to his companion for his comfort and encouragement ». It appears that Padre Marotti was also comforted and reassured: through his kind offices several privileges were granted by the captive Pope to the Society of the Faith.

About February of the following year (1799) Paccanari obtained a second audience with Pius VI, now in captivity at the Chartreuse in Florence. He had spent the last few months, together with his followers, in a Roman prison, having fallen under the suspicion of the republican Government. On their release Père Halnat and the rest had made their way to the Duchy of Parma: Paccanari himself had Hagenbrünn as his objective (the existence of the Society of the Sacred Heart had by this time become known to him), where he hoped to negotiate the union of the two Societies. From Pius VI he obtained, it would appear, the warm approval, even the exhortation to bring about the fusion of the two, in view of their common purpose³. From Florence he moved on to Venice and thence to Vienna, bearing with him letters in his favour from the Nuncios both of Florence and of Venice, as well as from the Patriarch of Venice. One may note how at this period and indeed until his downfall his charm and eloquence enabled him to win over all manner of persons to his way of thinking.

At Hagenbrünn a series of conferences with Père Varin and his companions lasted from the 9th to the 17th of April. Once the exhortation of the Holy Father (which Paccanari would not fail to emphasize) was reported to the Society of the Sacred Heart, the issue was not in doubt. The method of fusion, not the fusion itself, became the subject of debate. On April 18th, 1799, took place the final ceremony in the chapel of Hagenbrünn. After Mass of the Holy Spirit celebrated by Père Varin, he and all his erstwhile subjects renewed their vows in the hands of Paccanari, still no more than a tonsured cleric⁴.

³ ACHILLE GUIDÉE S. J., *op. cit.*, p. 54.

⁴ A few months later he received from the Nuncio at Vienna the minor and two major Orders. Subsequently this same Prelate refused to raise him to the priesthood: but in June, 1800, « en vertu des pouvoirs conférés par Pie VI à la Société de la Foi », he was ordained priest by the Bishop of Cremona (GUIDÉE, *op. cit.* pp. 60, 326-7.)

The question whether Père Varin or Paccanari should become Superior General of the united Society of the Faith had hardly been discussed; or if it had, the encouragement and minor privileges given by Pius VI to this Society, together with the very evident reluctance of Père Varin to be Superior even of his own community, had soon silenced or smothered the objections that arose. It must be added that, as P. Guidée has remarked, there was reason to think that Paccanari would have refused to accept either Père Varin or anyone else as his Superior. The roots of Père Varin's humility ran deep: the piety of Paccanari seems to have been, at least in part, emotional and somewhat shallow. The discipline of religious obedience was beyond his personal experience, possibly beyond his range of vision. For two years now he had been Superior of his Society, and he was growing less and less inclined to accept any other position.

The Society of the Sacred Heart thus ceased to exist as such: it had become part and parcel of the Society of the Faith. There remained the final objective, whenever it should become possible — amalgamation with a restored Society of Jesus. That had been the ardent desire of de Tournely, and remained the unswerving aim of his Society. Events of the next few years proved that it was also the over-riding purpose of the great majority of those who had already joined Paccanari or were presently to be associated with him. From 1803 onwards, desertions from the ranks of Paccanari to the standard of St Ignatius, still waving in the Russian breeze, increased in numbers and importance until the practical extinction of the Society of the Faith in 1808 with the condemnation and imprisonment of its Superior General. In the event it was not the Society of the Faith but it was Paccanari himself who was to prove unfaithful to the declared purpose of his Society. Nor is it likely to have escaped his perceptive mind that amalgamation with the Jesuits would be incompatible with the retention of his position as Superior General.

Within a year of the union of the two Societies Paccanari began to spread his subjects over Western Europe. Foundations were made with varied success in Germany, France and Holland, as well as in Italy. To England (which mainly concerns us here) about the beginning of 1800 were sent two members of the former Society of the Sacred Heart — the Abbé de Broglie, who has already been mentioned, and Jean Louis Rozaven, a Breton priest of outstanding ability whom Paccanari named « Provincial » of England and of the territories subject to the King of England. They seem to have arrived in England in the spring of 1800, where for a year

and more their address in London was No 7, Upper Evesham Buildings, Sommerstown. Their first object was to make contacts, especially with the English ex-Jesuits; and, like Paccanari himself, they speedily acquired friends and admirers. The wise and cautious Fr. William Strickland, who for many years now at his residence in Edgware Road had acted, by vote of his confreres, as their financial administrator, was charmed on first meeting them. « The Abbé Broglie with a companion is now in town », he wrote in June; « He is a most amiable youth. I have had some discourse with him... I think there can be no doubt but that the new Institution is conducted by a special providence »⁵.

Even by this date the accusation had been made — it was a charge which the future Jesuit General, Fr. Gruber, soon came to believe in — that behind the Society of the Faith were the Spanish politicians, working to prevent the restoration of the Society of Jesus. But Fr. Strickland, enchanted like many another by the tales his two new friends were telling him, was for the moment credulous.

« To obviate the bad effects of such a Calumny », he wrote, « Paccanari and four or five others of the principal members of the body signed a declaration, of which I have a copy. The last article is this: 'It is my wish that all the ancient, as well as modern Children of our holy Father St. Ignatius form but one and the same body, and shou'd be animated by the same spirit' etc. »⁶.

This « last article », it will be noticed, is open to more than one interpretation. Yet one must not make the mistake of reading history backwards. Fr. Strickland's new friends were not in the least insincere in their assurances. They were as enthusiastically confident in the rectitude of their Superior General as no doubt was Paccanari himself.

The two Paccanarists spent some busy months making suitable contacts with the English Catholics. It was upon their agenda presently to establish a College in London, as their colleagues were doing or about to do in Dillingen, Lyons and elsewhere; they needed therefore a clientele. More important, they were visiting the ex-members of the English Province in their various missions and

⁵ Fr. W. Strickland to Fr. Marmaduke Stone (Stonyhurst), 12 June, 1800 (Strickland Letters).

⁶ Fr. W. Strickland to Fr. M. Stone, 10 July, 1800. (ibid.) The quotation is from Paccanari's declaration of August 11, 1799, demanded of him by some of the former members of the Society of the Sacred Heart (CRÉTENEAU-JOLY, *Hist. de la Compagnie de Jésus*³ V, 419).

explaining to them the merits of their new Society. In October of this year de Broglie visited Wardour Castle in Wiltshire, whence he moved on to Bath and to Bristol and later to Lord Clifford's home at Ugbrooke. Rozaven at an earlier date had travelled along some of the same route. And it was at Wardour that he found his first — and only — recruit in the person of Fr. Charles Forrester⁷, chaplain to Lord Arundell of Wardour. The circumstances were reported to Fr. Stone, President of Stonyhurst College, by Fr. Anthony Simpson who had been on a visit to Lord Arundell.

« Four or five weeks ago I went to Wardour, where I heard Fr. Forrester had gone to London to make a retreat... He returned some time after and brought with him Abbé Broglie, and at his arrival told us that on the 5th day of his retreat, being satisfied within himself with all he had heard and seen, he had enlisted in the New Order of which he was now a novice; and after his retreat had been ordered back to his former station, Wardour, there to continue his noviciate until the time should come for taking his vows »⁸.

Fr. Simpson adds the information that besides Fr. Forrester there were now six novices at Sommerstown, all of them French priests. Abbé de Broglie, he notes, « is extremely desirous of effecting a Junction of his Society with the Ancient Jesuits, but above all with Stonyhurst; this last point to be one and probably the first object of his visit to England ». But as he and Rozaven wished to visit Stonyhurst together, they must await the arrival from Germany of one or two of their associates who would look after the London establishment during their joint absence. The visit proved possible in the beginning of 1801: but already it had become clear that the Paccanarist Fourth Vow⁹ was going to be a serious stum-

⁷ Fr. Charles Fleury, known in England as Forrester, was a Frenchman who entered the Society of Jesus in 1756, a month later than his bosom friend, Fr. de Clorivière. After the expulsion of the Jesuits from France he lived awhile at the English College in Liège and in 1766 was admitted by the Provincial, Fr. Elliott, into the English Province. He had been at Wardour since 1775, at first as missionary and later as private chaplain to Lord Arundell.

⁸ Fr. A. Simpson (Bath) to Fr. M. Stone (Stonyhurst), 20 Nov. 1800 (MSS *Restoration* etc. f. 145). Fr. Simpson (Sionest, Sionêt), like Fr. Forrester a Frenchman, had been more or less 'adopted' by the English Jesuits. From about 1801 to 1814 he taught Natural Philosophy and Mathematics at Stonyhurst, and then returned to France, to succeed Fr. de Clorivière as Vice-Provincial and finally to become Provincial, in which office he died in 1820.

⁹ Fr. Simpson in his letter of 20 Nov. (as above) quotes the formula of this vow — supplied to him doubtless by the Abbé Broglie: « Ego N. N. promitto et voveo me subiecturum integre et perfecte meum Iudicium, meamque voluntatem Summo Pontifici eiusque Successoribus, in eis omnibus quae dogmata, mores et

bling-block for the « Ancient Jesuits ». Fr. Simpson, for one, had had long and repeated discussions on the subject with de Broglie. He considered the new Society was the work of God,

« and I am strongly inclined to believe it will end, some day or other, and I hope very soon, in the reestablishment of our dear Society, but I mean the identical one such as it was established by our Father St. Ignatius. For I cannot look upon the Society of the Faith as the same as our Society: I acknowledge they are Jesuits, but they are also something more — and that 'more' I don't like. I cannot reconcile my mind with their new vow. I see in it neither necessity nor convenience »¹⁰.

Still less did this Fourth Vow appeal to Fr. Joseph Reeve, the chaplain at Ugbrooke, an ex-Jesuit close in touch with the 'Gentlemen of Stonyhurst'. He was an elderly, portly priest, a writer of books, whose prudent opinions, supported by learning and a certain natural pomposity, always carried considerable weight. Père Rozaven discovered that he was a man to conciliate and accordingly addressed to him a long letter, arguing philosophically, and no doubt truly, that the addition of an extra vow did not necessarily destroy the 'essence' of a religious Order; that this fourth vow apart, their two Societies were identical, for the Constitutions and Rules did not differ by a single letter¹¹.

But his correspondent was less interested in theory than in practice. The two Societies were sisters — and certainly not twins. Outsiders might mistake them one for another, but a closer inspection would reveal the difference — the ultimate difference lying in the addition of the fourth vow. Fr. Reeve proceeds politely to criticize this addition which indeed he considers might suggest some sort of slight to the memory of St. Ignatius's suppressed Institute.

disciplinam respiciunt; ita ut quotiescumque Christi Vicarius, aut sponte, aut quia consultus et requisitus de veritate, quomodocumque locutus fuerit, sententiam dixerit, decisionem protulerit, obediā cum vera et sincera docilitate et submissione cordis et spiritus, deponens omnino et reiiciens meum Iudicium, cognitiones et sententias meas, quin ullo unquam tempore, sive interius sive exterius, verbo aut scripto, quomodocumque tandem modo, declinem ad dexteram vel ad sinistram. »

¹⁰ Fr. A. Simpson to Fr. Stone, 22 Nov. 1800 (*ibid.* f. 147). The Vicar-General in Russia, Rev. Fr. Kareu, writing his first letter (10 Sept. 1801) in answer to Fr. Strickland, added a brief but expressive postscript: « Viro illos, e quorum numero Sacerdotes aliqui in Angliam delati sunt, esse Jesuitas, nescio; cum tamen, si essent hujusmodi et de vera Societate Jesu, scire idipsum deberem » (*Epistolae Generalium*, 1750-1853. f. 9).

¹¹ Père Rozaven, S. F. J., to Fr. J. Reeve (Ugbrooke, Devon), 4 Dec. 1800 (Stonyhurst MSS. C. IV, 16, N° 3). Fr. Reeve replied on Dec. 29 (*ibid.* N° 2).

The new vow is concerned with internal acts of judgement and will, presuming a degree of perfection such as can hardly be demanded or expected of every member of the Society. In some circumstances its demands are far above the limits of ordinary virtue. Its scope, for instance, would include the destructive Brief of Clement XIV, and many an ex-Jesuit, for all his external submission to that decree, would fight shy of binding himself to anything deeper than that. Moreover, what an obvious excuse would such a vow provide for Civil Governments to exclude the Society from their territories! What of the Pope's deposing power, which had never been officially renounced? Or take England, for instance, where by the Oath of Allegiance of 1778 the ex-Jesuits, like other Catholics, had sworn not to admit in their country any foreign jurisdiction in temporal matters¹². How could this Oath be made to harmonize with such a vow, even if limited to the « professed fathers » or to those concerned with the government of the Society? As to the vow being taken « immediately after the Noviciate by all the Scholars and even by the temporal Coadjutors », Fr. Simpson had put it bluntly: « What has a Brother Cook or Taylor to do with the decisions of the Pope? »

It must have been therefore with a growing sense of uncertainty that the two French abbés looked forward to their conference with the members of the Stonyhurst community. That College had established itself on English soil but a few years previously, in the August of 1794. But it had a long history behind it and a strong tradition derived from some two hundred years of continental life, first at St. Omers until in 1762 it was driven from France, then at Bruges and, after the Suppression of the Jesuits, at Liège. It had been the only College of its kind in the English Province, and now during the Suppression period it was a philosophate and theologate as well. All the hope of the future lay here. It was a hope that the Paccanarists wished to share, even to strengthen. Yet the future — which for the suppressed Society meant its resurrection — at this period loomed dark and cheerless for the remnant of the former English Province. At least half of its members were dead — some sixty had died within the last ten years — and the rest were well past middle age. In the smaller Irish Mission across the

¹² When the English Vicars Apostolic obtained from Propaganda a Decree (15 July, 1786) ordering the ex-Jesuits to arrange that their properties and funds should ultimately be left to the free disposal of the bishops, Fr. Strickland did in fact appeal precisely to this Oath of 1778 — an Oath which, as he reminded them, the Vicars Apostolic had themselves taken — in vindication of the ex-Jesuits to decide this temporal matter as they judged best.

water all were dead but two. Another score of years and a similar situation might well confront them. Why not renew their youth, make certain of their future by amalgamation with a Society professing the same ideals, following the same rules, awaiting, as they, the dawn of a happier day, if that should ever come? This other Society was in favour with the Holy See, had the Pope's express approval: they were daily expecting, so they said, to hear of its formal confirmation. Why then boggle at an added vow, which was but an additional emphasis on the Jesuits' famous vow of obedience? It too must have had the Pope's approval.

Here it is that one first discerns the infiltration into England of certain suspicions which had already begun to spread abroad upon the continent. A few weeks before the expedition to Stonyhurst the Abbé Barruel¹³, who was residing with Fr. Strickland in No 25, Edgeware Road, received a letter from the Archbishop of Auch (Aux) warning him against « les emissaires de ces soi-disans jesuites — je dis des emissaires, car c'est bien eux qu'on doit appeller soi-disans jesuites ». The Archbishop gives various details of the activities of Paccanari (a name which in one place he curiously misspells Paccaroni!) which appear to him suspicious.

« Au reste les Paccanaristes sont peut-être des Saints, mais le Pape actuel a refusé de les approuver malgré les instances de l'Archiduchesse Christine sœur de l'Empereur. Ils sont des imprudens d'avoir dit qu'ils avoient un Bref du Pape Pie VI qu'ils n'ont pu montrer: ce qui les a forcés de recourir à l'approbation *vivae vocis oraculo*. Ils se rendent suspects en voulant et en souffrant qu'on les prenne pour ce qu'ils ne sont pas »¹⁴.

Whether the Archbishop was accurate in all his statements is of less importance than the general warning which, as he says, was the main purpose of his letter. Needless to say, the Abbé Barruel showed the letter to Fr. Strickland; and next day, Dec. 22, a copy was dispatched to Stonyhurst. There it must inevitably have

¹³ Père Augustin Barruel (1741-1820), whose *Histoire du Clergé pendant la révolution française* and other works had created a considerable stir, lived for ten years in London in Fr. Strickland's household in the capacity of Almoner of the Princess de Conti. He returned to France in September, 1802, and soon was able to re-enter the Society still surviving in Russia. Some dozen letters of his to Fr. Strickland (1802-1806) are preserved in the English Province archives.

¹⁴ Archbishop of Auch (Montserrat, Catalonia) to the Abbé Barruel, 11 Nov. 1800. A copy is in Stonyhurst Archives, C, IV, 16, N° 1. The lady referred to was really the Archduchess Marie-Anne, a sister of the Emperor Francis II. Introduced to Paccanari by Père Varin, she seems to have 'adopted' him, followed him from Vienna to Padua, from Padua to Rome, and munificently supported his activities with her influence and money.

inspired, at the least, some degree of uneasiness. For Fr. Strickland the warning was decisive, since the Archbishop in his opinion had a reputation for piety and prudence beyond all the Bishops of France. In another three weeks he was writing to the President, Fr. Marmaduke Stone:

« Broglio and Rozaven will probably have arrived at Stonyhurst before you get this letter... I own I was not edified at the passionate expressions made use of on the occasion of learning the Contents of the Archbishop's letter. It was not Ignatian! The history of their foundation they will probably show or read to you... much in it is suspicious. In common prudence before we give entire Credit to extraordinary Revelations and communications with heaven, we should have something more than the bare testimony of the person to whom they are made... Is it probable that Paccanari should in the heart of Italy retire to Loretto, make a retreat etc. etc. without having ever heard of the Society of Jesus or of St Ignatius? »¹⁵.

The two « emissaries » arrived at Stonyhurst a couple of days later and created an excellent impression on the Fathers who were there to receive them. The community at that time numbered about thirty: of the ten priests all but one had entered the Society of Jesus before the suppression — they at least were not likely to be persuaded without very convincing arguments. Meetings were held at which the two Paccanarists pleaded their cause: and before their departure they presented their arguments in a written Memorial¹⁶, to which they requested a formal answer in writing. It should suffice here to summarize very briefly this rather lengthy document, which may be divided under five headings:

1. Union with Stonyhurst would mean a great increase for the Society of the Faith, and give it a firm foothold in England.
2. It would be no less an advantage to Stonyhurst which lacks the stability of vows. The Ignatian spirit without vows, without Ignatian obedience, will die out in the next generation. Many of your young men wish to follow this Ignatian way of life. As you stand now, you cannot satisfy them.
3. God alone, Who allowed your Society to die, can raise it again to life. If in our Society you see the finger of God, why delay

¹⁵ Fr. W. Strickland to Fr. M. Stone, 16 Jan. 1801 (Strickland Letters, ff. 113-4). An Italian Jesuit at Parma later recounted to the General S. J. Père Halmat's tall story that « per immediatam Dei ipsius revelationem ea omnia acceperat (Paccanari) quae sunt in Instituto nostro, quaeque ipse Paccanari per se intelligere nullo modo poterat ». Halmat had ascertained this by comparing the Jesuit Institute with what Paccanari told him of his revelations (Miscellanea, 1771-1820. f. 72).

¹⁶ Restoration, Paccanarists, etc. ff. 158-159.

to unite with us. God will give victory over all troubles and opposition.

4. As to the Fourth Vow, the history of our Society — how a young man, quite uneducated, received by divine revelation the knowledge of the Ignatian Institute¹⁷, how after much prayer he considered this vow to be necessary and received the Pope's approval of it, etc. — all this shows that it is the will of God that this vow be added. Thus the objections urged against it can be dismissed.

5. Either the Society of Jesus will be restored or it will not. If it be restored, we shall all give thanks to God and hasten to enter it. If it is not to be restored, then the best place for us all to end our days in is the Society of the Faith, which has the same spirit and objective as that of St. Ignatius.

The reply to this Memorial was drawn up, also in Latin, by the gifted Professor of Theology, Fr. Thomas Barrow, and agreed to by the other Fathers. It does not appear to have survived the ravages of time; but the gist of it we get from a letter of Fr. Nicholas Sewall, a future 'President' or Rector of Stonyhurst.

"I happened to be at Stonyhurst when those Fathers were there... We all soon saw that it would be very imprudent to unite with them. They appeared very tenacious of their vow, very desirous of a union and very unwilling to form a connexion with the Jesuits in Russia, and seemed rather to wish that we should all fall under the standard of Fr Paccanari, than that the ancient Society should be restored... Fr Barrow answered Fr Rozaven's Memorial... As regards the union he says, "Non enim quod habemus spirituale bonum in manibus, illud aequum est projicere aut gravi periculo temere exponere maioris boni intuitu" etc. As to 4th vow he says: "nec est utile nec laudabile"... Suffice it to say that there is no one, not even Tom Reeve, who has the least thought of uniting with Broglio and Rozaven"¹⁸.

As this same Fr. Thomas Reeve, Prefect of the 'Juniors', wrote to his elder brother: "Our final unanimous answer was that we were ready to unite with them, when they became united with the Society in Alba Russia, ad quam oculos habemus conversos"¹⁹.

From the same source we learn that the Paccanarists were dissatisfied with Father Barrow's reply, declared that no written answer was needed and, more in sorrow than in anger, went away without it.

¹⁷ "... Ignatianum institutum, sibi antea ignotum, accepta divinitus notitia, orbi restituere aggreditur..."

¹⁸ Fr. N. Sewall [Portico] to [Fr. Strickland?] 28 Feb. 1801.

¹⁹ Fr. T. Reeve (Stonyhurst) to Fr. Jos. Reeve (Ugbrooke), 19 Feb, 1801 (Stonyhurst MSS. C. IV. 16. N° 4).

" They left us on the 27th of last month, after staying for 8 days. Their edifying religious behaviour, breathing the spirit of St Ignatius, confirmed in all of us the high opinion we had conceived of their sanctity and their Society. Tho' not our Society, it appears to me to be the work of God... »

That judgment was surely a true one, even though God's full plan was not yet discernible, could not yet be discernible without prophetic vision of the future.

Returning to London, de Broglie and Rozaven — they are usually mentioned in that order — pursued their activities without undue discouragement. They continued to correspond with Fr. Stone and passed on to him hopefully the cheerful news they were receiving of the progress of their Society. Thanks to the Archduchess the Paccanarists came into possession of a large establishment in Rome. There their numbers were rapidly increasing, their church was thronged. In Rome and elsewhere devoted work was being done in the hospitals, among the soldiers, wherever need was greatest. Nothing appeared to be lacking except their Society's formal confirmation; for, as Fr. Joseph Reeve rather pointedly declared to Père de Broglie, his Society was as yet but a private Congregation, not a Religious Order, until it should be confirmed by the Holy See. Would it ever be confirmed? Cardinal Erskine at all events, on a visit to Wardour Castle, stated openly that it would not²⁰. In any case, not many months after the visit of the Paccanarists to Stonyhurst, the attention of the English ex-Jesuits was directed elsewhere. The question now mooted was that of a possible amalgamation, not with the Paccanarists, but with the real Society of Jesus still alive in White Russia.

By the Brief *Catholicae Fidei* of March 7th, 1801, it will be recalled, Pope Pius VII formally confirmed the Society of Jesus as it existed in White Russia. Details of the document gradually became known, although the Brief itself did not reach Jesuit hands until a year and a half later. First news of it in England seems to have come in a letter to the Abbé Barruel from his friend Padre Virginio²¹, which reached him on July 30th of that year: a letter which tended likewise to increase that suspicion of the Paccanarists — or at least of their governing body — which had already been

²⁰ Fr. Jos. Reeve (Ugbrooke) to Fr. T. Reeve, 19 Feb. 1802 (Stonyhurst MSS. C. IV. 15, N° 36).

²¹ L. Virginio, prêtre (Vienne en Autriche: Église Italienne) to M. l'abbé Barruel, 6 July, 1801 (Restoration etc. ff. 170-171).

aroused by the Archbishop of Auch. On the very next day, feast of Saint Ignatius, Fr. Strickland wrote to the Vicar-General in Polotsk, Fr. Kareu, broaching the subject of affiliation to the Russian Jesuits on behalf of the sixty or seventy survivors of the English Province. To Fr. Gabriel Gruber too, the influential Rector of the Imperial College at St. Petersburg, he sent a letter, and to Padre Marotti, now private secretary of Pius VII, begging for confirmation of the news received from Virginio but contradicted by the information which had reached the Paccanarists. Towards the close of October a kindly reply was received from Fr. Kareu, informing him of the fact that the papal Brief confirmed the existence of the Society, « intra tamen, non extra fines Imperii Rossiaci ». He added his promise of cooperating with the efforts of the English Fathers to secure the object of their desires. It was however for his successor, Fr. Gruber, to announce a certain measure of success: this he did in a letter of October 12th, 1802, written two days after his election as General S. J. Cardinal Brancadoro, the Cardinal Protector, he says, at Fr. Kareu's request had already brought the matter to the notice of His Holiness. Now an answer had come from Cardinal Consalvi in the Pope's name.

« Respondit praedictus Cardinalis, 'verum quidem esse in Brevi suam Sanctitatem nostram existentiam ad Russiam restrinxisse, sed per hoc suam Sanctitatem non velle impedire quin alii tam in terra acatholicorum quam etiam Catholicorum ad nos aggregentur, dummodo non aperiantur novae domus Professae: talem facultatem esse inhaerentem Brevi, cum sine ea impossibile videatur ut Societas se sustineat'. En igitur campum apertum: clarius Sua Sanctitas respondere non potuit »²².

This happy news was for many quite sufficient. They were keen to take immediate action, relying on Cardinal Consalvi's reported interpretation of the earlier Brief. Others there were who demanded for so important a step some firmer basis, some written document from Rome that might serve as a definite, formal proof for the sceptical — the Vicars Apostolic being by no means excepted from this category. But they were asking for more than Pius VII was prepared to give. They failed to appreciate fully all the difficulties of the Pope, faced as he was by the unrelenting opposition of the Spanish Court whose influence in Rome was insidious and powerful. It was finally at Fr. Strickland's suggestion that Fr. Gruber decided to appoint Fr. Marmaduke Stone as Provincial, who at his discretion could 'aggregate' to the Society of Jesus such as

²² Epist. Generalium, 1750-1853, f. 15.

should be willing to take or renew their vows at once. In his letter to Fr. Stone appointing him to the post and explaining the mode of procedure, he repeats once more the authority on which he acts:

« Facultas aggregandi et uniendi nobis alios in partibus tam Catholicorum quam Aatholicorum vivae vocis oraculo data nobis est et significata tum per Eminent: Cardinalem Consalvi Secretarium Status, tum per Nostrum P. Giorgi Theologum Poenitentiarium, nostrumque Romae Agentem: qui ultimus ex voluntate S. Pontificis disertis verbis ad me perscripsit, omnia a me postulata et rogata, quae sive Angliae Regnum, sive alias terras concernunt, concessa esse, hac sola addita conditione, ne vestis Jesuitica portetur ibi ubi per Regimen Societas nondum fuit a Sede Apostolica expetita: Breve Aggregationis nondum dari propter molestias, quas S. Pontifex ob Breve pro Rossia datum a Ministerio Aulae Catholicae jam fuit expertus: discretionem requirere, ne S^o Patri, qui nobis vere, tanquam Pater, est addictissimus, suscitemus novas tricas, et ut contenti simus praesenti rerum statu, qui ad legitimam Societatis existentiam etiam in Anglia jam sufficit »²².

It was in virtue of this vivae vocis oraculum thus attested that Fr. Stone was installed Provincial by Fr. Strickland in the May of this year 1803; and in this arduous office he remained for the next fourteen years. Mais revenons à nos moutons.

De Broglie and Rozaven had meanwhile proceeded with their intention of establishing a school. At the close of June, 1801, Fr. Stone received a printed Prospectus entitled, « Plan of Education adopted at Kennington House, near Vauxhall. Surry ». De Broglie's

²² R. P. Gruber (Petropli) ad P. Stone. 1 March, 1803 (Epist. Gen. 1750-1853, f. 20). This 'legitima existentia' is of course not the same as the 'existentia canonica' for which after many years of strain a Rescript was obtained, dated 24 Dec. 1813, through the kind offices of Mons. Severoli, Nuncio at Vienna (Brzozowski to Stone, 25 Jan. 1814: *ibid.* f. 164). The situation was comparable to that of Parma under the Provincialate of Fr. Pignatelli. « Habemus in Italia sciente S. Patre similem Provinciam in qua, nec Episcopis nec ullo alio conquerentibus, omnia bene procedunt ad M. D. Gloriam » Gruber to Strickland, 27 May, 1803: *ibid.* f. 29). In an urgent letter (19 Nov. 1803) to Fr. A. Kohlmann, the then Superior of the Paccanarist house in Amsterdam Paccanari asserted that the Pope had not sanctioned the canonical existence of the Jesuits beyond the confines of Russia — which was true; and that « la lettera che questi dicono avere del Secretario di Stato per estendersi altrove, non è vera. Ciò lo sappiamo dallo stesso E.mo Consalvi » (Registro delle lettere del P. Niccolò Paccanari, 1799-1804: Arch. Prov. Veneto-Milanese, foto Arch. Rom. S. J. pp. 221-223. The kindness of Fr. Edm. Lamalle has provided me with a copy of this and of some other documents from the same source). There can be no doubt of Consalvi's letter to the General in Russia: Fr. Gruber certainly did not invent it. But Paccanari for one reason or another confuses the distinction made above — and indeed not without some excuse since the English Jesuits were not at first very clear on the subject.

covering letter explained that the Pope's desire for the expansion of his Society had hastened the moment for starting this school. Characteristically he adds that the welcome given to the Prospectus clearly demonstrates the Will of God. The *Laity's Directory*, wherein various College prospectuses were annually printed, included in its 1802 issue this same Prospectus of Kennington House, « under the direction of Messrs Broglie and Rozaven ». Since the summer vacation is there stated to last till the 1st of August, one surmises that the College first opened on August 1st, 1801. Sometime in 1802 they seem to have moved across the river to Kensington. The Prospectus for 1803 gives the address as « Kensington House, Kensington, Middlesex »: however, as previously, « the house is pleasantly situated, and the air salubrious ». The fees, on the other hand, were less pleasant, having risen from fifty to sixty guineas — a high fee as compared, for instance, with forty guineas at Stonyhurst, or £30 for Oscott. It remained at this figure for at least as long as Père de Broglie was in charge. In 1803, we learn, the community numbered thirty one, including six lay-brothers — three of them novices. Of the remaining twenty five, eleven of them, mostly Frenchmen, were novices under Père Halnat as Novice-master. Eight of the older priests were 'professed' ²⁴. As to the government of the establishment it appears that the imaginative Père Halnat had much to do with it.

« To understand the situation of that House you must know that Mr Rozaven is the Superior of the Body in England, that Mr Broglie is the *nominal* Superior of the House, that Mr Halnat is the real Superior of the House, Mr Broglie being directed by Mr Rozaven to do nothing without the approbation of Mr Halnat ».

Fr. Charles Forrester, it is added, was a Vice-Superior ²⁵.

Not far from Kensington House, in Holland Street, was a kindred school for girls, Paraclete House, conducted by a small community of about fourteen nuns, which owed its existence to the enthusiastic zeal of the Archduchess Marie Anne and was modelled on

²⁴ Fr. C. Forrester (Kensington House) to Fr. M. Stone, 22 June, 1803 (Miscellaneous, 1771-1820: ff. 75-76). It is tempting to add that one of the four « scholastici sacerdotes », Fr. Caperan, who had entered the novitiate in London in June, 1800, is catalogued as knowing Latin, French, Greek, Spanish, English, Hebrew, Persian, « et omnes orientales (linguas) ». Curiously or not, his occupation was Professor of Mathematics. Persian was one of the languages advertised in the Prospectus: presumably it was taught (if at all) by Père Epinette, who was also an orientalist.

²⁵ So Fr. Strickland, quoted in a letter, Fr. Jos. Reeve to Fr. M. Stone, 27 July, 1803 (Restoration etc. f. 185).

the Society of the Faith. With the approbation of the Vicar Apostolic it opened its doors on March 25th, 1803, Lady-day, but did not prosper. They received but few pupils, and those « were not of a sort to make more and better connections ». Dr William Fryer, First Chaplain at the Portuguese Embassy, took a kindly interest in them: but more especially were they indebted to Fr. Fontaine, a French ex-Jesuit working, like Fr. Forrester and some others, in the English (ex)-Province, who acted as their chaplain besides rendering them financial assistance. Although at this period he resided with the Paccanarists in Kensington House, he never joined their Society, and severed connection with both establishments when Paraclete House school came to an end after just two years of existence ²⁶.

In the summer of 1802 Père Rozaven was summoned by his Superior-General to Rome to an assembly of local Superiors for the purpose of coordinating the government and discipline of the Society of the Faith. He travelled to Rome in company with Père Varin, now Superior in France, reaching his journey's end on the eve of St. Ignatius's feast. During the month or more that he spent in Rome in contact with Paccanari, both Père Varin and he were receiving somewhat unpleasing impressions. The founder's declining zeal for union with the Jesuits, the worldly outlook which seemed to lie as a background to his multifarious activities—apprehensions thus vaguely aroused were reinforced, at least in the case of Rozaven, by the rumours that reached him of a more serious, personal nature. Though he kept his own counsel, he returned to England in the autumn with misgivings in his heart, more determined than before to join the Society of Jesus as soon as ever such a step should prove possible ²⁷.

In England the journey of Rozaven to Rome had not passed unnoticed. Suspicion was in the air, as has already been noted; and it was feared that the purpose of his journey was to hinder the negotiations now in progress for affiliation to the Jesuits in Russia. Suspicions may possibly have been justified — it is difficult to know the whole truth of the matter; but if so, they were directed towards the wrong person. Yet for Fr. Strickland and his friends every move of Paccanarists was suspect.

²⁶ Cf. Père Rozaven (Kensington) to Fr. Stone, 26 Aug. 1803. (*Miscellanea* 1771-1820, f. 78); Fr. John 'Fountain' (Kensington) to Fr. Stone, 28 Dec. 1804 (*Restoration* etc. ff. 192/3); *Laity's Directory* for 1804 and 1805.

²⁷ GUIDÉE, *op. cit.* pp. 86, 95.

« The Connection of those Gentlemen with the Spanish faction at Rome is no longer a secret. The Spanish Ambassador at Rome has lately purchased a magnificent Villa and Vinyard at Rome, for which he paid 200,000 livres, & has made a present of it to the Paccanarists. One of their leading men informed me & Mr Barruel of this particular a few days ago »²⁸.

So Fr. Strickland, a few days after Père Rozaven's departure. And he was by no means alone in his view that the new Society of the Faith was being encouraged and fostered by the anti-Jesuit party in Rome as a convenient substitute for the Society of Jesus towards which Pope Pius VII had already displayed alarming symptoms of friendliness. Fr. Gruber, with his own sources of information, had for some time shared the same opinion, and as General — he was elected on October 10th of this year — he seems to have grown only the more settled in his conviction.

Whatever may have been the motives that prompted them, we find that a few months later three of the older Fathers of Kensington House — PP. de Broglie, Halnat and Epinette — have been writing to the General in Russia asking for admission to the Society of Jesus. Fr. Gruber's reply, dated April 8th (1803), tactfully referred the decision of suitability to Fr. Stone and Fr. Strickland. To the latter, in a letter of the same date, the General added a special caution as regarded Père Halnat, enclosing a copy of a letter recently received from an Italian Jesuit who had known Halnat when in Parma in 1799²⁹. Before this letter arrived in England, Père Rozaven had set out on April 20th for a second visit to Rome: and within a week after his departure Fr. Stone was informed that several others of the Kensington community, including Fr. Forrester, had also applied to Fr. Gruber for admittance³⁰. By June at latest the infection had spread, it seems, to the whole establishment. « In

²⁸ Fr. W. Strickland to Fr. M. Stone, 3 July, 1802 (Strickland Letters. f. 127).

²⁹ R. Fr. Gruber to Strickland, 8 April, 1803 (Miscellanea, 1771-1820. ff. 72-73). A passage from the long enclosure has already been quoted in a previous note. It may be of interest to cite what is here said of B. Joseph Pignatelli's estimate of Père Halnat: « Hoc etiam memini dictum fuisse a prudenti viro, P. Pignatelli nostro, qui ipsemet Bononiae domi suae exceperat Paccanarium, Halnat et alios eorum Socios: etiamsi Paccanarius bene animatus ipse esset, ingenium tamen solius Halnat idoneum esse ad omnia perturbanda ». Père Halnat's fundamental goodness and zeal were never in doubt: his lack of prudence and the extravagancies of his zeal were what rendered him unacceptable to the Society of Jesus. He presently returned to his former foreign missionary life, and is reported to have died in 1808 in Rio de Janeiro.

³⁰ Fr. Forrester (Kensington House) to Fr. Stone, 26 April, 1803 (Restoration etc. f. 182). Fr. Forrester renewed his simple vows on the following August 10th, and his final vows at Wardour on July 2nd, 1805.

the course of a few days », wrote Fr. Forrester to Fr Stone, now installed as Provincial, « the several members... had, of their own choice, come one after another to signify the desires of their hearts »²¹. What was to be done? For there was, of course, the matter of the survival of Kensington House to be considered — a matter which created considerable perplexities. But for the moment let us follow Père Rozaven on his journey to Rome.

He left London, as already noted, on April 20th and did not return until August 8th — an absence of nearly four months. For him it was a momentous journey. The suspicions of Paccanari's conduct imbibed during his previous visit to Rome had in the intervening months been resolved into certainties: and as Superior of the Paccanarists settled in London he felt it his duty personally to consult the Holy Father as to his future course of action. He had it also in his mind to sound others of his Society who would join him in offering themselves to the Jesuit General. It seems likely however that as yet it was some form of corporate union on which he had set his heart. Writing to Fr. Forrester on May 21st he reports that he has had an audience with the Pope, « qui a bien accueilli la proposition ». By the 28th he had also interviewed Paccanari and told him of the desire of the London Fathers for a union with the Jesuits. Paccanari had replied that ' what he thought four years ago he still thought to-day '. The difficulty therefore (according to Rozaven) lay only with the Sovereign Pontiff, who had told him « que cette union était une chose qui pourroit se faire avec le tems et de la prudence, mais que ce n'était pas encor le moment: qu'il falloit attendre de peur qu'en voulant faire une réunion précipitée, on ne détruisit les deux Sociétés »²².

When reported in England, this saying of Pius VII caused some confusion, and it required Fr. Gruber's strong subsequent assurance to restore equilibrium. « Pro certo scio », he told Fr. Strickland, « Romam aliter sentire quam ipsi (Paccanaristae) ventitant ». The Pope, as he knew, had made it plain that there was need of careful probation for such of them as should wish to enter the Society of Jesus, lest the Society should suffer from the admission of unsuitable subjects — « quod longe aliter sonat quam declarare nondum esse tempus conjunctionis quae me vivente nunquam futura erit »²³.

²¹ Fr. Forrester to Fr. Stone, 22 June, 1803 (Miscellanea 1771-1820. f. 75).

²² Fr. Forrester quotes extracts from these letters of Rozaven in a letter to Fr. Stone, 8 July, 1803. (Restoration etc. ff. 183-4).

²³ R. P. Gruber (Petropoli) to Fr. Strickland, 31 July/12 August, 1803 (Epist. Gen. I. f. 30). A little later (28 October) the General quotes the Pope's opinion of Paccanari given to Fr. Angiolini, Procurator General in Rome, on September 4th in an audience. Fr. Angiolini reported the Pope as saying: « Ille vos omnes ab

Not once but many times did the General repeat to Fr. Strickland (whom he had specially commissioned to deal with Kensington House) that there could be no question of a corporate union. Suitable individuals might be sent to Russia where, better than in England, they would learn as novices the genuine spirit of St. Ignatius. So in fact it came about. The first to depart — a few days before Rozaven's return from Rome — were Père Grivel, a Frenchman who had been one of the earlier members of the Society of the Sacred Heart, together with a Belgian novice, Mr. Jacob. Both were admitted to the noviciate at Polotsk. Others followed in due course; if Père Guidée is correct, the total number was between twenty and twenty five — some two thirds of the Kensington community.

Père Rozaven himself no less than the others had his eyes now set on Russia. As he wrote to Fr. Stone soon after his return on August 8th to London, what his confreres had done in his absence was what had been ever in his own heart to do. But for the moment his position as Superior imposed on him the obligation, « si non de conscience, du moins de délicatesse », of informing P. Paccanari and awaiting his answer. Though not bound by his consent or refusal he felt bound to ask for his consent. He had told him of what had happened in his absence and of the consent he gave to it on his return. I hope to obtain his consent, he adds, since he will see it is useless to refuse it. He had likewise written to the Archduchess

« que je sais être opposée à l'union, uniquement parce que celui qui a toute sa confiance n'en veut pas; et au souverain pontife pour le prévenir sur les démarches qu'on pourroit faire auprès de sa sainteté contre nous »³⁴.

Then too there was the question of the nuns at Paraclete House, who were under his care: he must see them settled before leaving for Russia. And of course there was the problem of the school at Kensington House.

Rozaven's solution of this last question — with which de Broglie enthusiastically concurred — was a simple one, rather too simple. He would just hand it over, debts and all, to the English

psa exordio delusit. Vos ei famam conciliastis, ille vero abutitur nomine vestro et habitu, ut decipiat populum. Initio quidem ideae ejus bonae esse videbantur: sed decursu temporis explicuit illas, et nunc scitur quod non velit dare Socios suos Societati vestrae, immo quod velit altare contra altare erigere. Credo tamen rem non diu duraturam, et finem brevi per se habituram » (ibid. f. 39).

³⁴ P. Rozaven (Kensington House) to Fr. Stone, 26 Aug. 1803 (Miscell.: 1771-1820. ff. 77-78).

Jesuits! So he wrote in a letter to Fr. Gruber which he handed to Fr. Strickland to read and then dispatch. Rozaven acknowledges

« that in making the establishment there they have incurred a Debt of 5000 (I believe he might have said six) pounds: this they did on the Credit & promise of being supported by Mr Paccanari & the Archduchess Mary Anna, but if they join the Society of Jesus, they have not the smallest hopes of receiving any support or assistance from either of them. He concludes this article by the following sentence: 'Etsi aes nostrum alienum enorme videri possit Paternitati vestrae, tamen in hac regione non tantum est, nec dubium quin RR. PP. Stone et Strickland illud facile diluere possint'. Did you ever see any thing so impertinent? I have uniformly told them that it was totally out of our power to assist them with one farthing »³⁵.

For some months the question whether the Jesuits should take over Kensington House became a moot point. The General was half inclined to accept the idea, but asked for information and opinions. Fr. Strickland was also for a while in two minds: but being a man of business (he was Procurator of the as yet informal English Province) he was for postponing the decision until the school should have paid off its heavy debts. Would they ever do so? He had been previously informed that the full pension of 60 guineas was being paid for every boy. But a week ago (he tells Fr. Stone) de Broglie had candidly admitted that most of the seventy boys were sons of French émigrés who for a pension had but the Government *secour* of 24 guineas; and English boys were being constantly admitted on reduced terms³⁶. The Stonyhurst Fathers held a meeting and came to the conclusion that it would not be advisable to accept the school. On the other hand, « Mr Broglie is still infatuated with his project of uniting the College of Kensington, and threatens in Case of resistance to go to Rome to plead his own cause... The whole plan was conceived and carried on by Enthusiasm, which is a malady of which it is not easy to find the Cure »³⁷.

By this date Rozaven had left England, having set out in February (1804) for St. Petersburg with three other members of Kensington House. He himself was reported to be due to return by the end of June; but by that date he had presumably entered the Society of Jesus at Polotsk³⁸. At Kensington House the school,

³⁵ Fr. Strickland (11 Poland St.) to Fr. Stone, 26 August, 1803 (Strickland Letters).

³⁶ Fr. Strickland to Fr. Stone, 9 April, 1804 (ibid.).

³⁷ Ibid. to ibid. 5 June, 1804.

³⁸ His official date of admission, given in the Catalogues S. I. for Russia as March 28, 1804, is impossible. Fr. Gruber's letters make it clear that he only ar-

under Père de Broglie, was going from bad to worse. The discipline, it would seem, was lax, with all that that implies, and debts were multiplying. In early September Fr. Gruber wrote a decisive letter to de Broglie, telling him that further negotiations depended on his willingness to take practical steps towards extinguishing the debt of Kensington House. To that end he suggested that, under de Broglie as Superior, a very devoted and competent priest, Fr. Anthony Kohlmann, be given a free hand with the boys and the finances. Fr. Rozaven by the same post backed up the General's advice with his own. But, as he tells Fr. Kohlmann a few days later, 'I doubt if it will make any durable impression. I think you should tell Broglie that if he is unwilling to take action, you can stay no longer with him, since bankruptcy will be inevitable and you cannot in justice be a party to that' ³⁹. Apparently these exhortations produced some transient effect, but the result must have been disappointing. By November Fr. Gruber had thrown up his hands in despair. « Cum R. P. Broglie, cui mea consilia video non placere, nihil mihi superest agenda. Viderit ille, quem exitum debita tanta sint habitura » ⁴⁰.

Some months earlier Rozaven had written to Paccanari, asking for a definite decision whether he proposed to be responsible for Kensington House and its debts or to renounce all such rights as his Society had acquired in respect of this establishment. That decision, replied Paccanari ⁴¹, could not be made without full knowledge of the financial state of the College: he proposed therefore to send a certain Padre Rigoletti to London as his deputy to make due investigations and then act at his discretion. Rigoletti reached London in October or early November: it was rumoured that he had undertaken to pay off the debts of the College. Père de Broglie continued at all events to be the official head of the

rived at St. Petersburg on some date between April 6 and April 24 (Epist. Gen. ff. 43v, 46). On June 15 the General notes: « P. Rozaven ivit Polociam Societatem ingressurus » (ibid. f. 49). There at Polotsk he made a month's retreat, passed an examination « ex universa Theologia » and returned, still of course a novice, about September to help in the College of Nobles at St. Petersburg, under the eye of the General (Gruber to Strickland, 8/20 Sept. 1804: ibid. f. 52v).

³⁹ Fr. Gruber sent to Fr. Strickland a copy of his letter to de Broglie (Epist. Gen. f. 51v: 4 Sept. 1804). Included in this volume of Generals' letters is Fr. Rozaven's letter to Fr. Kohlmann, 8/20 Sept. 1804 (ibid. f. 52). In the same volume is also a later letter of Rozaven to Strickland, 25 May/6 June, 1805 (ibid. f. 68) in which he warmly thanks Fr. Strickland on behalf of all the Kensingtonians for the many services he had done them.

⁴⁰ Fr. Gruber to Fr. Strickland, 30 Nov. 1804 (Epist. Gen. f. 55).

⁴¹ Paccanari to Rozaven, 15 Aug. 1804 (Registro delle lettere del P. Nic. Paccanari etc. as above, p. 240).

establishment. In his correspondence with Fr. Stone, Fr. Strickland reported (18 June, 1805): « Mr Broglie's School is in a bad way, and many of the servants apply to me to be sent to Stonyhurst ». Four days later Bishop Douglass, Vicar Apostolic of the London District, noted in his diary:

« 1805. June 22. Abbé Broglie has been arrested and confined in a sponging house for a debt. He was bailed out by a friend: yet by advice of friends he has absconded. His debt are said to amount to ten thousand pounds, plus minus »⁴².

The forebodings of the General and of Fr. Rozaven had come true. Nevertheless in the *Laity's Directory* of 1806 the school is still advertised as being under the care of Abbé Broglie. About this time, however, the school was sold by Rigoletti to discharge the heavy debt upon it: and « Kensington House Academy », in the *Laity's Directory* of 1807, is said to be « now under the direction of the Abbé Rouelle », a French émigré priest, once Rector or Vice-Chancellor of the University of Caen. Two years later the Abbé François Quequet directed the school for a year. For yet another two years it survived with an Englishman, the Rev. A. Green, in charge. After 1812 one hears of it no more.

Père de Broglie, in spite of his earlier aspirations, never entered the Society of Jesus. Why? Likely enough that, becoming presently despondent as a result of Fr. Gruber's letter of advice, he was the more easily reclaimed to the Paccanarist fold by the special pleading of its Superior-General. Two letters from Paccanari are noteworthy, both of them written on August 15, 1804, the one addressed to Broglie, the other to what remained of the community at Kensington:⁴³ both of them attempt emotionally to save the situation in so far as that was now possible. To Paccanari the character of Broglie would seem to have been an open book, as well it might, seeing that fundamentally the two friends were much alike. Were they not, both of them, sentimentalists — men whose motives of action were in the main based on emotion divorced from reason? Paccanari's appeal was particularly to Père de Broglie's personal affection for him, to his sense of loyalty and of gratitude. The

⁴² Quoted by Mgr Ward: *The Eve of Catholic Emancipation*, I, 209. An additional entry in the same diary notes that « about a year and a half ago » Broglie had been publicly reprimanded by the magistrate at Bow Street for allowing cock-fighting in his school (*ibid.*).

⁴³ Registro delle lettere del P. Niccolò Paccanari etc. (as above): to P. Broglie, 15 Aug. 1804 (p. 241); to Kensington Community, 15 Aug. 1804 (p. 242); cf. to P. A. Kohlmann, 19 Nov. 1803 (p. 221).

« professed Fathers » are alone to be blamed, yet Broglie is excepted — incidentally he seems to be almost the only one left.

« Non : les fausses démarches, que vous avez faites, ne doivent pas vous être imputées; elles sont à la charge de ceux qui abusant de votre droiture, de votre bonne volonté, de votre désir pour le bien, et de la délicatesse de votre conscience vous ont fait envisager les choses sous le point de vue qui leur convenait ».

Rozaven is the chief offender, a traitor to his own conscience, disloyal to the manifest will of God. True it is that the action of the Kensington Fathers in applying to the Jesuit General took place whilst Père Rozaven was abroad. No matter. Why on his return to London did he not put a stop to this *démarche*, rather than give it his approval? For it was « une démarche qui loin d'être le résultat de la prière et de mures réflexions était le fruit d'une manifeste illusion et de l'erreur, je pourrais même dire le produit de l'intrigue, de la duplicité et de la Cabale ». Poor Rozaven! As we have seen, he had spent at least a year in making up his mind, and had even travelled a second time to Rome to ask the Pope's advice.

Père de Broglie, then, did not become a Jesuit. He lived on in London as a secular priest, becoming unfortunately involved for many years in the schism of the *petite église*. It was not until the beginning of 1842 that he finally submitted to the Holy See⁴⁴.

De Broglie is the last man one would choose to put in charge of an English school. Rozaven would probably have managed better, though he too suffered from that malady, Enthusiasm, « of which it is not easy to find the cure ». In his instance, however, enthusiasm, the offspring of his loyalty, was tempered by an underlying soundness of judgement and sense of values. The position of responsibility which for some thirty years he occupied at Rome in later life as Assistant for France should be evidence enough of his stable character. Both he and de Broglie made their mistakes in England; humanum est. They were so exceedingly plausible and insistent that not a single English ex-Jesuit ventured to join their body. But they were not insincere: and those who suspected them of being so were but indulging in the mistaken but natural and almost universal habit (and who should know that better than the 'suppressed Jesuits'?) of imputing the faults of certain individuals to the whole corporate Society. The Society of the Faith was an excellent body of men, with a clear vision before their eyes and a healthy determination to achieve the object of their desires. When

⁴⁴ GUIDÉE, op. cit., p. 324 note.

in the course of time they came to realize that their purpose was being frustrated by their Superior-General and some of those around him, they took appropriate steps to regain their freedom of action. Following the lead given by Kensington House in 1803, the Paccanarists in France and other parts of the continent presently severed all connection with Paccanari, and took for the most part (it would seem) the path trodden by Rozaven and his friends — to the eternal credit, be it said, of their Society and to the inestimable advantage of the renascent Society of Jesus.

By 1808, we may remind ourselves, the Society of the Faith was all but defunct. That year saw the trial of Paccanari before the Holy Office and the sentence of imprisonment passed upon him — accounts differ as to the actual term of years. He is said to have repented sincerely and, as one hopes, permanently of his evil ways. When a year later his prison doors were thrown open by the French and he was forced to come out, he disappears from view. Rumour had it that he met his end at the hands of an assassin, that his mutilated body had been found in the Tiber. Another rumour makes him withdraw to Switzerland under an assumed name. Paccanari's personal fate, however, whatever it may have been, is beside our present purpose. But the progress of the Society which he governed, and which in the main attained its purpose despite the many hindrances encountered — that is surely worthy of remembrance and record, if only as a singularly shining example of a Providence reaching from end to end mightily and quietly weaving the intricate threads of men's lives into a pattern of its own devising.

AUS PETERSBURGER BRIEFEN AN EINEN STRASSBURGER EXJESUITEN (1804-1808)

Von Dr. theol. EMIL CLEMENS SCHERER. - Maringá (Paraná, Brasil).

SUMMARIUM. - Exponitur epistolarum commercium annis 1804-1808 institutum inter exiesuitas Gallos PP. Eduardum Desperamus, Petropoli in Russia degentem, et Franciscum X. Vacquerie, Argentorati in Alsatia versantem. Inter alia maioris momenti narrantur: tentamina ad Collegium Solodurense Helveticum condendum; adiuncta mortis P. Gabrielis Gruber, Generalis Societatis Iesu in Russia perdurantis; in primis apostolatus a Patribus exercitus tum inter Russicos passim tunc inter Germanos vallem fluminis Rha (Volga) incolentes. Hae litterae in Bibliotheca Argentoratensi asservantur, ex quibus duae praecipuae in elucubrationis appendice eduntur.

Nach der Unterdrückung der Gesellschaft Jesu in Frankreich (1762-1764), zerstreuten sich die Insassen der zahlreichen französischen Kollegien in alle Welt. Unter jenen, die sich in Strassburg niederliessen, befand sich ein Mitglied des Kollegs von La Flèche, Pater Franz Xaver Vacquerie. Dieser war am 22. Februar 1720 zu Saint-Martin des Noyers, Bistum Beauvais (Dep. Oise) geboren und schon in jungen Jahren, am Feste des hl. Michael 1736, in das Noviziat der Gesellschaft eingetreten. Nach Beendigung des Noviziates (1736-1738) lehrte er 5 Jahre Humaniora im Kolleg La Flèche und 2 Jahre Rhetorik in den Kollegien zu Quimper und Rennes. Von 1746-1750 machte er seine theologischen Studien im Kolleg La Flèche, wo er auch am 15. August 1753 die Professgelübde ablegte. Nachdem er dortselbst 3 Jahre Philosophie gelehrt hatte, bekleidete er bis zur Auflösung der Gesellschaft in Frankreich das Amt des Prokurators im gleichen Kolleg¹. Nunmehr verbrachte er den Rest seines Lebens, mehr als vier Jahrzehnte, im Elsass². Die ihm aus den vom Staate eingezogenen Ordensgütern zugewiesene Rente von jährlich 750 Livres gestattete ihm die Führung eines bescheidenen Daseins, das er mit Studium und Gebet ausfüllte; gelegentlich betätigte er sich auch in der Seelsorge, die ihn, wie es scheint, häufig mit den Visitantinnen von St. Stephan in Berührung brachte.

¹ Vgl. *Catalogi Provinciae Franciae 1736-1761* im Ordensarchiv; A. VIVIER, *Status Assistentiae Galliae S. I. 1762-1768*, Paris 1899, 128; C. de ROCHEMONTIEL, *Le Collège Henri IV de la Flèche*. Le Mans 1889, Bd. IV, 436.

² In den Bevölkerungsregistern der Stadt Strassburg wird er aufgeführt als « locataire, ni bourgeois ni manant » (d. h. Mieter, weder Bürger noch Schirmverwandter). Strassburger Stadtarchiv Abt. V 131.

In das stille Priesterleben des Exjesuiten brachten die Stürme der Französischen Revolution eine jähe Aenderung. Die frühere Pension wurde von 750 Livres auf 1000 Papierfranken herabgesetzt, deren Auszahlung aber vom 1. Juli 1792 an gänzlich unterblieb. Die Verweigerung des Eides auf die Zivilkonstitution des Klerus trug P. Vacquerie bald darauf die Verhaftung und seine Internierung zuerst im Priesterseminar, dann im Zuchthaus (*maison de force*) ein³. Zwar entging er dem Schicksal, den Tausenden von priesterlichen Blutopfern der Revolution zugesellt zu werden. Im Jahre 1795, nach der Wiederherstellung der « Freiheit der Kulte », wurde er sogar zeitweise wieder auf freien Fuss gesetzt und konnte von Ende Juni bis Ende Oktober seinen priesterlichen Funktionen nachgehen⁴. Er wurde jedoch am 1. Januar 1796 neuerdings verhaftet und ein von der Munizipalität unterstütztes Gesuch des damals 76 jährigen Greises, ihm « angesichts seines Alters und seiner Gebrechlichkeit » die « Rückkehr in seine Wohnung zu gestatten, wurde verworfen⁵. Es ist nicht bekannt, wie lange seine Gefangenschaft gedauert hat. Als die Wogen der Revolution abebbten, konnte der greise Priester das frühere Leben in seiner Wohnung (in der Krutenau Nr. 102) wieder aufnehmen.

1. Alle die Jahre hindurch hatte P. Vacquerie die Hoffnung nicht aufgegeben, dass die Gesellschaft Jesu, die er nach dem frühen Tode seiner beiden Eltern als seine geliebte Mutter betrachtete, eines Tages ihre Wiederauferstehung feiern würde. Mit zahlreichen ehemaligen Jesuiten, namentlich der Ordensprovinz Champagne, blieb er in ständiger Verbindung. Zu diesen gehörte auch P. Eduard Desperamus, der nach Ausbruch der Revolution in Wien eine Zufluchtsstätte gefunden hatte und bei den dortigen Visitandinnen als Beichtvater tätig war. P. Desperamus begab sich, nachdem Papst Pius VII. auf Bitten des Zaren Alexander den Jesuitenorden in Russland wieder hergestellt hatte, nach Petersburg⁶. Und mit

³ Nach den Angaben des eigenhändigen Testaments des P. Vacquerie.

⁴ Am 23. Juni 1795 überreichte P. Vacquerie dem Maire von Strassburg eine schriftliche Erklärung « qu'intentionné d'exercer le ministère du culte catholique apostolique et romain, il déclare à la Municipalité que, demeurant inviolablement attaché à sa religion, il se soumet aux lois de la République française et l'invite à lui donner acte de cette soumission ». Strassburger Stadtarchiv IV 44: Extrait des Registres du Greffe de la Municipalité de Strasbourg du 5 Messidor l'an 3^e (23. Juni 1795).

⁵ Strassburger Stadtarchiv IV 44: État des prêtres non assermentés, détenus dans la maison de Justice de Str. pour être jugés.

⁶ P. Eduard Desperamus war geboren am 23. Sept. 1757 auf der Insel Chios und am 3. Nov. 1751 in die sizilianische Ordensprovinz eingetreten. Nach deren Vertreibung (1767) legte er am 2. Febr. 1771 zu Viterbo die Professgelübde ab, die

ihm trat P. Vacquerie durch Vermittlung der ehemaligen Strassburger Visitandin Anna Luise Müller, die mit mehreren ihrer Mitschwestern nach der Vertreibung aus St. Stephan in Strassburg in das Wiener Kloster eingetreten war¹, im Jahre 1804 in einen lebhaften Briefwechsel².

Dieser ganze Briefwechsel scheint uns erhalten geblieben zu sein. Es sind 21, zum Teil ausführliche Briefe in lateinischer Sprache, die zwischen dem 12. Juni 1804 und dem 14. Juni 1808 von P. Desperamus an P. Vacquerie adressiert worden sind. Sie werden in ihrem Inhalt ergänzt durch sechs französische Briefe desselben Absenders an die eben genannte Visitandin, die von dieser dann jeweils an ihren väterlichen Freund nach Strassburg weitergeschickt worden sind.

Die Uebermittlung der Briefe war bei den damaligen Postverhältnissen und insbesondere in jenen bewegten Zeitläuften nicht einfach. Dass trotzdem, wie es scheint, alle Briefe, und zwar in der Regel innerhalb von fünf oder sechs Wochen den Weg von Petersburg nach Strassburg machten, beweist, dass die Väter der Gesellschaft Jesu über gute und zuverlässige Postverbindungen verfügten³. Meist bediente man sich der Zwischenadresse befreundeter Kaufleute, so in Petersburg eines Herrn Livio, « dem man unbedingt alles Vertrauen schenken konnte, das er durch seine Ehrenhaftigkeit und Religiösität verdiente », in Wien eines Herrn Pichler, « eines christlich gesinnten und den Jesuiten aufrichtig ergebenden Mannes ». Auch ein Herr Brentano, ein Herr Trombert, ein Baron Wrintz und ein Baron Penkler werden als Uebermittler von Briefen genannt. Gelegentlich nahm einer der Briefe « per viam publicam » den Weg über Bremen, Frankfurt oder Berlin; in der Regel bediente sich jedoch P. Vacquerie des Umweges über Wien, von wo dann die Weiterbeförderung durch Vermittlung der Schwester Anna Luise erfolgte.

er am 19/27. Okt. 1803 zu Petersburg erneuerte. Vom J. 1805 bis zu seinem Tode (14. Nov. 1812) bekleidete er das Amt eines Assistenten des Ordensgenerals (*Catalogi Prov. Siculae et Albae Russiae* im Ordensarchiv). - Ueber die Schicksale der Gesellschaft Jesu in Russland vgl. Stanislas ZALENSKI, *Les Jésuites de la Russie Blanche* (Aus dem Polnischen übersetzt von Alexandre Vivier), 2 Bde Paris, Letouzay et Ané, o. J.

¹ Vgl. Medard BARTH in: Archiv für Elsäussische Kirchengeschichte 1 (1926) 271f.

² Die Originale der im Folgendem benützten Briefe, nebst der Abschrift des Testaments des P. Vacquerie und einigen andern Aufzeichnungen, befinden sich als Ms 268 in der Bibliothek des Strassburger Priesterseminars.

³ An Hand eines von P. Vacquerie für die Jahre 1806 bis 1808 geführten Registers lässt sich dies nachprüfen.

2. Auf den Inhalt seiner eigenen Briefe lässt sich lediglich aus den uns erhaltenen Antwortschreiben des P. Desperamus schliessen. Es geht daraus hervor, welch regen Anteil P. Vacquerie an allen Vorgängen nahm, die die Gesellschaft Jesu anbetrafen. Vor allem war ihm daran gelegen, nach der Wiederaufrichtung der Gesellschaft in Russland, sein persönliches Verhältnis zum Orden zu klären. Am liebsten wäre er dem Beispiel seines Freundes gefolgt und nach Russland geeilt. Schon auf seinen ersten Brief an P. Desperamus, in dem er sich nach den Formalitäten für den Wiedereintritt erkundigte, erhielt er eine befriedigende Antwort: die schriftliche Erneuerung der Profess und die Einverleibung des Schriftstückes in das Archiv der Gesellschaft sei die einzige Bedingung für die Wiederaufnahme¹⁰.

Es war ein rührendes Schauspiel, wie damals die in alle Welt zerstreuten ehemaligen Jesuiten sich alle erdenkliche Mühe gaben, in ihren alten Tagen nach dreissig- und vierzigjähriger Trennung angesichts des herannahenden Todes, zur geliebten, nie vergessenen Mutter heimzukehren. Von den bejahrten Mitbrüdern aus der Provinz Champagne, mit denen er Verbindung gepflegt hatte, meldete P. Vacquerie im Frühjahr 1805 einen Siebzigjährigen zur Wiederaufnahme an, im Herbst desselben Jahres drei weitere aus Nancy, die Patres Doré, Glernot und Meunier. Diese sollten wie alle übrigen, nach dem Willen des Pater Generals aller geistlichen Vorteile der Mitglieder der Gesellschaft teilhaftig sein und nach ihrem Hinscheiden sollte für sie gebetet werden, als ob sie in der für sie zuständigen Provinz gestorben wären.

¹⁰ P. Desperamus schrieb darüber am 12. Juni 1804: « Adm. R. noster vere pater optimus cum magna sui animi consolatione epistolam Rev. V. legit, cui ut rescribam mandavit haec. Ut bonorum operum meritumque amantissimae matris eiusque filiorum, fratrum nostrorum, particeps fiat, jusque in existente hisce in partibus, brevi etiam, uti speratur, alibi extitura Societate, ad solita suffragia in morte habeat, aggregat se matri hoc modo denuo: Intra se ratificet professionem, quam fecit, cuius ratificationis documentum, ut asservari possit, mittat ad me scriptum in calce epistolae, sitque hoc tenore: Ego N. N. die... mense... anni... ratificavi coram Omnipotente Deo et B. V. Matre professionem, quam emisi in templo die... mense... anni... (notatur quae fuerit dies, quis mensis, quis annus). Addidit P. noster se ex hoc momento jam ratam habere hanc aggregationem et ex corde desiderare, ut Rev. V. vitam longiorem habeat, quo laetioribus rebus possit gaudere, cum tantopere doluerit de illius calamitatibus. Quoad paupertatem, non sis anxius animo, Pater charissime. Cum constitutum a Deo tempus adveniat, vel pro pauperibus —inter quos certi primi parentes— vel pro ecclesia ad plenum suum disponas arbitrium de eo quod supererit. Tale est consilium Patris nostri eiusque voluntas! Quos tali modo aggregatos nobis habemus, licet alibi vivat, commemoramus ad illorum mortem eisque suffragia facimus, ac si essent in provincia ».

Mit grösster Freude empfing P. Vacquerie gleich im ersten Petersburger Brief auch die Nachricht vom Wiederaufleben des Ordens in Neapel und Sizilien. Allerorts lebte damit die Hoffnung auf, dass für die Gesellschaft Jesu bald überall wieder bessere Zeiten kommen würden. In Rom selbst glaubte man schon Vorbereitungen treffen zu können. Von allen Seiten kamen nun alle jene nach Russland, die seit längerer oder kürzerer Zeit sich auf den Eintritt oder Wiedereintritt in den Orden vorbereitet hatten ¹¹: aus London sieben Paccanaristen ¹²; fünf Deutsche trafen in Riga ein, von denen zwei bereits früher der Gesellschaft angehört hatten; drei andere kamen aus Amsterdam ¹³, während andere aus England unterwegs waren. Sehr gelegen kam ein Franzose, den man als Prediger für die zahlreichen französischen Katholiken in Petersburg gut brauchen konnte. Uebrigens waren alle Ankömmlinge willkommen, um auf den russischen Missionsgebieten die Lücken auszufüllen für jene, die anlässlich der Wiederaufrichtung der Gesellschaft im Königreich beider Sizilien dorthin abgesandt werden mussten. Auch für die Entsendung in die Vereinigten Staaten von Nordamerika benötigte der Pater General vom Sommer 1807 an immer zahlreichere Kräfte ¹⁴, den fünf ersten Patres folgten dorthin bald weitere; im Jahre 1808 wurden dort bereits zwanzig Novizen gezählt. « Deus misericors, schrieb Pater Desperamus, mittat operarios in illas regiones, quae messem superabundantem promittunt » (23. Februar 1808).

3. Ueber P. Vacquerie selbst liefen Fäden von Verhandlungen betreffs Wiedererrichtung des Ordens im Kanton Solothurn. Dort führten mehrere Exjesuiten ein gemeinsames Leben und hatten im Laufe der Jahre sogar Kandidaten aufgenommen. Die Kantonsre-

¹¹ In einem dem Brief vom 27. November 1804 beigelegten ausführlichen Bericht (offenbar einem Rundschreiben) werden die Irrfahrten eines amerikanischen Priesters Johann Chrysostomus Causit aus Santa Fé erzählt, der erst glaubte, bei Paccanari in Rom die Gesellschaft Jesu gefunden zu haben und nicht ruhte, bis er schliesslich in Neapel bei P. Angiolini in der echten Gesellschaft Jesu Aufnahme fand.

¹² Unter den Londoner Paccanaristen befand sich der Elsässer Anton Kohlmann, der 1796 in die « Gesellschaft der Väter vom Hl. Herzen Jesu » eingetreten war. Vgl. Jules JOACHIM, *Le Père Antoine Kohlmann S. I., père de la Foi, missionnaire aux Etats-Unis, professeur au Collège Romain 1771-1836*, Paris 1937, 37-68.

¹³ Vgl. hierzu François VAN HOEK, *Lettres des Supérieurs de la Compagnie de Jésus en Russie Blanche aux Jésuites de Hollande 1797-1806*, in: Archivum Historicum Societatis Jesu 3 (1934) 279-299.

¹⁴ Der Erzbischof von Baltimore, John Carroll, selbst früher Jesuit, hatte zwei Jahre zuvor vom Hl. Stuhl die Ausdehnung des Breve über die Wiedererrichtung der Gesellschaft Jesu auf Amerika erbeten oder wenigstens ein entsprechendes Reskript « quo cum discretione possit uti » (21. März 1806).

gierung stand dem Plane, das ehemalige Jesuitenkolleg wieder zu eröffnen und dafür die Genehmigung des Hl. Stuhles einzuholen, wohlwollend gegenüber.

P. Vacquerie war es, der dem Ordensgeneral im Frühjahr 1805 über diese Bestrebungen berichtete. Er erhielt unterm 31. Mai aus Petersburg den Auftrag, der Solothurnischen Regierung für ihre dem Orden freundlichen Gesinnungen zu danken. Da jedoch die Wiederaufrichtung des Ordens vorerst sich auf Russland, Neapel und Sizilien beschränke, könne hinsichtlich eines Kollegs in Solothurn nur der Papst selbst eine Entscheidung treffen. Kardinal Caprara, bei dem man sicher für das Anliegen ein geneigtes Ohr finden würde, sei leider zurzeit nicht in Rom; vielleicht vermöchte man jedoch, auch den designierten Präfekten der Propagandakongregation, Kardinal Litta (früher Nuntius in Petersburg) für das Anliegen zu interessieren, worauf dieser in unmittelbaren Verhandlungen vom Hl. Vater die erhoffte Genehmigung erlangen könnte. In diesem Sinne habe P. Offner in Augsburg seitens des Generalates bereits Weisungen erhalten. In der Zwischenzeit möchten die in Solothurn lebenden Patres — dies sei die Meinung des Generalates — « in foro interno » die Angliederung erbitten und die Kandidaten nach den Vorschriften und im Geiste des hl. Vaters Ignatius heranbilden. Jedoch dies alles ohne Aufsehen zu erregen, damit Uebelwollenden kein Anstoss gegeben werde, bis die regelrechte Erlaubnis zum Tragen des Ordensnamens und Ordenskleides erlangt sei.

Unterm 10. Juli teilte P. Vacquerie mit, dass die Solothurnische Regierung in ihrem lebhaften Verlangen, die Gesellschaft Jesu in ihrem Lande wieder errichtet zu sehen, eine entsprechende Eingabe an den Hl. Stuhl gemacht, jedoch nicht die erwartete Antwort erhalten habe. P. Desperamus bittet den Pater, der Regierung für ihren unablässigen Eifer zu danken und ihr zu versichern, der demnächst zu wählende neue Ordensgeneral werde seinerseits alles veranlassen, um die baldige Eröffnung des Solothurner Kollegs zu ermöglichen (25. August 1805).

Die politische Entwicklung der folgenden Monate schien vorerst eine Weiterbetreibung der Sache nicht zu erlauben. Ein Brief aus Strassburg vom 21. März 1806 brachte jedoch wieder günstige Nachrichten: der Nuntius in Luzern und offenbar auch der Kardinalpräfekt der Propaganda hatten sich zustimmend zur Eröffnung des Solothurner Kollegs geäußert. Trotzdem übte der Ordensgeneral noch Zurückhaltung, da von einer ausdrücklichen Erlaubnis des Papstes nichts erwähnt wurde. Damit aber keine Verzögerung entstehe, wurde der in Freiburg weilende P. Müller, sobald er seine Gelübde erneuert habe, zum Generalbevollmächtigten in der Kolle-

giumsfrage ernannt. Gleichzeitig liess der General dem P. Vacquerie den Wunsch übermitteln, er möge sich, wenn er sich trotz seines hohen Alters die weite Reise zumuten wolle, nach Solothurn begeben, um durch seine klugen Ratschläge das Werk zu fördern (20. Mai 1806). Die kriegerischen Ereignisse machten aber nunmehr eine eindgültige Vertagung der Sache notwendig: « Ut videre est, negotium Collegii Solodurensis meliora tempora et magis favorablem expectare debet » (3 Oktober 1806).

4. Von den brieflichen Berichten über wichtigere Vorgänge innerhalb der Ordensverwaltung ist jener vom April 1805 von Interesse, weil er die näheren Umstände schildert, unter denen am 7. April der Ordensgeneral P. Gruber eines unerwarteten Todes gestorben war, und jener vom 6. Oktober desselben Jahres, der von der Wahl des P. Thaddäus Brzozowski zum General und der Patres Anton Lustyg, Hieronymus Wichert, Johannes B. Hochbuehler und Eduard Desperamus zu Assistenten handelt (siehe Anhang).

Einen verhältnismässig breiten Raum nehmen in den Briefen naturgemäss die Berichte über die Missionsarbeit der Jesuiten in Russland ein. Ausser in Petersburg hatte der Orden in Weissrussland, das nach der Teilung Polens an das Zarenreich gekommen war, sechs Kollegien und sechs Residenzen. Das Kolleg in der Hauptstadt wurde 1804 von über 300 Schülern besucht, in der grössten Mehrzahl Söhnen orthodoxer Familien; ihre Zahl hätte schon damals leicht auf tausend gesteigert werden können, wie es in den Briefen heisst, wenn man mehr Platz gehabt hätte. Das angegliederte Adelligenkonvikt zählte im gleichen Jahre 37 Alumnen, vielfach aus den vornehmsten orthodoxen Kreisen, und sollte im folgenden Jahr durch Hinzunahme eines Nachbarhauses auf 60 Insassen gebracht werden. Es wird berichtet, dass der schöne Gesang der Schüler bei den Sonn- und feiertäglichen Gottesdiensten stets zahlreiche Russen anzog¹⁵.

Eine blühende Mission bestand in Saratow und den umliegenden Wolgakolonien, wo vor einigen Jahrzehnten zahlreiche deutsche Familien angesiedelt worden waren. Von den rund hundert Siedlungen waren nur etwa dreissig katholische, aus denen zehn Seelsorgebezirke gebildet waren. In religiöser Hinsicht vielfach sehr vernachlässigt, trotzdem sie seinerzeit Priester aus der Heimat mitgebracht hatten, erlebten sie ein religiöses Wiedererwachen, als die Jesuiten sich ihrer annahmen. Die von diesen veranstalteten Volksmissionen hatten zahlreiche Bekehrungen zur Folge und trugen

¹⁵ Vgl. hierzu M. J. ROUET DE JOURNAL, *La Compagnie de Jésus en Russie. Un Collège de Jésuites à St. Pétersbourg 1800-1816*, Paris 1922.

mächtig zur Wiederbelebung des religiösen Eifers unter den Kolonisten bei. In einem Briefe vom 21. August 1804 heisst es:

« Mira sunt, quae de eorum docilitate et propensione ad pietatem scribunt, qui ex nostris apud illos colonos sunt missionarii. Mirum etiam quod optimi illi catholici avitam suam religionem et pietatis amorem retinere potuerint in multa ignorantia rerum ad salutem spectantium, et non obstantibus quibuscumque et quorumcumque scandalis. Certi nostri centuplos suorum laborum fructus pro conversione et salute illarum animarum perceperunt, et cum nec labori nec industriae ipsi parcant, Deus etiam specialibus gratiis et consolationibus ad maiora excitat¹⁶ ».

Eine weitere Mission für deutschrussische Ansiedler wurde in Kleinliebenthal bei Odessa errichtet auf den Gütern des Grafen Potocki, eines edlen Freundes und Gönners der Gesellschaft Jesu. Im Frühjahr 1806 erfolgte dann die Entsendung von drei Missionaren nach Astrachan; die grösstenteils katholischen dortigen Armenier hatten es verstanden, allen Schwierigkeiten zum Trotz, eine Bittschrift an den Zaren gelangen zu lassen und von ihm Jesuiten für ihre Seelsorge zu erhalten. Spätere Briefe besagen, dass die Missionare sich in kurzer Zeit die armenische Sprache aneigneten, sodass sie zu predigen, beichtzuhören und die Jugend im Katechismus zu unterrichten vermochten. Auf ihren Missionsreisen, die bis in den Kaukasus führten, hatten die Missionare seitens der wilden Bergbewohner mancherlei Gefahren zu bestehen¹⁷, wobei ihnen mehrfach bereitwilligst der Schutz der dort stationierten Soldaten zuteil wurde.

Der fast wunderbare Fortbestand und das erfolgreiche Wirken der Gesellschaft Jesu in Russland liessen damals das Andenken an

¹⁶ Vgl. G. BONWETSCH, *Geschichte der deutschen Kolonien an der Wolga*. Stuttgart 1919. - In einem Brief vom 6. Oktober 1807 an Schwester Anna Luise in Wien findet sich folgender interessanter Bericht. In einer der deutschen katholischen Wolgakolonien war im Alter von 29 Jahren die Jungfrau Katharina Dobler im Rufe der Heiligkeit gestorben. Von ihrer frühen Jugend bis zu ihrem Tode war ihr Leben angefüllt mit Arbeit und Gebet. Wöchentlich wenigstens zweimal empfing sie die Hl. Kommunion, wobei sie zur Vorbereitung und Danksagung jedesmal während sechs Stunden in bewunderungswürdiger Sammlung in der Kirche verweilte. Und dies trotz der heftigen Schmerzen, die eine eiternde Beinwunde ihr seit Jahren verursachte. Obgleich die Wunde sich über den ganzen Körper auszudehnen drohte, hörte man sie niemals über ihre Schmerzen klagen. Stets war sie heiteren Gemütes und fügte zu ihren Leiden noch strenges Fasten und andere Bussübungen. Gott belohnte sie durch aussergewöhnliche Gunst- und Gnadenweise bis zu ihrem heiligmässigen Tode.

¹⁷ Vgl. hierzu die Nachrichten bei VAN HOEK a. a. O. Ferner K. STUMPF, *Die deutschen Kolonien im Schwarzenmeergebiet*. Stuttgart, 1922.

einen vor 150 Jahren verstorbenen Blutzeugen des Ordens besonders lebendig werden. Es handelte sich um den Ehrwürdigen Diener Gottes Andreas Bobola, der, 1591 geboren und 1611 in das Noviziat zu Wilna eingetreten, als Volksmissionar ganze Landstriche vom Schisma zur Kirche zurückgeführt und sich dadurch den Hass der Schismatiker zugezogen hatte. Im Jahre 1657 wurde er von den Kosaken zu Tode gemartert und sein Leib ward in Pinsk beigesetzt. Da die Kirche später in den Besitz der nichttunierten Ruthenen gelangt war, gestattete Zar Alexander nunmehr die Ueberführung in die Jesuitenkirche von Polosk. Der Leichnam fand sich bei der Erhebung in unversehrtem Zustand. Die Ueberführung konnte ohne alle Zwischenfälle vollzogen werden, obschon man solche seitens der Ruthenen befürchtet hatte. Es wird berichtet, dass alsbald ein grosser Zustrom von Gläubigen zum Grabe des ehrwürdigen Blutzeugen erfolgte, dessen Fürsprache zahlreiche Gebetserhörungen und Wunder zugeschrieben wurden (23. Februar 1808) ¹⁸. In einem folgenden Brief heisst es über einen Gefährten des Ehrwürdigen:

« Addo haec pauca de P. Simone Maffon, qui cum eodem Ven. P. Bobola, cuius erat socius in missionibus, martyrium et quidem crudelius sustinuit. Huius corpus ubi sit, usque ad hanc horam ignoratur; traditio tamen est — nescio quo innixa fundamento — illud invenientum ante canonisationem Ven. Bobolae iuxta aliquos, iuxta vero alios quando Polonia in summis fuerit angustiis et multo etiam infecta fuerit sanguine » (14. Juni 1808).

5. Für P. Vacquerie waren alle diese Nachrichten zur Quelle inniger Freude und grössten Trostes in seinem Greisenalter geworden. Er lebte von Strassburg aus alle Ereignisse mit, die seinen Orden betrafen. Nicht nur das! Da ihm selbst in seinem hohen Alter fast jede tätige Mitwirkung versagt war ¹⁹, suchte er wenigstens dadurch in etwa mitzuhelfen, dass er sich mit Erfolg be-

¹⁸ Der Kanonisationsprozess war 1755 durch Papst Benedikt XIV. eingeleitet worden. Die Seligsprechung erfolgte 1853, die Heiligsprechung 1938.

¹⁹ Vgl. auch G. KLEIJNTJENS, *Soppressione e tentativi di ripristinazione della Compagnia di Gesù in Svizzera*. Zeitschr. f. Schweizerische Kirchengeschichte 41 (1947) 220 f. 276-282. Wie in der Solothurner Angelegenheit war P. Vacquerie jedoch stets zu jeder ihm möglichen Dienstleistung bereit. In einer Nachschrift zum Brief vom 27. November 1804 fragte P. Desperamus an, « si aliquam nobis posset dare notitiam de P. Joanne Ludovico Courtois eiusque scriptis et monumentis collectis pro Bibliotheca Scriptorum Soc. Jesu, gratissimam rem faceret optimo Patri Nostro, qui eam notitiam ardentius desiderat ». Schon am 22. Februar 1805 gibt P. Vacquerie eine Antwort, die weitere erfolversprechende Nachforschungen des P. Generals ermöglichten (« Etsi quam desiderasset R. V. felicem exitum non penitus obtinuerit sua inquisitio, sufficientes tamen notitias habuit, quibus manuscriptum illius, de quo agitur, possit inveniri »: 2. April 1805).

mühte, Wohltäter zur Förderung der Missionsarbeit seiner Mitbrüder zu gewinnen. Schon der erste uns erhaltene Brief des P. Desperamus bestätigt den Empfang einer grösseren Geldsumme; später folgten noch weitere, so allein im Jahre 1808: im Januar 1845 Livres, im Mai 1800 Livres und im Juli 1820 Livres. Das Geld wurde, wie P. Desperamus schrieb, grösstenteils für die Missionen verwendet²⁰. Der Ordensgeneral dankte dem gütigen Spender mehrmals²¹ und vergalt ihm seine Wohltaten, indem er ihm am 14. Juni 1808 mitteilte, dass er hundert heilige Messen nach seiner Meinung darbringen lasse. Dieses geistliche Geschenk mag den greisen Ordensmann, der sich auf diese Weise mit so vielen seiner Mitbrüder verbunden fühlte, mit besonderer Freude erfüllt haben. War es doch gleichsam das Abendopfer seines langen Lebens, das nun dem Ende zuneigte.

Bereits am 29. September 1806, am 70. Jahrestag seines Eintrittes in das Noviziat, hatte P. Vacquerie sein Testament gemacht. Dessen Einleitung lautet:

« Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. Averti par mon grand âge que ma fin approche, et voulant profiter du temps et de la présence d'esprit que Dieu me donne encore, pour faire connaître mes dernières volontés et donner aux autorités constituées les renseignements au sujet de ma dépouille et de mes sentiments religieux: Je déclare que je veux mourir dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans laquelle j'ai toujours vécu, pleinement soumis d'esprit et de cœur à tout ce qu'elle enseigne et ordonne. Je remercie Dieu de m'y avoir fait naître, de m'y avoir appelé à l'état religieux et à la prêtrise dans la Compagnie de Jésus, lui demandant pardon dans l'amertume de mon âme de tous les péchés que j'ai eu le malheur de commettre dans le cours de ma longue vie ».

Aus den dann folgenden Bestimmungen über seine mehr als bescheidene Habe zugunsten seiner treuen Dienerin Odilia Gandner geht hervor, dass P. Vacquerie seit der Revolution in einer geradezu rührenden Armut gelebt hat. Bei seiner Verhaftung war jedenfalls auch sein Vermögen, falls er damals solches besass, von der « Nation » eingezogen worden. Schon während der Haft im Priesterseminar und später im Zuchthaus hatte Odilia Gandner für den alten Mann gesorgt, und von seiner Freilassung an führten die bei-

²⁰ Einer der Wohltäter, die sich des P. Vacquerie für die Weiterleitung ihrer Missionsalmsen bedienten, war der im Elsass wegen seiner grosszügigen Wohltätigkeit wohlbekannte Kanonikus Rumpler. Der P. General liess ihm mit Schreiben vom 20. Mai 1806 zum Zeichen des Dankes das « documentum affiliationis » übersenden.

²¹ Fast jedem Briefe des P. Desperamus fügte der Ordensgeneral P. Thadd. Brzozowski einige eigenhändige Zeilen bei.

den einen gemeinsamen Haushalt, « wie eine Tochter mit ihrem Vater ». Wie es scheint, besass Odilia Gandner ausser dem Haus in der Krutenau ein kleines Einkommen, von dem beide ihr Leben fristen konnten. Als P. Vacquerie später wieder eine Pension vom Staate erhielt, trat er diese an seine treue Pflegerin ab. Dafür verpflichtete sich diese, wie es im Testament heisst, auch die Kosten seiner letzten Krankheit und seiner Beerdigung zu tragen sowie darüber hinaus dreissig heilige Messen für seine Seelenruhe darbringen zu lassen. An sie wendet sich auch der Schluss des Testaments:

« Je ne puis assez la remercier de toutes les peines qu'elle a prises pour me soulager dans ma vieillesse qu'elle a même prolongée par toutes ses attentions. L'attachement filial dont elle m'a tant donné de preuves, me donne l'assurance qu'après ma mort elle ne m'oubliera pas dans ses prières et qu'elle continuera à me donner une part dans ses bonnes œuvres, comme elle l'a fait jusqu'à présent. Dieu l'ait dans sa sainte garde! »

Im Sommer 1808 gemahnte den greisen Ordensmann die zunehmende Altersschwäche an das herannahende Ende. Am 24. Juli schrieb er darüber—bei seinen 88 Jahren immer noch im Vollbesitz seiner geistigen Kräfte²²— an Schwester Anna Luise in Wien. Zwei Tage später ging sein letzter Brief an P. Desperamus in Petersburg ab. Dessen Antwort scheint ihn nicht mehr erreicht zu haben. Wenige Wochen darauf, am Feste Mariae Geburt²³, ist P. Vacquerie im Frieden des Herrn entschlafen.

ANHANG

DOKUMENTE AUS DER BIBLIOTHEK DES STRASSBURGER PRIESTER-SEMINARS, Ms. 268.

1.

Bericht über den Tod des P. Gabriel Gruber, Generals der Gesellschaft Jesu (1802-1805).

Petropoli, 16. Aprilis 1805

Reverende in Christo Pater,

Die 7. huius media tertia matutina amisimus optimum nostrum P. Generalem inopinato, quanto nostro dolore et maerore, ipse cogites, Pa-

²² Für seine geistige Rüstigkeit spricht auch, dass das bischöfliche Ordinariat ihm noch 1803 die Jurisdiktion zum Beicht hören und Predigen erneuerte. Allerdings scheint er später ans Haus gebunden gewesen zu sein, da ihm am 22. Nivose XIII (16. Januar 1805) durch kaiserliches Dekret (!) eine Hauskapelle bewilligt wurde. Archiv des Strassburger Bischöflichen Ordinariates Reg. 23, 40; 86, 174.

²³ Strassburger Stadtarchiv, Zivilstandsregister D 296 n. 1297.

ter mi carissime et amicissime. De more multa nocte vigilabat et orationi, scribendis litteris, expediendisque plurimis quibus obruebatur negotiis vacabat. Etsi a tribus iam annis anhelatione laboraret — asma communiter vocatur — et identidem maioris respirationis difficultate vexaretur ad brevem horam, bene tamen de caetero valebat, hilaris semper et iucundus omnibus, quos quacumque hora ea suavi tranquillitate excipiebat, ac si nihil haberet, quod ageret.

Precedenti die, sexto scilicet, laetus in mensa nobiscum fuit et post prandium acceptis a Neapoli litteris, quae laeta pro Societate afferebant, multam consolationem sensit. Confessionem peregerat in pervigilia B. V. M. Annuntiatae, eo die iuxta vetus Calendarium a nobis celebratae: repetiit tamen prope introitum noctis, quod adveniens Dominica ultima esset mensis, in qua Indulgentiam plenariam lucrari possunt Socii Congregationis SS. Cordium Jesu et Mariae.

Ad horam primam matutinam vigilans odorem sensit fumi, et ut magnopere exterrebatur e quovis periculo incendii, anxius exivit e cubiculo et plena omnia multo fumo videt: in proximo cubiculo, ubi *café* pro jentaculo parabatur, advertit ignem serpere in pavimento — candela accensam reliquerat famulus somno correptus, quae cecidit super pavimentum. Descendit ergo sollicitus ad portam et excitato ianitore Helveto curavit advocari oeconomum domus et famulos, qui ignem extinguerent. Rediens ad sua cubacula excitavit etiam P. Secretarium rogavitque, ut vellet adistere extinctioni ignis, ne aliqua incuria adhiberetur.

P. Secretarius postquam omnia extincta vidit, illum adiit, ut nullum esse amplius periculum certiores faceret, hora pene secunda: invenit difficili respiratione anhelantem: statim ut evocaretur et medicus et chirurgus iussit. Interea Pater noster, sibi semper praesens, Deo, B. M. V., S. Patri Ignatio et suis Patronis animam suam commendavit interruptis aspirationibus, et P. Secretario dixit tertio se hac vice non evasurum ex illo periculo. Dum vellet P. Secretarius quaerere quod P. noster indicaverat, ex insolita agitatione oculorum illum proximum morti advertit. Interruptis ergo, quos ipsi suggerebat actibus, ad contritionem breviter excitavit et extrema absolutione munivit, qua vix absoluta caput versus pectus inclinavit et expiravit media tertia. Chirurgus et medicus, qua possibile erat, magna sollicitudine advenerunt, sed invenerunt mortuum.

Periculum incendii et mortem amaram mane surgentes e lecto scivimus, nam P. Rector et P. Secretarius non alios voluerunt e somno turbare praeter fratres, qui occasione ignis iam aderant praesentes. Omnes qui illum noverant, nec ii pauci, cum dolore, aliqui etiam cum lacrimis eius mortem audierunt.

Iusta illi persolvimus sequente feria quarta in ecclesia, id est 10. Aprilis: corpus defunctum fuit post exequias Polociam, ut apud praedecessores illius apponeretur. Post officium defunctorum, quod more nostro recitavimus, Ill^mus ac R^mus Episcopus Wykowski sacrum cantatum celebravit et absolutiones corpori dedit. Ecclesia plena erat iam et tam

conferta populo, antequam officium hora decima inciperemus, ut aliqui advenientes magni viri vix potuerint ingredi. Modestia, silentium et tranquillitas tantae multitudinis licet incommode constrictae, magnum apud omnes indicium fuit communis aestimationis et doloris.

Suo loco nobis Vicarium Generalem reliquit R. P. Antonium Lustyg, qui a tribus annis Societati qua Praepositus Provincialis hic praeest cum magna laude. Pro defuncto Patre Nostro suffragia sunt nobis indicta 8 sacra ac praeterea sacrum in die depositionis illius. Expectamus a P. Vicario instructionem de reliquis, si ipse huc venire usque ad tempus cogendae et inchoandae Congregationis Generalis non iudicaverit.

(Es folgen Nachrichten über die Jesuiten in Neapel und Sardinien).

Vale, Pater optime, sis semper amatissimi defuncti Patris nostri memor ad aram, mei quoque ut ego tui

humillimus servus

Eduardus Desperamus S. J.

2.

Bericht über die Wahl des neuen Ordensgenerals, P. Thaddäus Brzozowski am 14. September 1805.

Polociae, 6. Octobris 1805.

Reverende in Christo Pater,

Quod non statim P. Nostri electionem scripserim Reverentiae Vestrae parcas velim, Pater mi optime et amicissime, nec nisi temporis angustiam incuses. Die octavo Septembris Congregatio incepta est, et die 14., festo Exaltationis S. Crucis, electio facta est tertio scrutinio summa omnium consolatione. Electus est adm. R. P. Taddeus Brzozowski, qui Secretarius Societatis sub tribus suis praedecessoribus, Assistens etiam eodem tempore fuit sub defuncto. Non nostri tantum, sed ipsi externi, quibus plurimis, etiam magnae notae hominibus, notus est, electionem gratis habere satis ostendunt. Vir est pietate et prudentia praestans, mitissimi animi, pie amabilis et valde instructus, praesertim in iis, quae Societatem respiciunt. Plures etiam linguas bene loquitur et facili calamo scribit.

Dictus Pater Noster, cui Rev. Vestra aequa ut mihi nota est, e nomine et merito valde commendato, plurimum valere et ad multos adhuc annos optat R. V. et paternam suam benedictionem omnibus, quibus mater cordi esse non desit, peramanter impertitur, praesertim tibi, charissime pater. Quae de aliorum aggregatione nomine tunc P. Vicarii scripsi, rata sanctaque ea habet et admonet, ut si quando occurrat, ut aliquis Societatem a Summo Pontifice petere velit, petitio non per alium, sed per Em. Cardinalem Valenti mittatur fiatque.

Die 17. Septembris facta est electio Assistentium, qui fuere electi P. Antonius Lustig iam Vicarius, P. Eduardus Desperamus praeter suam expectationem et meritum, P. Hieronimus Wichert, qui fuit Vi-

carius defuncto P. Kareu, et P. Joannes Evangelista Hochbichler. Post hos electus Admonitor P. Martinus Strusinski.

Die 20. finis impositus Congregationi, Pater Noster brevi, sed affectuosa allocutione omnibus observantiam Instituti commendavit exactam, et ut iunioribus efformandis in spiritu Matris magis exemplo praeirent quam auctoritate; postea omnium pedes exosculari voluit, et tum tandem dictum Tedeum et gratiae redditae Deo pro illius Misericordia et beneficiis. Pater Noster obtulit Summo Pontifici duo mille sacra pro Brevi Neapolitano. Omnes Electores sacrum celebrarunt pro benefactoribus, qui Petropoli suis officiis ad habendam hanc Congregationem aliquid contulerunt.

Meminerit precor mei ad aram sitque semper certus mei obsequii et sinceræ devotionis

Addictissimus in Christo servus
Eduardus Desperamus S. J. A.

IV. - OPERUM IUDICIA

JOSEPH LORTZ. *Die Reformation als religiöses Anliegen heute. Vier Vorträge im Dienste der Una Sancta.* — Trier (Paulinus-Verlag) 1948, 8°, 285 pp.

PIERRE JANELLE. *The Catholic Reformation.* — Milwaukee (The Bruce Publishing Company) 1949, 8°, xiv-397 pp. (=Science and Culture Series).

Il titolo rispecchia fedelmente il contenuto e gli scopi del volume del Lortz: contribuire alla soluzione religiosa della crisi del mondo moderno richiamandosi alla storia della riforma protestante. Nelle sue origini riforma voleva significare rinnovamento nel capo e nelle membra di un'unica Chiesa: la cattolica. Il risultato invece segnò una insanabile frattura nel corpo della cristianità. Si domanda il Lortz: è possibile, mediante una nuova e più matura intelligenza di quel movimento, risolverlo meglio o, se non altro, contribuire ad una sua futura affermazione, ma nell'ambito dell'Una Sancta? L'A. rivolgendosi in queste quattro conferenze ad un pubblico misto di cattolici e protestanti non intende offrire un programma di azione, nè meno ancora di transazioni dottrinali che la Chiesa non potrebbe fare; il suo vuol essere un lavoro di chiarificazione del passato, ma *in veritate et amore*, per porre altre premesse favorevoli ad un migliore domani. Con questo stato d'animo egli analizza: 1) Le cause della Riforma (pp. 34-105); 2) M. Lutero da monaco a riformatore (pp. 109-162); 3) La riforma cattolica del sec. XVI (pp. 165-213); 4) Le aspirazioni fondamentali della riforma protestante e il cattolicesimo odierno (pp. 217-278). Per chi conosca la produzione storica del Lortz, non sarà difficile ritrovare in queste pagine le tesi care all'A.; solo che qui esse assumono un pathos tutto particolare perchè coinvolgono problemi difficili di apostolato che non possono non angustiare tutti coloro che, pensosi delle sorti della Chiesa, non possono rimanere insensibili, in seguito ai disastri recenti, agli effetti dello scisma nella cristianità.

Preoccupazioni di tal fatta rimangono per se estranee al Janelle, ma il suo volume dovrebbe rendere ugualmente accetta a cattolici e non cattolici una visione degli aspetti caratteristici di quella che fu la vera riforma. In questo libro Riforma Cattolica vuol significare complesso di valori della millenaria istituzione, la cui vitalità sopita, ma non morta, si ridesta e si riafferma per virtù interna. Gli stessi limiti cronologici (seconda metà del sec. XV - sec. XVII) entro i quali si fa scorrere l'opera di rinnovamento religioso, parlano da se. J., come si vede, fa sua la tesi, oggi divenuta comune nella migliore storiografia di questi ultimi decenni, che anticipa di alcuni anni, nei confronti della rivolta protestante, l'opera di riforma cattolica.

In un'opera di sintesi serrata, come la presente, il lettore vorrà trovare, più che le note erudite, il senso delle proporzioni e del valore degli avvenimenti. E questo c'è. J. non ci riempie la memoria di date e fatti; dalla massa egli attinge con mano felice quanto basta a far comprendere il significato di un'epoca o di un movimento nei suoi riflessi più significativi.

Per questo i capitoli del libro scorrono piani e il filo della narrazione non accenna mai ad insabbiarsi in digressioni non pertinenti. J. comincia con lo spiegare le cause del malessere che turbavano la vita della Chiesa (pp. 1-19) e le prime reazioni contro tale disagio (pp. 20-38). L'attenzione del lettore viene una volta per sempre attirata sull'attività e le aspirazioni dei circoli devoti ed umanistici del tardo Quattrocento, le cui istanze si affermeranno più tardi in molti punti della pedagogia dei Gesuiti. Accennati pure i motivi di natura varia, specialmente il disordine amministrativo e il sistema cronico di abusi della Curia, che arrestano i nobili tentativi di questa aristocrazia religiosa (pp. 39-57). Niente sta a dimostrar meglio lo stato di decadenza raggiunto, quanto le difficoltà opposte alla riunione di un concilio (pp. 58-75); niente d'altra parte rivela più eloquentemente l'efficacia di un lavoro sotterraneo compiuto in una Europa ancora imbevuta di Vangelo quanto le assise tridentine (pp. 78-110), dove artefici della riforma sono coloro che vennero maturando i loro propositi in pieno periodo di mondanità ecclesiastica. In queste condizioni il Concilio di Trento si presenta meno come una rivoluzione, che come punto di demarcazione e sbocco necessario di un moto iniziato a cavaliere di due secoli, e la cui massima istanza è costituita dal rinnovamento dello spirito di pietà e sacrificio tanto tra i vecchi ordini, quanto tra le nuove fondazioni religiose, meglio rispondenti alle necessità dei tempi.

L'A. si sofferma in particolare sulla Compagnia di Gesù (pp. 124-137), la cui forza conquistatrice è dovuta oltre che all'entusiasmo contagioso della prima generazione di Gesuiti, dal J. debitamente sottolineato, all'originale e progressivo sistema di educazione, rivelatosi presto uno dei più efficaci strumenti della riforma. A questa pedagogia è riservato un capitolo (pp. 139-163) sostanzialmente esatto, grazie agli apporti di una legislazione precisa alla quale l'A. si può richiamare. Invece per l'influsso della Riforma Cattolica sulla letteratura (pp. 167-195) e le arti (pp. 196-223) mancano contorni netti per un resoconto soddisfacente: lo storico qui si limita a mettere nel debito risalto i principi stabiliti dai riformatori come punto di partenza (richiamo alla precettistica di Possevino e di Pontanus per citarne alcuni) e a segnalare qua e là le linee maestre di alcuni sviluppi centrali, come per es. la rinascita del dramma religioso scolastico ad opera dei Gesuiti, nel quale si ritrovano gli ideali eroici della riforma cattolica.

L'altro caposaldo che permette di vedere nell'opera riformistica qualcosa di diverso che una semplice riorganizzazione amministrativa e indigamento di abusi esistenti, è offerto dalla rinascita della pietà e del misticismo, varii nelle loro espressioni rispondenti al colorito proprio del temperamento nazionale, sostanzialmente unitari nel loro atteggiamento ottimistico e nella spinta verso l'azione. In materia, più che le pagine dedicate alle varie scuole di Spagna, Francia e Italia (pp. 224-

251) il lettore è attratto da quelle più personali e sicure di tutto il volume, nelle quali J. tocca aspetti della spiritualità cattolica in Gran Bretagna. L'A. ce la mostra più efficace ed operante di quanto non lo lasci intravedere lo stato di persecuzione contro i cattolici; tramite le opere di Parsons e di Southwel essa finisce per influenzare finanche la stessa pietà anglicana e il movimento capeggiato da Laud.

I temi sopra accennati lasciano intravedere i motivi predominanti che alimentano la sostanza dell'opera del J.; essi sono racchiusi nel binomio: religione-cultura. E siccome la Compagnia fu parte interessata per l'una e per l'altra, non farà meraviglia che se ne accennino le vicende quasi ad ogni capitolo. Della sua storia l'A. si mostra in genere ben informato, a parte qualche lacuna. Così per es., per accennare solo alla letteratura di lingua inglese, l'opera del Brodrick sul Canisio sembra sconosciuta al J. Parimenti l'altra basilare del Farrel sulla pedagogia dei Gesuiti. Questa seconda omissione è stata causa di qualche inesattezza per il J., per es., là dove asserisce (p. 144) che in materia di educazione della gioventù laica niente fu tentato prima del Concilio di Trento. Ciò è inesatto. Infatti prima della data da lui assegnata (1552) non meno di otto collegi erano sorti in Italia e Spagna per la formazione della gioventù. Così pure qualche confusione si nota pure (cf. p. 148) circa le origini dell'insegnamento superiore o universitario nella Compagnia. In materia va osservato che il pensiero di Sant'Ignazio si era precisato già prima della fondazione del Collegio Romano, sin dal 1548, con la fondazione dell'Università di Messina.

Queste ed altre minuzie si potrebbero raggranellare percorrendo il volume, ma esse non sono tali da sminuirne i meriti sostanziali. E le qualità del lavoro s'impongono più che non gli inevitabili difetti.

Roma.

M. SCADUTO S. I.

ERNST TOMEK, *Kirchengeschichte Oesterreichs*. 2. Teil. Humanismus, Reformation und Gegenreformation. — Innsbruck-Wien (Tyrolia-Verlag) 1949, 8°, 692 S.

Der 2. Teil der Kirchengeschichte Oesterreichs ist in zwei ungleich grosse Abschnitte gegliedert. Der kürzere behandelt die Zeit des Humanismus in Oesterreich, der zweite, umfangreichere, die Zeit des Abfalls von der Kirche (Reformation) und die der Rückkehr (Gegenreformation).

Der Humanismus, hervorgegangen als Reaktion gegen die entartete Spätscholastik, geriet durch seinen Drang nach Ungebundenheit und Schönheitsdurst im Religiösen auf heidnische Bahnen und bereitete so neben anderen Ursachen den Abfall in der Reformation vor.

Viel verdankt Oesterreich dem Humanisten Aeneas Sylvius, dem späteren Papst Pius II. Unter den Gelehrten war der erste Konrad Protucius Celtes an der Wiener Universität, der aber zu den Glaubensneuerern überging. Schulen und Klosterbibliotheken wurden gegründet, über 150 gotische Kirchen erbaut. Auch das äussere religiöse Leben war reich, es gab häufige Predigten, viele Bruderschaften, Prozessionen und Wallfahrten, Reliquien wurden verehrt und Ablässe geschätzt. Zugleich gab es aber auch soziale Spannungen, besonders die Bauern waren unzufrieden

wegen der hohen Steuern und der Türkenplage, die Arbeiter hingegen waren günstig gestellt.

Die Reformation fand günstige Vorbedingungen zu ihrer Verbreitung in der religiösen Unwissenheit und Unerfahrenheit der übergrossen Masse bis in die höchsten Stände hinauf. Manche, die sich ein selbständiges Urteil bilden konnten, glaubten, wie Erasmus von Rotterdam, Willibald Pirckheimer und Albrecht Dürer, es handle sich nur um Abstellung der Missbräuche in der Kirche. Durch Wanderprediger und junge Adelige drang der Protestantismus über Salzburg in Oesterreich ein.

Agricola wurde zwar ausgewiesen und ein zweimaliger Bauernaufstand unterdrückt, es kamen aber doch auch die Wiedertäufer ins Land.

Der Adel und weite Kreise in den Städten fielen von der katholischen Kirche ab. Die Wiener Universität musste vom Kaiser gezwungen werden, die Bannbulle gegen Luther zu veröffentlichen. Joachim Vadian hetzte gegen Papst und Kirche. Auch in die Klöster drang die Reformation ein, die Minoriten und Stift Klosterneuburg hielten sich aber gut. In Steiermark und Kärnten breiteten die Bergknappen das Luthertum aus. In Tirol revoltierten die Bauern, in Hall war schon 1521 der erste lutherische Prediger, lutherische Tiroler zogen mit Georg von Frundsberg gegen Rom.

Um die Mitte des 16. Jahrhunderts bis 1590 war die protestantische Bewegung in der stärksten Entfaltung. Viel hatte dazu Kaiser Maximilian II. beigetragen, der nur mit Rücksicht auf die Kaiserwürde und die Erbfolge in Spanien nicht abgefallen war und durch seine Religionskonzession für den 2. und 3. Stand, die Herren und Ritter, der Neuerung grossen Vorschub leistete. Adel und Bürger sandten vielfach ihre Söhne zum Studium nach Wittenberg. Lutherische Predikanten und Schullehrer kamen nach Oesterreich. Die neu erfundene Kunst des Buchdruckes trug ausserordentlich zur Verbreitung der neuen Lehre bei. Recht entwickeln konnte sich der österreichische Protestantismus indessen nicht, denn es fehlte ihm eine anerkannte Obrigkeit und tüchtige Prediger, überdies waren seine Anhänger in sechs, sich bekämpfende, Parteien gespalten.

Gleich von Anfang an wurde in Oesterreich die Reformation bekämpft. Das grösste Verdienst daran hat das Haus Habsburg, das die deutsche Kultur und die katholische Kirche im 16. und 17. Jahrhundert tatkräftig und mustergültig geschirmt hat. Durch allgemeine Visitation der Pfarren und Klöster sollte der Neuerung gewehrt werden. Vielfach aber hinderten die Laienmitglieder der Reformkommissionen den vollen Erfolg. Die Bischöfe bemühten sich durch Predigen, Verfassen von religiösen Schriften und Predigtbüchern, durch Synoden und Reform des Klerus, dem allgemeinen Abfall zu steuern. Der Salzburger Erzbischof konnte als Landesherr auch das Ausweiserecht anwenden. Viel durfte auch der neue Orden der Gesellschaft Jesu zur Gegenreform in Oesterreich beitragen. 1551 kam, von Erzherzog Ferdinand berufen, P. Claudius Jajus an die Wiener Universität, dem im Jahre darauf Petrus Canisius folgte. Er predigte in verschiedenen Kirchen Wiens, katechisierte in der Umgebung, wirkte an der Reform der Universität mit, verfasste seinen Katechismus, das eigentliche Denkzeichen der deutschen Gegenreformation. 1556 gründete er das Kolleg in Prag, 1571 bis 1573 wirkte er als Hofprediger in Innsbruck, gründete dort und im nahen Hall ein Kolleg. In Linz widmete sich P. Georg Scherer in Wort und Schrift mit grosser Kraft der Gegenreform. 1573 wurden die Patres nach

Graz berufen, wo sie die Universität begründeten, sie arbeiteten in Klagenfurt, gegen ihre Berufung nach Salzburg wehrten sich aber die Benediktiner von St. Peter.

Obwohl in Oesterreich eine katholische Abwehrbewegung gegen die Reformation von Anfang an tätig war, setzte doch die systematische Bekämpfung erst um 1590 ein. Es war dies ein beklagenswerter Bruderkampf, der das deutsche Volk schwächte und zum Zerfall des römisch-deutschen Reiches beitrug. Für Oesterreich aber ermöglichte der siegreiche Ausgang des Kampfes den grossartigen Aufstieg im Barockzeitalter und befähigte es, ein Jahrhundert lang den anstürmenden Islam gerade in der gefährlichsten Zeit von Europa abzuhalten.

Eine der bedeutendsten Persönlichkeiten in diesem Zeitabschnitt ist der grosse Staatsmann Kardinal Melchior Klesel. Wiener von Geburt, von P. Georg Scherer vom Luthertum bekehrt und Jesuitschüler wurde er jung schon Dompropst und Kanzler der Universität in Wien, wirkte durch gütliche Ermahnungen und Predigten, durch Eröffnen von katholischen Schulen und Einführen des Katechismus des Canisius eifrig für die Rekatholisierung Wiens und Oesterreichs unter der Enns. 1590 zum Generalreformer bestellt und mit der Hilfe des weltlichen Armes ausgerüstet, führte er die Restauration ruhig durch. 1588 Bischof von Wiener Neustadt, 1598 auch von Wien und 1615 Kardinal, wurde Klesel als Direktor des Geheimen Rates, einer von ihm geschaffenen Zentralbehörde, allmächtiger Ministerpräsident. Ein treuer Freund und Schirmmer des Hauses Habsburg, wurde er in den verderblichen Bruderkriegen hineingezogen. Seine schwächliche Vermittlungspolitik musste er mit fünfjähriger Gefangenschaft büssen, auch da noch half er dem Kaiser durch Vermittlung päpstlicher Hilfsgelder. Die letzten drei Lebensjahre konnte er in Freiheit in seinen Bistümern verbringen.

Tüchtige Bischöfe waren auch in den übrigen Diözesen, so Marc Sittich von Hohenems in Salzburg, der die Kapuziner berief und durch Reform bei Seelsorgern und Laien Grosses für die Rekatholisierung leistete; weiters die Fürstbischöfe Martin Brenner von Seckau und Stobaeus von Lavant. Fleissige Missionäre waren die bei hoch und nieder sehr beliebten Kapuziner. Grosse Dienste leisteten die neuen Orden der Barnabiten, Minimi, Unbeschuheten Karmeliter, Barmherzigen Brüder. Die alten Orden der Dominikaner, Franziskaner und Minoriten schickten die welschen Brüder fort und hatten guten Nachwuchs nach der Reform. Der Westfälische Friede 1648 brachte für die Kirche und das heilige römische Reich eine unheilvolle Schädigung, für Oesterreich aber die ersehnte Ruhe.

Die Geschichte der Entfaltung und des Abblühens dieser starken geistigen Bewegungen zeigt der gelehrte Verfasser in einer wissenschaftlich gediegen unterbauten, gründlichen und umfassenden Gesamtschau. Schon eingehends weist T. darauf hin, dass bei der ungeheuren Fülle der Zeugnisse für diese bewegte Zeit einige wenige, kennzeichnende Striche genügen müssen, nur die grossen Linien und charakteristischen Einzelheiten hervorgehoben werden können. Beispiele sollen wie Schlaglichter das kulturelle Leben der Zeit der Gegenreformation kennzeichnen; für eine vollständige Bearbeitung einzelner Fragen muss auf die spezielle Literatur verwiesen werden, und diese Hinweise gibt T. überaus reich. Die im Text und in den Anmerkungen reichlich gebotenen Zitate geben dem stattlichen Band die Färbung der behandelten Zeit, wie überhaupt das Werk lebendig, frisch

und anschaulich geschrieben ist. Eine gute Inhaltsübersicht am Anfang und ein fast 40 Seiten umfassendes Sachregister am Ende ermöglichen ein rasches Nachschlagen.

Der Verlag Tyrolia hat dem Band ein würdiges, festliches Kleid, wie in Friedenszeiten, zu geben gewusst. Die Lettern sind deutlich und rein, der kräftige Druck schont die Augen,

Wie T. gegen falsche Anschuldigungen immer wieder betont, dass in Oesterreich die Gegenreformation unblutig durchgeführt wurde, so drängt ihn auch sein Gerechtigkeitssinn, sich der ungerecht angegriffenen Gesellschaft Jesu besonders anzunehmen. Gründe und Beweise dafür, dass diese Bevorzugung berechtigt sei, bleibt T. in seinem Werke durchaus nicht schuldig. Zu Unrecht wird ihm von manchen Seiten daraus ein Vorwurf gemacht. Die Gesellschaft Jesu aber schuldet und weiss dem gelehrten Verfasser dafür aufrichtigen Dank! Uebrigens zollt T. auch den neuen und wieder erstarkten alten Orden, die zur Restauration in Oesterreich das Ihrige redlich beigetragen haben, das verdiente Lob.

Rom.

J. TESCHTEL S. I.

JAMES BRODRICK S. I. *Petrus Canisius 1521-1597*. Aus dem Englischen übersetzt von Dr. Karl Telch, Theologieprofessor. — Wien (Verlag Herder) 1950, 2 Bde. in 8°, 596 u. 677 S., 22 Einschaltbilder u. 1 Karte.

In der Besprechung der englischen Originalausgabe der Canisius-Biographie in dieser Zeitschrift (Bd. VII [1938] 130) hatte der Rezensent den Wunsch nach einer deutschen Uebersetzung geäußert. Professor Dr. Telch hat sich der nicht ganz leichten Aufgabe unterzogen, das Leben des « Zweiten Apostels Deutschlands » den Lesern deutscher Zunge zugänglich zu machen, wofür ihm diese sicherlich vielen Dank wissen werden.

Innerhalb der umfangreichen Canisius-Literatur kann Brodricks Werk als die beste biographische Darstellung des ersten und grössten deutschen Jesuiten gelten, eine literarische Leistung, die wissenschaftliche Genauigkeit mit künstlerischer Gestaltung vereint. Auf der Grundlage des reichen Quellenmaterials, wie es in Braunsbergers kritischer Ausgabe der Canisiusbriefe und in mehreren Bänden der *Monumenta Historica S. I.* niedergelegt ist, und unter Heranziehung der einschlägigen Literatur erstet ein farbenfrisches und getreues Lebensbild des Heiligen, seines Charakters und seiner Leistungen; im Hintergrund wird ein anschauliches Gemälde des licht- und schattenreichen Deutschland mit seinem religiösen Chaos zur Zeit der Gegenreformation sichtbar.

Es ist kein Panegyrikus, den Brodrick schreibt. Canisius erscheint als das, was er geschichtlich gewesen ist, nicht ein genialer Führer, der durch glühende Beredsamkeit die Massen fortreisst, sondern ein selbstloser, unermüdlicher, zielbewusster Arbeiter, der Mann der treuen Pflichterfüllung, den geistliche und weltliche Grosse mit ihrem Vertrauen

beehrten. Während manche angesichts der trostlosen Lage der Kirche im Reich kleinmütig verzagten und untätig blieben, kämpfte Canisius als mutiger Gottesstreiter in den Geisteskämpfen seiner Zeit. Als Legat dreier Päpste, als Berater von Kaisern und Königen, geistlichen und weltlichen Würdenträgern, als Leiter der deutschen Ordensprovinz, Gründer mehrerer Kollegien, Kanzelredner und als angesehener Theologe bei Religionsgesprächen, auf Reichstagen und auf dem Trienter Konzil hat er den Aufstieg der katholischen Bewegung im deutschen Reich wesentlich beeinflusst. War er auch kein Theologe vom Format eines Laynez oder Salmeron, so stand er doch bei seinen Zeitgenossen im Ruf eines gelehrten Theologen. Zwar trat er in Trient wenig hervor, dafür aber unterstützte er die Hauptakteure eifrig und selbstlos. Wie sich aus den beiden Kapiteln « Letztes Zusammentreten des Konzils » und « Der Kaiser gegen das Konzil » ergibt, war die Rolle des Heiligen im Gesamtrahmen des Tridentinums bedeutender als man vielfach annahm.

Hervorzuheben ist noch der Weitblick, den Canisius in manchen Zeitfragen bekundete. Unter den Jesuiten seiner Zeit ist er einer von denen, die am tiefsten die Notwendigkeit des Apostolats der Presse erfassten. Nicht nur war er selber unermüdlich mit der Feder tätig, auch manche Werke anderer verdanken seiner Anregung und Unterstützung ihr Erscheinen. Hätte der Ordensgeneral Merkurian seinen Vorschlägen Gehör geschenkt, dann wäre bereits 1574 ein Collegium Scriptorum entstanden mit der Aufgabe, den Zeitirrtümern entgegenzutreten. Eines Werkes ist namentlich zu gedenken, das wegen seiner segensvollen Auswirkungen allein genügt, den Namen des Verfassers unsterblich zu machen. Es ist sein Lebenswerk, der Katechismus, dazu bestimmt, dem Katechismus Luthers, der das ganze Reich überflutete, Einhalt zu gebieten. Bis zum Tode des Verfassers hatte das Werk in seinen drei Fassungen über 200 Auflagen und 15 Uebersetzungen erlebt. Im 17. Jahrhundert zählte man schon über 400 Auflagen. (Vgl. Sommer-voleg, *Bibliothèque* II 618-866). Manchen Katechismen der Neuzeit hat es als Grundlage und Vorbild gedient.

Ergreifend ist das Schlusskapitel « Ausklang », wo der Autor Einzelzüge aus dem Innenleben seines Helden, die im Vorhergehenden vielfach gestreift wurden, zu einem Gesamtbilde zusammenfasst. Der Inhalt lässt sich kurz mit den Worten eines anderen Hagiographen wiedergeben, der Canisius folgendermassen charakterisiert: « Au milieu des premières recrues de l'Ordre naissant, c'est lui peut-être qui réalise, dans la plus admirable harmonie, cet idéal de prière, de savoir et d'entreprise, qui hante l'esprit d'Ignace de Loyola, comme l'idéal du vrai compagnon de Jésus » (Dudon, *Saint Ignace de Loyola* 379).

Am 21. Dezember, dem Todestag des Heiligen, pflegte der Stadtrat von Freiburg an seinem Grabe vier grosse Kerzen brennen zu lassen. Sie waren ein Sinnbild dessen, der einst in dunkler Zeit durch seinen Wandel und sein Wirken eine hellstrahlende Leuchte für seine Religionsgenossen gewesen war. Sein Leben hat auch eine Botschaft für

die Priester und Laien von heute, eine Mahnung, den trüben Tagen der Gegenwart nicht zu verzagen und vor den Schwierigkeiten nicht zurückzuweichen.

Dem Uebersetzer gebührt die Anerkennung, dass er seine Aufgabe mit viel Geschick gelöst hat; der stilistischen Eigenart und originellen Fassung Brodricks ist er durchweg gerecht geworden. Auch im deutschen Gewande liest sich das Werk spannend. Von Kapitel zu Kapitel wächst das Interesse am Inhalt und steigt die Hochachtung vor der gewaltigen Arbeitsleistung dieses aussergewöhnlichen Mannes. Nur ganz selten merkt man, dass man eine Uebersetzung vor sich hat. Dieselbe schliesst sich eng an den Text des Originals an, bloss einige wenige Stellen, die englische Verhältnisse im Auge haben, sind übergangen, z. B. die Geschichte der *Summa doctrinae christianae* in England.

Unschicklich wäre es, an einer Arbeit von diesem Ausmass kleinliche Kritik üben zu wollen. Wenn wir trotzdem auf einige Mängel hinweisen, geschieht es lediglich in der Absicht, dass sie bei einer etwaigen Neuauflage Berücksichtigung finden mögen. In der Geschichtsliteratur spricht man vom Wormser Edikt, nicht von der Wormser Verordnung (6). — Kessel schreibt an P. Faber: Expectantes carcerem (*Fabri Monumenta* 302) = gaol = Kerker, nicht goal = Grenzpfahl (81). — Deutschen Lesern dürfte der Ortsname Herzogenbusch bekannter sein als der französische Bois-le-Duc (104). — Assist at mass: der Messe beiwohnen, nicht Messe dienen (171). — Provost = Vorsteher, nicht Propst (206). Arabic fount = arabischer Schriftguss = Typen, nicht arabische Quelle (229). — Ephräim, nicht Ephraim (479). — Der betreffende bayrische Herzog wird gewöhnlich mit dem Namen Albrecht, nicht Albert aufgeführt (II 139 u. ö.). — Der genannte päpstliche Nuntius ist in der deutschen Geschichtsliteratur bekannter unter dem Namen Bonhomini, statt Bonomio (II 509f).

Rom.

W. KRATZ S. I.

A. C. SOUTHERN. *Elizabethan Recusant Prose. 1559-1582*. — Longon-Glasgow (Sands and Co) 1950, 8°, XXXV-553. — 42/.

Some thirty six years ago when the late Mgr. Guilday published his « English Refugees on the Continent », he held out hope that in a subsequent volume he would treat of the literary output of the Catholic exiles. But once back in the United States, he deflected his interest, quite naturally, to the history of Catholicism in his own country, and the projected book was never written. In the following years, however, Recusant literature still claimed the attention of scholars; for apart from several works on Robert Southwell S. I. of which that of Mons. P. Janelle was the most outstanding, there appeared in 1939 the more comprehensive study of Recusant poets by Louise Imogen Guiney, which gave short lives of some thirty and more poets from St Thomas More to Ben Jonson, as well as extracts from their works. Now at long last a study has been published of Recusant prose.

During the reign of Queen Elizabeth, apart from works in the Latin tongue, English Catholics put forth a considerable number of books in

the vernacular, both controversial and devotional, of which more than two hundred have been listed. M. Southern in the present work has wisely restricted himself to a consideration of such books as were published between the years 1559 and 1582, though it is to be hoped that he will complete the present survey by a study of the works that appeared during the remaining years of the reign.

After a preliminary survey of the « movement and the men », the author groups the books around the controversies that gave rise to them, adding chapters on the devotional treatises and miscellaneous works written during the same period, and concluding with an informative account of publishers and presses. The author's main purpose is to illustrate the style of the various writers and this he does by long and well chosen extracts from their works. A further important feature is the very valuable bibliographical details given throughout the work and more particularly in a long chapter devoted to this aspect of his study. In short Mr Southern has supplied the student with an 'apparatus criticus' which will enable him, if so he wills, to pursue the subject further.

Indeed, a suspicion arises that the author has possibly embraced too large a field, and would have done better to have restricted himself more to his main purpose. Certainly a fuller account of the controversies that gave rise to most of the works here considered, would not have been out of place, though considering the length of the work, this could only have been done by omitting some of the features above mentioned.

The style of these exiles is for the most part simple, lucid, direct and logical in contrast to the artificial ornamented and affected kind of writing generally in vogue in England at that time. This, doubtless, led Professor Phillimore to suggest as long ago as 1913 that the continuity of English prose is to be found in the writings of these Catholic exiles and that they were the followers of More and the forerunners of Dryden. Without committing himself wholly to this theory, which to the reviewer needs deeper investigation, Mr Southern stresses the influence of the saintly chancellor, martyred under Henry VIII, and possibly with some exaggeration. It is true that the memory of More was held in veneration by the exiles, and that there was a circle of his descendants and friends on the continent; but this by no means proves that the style of these writers was influenced by his works to the extent that Mr Southern suggests. Most of these writers were already formed men, trained in the English Universities before they fled to the continent and began to engage in controversy; and however much the style of their works may recall that of More, this seems to the reviewer to be due not so much to his direct influence as to the controversial matters of which their works treat, and to their environment, far removed, as it was, from the tendencies prevailing in England. It may be added that as regards the influence of material the above contention is borne

out by the simple and direct prose of many of the Protestant controversialists of the period.

However, all this is matter of opinion, and in no way detracts from the excellence of Mr Southern's book. In his main purpose he has succeeded admirably and has demonstrated the excellence of the prose employed by these Catholic writers, whose names for one reason or another are never mentioned in the general histories of our literature. Future historians will have to take notice of them, or else be characterised as obscurantists.

London.

L. HICKS S. I.

HANSPETER LANDOLT. *Die Jesuitenkirche in Luzern*. Ein Beitrag zur Geschichte der Frühbarock-Architektur und -Dekoration in der Schweiz. — Basel (Verlag Birkhäuser) 1947 8.°, 123 S., 43 Abbild. (= *Basler Studien zur Kunstgeschichte*, herausgegeben von Joseph Gantner, IV).

HANSPETER LANDOLT - THEODOR SEEGER. *Schweizer Barockkirchen*. — Frauenfeld (Verlag Huber u. Co. A. G.) 1948, 4.°, 140 S., 143 Abbild.

Diese zwei Werke stehen in engem Zusammenhang zu einander. Um das erste bearbeiten zu können — eine mustergültige und vielversprechende Doktordissertation (siehe S. 9) — musste der Verfasser die Vorgeschichte und die Entwicklung der schweizerischen Barockkunst gründlich studieren. So hatte er alle jene Elemente, die notwendig waren, um von einer Monographie mit beschränkter Verbreitung zu einem umfangreicheren — freilich weniger wissenschaftlichen — Werke überzugehen, das die wichtigsten Barockkirchen der Schweiz darstellt. Durch die beiden Bücher hat der Verfasser viel beigetragen, um das künstlerische Schaffen der Jesuiten in der Schweiz zu verstehen. Von besonderem Wert sind seine Erörterungen über den Barock so wie seine trefflichen Ausführungen über das Verhältnis dieser Kunstepoche in der Schweiz zu den gleichzeitigen Strömungen in den umliegenden Gebieten — Süddeutschland, Oesterreich und Norditalien.

Obwohl Landolt im Vorwort seiner Monographie über die *Jesuitenkirche in Luzern* klagt, dass ihm das Archiv der ehemaligen Oberdeutschen Jesuitenprovinz in München und das Generalarchiv zu Rom unzugänglich waren (der Verfasser meint wohl während der Kriegszeit und in den ersten Jahren nach dem Krieg), ermöglichten doch seine vorzüglichen Kenntnisse der Quellen und der gedruckten Werke und vor allem seine Durchforschung der Handschriften in der Schweiz und Frankreich, besonders im Luzerner Staatsarchiv und in der Bibliothèque Nationale zu Paris, einen neuen und äusserst wertvollen Beitrag zur Geschichte der Barockarchitektur in der Schweiz.

Nach einer kurzen Abhandlung (11/13) « Geschichtliches über die Wirksamkeit der Jesuiten in Luzern » (1574/77 Gründung, 1588/91 Anbau der ersten Michaelskir-

che, 1666/77 St. Xaviers-Kirchenneubau, 1740/50 Renovation der Kirche, 1756/57 Bau des Ostflügels des Kollegs), bietet das erste Kapitel eine allgemeine « Uebersicht über die Bauten und Projekte zwischen 1578 und 1900 » (15/57), einschliesslich der früheren, nicht erhaltenen Bauten, des heutigen Baus und auch der von einigen anonymen Briger und Luzerner Architekten, von einem Comazio Italo, und vielleicht von P. Christoph Vogler S. I. und vom Einsiedler Br. Caspar Mosbrugger O. S. B. entworfenen, aber nicht ausgeführten Entwürfen.

Trotz der Ueberfülle der vom Verfasser festgestellten Angaben über die Handwerker, die an der neuen Kirche zu Luzern arbeiteten, bleibt der Name des Baumeisters unbekannt, obwohl der genannte P. Christoph Vogler von Konstanz, der sich damals (1665/69) im Luzerner Kolleg befand, vielleicht Einfluss für den Kirchenbau gehabt hat. Andererseits wissen wir mit Sicherheit, dass der Altenburger Br. Heinrich Mayer S. I. den Hochaltar errichtet hat (*Die Jesuitenkirche in Luzern*, S. 23 n. 29) und dass das Altarbild des hl. Franz Xaver von Domenico Torriani aus Mendrisio ausgeführt wurde.

Das wichtigste Kapitel der Monographie und das gedankenreichste ist das zweite, « Die stilgeschichtliche Stellung der Luzerner Jesuitenkirche ». Nachdem vorgängig die Möglichkeit der Abhängigkeit der Jesuitenarchitektur von gotischen Typen des Mittelmeergebietes (vor allem der südlichen Provinzen Frankreichs und Kataloniens) und von verschiedenen Vorbildern Italiens zur Zeit der Renaissance erörtert wurde, werden ihre Verhältnisse zum Gesù-Schema (63/66) und zur süd-deutschen Architektur (66/71) gründlich bearbeitet. Der letzte Teil dieses Kapitels, « Die Stellung innerhalb der schweizerischen Architektur » (71/86) und das ganze dritte Kapitel « Die Stukkaturen » (87/119) dienen als Vorarbeit zum zweiten Werk, das wir hier besprechen.

Wenn in der Monographie die vielen Abbildungen und Skizzen nur eine ergänzende und erklärende Rolle spielen, so haben die prächtigen Abbildungen des zweiten Werkes (*Schweizer Barockkirchen*) fast dieselbe Bedeutung wie der Text selber. Deshalb zeichnet der Photograph Th. Seeger mit vollem Recht als Mitverfasser des Buches. In der Einleitung werden wir aufmerksam gemacht, dass es sich hier nicht um eine ausführliche Geschichte der Sakral-Architektur und -Ornamentik handelt, sondern um eine Darstellung des Wesentlichen, der Eigenart des Stiles und des rein ästhetischen Wertes der Hauptwerke, unter denen die Luzerner Jesuitenkirche einen wichtigen Platz einnimmt. Diese Kirche (37/40) und die von Arlesheim, Baselland (40/42), sind die ersten des schweizerischen Barocks und ihr Einfluss war entscheidend für zahlreiche andere katholische Kirchen des Landes.

Die Barockkirchen, die als Vorbilder gelten können, sind (ausser denen von Luzern und Arlesheim) folgende: die Jesuitenkirche in Solothurn (45/49), die Klosterkirchen Rheinau und St. Urban, zwischen den Bauten des Voralberger Schemas stehend; die Klosterkirche Muri als Vorstellung des Eindringens des Zentralraum-Gedankens; die Stiftskirchen von Einsiedeln und St. Gallen so wie die Klosterkirche St. Katharinenthal als Ausdruck des Triumphs der freien Raumschöpfung des Spätbarocks, und einige zweitrangige Bauten als Ausklang dieses Stils. H. L. stellt sich auch die Frage, ob die schweizerischen Kirchen sich nach Form und Gehalt von den Bauten der umliegenden Gebiete abheben, d. h. ob sich in ihnen eine regionale Sonderart zu erkennen gibt. Er kennzeichnet « Die Eigenart der schweizerischen Barockarchitektur » (85/87), als den schwer fassbaren Genius loci,

der « mehr im Negativen, im Verzicht auf bestimmte Möglichkeiten, als positiv in der Ausbildung einer Sonderart besteht. »

Der letzte Teil des Buches wird der in der Barockkunst so bedeutenden Verzierung gewidmet (89/122), besonders den Stukkaturen (96/106). Im Anhang befindet sich ein genaues und zuverlässiges Künstlerverzeichnis, das die Namen der bedeutendsten Talente, die im Buch erwähnt werden, enthält; z. B. ausser den schon genannten P. Christoph Vogler und Br. Heinrich Mayer, die Jesuitenbrüder Christian Huber, Schreiner und Baumeister aus Tirol (1657/1713), und Br. Jakob Kurrer von Ingolstadt (1585/1647), Baumeister der Hofkirche in Luzern und Verfasser eines Entwurfes für den teilweisen, nicht ausgeführten Neubau der Stiftskirche in Einsiedeln.

Diese wenigen Andeutungen — um nichts von anderen Jesuitenbauten in der Schweiz, Bayern, Oesterreich und Italien zu sagen — mögen genügen, um den grossen Wert der beiden Werke Landolts für die Kunstgeschichte der Gesellschaft Jesu im Zeitalter ihrer höchsten Entfaltung zu zeigen.

Rom.

M. BATLLORI S. I.

Die Briefe des Francisco de Xavier, 1542-1552. Ausgewählt, übertragen und kommentiert von Elisabeth Gräfin VITZTHUM. Dritte verbesserte Auflage. — München (Kösel-Verlag) 1950, 8°, 365 S.

Es ist gewiss etwas Ausserordentliches, dass eine deutsche Ausgabe der Xaveriusbriefe in verhältnismässig kurzer Zeit eine dritte Auflage erlebt. Zu diesem wohlverdienten Erfolg hat, abgesehen von dem kulturell wertvollen und aszetisch gedankenreichen Inhalt der Briefe selber, die feinfühligte Einleitung der Herausgeberin über die Zeitverhältnisse, den Menschen und das Zeugnis des Heiligen, sowie die psychologische Gliederung der Briefe in 8 Etappen wesentlich beigetragen. Ein ausführlicher Kommentar (S. 271-349) erläutert die Zusammenhänge. Die Uebersetzung der Texte ist flüssig und leichtverständlich, gelegentlich jedoch zu frei und ungenau.

Die vorliegende Auflage wurde nach der kritischen Ausgabe der *Epistolae S. Francisci Xaverii* (MHSI, vol. 67-68) durchgesehen und verbessert, wenn auch hierin gründlichere Arbeit hätte geleistet werden können. So liest man z. B. auf S. 51 von 400 Goldstücken statt von 4.000 (vgl. *Epp. S. F. Xaverii* I 168), S. 100 *Gagueros* statt *Sagueros* (*Epp.* I 379), auf S. 218 dass man China von Jerusalem aus erreichen könne statt umgekehrt (*Epp.* II 376); auf S. 234 ist die Rede vom jetzt regierenden Heiligen Vater Paul, während es heissen sollte: vom Papst Paul und dem jetzt regierenden Hl. Vater (*Epp.* II 470). Gelegentlich sollten auch die Daten nach der neuen Monumenta-Ausgabe verbessert werden (z. B. auf S. 69, vgl. dazu *Epp.* I 248). Manche Ereignisse harften auch der Ueberprüfung durch die Bände *Documenta Indica* I-II (MHSI, vol. 70 u. 72); so kann man den Tod des Generalvikars M. Vaz nicht einfach einer Vergiftung durch seine portugiesischen Landsleute zuschreiben (z. B. auf S. 281-82; vgl. dazu *Doc. Indica* I 214-15, *Epp.*

I 409); P. Rektor Gomes hatte schon im September 1551 sein Amt abgegeben und kann deswegen nicht ausschliesslich für die Zustände im Januar 1552 verantwortlich gemacht werden (zu S. 333-34); ferner entliess er die Knaben aus dem Kolleg erst nach Xavers Abreise nach Japan (zu S. 309; vgl. *Doc. Indica* II 10). Ziemlich viel lässt die Rechtschreibung mancher Namen und Wörter zu wünschen übrig, so sollte es heissen: Simão, Go-nara (jap.Kaiser), Berze, Senhora, Gotô usw. Schliesslich könnte eine genauere Ueberprüfung der Jahreszahlen bei Lebensdaten den Wert der Ausgabe erhöhen: Goa wurde z. B. 1510 erobert, Johann III. starb 1557, Diogo de Borba im Januar 1547, Criminali kam 1545 nach Indien, Afonso de Noronha war von 1550-1554 Vizekönig von Indien, die grosse Verfolgung in Japan begann 1614, nicht erst 1622.

Den deutschen Leser würde es gewiss auch freuen, zu vernehmen, dass schon 1545 ein Xaveriusbrief in würziger alemannischer Uebersetzung gedruckt wurde (s. J. Wicki, *Der älteste deutsche Druck eines Xaveriusbriefes aus dem Jahr 1545* in: *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft* 4 [1948] 103-09).

Rom.

J. WICKI S. I.

Documenta Indica, II (1550-1553). Edidit Ioseph Wicki S. I. — Romae (apud « Monumenta Historica Soc. Iesu ») 1950, 8°, XXVI-40*+657 pp. (= Monumenta Historica Societatis Iesu, vol. 72. Monumenta Missionum Societatis Iesu, vol. V).

Dem 1948 erschienenen ersten Bande der *Documenta Indica* folgt nun der zweite Band, der die Jahre 1550, 1551, 1552 und einen kleinen Teil des Jahres 1553 umfasst und damit die Zeit Franz Xavers zum Abschluss bringt. Es sind im ganzen 122 Dokumente, die in kritischer Form veröffentlicht werden.

Die Anordnung ist die gleiche wie im 1. Bande. Dem Index Generalis und dem Index operum impressorum folgt eine allgemeine Einleitung, sodann die kritische Ausgabe der 122 Dokumente; ein Index personarum, rerum, locorum schliesst den Band ab.

Beim Index operum impressorum sind die Werke allgemeiner Natur weggelassen worden, die im 1. Bande der DI die Bibliographie, wie ich in meiner Besprechung bemerkte, belasteten; eine gute Beschränkung auf die speziellen Werke über die indische Mission und die einschlägige Literatur hat stattgefunden.

Die allgemeine Einleitung behandelt im ersten Kapitel die Entwicklung der Jesuitenprovinz von Goa von 1550-1553, die schon bestehenden Niederlassungen, Neugründungen, die Mittel zum Unterhalt der Kollegien und Häuser und den Zuwachs an Jesuiten aus Europa, besonders aber aus Indien selbst. Nähere Lebensdaten werden hier nur von den Patres Melchior Nunes Barreto, Emmanuel de Morais, Gundisalvus Rodrigues, Antonius de Heredia und Emmanuel Teixeira, die 1551 nach Indien kamen, gegeben. Der letzte Artikel des 1. Kapitels führt uns die Schwierigkeiten in der Verwaltung der Provinz vor Augen, da der Provinzial P. Franciscus Xaverius meistens abwesend war, nur 3 Monate von Januar bis April 1552 in Indien weilte. Das zweite Kapitel gibt uns nähere Aufschlüsse über die Arbeit der Jesuiten in den Kollegien und

in den Missionen, behandelt im einzelnen die religiöse Unterweisung, Verwaltung der Sakramente, Einführung der Neuchristen in das christliche Leben und die Missionsmethoden, um zum Schluss kurz die Früchte der Missionsarbeit zu erwähnen. Das dritte und vierte Kapitel geben sodann die Aufzählung und Beschreibung der Codices und der schon bestehenden Ausgaben der in Frage kommenden Dokumente, soweit dies nicht schon in der Ausgabe der Xaveriusbriefe und des ersten Bandes der DI geschehen ist.

Die Dokumente beginnen mit einem Briefe des P. Nicolaus Lanciottus an P. Ignatius vom 8. Januar 1550 und schliessen mit einem Briefe des Paulus a Sancta Fide Armuzianus an P. Ignatius vom 14. Januar und 13. Februar 1553. Die Reihenfolge ist streng chronologisch, bei jedem Dokument wird alles Wissenswerte über Bibliographie, Manuskripte, Ausgaben des Briefes, Varianten u. s. w. mitgeteilt, ausführliche textkritische und erklärende Anmerkungen begleiten den Text. Mit derselben kritischen Einstellung und Genauigkeit, wie sie schon aus den Xaveriusbriefen und dem ersten Bande der DI bekannt sind hat P. Wicki auch diesen zweiten Band gestaltet.

Ein grosser Teil der Dokumente, die hier zum erstenmal in kritischer Weise veröffentlicht werden, ist zwar schon in den verschiedenen Ausgaben der Briefe wie: *Copia de alcune lettere*, *Avvisi*, *Epistolae Indicae* u. s. w. erschienen, worüber P. Wicki im 4. Kapitel seiner Einleitung genaue Angaben macht. Doch sind auch viele Briefe hier zum erstenmal veröffentlicht, die über die Missionsarbeit der Jesuiten wertvolle Ergänzungen bieten; nehmen wir nur Dok. 34 heraus, in welchem viele wichtige Fragen der Missionsmethode, über Taufe und Ehen der Neuchristen behandelt werden. Einen breiten Raum nimmt wiederum das St. Pauls-Kolleg von Goa ein, das ja das Zentrum der Jesuitenmission in Indien war. In Dok. 85 werden die von P. Barzaeus aufgestellten Regeln veröffentlicht, auch sonst erfahren wir in vielen andern Dokumenten wichtige Einzelheiten über das Kolleg, so besonders im Briefe des P. Barzaeus vom 12. Januar 1553 (Dok. 118) über den Stand und das Leben des Kollegs. Ueber die Arbeit des P. Barzaeus in Ormuz berichten uns seine ausführlichen Briefe, ebenso werden wir gut unterrichtet über die Missionsarbeit und die Missionsmethode an der Fischerküste durch die Briefe der Patres Lanciottus und H. Henriques. Als ersten Jahresbrief bezeichnet Wicki den ausführlichen Bericht des Fr. L. Frois vom 1. Dezember 1552 (Dok. 104), der allein 46 Druckseiten beansprucht. Ueber die Lage in Malaca gibt P. Pérez in seinen drei Briefen (Dok. 29, 31, 52) genaue Auskunft. Aber nicht nur über die Arbeit der Jesuiten in ihren Kollegien und Missionen werden wertvolle Aufschlüsse gegeben, manche ethnographische und religionswissenschaftliche Notizen sind in den Briefen zerstreut, greifen wir nur den Brief des P. E. de Morais aus Colombo (Dok. 100) über Ceylon oder die in vielen Briefen zerstreuten Bemerkungen über die Mohammedaner heraus.

Aus diesen kurzen, unvollständigen Angaben ist aber schon ersichtlich, welchen wertvollen Dienst P. Wicki mit der Herausgabe des zweiten

Bandes der DI der Missionsgeschichte geleistet hat. Wir danken ihm recht herzlich für seine fleissige und mustergültige Arbeit und wünschen ihm Gesundheit und Kraft, damit er noch recht viele Bände der *Documenta Indica* in rascher Folge veröffentlichen kann.

Rom.

JOH. ROMMERSKIRCHEN O. M. I.

JOSÉ CAETANO SOARES, *Macau e a Assistência (Panorama médico-social)*. — Lisboa (Agência Geral das Colónias: Divisão de Publicações e Biblioteca 1950) 8°, 546 Seiten.

Der Verfasser dieses umfangreichen Buches war von 1916 bis 1937 Arzt des Senats und der Misericórdia von Makao. Neben seiner beruflichen Tätigkeit fand er Zeit und Musse, um in den Archiven dieser Stadt das ärztliche Problem in seiner dortigen Gestaltung (Chirurgie, Medizin, Spitäler, Apotheke, Heilkräuter, chinesische und europäische Heilverfahren) von der Mitte des 16. Jahrhunderts bis zur Gegenwart zu studieren und seine Forschungen durch die wichtigen Archive Lissabons und die gedruckte Literatur zu ergänzen und abzurunden. Der Gegenstand selber, die Heilkunde in den alten überseeischen portugiesischen Kolonien, ist heute ein beliebtes Thema und hat auch in Portugal ein dankbares Echo gefunden. Erwähnt seien z. B. die Arbeiten des Luís de Pina, *A medicina portuguesa de Além-mar no século XVI* (Coimbra 1935) und *A medicina embarcada nos séculos XVI e XVII in Arquivo Histórico de Portugal* 4 (1939) 283-323, ferner die Studie des Dr. Sebastião de Carvalho, *Organização dos serviços clínicos e hospitalares dos Portugueses no Ultramar nos séculos XVI e XVII* (1938). Bei dem grossen Einfluss, den die katholische Mission und auch die Gesellschaft Jesu in den alten überseeischen portugiesischen Kolonien ausübte, ist es naheliegend, dass sie in der Krankenpflege eine wichtige Rolle spielten, was denn auch bei Caetano Soares sehr deutlich sichtbar wird (vgl. S. 11).

Das Werk behandelt in 15 Kapiteln zunächst hauptsächlich die äussere Entwicklung der Spitäler (besonders Kap. 1-12), dann die Heilmethoden (Kap. 13-15).

Im ersten Kapitel kommt die wichtige Gründung der Misericórdia von Makao (1569) zur Sprache, die dem Jesuitenbischof M. Carneiro zugeschrieben wird (S. 12). Im 2. Kap. erfährt man Näheres über die ärztliche Kunst der europäischen Mission am Hof des Kaisers Kang Hsi, von deren Erfolg Wohl und Wehe der Glaubensverbreitung abhing. Während bei einer akuten Krankheit des Kaisers die portugiesischen Jesuiten die nötigen Heilmittel nicht zur Verfügung hatten, konnten ihre französischen Mitbrüder helfen, die aber dabei erstere aus ihrem Einflussbereich zurückdrängten (S. 48-53). Kap. 5 ist den verschiedenen Spitälern der Stadt gewidmet, während Kap. 6 die Apotheken behandelt, besonders die des Jesuitenkollegs S. Paulo. Dabei erfährt man, dass der sehr wertvolle und reichhaltige Arzneivorrat bei der Auflösung der Gesellschaft Jesu durch Pombal um ein Spottgeld versteigert wurde und nach Goa kam, während die Stadt nun 28 Jahre ohne Apotheke blieb und deswegen in grosse Schwierigkeiten geriet (S. 181-82 186). Kap. 7-12 befassen sich vorwiegend mit den Zuständen des 17. bis 19. Jahrhunderts, die vor allem durch das Auf und Ab der politischen Verhältnisse bedingt waren. — Im 2. Teil betont Verf. im Kap. 13 das geringe Interesse der Portugiesen für die

chinesische Heilkunst. Kap. 14 ist interessant durch die Korrespondenz des jüdischen Arztes Ribeiro Sanches (Petersburg) mit den kirchlichen Kreisen von Makao und den Jesuiten von Peking. Nicht abgeklärt wurde die Frage, ob die Sammlung « Pflanzen von Makao » des P. Pierre d'Incarville von diesem selber herrührt oder vielleicht von Portugiesen dieser Stadt. Jedenfalls gelangte sie nach Paris, wo sie jedoch spät beachtet wurde. Auch P. António de Barros befasste sich mit der Flora Chinas und verfasste ein Manuskript über die dortigen Heilkräuter. Dem ehemaligen Jesuiten P. João de Loureiro gelang es erst 1790 sein mit viel Fleiss verfasstes Werk *Flora Cochinchinensis* zu drucken, in dem auch viele Pflanzen Südchinas besprochen werden; er hat die wissenschaftlichen Kenntnisse dadurch nicht wenig gefördert. Leider fand sein Herbar lange nicht die nötige Beachtung und Pflege, sodass vieles davon schon früh zugrunde gegangen ist. — Im Anhang I ist eine Relation über die ärztliche Mission des Chirurgen J. B. Lima (ca. 1693) an den Hof von Peking abgedruckt (nach einem Manuskript der Ajuda-Bibliothek, *Jesuitas na Ásia* 49-V-22), die sein Begleiter, der italienische Jesuit Isidoro Lucci, verfasste (S. 499-524).

Bei der Reichhaltigkeit des Stoffes war es dem verdienten Verfasser nicht immer möglich, alle Fragen abzuklären und die vielfach sporadischen Nachrichten organisch einzuordnen. Gelegentlich liess er sich durch interessante Details vom eigentlichen Thema ablenken. Sein Zitat (leider ohne Quellenangabe) über den Gründer der Misericórdia von Makao kann auch durch einen Originalbrief des Bischofs Carneiro selber vom 15. November 1569 an den Ordensgeneral Borgias bekräftigt werden, in dem es heisst: « Agora me occupo em concertar este porto [de Macao] e fazer nelle hospital, casa dos lázaros e huma confraria da Misericórdia, que está já feita, com que se ajudão os pobres e se edificação os gentios » (Arch. Rom. S. I., *Iap.-Sin.* 6, f. 261v). Ueber Carneiros Stellungnahme zur Personalunion von Spanien und Portugal scheint Verf. den Brief des Bischofs vom 1. Juli 1582 an den Statthalter der Philippinen, D. Gonzalo Ronquillo, nicht gekannt zu haben (s. Colón, *Labor evangélica* I [1663] 182-83). Br. Almeida starb in Kawachinoura auf der Insel Amakusa, Japan (zu S. 35). Manche Eigennamen sind nicht richtig geschrieben, so sollte es *Kaempfer* (s. 207-08) heissen. Valentijn war protestantischer Missionar auf den Molukken, nicht aber Handelsmann in Japan (zu S. 208). Gaspar da Cruz gelangte 1556 nach China, kehrte 1557 nach Portugal zurück, wo er schon 1570 starb (zu S. 410). Grössere Sorgfalt hätte auf die lateinischen Titel und Ausdrücke verwendet werden sollen, da immer wieder gröbere Fehler gegen die Grammatik vorkommen. Schliesslich vermisst man ein bibliographisches Verzeichnis sowie einen Personen- und Sachindex des interessanten und reichhaltigen Materials.

Rom.

J. WICKI S. I.

JOSEPH HÖFFNER. *Christentum und Menschenwürde*. Das Anliegen der spanischen Kolonialethik in goldenen Zeitalter. — Trier (Paulinus-Verlag) 1947, 8°, 333 pp.

El autor, ya conocido por sus estudios de tipo social y religioso (*Bauer und Kirche im deutschen Mittelalter y Wirtschaftsethik und*

Monopole im 15. und 16. Jahrhundert), emprende en el presente la labor difícil de concretar el ideal que late en la Ética colonizadora española en sus Indias. Para ello se le impone la urgencia de analizar minuciosamente las características más salientes del ideario que informó la mentalidad de los colonizadores. Así, en la sección primera de la obra, presenta una visión general del *Orbis christianus* medieval, en cuanto que sus tesis influyeron en la elaboración de la Ética hispana ultraoceánica; en la segunda, y como uno de los cooperadores transcendentales, subraya el ideario contemporáneo del Siglo de Oro español; para darnos, en la tercera sección, la figura de la concreción real de ambas corrientes en la historia social, política y religiosa de España en Indias.

El *Orbis christianus*, continuación de la Roma eterna, se presenta separado por el Mediterráneo, de los pueblos disidentes: judío, mahometano y bizantino. Existen dos comunidades: la del cristiano (romano) y la del infiel. Esta dualidad será la ocasión de un florecimiento legislativo, cuyos ecos se repetirán en Indias, de parte de los dos poderes soberanos medievales: el Papa y el Emperador, con sus legistas y sus Derechos, cuyas principales tesis se exponen armónicamente. En ambos poderes prevalece una nota común: la tendencia al poder ecuménico. Pero ambos, víctimas de corrientes opuestas (cismas, conciliarismo y tendencias autóctonas de las nacionalidades renacentistas), pierden su hegemonía cuando España, unida internamente, se lanza a Indias (pp. 15-37).

Entre tanto, en lo religioso, el hombre medieval consideraba la herejía y otra cualquiera disidencia religiosa, como crimen aun en el foro civil, con todos sus efectos jurídicos. Aumentábase esta oposición respecto del judaísmo, enemigo positivo, castigado por ambos Derechos. — En esta línea, también el pueblo infiel pagano caía bajo la censura legal, toda vez que la gracia sería la concesionaria de los derechos personales, hasta que fué imponiéndose a la jurídica la doctrina aristotélico-tomista de tipo teológico, de la naturaleza-fundamento de la dignidad humana (pp. 38-52). A pesar de esta última corriente, que predominará entre los escolásticos, en el Derecho del siglo XVI rige la mentalidad antigua jurídica: infidelidad y guerra son dos ideas correlativas. De aquí la legitimación de la esclavitud (pp. 52-66).

La sección segunda, al delinearnos el fondo histórico sobre el que se forja la Ética colonial española, se abre con la indicación muy cierta de que el *Orbis christianus*, durante el Siglo áureo español, había perdido su prestancia. Sin embargo, su ideario jurídico persiste: los problemas internos de España, resultantes de la convivencia con moros y judíos, se resolvieron en la Metrópoli a base de la temática medieval jurídica; había allí una fe medieval; una unión íntima del Estado y de la Iglesia muy medieval; un concepto muy de la Edad media respecto de la herejía; una acometividad consiguiente de igual cuño (pp. 75-85).

Dentro de este marco psicológico se abre un nuevo mundo con sus nuevos problemas éticos. Para medir las dimensiones de esta problemática, H. da una síntesis de las condiciones morales, religiosas y étnicas de los pueblos precolombinos, en sus dos máximos exponentes, los aztecas y los incas: su conformación en todos los órdenes de la vida pública y privada. Dadas estas altas culturas, el encuentro con la civilización española, para H., debió de resultar catastrófico (p. 110). Más si se consideran las dos fuerzas motrices de la intervención hispana: Dios y el oro, a cuyo servicio actuaban tres factores: el espíritu, la guerra y el engaño. « Die goldhungrigen und grausamen Konquistadoren haben sich allen Ernstes auch für 'Diener und Mehrer der Macht Christi und des Kaisers' gehalten.

In der Brust des Spaniers des Goldenen Zeitalters hatten Anschauungen nebeneinander Platz, die wir heute für unvereinbar halten würden » (p. 130).

Esta acción, fuertemente centralizada por la Corona, aun en lo eclesiástico, con las consiguientes diferencias con la Sede Romana, es estigmatizada por el abuso de poder (encomiendas, esclavitud, tráfico negrero), o para el A., « Einbruch des Spaniers » (p. 141), que acusa a los cristianos de no consecuentes con su doctrina (pp. 130-141).

Bajo tal situación brotan dos fuerzas: el misionero y el Estado, pues la fuerza que podían representar los intelectuales no se debe considerar, ya que fueron absorbidos por el Estado, según afirma H. contra Barcia Trelles (p. 145). Los misioneros fueron los primeros examinadores de la situación del indio; y entre ellos, Las Casas, parcial en sus juicios, cuya obra *Destrucción de las Indias occidentales*, no resiste una crítica seria (pp. 145-150). Esta antinomia de fuerzas produjeron las discusiones sobre problemas indios, que se tuvieron en la Metrópoli, con sus dos mayores representantes: Las Casas y Sepúlveda (pp. 150-175).

Fué el centro de estas discusiones el problema de la barbarie de los indios, con sus derivados jurídicos medievales: guerra y esclavitud. Y ellas se discuten a base de las doctrinas medievales: señorío universal temporal pontificio, guerra contra los idólatras, sanción a los pecados contra la naturaleza, esclavitud natural de los « cazados », predicación evangélica a la fuerza (pp. 175-182).

Llegamos de esta manera a la tercera sección donde se precisa la reconstrucción sistemática de la Ética colonial por los escolásticos españoles del Siglo de Oro. La Escolástica, como ciencia universal, abarcaba en sí aun lo político y militar. Su alto indiscutido representante es Vitoria, quien con la guía de la Filosofía tomista, crea las líneas directrices éticas y forma escuela con D. Soto y Cano. Entre los jesuitas, con el mismo ideario en lo fundamental, descuellan Suárez y Molina, Valencia, Azor, Lorca y, como misionólogo práctico-teórico, José de Acosta. Estos marcan un desvío de los antiguos caminos: a las tendencias de los juristas medievales, oponen estos AA. la prioridad de la naturaleza a la gracia, como fuente de los derechos humanos. De este axioma arrancan sus construcciones en pro de una igualdad de derechos entre colonizadores y colonizados. H. expone en este lugar, para marcar el contraste, las antiguas ideologías, que fueron parcialmente aplicadas a Indias, acerca de los derechos del Papa sobre los pueblos infieles. Paralelamente expónense las teorías imperialistas universales de los juristas, que en España no hallaron eco, si no es en uno u otro autor aislado, pues los teólogos escolásticos españoles las refutaron por un doble principio: su falta de consistencia y su ninguna aplicabilidad al caso indiano (pp. 183-224).

Este preámbulo lleva a la exposición positiva de las doctrinas escolásticas hispanas: no se construyó una sistemática específica colonial; sí se dedujeron las consecuencias prácticas de la Filosofía escolástica, armonizándolas con las condiciones históricas de los pueblos nuevos. De donde se concluye que los escolásticos no fueron patrocinadores de la violencia; su finalidad era constituir una gran familia cristiana en el ultramar español (pp. 224-229). De esta manera, indirectamente, se fué aplicando el antiguo *Ius Gentium* a las nuevas modalidades, principalmente por Vitoria, con una tendencia mitigada a favor del indígena (pp. 229-241).

Como sustituto del antiguo derecho teocrático pontificio, que rechazaban, y con un hondo sentido más espiritual, los tratadistas seculiáureos se apoyaron en el derecho misional de la Iglesia: a ésta le incumbe la obligación de misionar; luego de enviar sus legados oportunamente protegidos. Si éstos son rechazados, prodúcese una injuria, que da derecho a una guerra defensiva con sus consecuencias. También aquí es Vitoria el maestro. Considera convenientemente H. que en este particular las opiniones se dividieron: unos en pro de la evangelización pacífica, considerando el asunto más en abstracto, y otros por la evangelización defendida por las armas, ante las exigencias de la realidad. Pero todos, sometiendo la guerra a condiciones restrictivas que la humanizaban. Los escolásticos no son, pues, los responsables de las crueldades cometidas en las guerras de ambos mundos. Ya una vez sometido el colono, era sujeto de derechos parificados a los de los colonizadores; sólo su rebeldía justificaba una reacción coactiva. Sentado el principio de la libertad natural del indio, contrastaban la esclavitud, la encomienda y el tráfico negrero. Molina, buen conocedor de la práctica portuguesa, fué quien más profundamente trató la cuestión, con criterio escolástico, salvando siempre la libertad humana, principio al que había que sacrificar cualquiera práctica (pp. 241-283).

Relacionados con los puntos expuestos se halla el capítulo referente a la economía colonial: los AA. admiten la licitud, en principio, del monopolio regio, como compensación que incumbe a la Coroná de sufragar las expensas de la vida misional. Con todo, asignan un límite: el derecho del indio al precio y al salario justos (pp. 283-289).

Últimamente, se resumen los principios de misionología que prevalecieron entre los escolásticos: respeto a la libertad humana, coacción indirecta, directa-punitiva sólo contra los apóstatas y los rebeldes y contra lo inmoral en el culto pagano; prudencia en la represión de éste, según los casos y las posibilidades; educación positiva cristiana obligatoria para los niños (pp. 289-297).

Resumiendo: abandonados los caminos de la antigua teocracia medieval de los juristas, cimentaron esos AA. teólogos sus teorías en dos principios: en el aristotélico-tomista de la naturaleza fuente de los derechos de la persona humana con sus derivaciones en orden a la etología, al derecho de guerra, del comercio mutuo entre los varios pueblos, y de la recta, justa, economía —; y en un segundo principio positivo: la revelación cristiana: de ella proceden los demás principios misionales. Así nacieron las grandes humanas instituciones humanistas: las reducciones, la concreción del ideal ético español; para constituir una familia a base de un mismo Derecho natural, y una Iglesia a base de un mismo Evangelio (pp. 299-307).

Ya esta síntesis revela las dimensiones profundas de estas páginas de densa lectura y pensamiento ceñido. H. ha sintetizado vigorosamente la historia del Derecho y de la Filosofía que actuaron en la sistematización del ideario colonial español. El lector avisado notará que no se aporta noticia alguna nueva sobre lo ya expuesto en monografías especializadas; pero el mérito de esta obra estriba en su naturaleza de síntesis comprensiva y armónica. Ella nos ilumina una vez más el fenómeno del medievalismo teológico hispano-indiano; y prueba contundentemente la tesis central de toda la obra: la Ética colonial española fué una prolongación de la Teología medieval, con las naturales aportaciones del Renacimiento.

El historiador de la Compañía hallará descritas, en resumen, las líneas generales del pensamiento de los grandes autores jesuitas ya citados, aplicados más o menos directamente a Indias; y notará que su voz viene a reforzar valiosamente el unísono escolástico indianófilo. Precisamente en este particular creemos se concreta la verdadera gloria de la obra española: los escolásticos salvaron la dignidad humana del indio, conculcada repetidamente por los hombres de acción.

De ahí que se nos hace algo difícil admitir en su totalidad, la expresión de que no fueron los intelectuales una verdadera fuerza en el coloniaje. Si se entienden por intelectuales sólo los juristas, sería más aceptable la proposición (con las debidas reservas); pero también los escolásticos son intelectuales. Y ellos fueron los creadores de la filosofía del Derecho hispano-indiano.

El estudio de éste nos parece la parte menos trabajada en la presente obra: hay referencias, no un verdadero estudio de la legislación española, que en este estudio parece imprescindible. No se cita la *Recopilación de las Leyes de Indias*, ni los grandes cedularios. No se presentan autores juristas de primera importancia: Albornoz, León Pinelo, Matienzo... — El lector desearía tal vez la explicación de ciertos hechos e ideas hoy anacrónicas, y cuya última razón sólo se halla en la mentalidad europea de la época, que en la obra no se destaca bastante, p. e. el regío absolutismo, la unión eclesiástico-política. De ahí que algunas observaciones del autor, debidas a que se explican hechos antiguos con criterio moderno, extrañarán en ciertos círculos.

Pero siempre la visión de un extranjero sobre tales problemas es una lección muy digna de ser meditada, y más cuando el autor se llama Höffner.

Roma.

A. DE EGANA S. I.

LEWIS HANKE. *La lucha por la justicia en la conquista de América*. Traducción de Ramón Iglesia. — Buenos Aires (Editorial Sudamericana) 1949, 8°, 571 pp.

Comenzaba en 1930 esta obra el bien reputado americanista, en su original inglés *The Struggle for Justice in the Spanish Conquest of America*. Pronto descubrió que « muchas teorías de gobierno iban implicadas en la conquista española de América » (p. 431). Uno de los autores capitales era Las Casas, pero no el único; yacían empolvados en los archivos otros muchos anónimos. Resucitarlos y presentarlos en sociedad fué el objetivo que se propuso y realizó H., gracias a la colaboración de entidades y personas científicas. Así pudo entregar al mundo culto esa hermosa serie de monografías que se recuerdan en las pp. 547 ss.

Bajo un común denominador « la lucha por la justicia » concreta el autor las varias manifestaciones que se han dado en España, y en sus tierras transoceánicas, de esa lucha — más de ideas que de hechos — hacia una común aspiración de justicia a favor del aborigen.

En la parte primera, siguiendo la cronología de los sucesos, arranca del sermón del dominico Montesinos: una prudente imprudencia que levantó la conciencia

del siglo áureo español; de él parten tres hechos capitales: las leyes de Burgos, que se estudian en su génesis, elaboración y sucesiva aplicación; las disputas sobre el problema angustioso del derecho de España a las Indias; el « requerimiento », ese documento original, objeto de críticas tan dispares.

En la segunda parte se estudia « el clima de opinión en que se desarrolló la lucha por la justicia en América »: clima paradójico de altos ideales y bajas aspiraciones, de humanismo cristiano y egoísmos insaciables que se manifiestan gracias a la libertad de palabra— fenómeno no repetido en la Historia frecuentemente—, que resaltaba el ideario español sobre los indios, desde el criterio más depresivo hasta el más ennoblecedor.

Estas ideas desembocaron en la práctica de cuantos experimentos se hicieron en el suelo indiano a fin de plantar un régimen justo y humano, tanto en la vida social-económica, como en la religiosa, partiendo de un trato de igualdad entre el indio y el español (parte tercera).

Ya en un terreno superior de Derecho público, ventilábase la cuestión candente de la justificación de la guerra. H. estudia las diversas teorías que se resucitaron, y con mayor o menor fortuna y logicidad se aplicaron a la guerra indiana. Directivas humanitarias por parte de la Corona y de los teóricos; escasos escrúpulos de parte de los guerreros. Y el « gran debate entre Las Casas y Sepúlveda en Valladolid en 1550-51 » (parte cuarta).

En la quinta parte de la obra, H. estudia otra de las controversias que hubieron lugar en la primera centuria de la dominación hispana: la de « los justos títulos de España a las Indias ». La tendencia dominicana (Vitoria-Las Casas) y la regalista, representada por el virrey peruano Toledo, con sus repercusiones en México y Filipinas.

De su estudio el A. concluye que los españoles aplicaron experimentalmente en Indias sus teorías; que gozaron de una libertad amplia, por parte de los rectores estatales, para la crítica de los hechos; que estas actividades fueron exclusivas de España, por la aplicación práctica efectuada de las doctrinas. Estas constituyen una tesis positiva sobre « el valor esencial de los indios y en su derecho a la justicia ».

Los americanistas, familiarizados con la firma de Hanke, no se extrañarán de encontrar en esta obra una mezcla de síntesis y análisis que acusan el gran conocimiento, vasto y profundo, del autor y su perspicacia sutil de análisis en cada grupo de documentos del respectivo capítulo; síntesis de todos ellos, dirigida a probar la tesis humanitarista española. Si la primera se destaca por la búsqueda amplia de documentos, que supone su citación; apropiada al caso, su glosa, ni pesada ni ligera; la segunda se caracteriza por su armonía de conjunto y por el enfoque nuevo de piezas ya conocidas.

Permítasenos subrayar algunos conceptos de H. por su verdad: tratando de los « revisionistas » españoles cuya apologética se reduce a echar polvo a otros pueblos que han sido menos dulces que España en sus aventuras colonizadoras, H., repudiado este sistema, sostiene: « [...] pero una defensa mejor y más convincente sería poner de relieve el hecho de que la colonización española fué diferente de otras en intención y en teoría, y que en esta diferencia estriba su verdadera grandeza » (p. 15). Justo.

El mismo equilibrio hallamos cuando estudia el « formalismo religioso y legal » que imbuía las mentes seculiáureas de España (pp. 62-66); o cuando explica la

libertad de expresión que permitían, y aun alentaban, los Reyes de aquella España grande (pp. 79-94); o cuando, apropiándose el juicio de Pelham Box sobre Las Casas, concluye que: « No es la menor de las glorias de España haber producido a Bartolomé de las Casas y el haberle escuchado, aunque ineficazmente » (p. 219).

Entre estos aciertos latén, como en toda obra humana, algunos puntos que nos parecen susceptibles de ulterior perfección. Tal cuando atribuye al Ostiense la teoría « de que cuando los paganos se ponían en contacto con el conocimiento de Cristo », sus poderes dominicales pasaban a Este. Creemos que el Ostiense era más extremo: aun cuando los infieles no se pusieran en contacto con Cristo; sólo por el hecho del advenimiento de Jesucristo hubo esa transferencia de facultades (cfr. *Lectura in quinque Decretalium Gregorianarum libros*, ed. Kerker, fol. 38bis v. col. 1, fol. 124v col. 2). Igualmente, no se expresa con toda exactitud el pensamiento de Vitoria cuando, siguiendo a James Brown Scott, niegase todo poder temporal al Papa sobre los infieles (núm. 6 p. 377): Vitoria niegale sólo el poder temporal directo (cfr. *De potestate Ecclesiae*, Madrid 1765, pp. 13s., 40). De ahí creemos que Vitoria no sostuviese que la donación de Alejandro VI carecía de valor político. En esta serie de menudencias añadiríamos que entre los AA. vitorianistas falta R. García Villoslada, quien estudió más profundamente que nadie la preparación científica del Maestro salmantino. En la pág. 70 leemos la expresión poco justa en Derecho canónico, de que el Rey español era « cabeza de la Iglesia » gracias al Patronato real. Nunca fué *de iure* cabeza de la Iglesia; y cuando se quiso atribuirle *parecida* calidad, lo fué en virtud del supuesto Vicariato pontificio. Cuando en las pp. 241-244 se declara el interés económico de los eclesiásticos por conservar el sistema de la encomienda, se desearía, para total aclaración de la realidad histórica, que se agregara toda la mentalidad de la Iglesia en este aspecto: sostenimiento de la encomienda como mal menor necesario en aquellas circunstancias; pero en su ejercicio, cristianamente humanizado y arreglado a los postulados de la justicia. Tal aparece el criterio aun de los eclesiásticos que llamaríamos más amplios en este punto. Leemos en la pág. 396 que las teorías de Las Casas se apoyan en « la doctrina medieval establecida ». Sería más exacto decir que se apoyan efectivamente en la doctrina medieval *teológica*, pero no en la medieval *canonista*. Propiamente el maestro común de Las Casas y de Vitoria es Sto. Tomás con su distinción luminosa de los derechos de la gracia y los de la naturaleza. — Desde otro punto de vista, lamentamos la disposición de las notas que, alejadas del texto, hacen molesta su consulta, y esa falta de un completo índice alfabético.

Para la historia de la Compañía, además de encontrarse en la obra que analizamos, reseñadas las teorías que en aquel entonces se cruzaban por todas las mentes, y por ende también de los jesuitas, saltan en estas páginas juicios precisos y luminosos sobre José de Acosta, el defensor de los aborígenes (p. 422), y su antagonista Alonso Sánchez (pp. 306, 400s) principalmente, junto con una crítica laudatoria sobre las reducciones del Paraguay (p. 181).

Todo el conjunto, pues, de la obra, con una bibliografía depurada, hace de este libro que sea de utilidad suma para el conferencista vulgarizador, que en sus páginas hallará sintetizado certeramente cuanto sobre estos temas se ha escrito; para el investigador, quien encontrará nombres quizás desconocidos, que provocan anhelos de búsquedas ulteriores siguiendo el ejemplo, altamente aleccionador, del autor.

Roma.

A. DE EGAÑA S. I.

EDWARD D. REYNOLD S. I. *Jesuits for the Negro*. — New York (The America Press) 1949, 8°, 6-232 pp.

The scope of the book is indicated in the opening words of the foreword, « This is the story of those Jesuits who have worked for the Negro, and chiefly of what they have done in the United States ». The first chapter outlines the work of the Jesuits in other lands, from Francis Xavier to Peter Claver. The last chapter is an account of the ministry of the New England Jesuits in Jamaica. The rest of the book deals with the work of the Jesuits for the Negro in the United States, according to the various geographical areas of their apostolate: the Maryland counties; Florissant, St. Louis and other midwestern cities; the West; the South with emphasis on Mobile, Florida, Louisiana and especially Grand Coteau. The section « Jesuit Advocates and Teachers », the incomplete story of some national efforts of several outstanding Jesuits for the Negroes, brings to a close this apostolate of the Order in the U. S.

The task that the author had to contend with in compiling this book, was not an easy one. The very fact that the Order has never « undertaken a wide and organized apostolate to the Negroes of the United States », but rather « seems to have been engaged in a series of skirmishes with the problem of bringing the colored people into the Catholic Church », means that no central office was maintained to direct such work and consequently no systematized records were available. To the author goes the considerable credit of pioneering in this unmapped territory. The materials — mainly from the collection of Father Arnold Garvy S. I. — were of very unequal value, from inflated newspaper accounts to official documents at the headquarters in Rome.

It is devoutly to be hoped that serious concerted effort is being made to maintain accurate and careful records of Jesuit apostolate among the Negroes so that future workers may be inspired to learn from successful methods employed as well as avoid mistakes of the past. An added difficulty is that much of the book is contemporary history; hence, it was necessary to leave much unsaid. One wonders, however, whether so much had to be left unsaid. Further investigation might have cleared up certain mystifying reports; thus, to state on page 178 that « Father Oliver Semmes... once arranged for a great colored settlement near Mobile... (but) was stopped by Superiors, as was Father Michael Kenny when he was about to become preacher to a Negro church near Spring Hill » is to tantalize the imagination of the reader. At least now that both these zealous Fathers have gone to their reward, a second edition might let us know the facts back of an action that seemingly was so arbitrary and unenlightened.

One would wish that many of the chapters were brought into sharper focus, with emphasis on what is important; a more penetrating analysis of the materials at hand and above all clearer evaluation of statistics, which should be carefully checked and brought up to date. The manuscript does not seem to have been submitted to those working in the various areas, else many mistakes would have been corrected and lacunae filled in. Thus, in the chapter on Colonial Louisiana and Grand Coteau, Father Peter Weckx becomes a Father Weck; Father Ronald Barrilleaux is transferred to the Colored Parish; one wonders whether Fathers Godfrey and Cook are not the one identical Father Godfrey Cook. At the

time of the printing of *Jesuits for the Negro* there were besides the main Church and mission, two grammar schools, two convents of Colored nuns, a high school, and a trade school for the Negroes in Grand Coteau and its dependent mission, Bellevue; this is not made clear. The very interesting articles and important surveys of Father R. E. Bernard, S. J., a former assistant (1949-50) at Grand Coteau's Colored Church deserve mention.

Chapter and verse should be quoted for such important statements as, «.... in some states these laws (against interracial education) bind private schools also; thus in Louisiana, if a white school should admit colored students, it will lose its state charter and the right to grant degrees» (Page 203).

As one reads the book, numerous questions present themselves all clamoring for a satisfactory answer. Why are there so few Catholic Negroes today — 300,000 among 13,000,000? What mistakes were made in the past that either alienated them or failed to win them? Nothing is said of the free Negroes at the outbreak of the Civil War; what was done to keep the Catholics among them in the Church? How can we avoid in the future the serious mistakes of the past? What constructive plans exist for a broader and more effective apostolate? What is being done to help the Negro economically in the share-cropping areas of the South as well as in the ghettos of the North? What is being done to form Catholic leaders for the Negroes, especially from among the Negroes? The attitude of American Jesuits towards the whole problem is of vital consequence for the future; dare we inquire or wonder what this attitude is? If *Jesuits for the Negro* leads many to strive to answer in a practical way these and similar questions, it would fulfill an important mission in American History. We admire the generosity and spirit of sacrifice of those Jesuits who have devoted themselves to an arduous ministry, often carried on along with other duties, but the deepest lesson seems to lie in what still remains to be done.

Rome.

E. J. BURRUS S. I.

JOHN B. MCGLOIN, S. I. *Eloquent Indian. The Life of James Bouchard, California Jesuit*. Foreword by Robert J. Armstrong, Bishop of Sacramento. — Stanford, California (Stanford University Press) 1949, 8°, XVII-380 pp., 15 plates of illustrations. — \$ 5.00.

As the sub-title indicates, *Eloquent Indian* is the life (1823-1889) of the Jesuit Father James Bouchard. Part one (32 pages), entitled *California Background*, gives a brief account of the Catholic Church in California 1840-1849; the appointment of Alemany, first bishop of Monterey in California and first archbishop of San Francisco; the Jesuits in San Francisco 1849-1861.

With part two of the book begins the life-story proper of James Bouchard, son of a Delaware Indian chieftain and white mother. The author returns more than once to the fact of this dual racial strain to explain peculiarities in the temperament, character and spirituality of Bouchard.

Bouchard spent his childhood (1823-1833) among his native Delawares, who lived in the extensive prairie lands and sparse forests on the north side of the Kansas River. There is extant for this early period a *Biographical Sketch of Watomika* (his Indian name, meaning Swift-Footed One), written by Bouchard in 1855, the year of his ordination, at the request of the famous Jesuit missionary, Father De Smet. A touchingly poignant story is the account of the death of Watomika's father, during a raid on the Sioux in which the nine year old lad was reluctantly allowed to take part.

In 1833 he followed a Protestant missionary, who had visited the Delawares, to Marietta, Ohio. Here at Marietta College and Seminary he prepared himself for the ministry in the Presbyterian Church. Sometime during 1846 or 1847, he visited St. Louis, where he happened to enter the Jesuit church of St. Francis Xavier at the very time that Father Arnold Damen was giving catechetical instruction to children. This seemingly casual visit led to his conversion shortly afterwards. 1848-1855 are devoted to his Jesuit training. The first years of his sacred ministry are spent in the Middle West. 1861 marks the beginning of twenty-eight years of apostolic work in the Far West; it is with this active period of his life that three fourths of the book deals.

Brilliant initial success as the outstanding orator of San Francisco is followed by unfortunate misunderstanding with Bishop Alemany. The Dashaway Society, an early and colorful predecessor of the Alcoholics Anonymous, furnished an attentive audience for Father Bouchard, but also the occasion for additional misunderstandings with Alemany, and misgivings on the part of Superiors in Rome.

The closing decades of the nineteenth century in the United States were hardly the time for calm religious discussions. Bouchard was the target of much of the violent abuse heaped on the Church at this time, and did fierce battle to defend its cause. He did not limit his apostolic eloquence or missionary zeal to San Francisco, but employed them in other cities of California, as well as in Nevada, Oregon, British Columbia, Utah, Washington Territory and Montana.

Most puzzling in the life of Bouchard is his irrationally hostile and unjustifiable attitude towards the Chinese immigrants in California. His Jesuit Order had written many glorious pages in the missionary annals of China, yet here was an American Jesuit who repeatedly denounced the presence of the Chinese in the American West, and claimed that they could become neither loyal Americans nor good Christians. The fact that he voiced a somewhat popular conviction does not in the least exonerate him. The reader is left wondering what stand his Superiors took in the matter.

But *Eloquent Indian* really goes beyond the life of one zealous missionary. It is a documented account of an important period in the early American phase of the Church in the west. The author's effort, however, to present more than this life will make most readers impatient with the first three chapters of the book in their desire to become acquainted

with Bouchard rather than the ecclesiastical background of his activity, and wish that the prolix and numerous notes in fine print that furnish the sources and supports for the text were considerably reduced.

The author has re-created with laudable industry and marked success the framework of Bouchard's apostolate; what one misses most is warmth and personality in the picture.

A few typographical errors and inaccuracies have found their way into the book; thus p. 20 *Belgium* for *Belgian*; p. 27 *freely* is not the correct translation of *libenti animo*; p. 31 the sense seems to demand *adnotentur* rather than *adnotetur*; p. 37 *lustful* does not fit the context; p. 51 and 342 *Lettere Edificanti della Provincia Torinese* are listed under two incorrect forms; p. 104 he was becoming *known* not *know*; p. 198 *abiguity* should be *ambiguity*; p. 282 Cornwallis is made to surrender at *Georgetown* instead of *Yorktown*; p. 318 the *Deity* has become *Diety*. The overfrequent and not always consistent use of *[sic]* proves distracting and even bewildering, especially when it is not at all clear why the device is employed; thus p. 75 *in Christo* and p. 333 *primo communicantium* are common and correct phrases that need no *[sic]*.

Rome

E. J. BURRUS, S. I.

GEORGES GUITTON S. I. *Un charmeur. Le Père Adolphe Petit 1822-1914.* — Paris (Editions Spes) 1950, in-8°, 384 pages. — 500 frs.

Le Père Adolphe Petit semble exercer encore après sa mort l'irrésistible attrait qui lui conquiert tant de cœurs durant sa vie. Les biographies se sont succédées à brève échéance, en français celles du P. Laveille, de Henri Davignon, de Joseph du Parc; en flamand, celle du P. Van Mierlo, en anglais, en italien, etc. Les titres de ces livres ne sont-ils pas déjà significatifs: « Un Semeur de joie »; « La simple histoire du bon Père Petit », « Le Bon Père Petit »... Pour le P. Guitton, c'est « Un Charmeur ».

Disons aussitôt que l'auteur n'a pas voulu faire une biographie; la chose n'était plus à faire. La dernière édition du livre du P. Laveille, la 3^{ème}, avec ses nouveaux chapitres sur l'œuvre du Calvaire, nous est présentée par le Vice-Postulateur de la cause, le P. de Kinder, « comme une œuvre définitive ». On demandait au P. Guitton une étude d'âme, dans le genre de son livre précédent, *L'Âme du B. Pierre Favre*. Non content de fouiller avec soin les deux Procès Ordinaire et Apostolique pour la béatification et sans compter sa peine, l'auteur est allé sur place interroger les témoins encore nombreux de la vie du Bon Père: Jésuites, prêtres, religieux, retraitants laïques, jusqu'à un agent de la circulation en exercice sur la grand' place de Bruxelles... Ce sont les résultats de ces interviews qu'il nous livre en un écrit vivant et souvent pittoresque, qui ne dédaigne pas le bon mot et l'anecdote. Les lecteurs d'aujourd'hui, souvent pressés, auraient préféré un ouvrage plus court, mais ils ne perdront pas leur temps en suivant jusqu'au bout un conteur aimable essayant de pénétrer le charme d'un saint moderne.

A la question posée: Pourquoi au Père Petit cette réputation universelle de sainteté, un des rares opposants avait levé les bras au ciel en s'écriant: « Mystère ». C'est ce mystère que veut éclaircir le P. Guition. Et de fait nous voyons les obscurités s'évanouir à mesure que nous découvrons l'homme de Dieu et ses délicieuses familiarités avec Jésus, la sereine transparence de son âme, la bonté surnaturelle et humaine qui gagnait les cœurs les mieux retranchés, et sous le sourire la vertueuse et héroïque fidélité, l'humilité de bon aloi et l'abnégation radicale. Certains ont pu s'y méprendre, mais pour dissiper ces incompréhensions, l'argumentation de l'auteur se fait serrée et vibrante, emportant la conviction.

C'est dans ces dons de communication directe avec Dieu et de bonhomie gracieuse, et non dans des talents humains d'éloquence ou dans des idées originales et fortes que l'auteur cherche l'explication du « pouvoir fascinateur » exercé sur les nombreux retraits. On ne résistait pas à cette puissance de persuasion, intraduisible et inimitable.

Le chapitre sur « La spiritualité d'un fils de S. Ignace », qui nous montre le Père Petit à l'école d'Alvarez de Paz, est selon nous le plus étudié et le mieux réussi, mais il fait regretter la disparition du « Memorial » où le Père avait gardé note des faveurs intimes reçues de Dieu. Il faut bien se contenter des souvenirs des retraits et de trop rares confidences. « Dans mon oraison, confiait le Bon Père à son Provincial, Dieu le Père me traite comme son enfant. Il me dit parfois des choses si douces ». Nous souhaiterions connaître un peu de ces « choses si douces », et aussi le secret de sa confiance ou l'efficacité merveilleuse de son « Merci, mon Dieu ».

Le P. Petit a victorieusement chassé de la mentalité de ses auditeurs et de ses dirigés les dernières traces de jansénisme; il a montré une voie de sainteté très élevée et en même temps très « humaine ». Il met la joie au service de Dieu. Plus bel éloge pouvait-il être fait du « Bon Père » que ces paroles d'un témoin au Procès de béatification: « Il donne envie d'être saint ».

Rome.

A. DAUCHY S. I.

THOMAS HURLEY, S. I. *Father Michael Browne, S. I.* — Dublin (Clonmore & Reynolds Ltd.) 1949, 8°, 242 p. and 5 illustrations, with a foreword by the Most. Rev. Patrick O'Neill. — Price: 12/6.

We are given in *Father Michael Browne, S. I. (1853-1933)* the biography of a widely-known spiritual director and conductor of retreats in Ireland. Since Father Browne had destroyed all his private papers, diaries included, it would have become increasingly difficult to write his life in later years. Sufficient representative letters were located, and memories were found still fresh enough to furnish us with a brief sketch of one « who took Christ at His Word ». The result is not a complete picture of Father Browne, especially not of his spiritual life, which only his own more intimate writings could have revealed.

The book opens with an account of Father Browne's native Limerick, penal days included. Young Michael, while not a saint from the cradle, did edify teachers and students alike in the several boarding schools and seminaries that he attended. At twenty-one, while at Clongowes, he made up his mind to become a Jesuit. Ill health barred the way for three years and seemed to threaten to do so for good. On page 32 we are told, «... he left Carlow in the summer of 1877, little better than a hopeless invalid... In the summer of this year he went to Lourdes. He prayed that he might not witness a miracle at Our Lady's shrine, so that he might not lose the merit of his faith. But the miracle that the Queen of Heaven had procured for Her faithful, trusting child was his own cure.» Unfortunately, the author gives us no details of the miracle that enabled Michael to follow the vocation that made possible his whole Jesuit life.

We find Father Browne in his early priestly life from 1896, first as Spiritual Father to the boys at Clongowes Wood College and Director of the Sodality attached to the People's Church, then Rector of Clongowes, Master of Novices at Tullabeg, Rector of the Sacred Heart College in Limerick and back to Tullabeg as Master of Novices in 1908.

When he finished in 1911 his second period as Master of Novices, he was appointed Socius to the Provincial, a position he held for eleven years. During this time he did not forget the active ministry of the priesthood, giving many retreats to lay persons and religious, and winning back lost sheep to the fold, not forgetting even the unfortunate Magdalens. In 1922, at the age of nearly seventy, he returned to Tullabeg to be Master of Novices for the third time. Two years later, he went to be Spiritual Father at Rathfarnham Castle, which was to be his home until his edifying death in 1933.

Testimonies and reminiscences of fellow students, spiritual charges, novices and friends reveal with refreshing candor the heroic virtue but also less amiable traits of his character. We learn that though stern and severe by nature, he could be kindness and understanding itself. It could be wished, however, that this character-portrait were brought into sharper focus. Those who knew him and can judge his spiritual greatness, consider him an outstanding figure in the Irish spirituality of the past hundred years. His was the folly of the saints who chastised their body to bring it into subjection for the service of God. His devotion to Mary was that of a loving and zealous son who urged his Sodalists to personal sanctification as well as charity towards the neighbor. But the book will be read with interest not only by those who were guided or directed by Father Browne, but by all who wish to know one who was a man of principle and aflame with effective zeal for souls in our own busy world.

Rome.

E. J. BURRUS S. I.

APPROBANTIBUS SUPERIORIBUS ECCLESIASTICIS

P. GIUSEPPE CASTELLANI S. I. Responsabile

TIP. EDIT. M. PISANI — ISOLA DEL LIRI (Frosinone)

PRINTED IN ITALY

OPERA DIVERSA AD REDACTIONEM MISSA

Seriem hic damus operum quae ab auctoribus vel editoribus ad redactionem nostram vario titulo missa sunt, et de quibus in ipso periodico loqui non possumus, quippe quae specialem illius ambitum (historiam scilicet Societatis Iesu) non attingunt. Ideoque hic non indicantur publicationes quae in iam editis vel proxime edendis commentariis bibliographicis de Ordinis historia suum locum habent.

Alessandro VI e Savonarola (*Brevi e lettere*). Torino (I. T. E. R.), 1950, 8°, 245 p. (= Accademia d'Oropa, Serie collegiale, vol. I).

AZAOLA, José Miguel de. *La depreciación del hombre*. Madrid (Ediciones FAX), 1949, 8°, 191 p. (= Biblioteca de filosofía y pedagogía).

ARAGA PAIGÃO, *Educação política e política da Educação. Três anos em Moçambique*. Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1948, 8°, 152 p.

BAUMANN, Ferdinand, S. I. *Im Lichterglanz des Petersdoms Die Seligen und Heiligen im Heiligen Jahr 1950*. Würzburg (Echter-Verlag), 1950, 2 vol. 8°, 104 et 98 pp., ill.

BICHLMAYR, Georg, S. I. *Der Mann Jesus*. Wien (Herder), 1948, 8°, 236 S.

BRAZÃO, Eduardo. *Apointamentos para a história das relações diplomáticas de Portugal com a China*. Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1949, 8°, 210 p.

BUJANDA, Jesús, S. I. *Teología moral para los fieles*. Madrid (Editorial «Razón y Fe»), 1948 in-12, 446 p.

Catálogo de la Exposición Bibliográfica Balmesiana organizada con motivo del I Centenario de la muerte de Jaime Balmes (1848-1948). Barcelona (Diputación Provincial de Barcelona, Biblioteca Central), 1948, 8°, 136 p.

CHAQNY, André. *Cluny et son Empire*. 4^{me} édition. Lyon-Paris (Emmanuel Vitte), 1949, 8°, 326 p., ill.

CHAVES, Luís. *Pelourinhos do Ultramar Português*. Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1948, 8°, 138 p.

COLEMAN, William J., M. M. *The First Apostolic Delegation in Rio de Janeiro and its Influence in Spanish America. A Study in Papal Policy, 1830-1840*. Washington (The Catholic University of America Press), 1950, 8°, XII-468 p.

COOK, Sherburne F., and SIMPSON, Lesley Byrd. *The Population of Central Mexico in the Sixteenth Century*. Berkeley and Los Angeles (University of California Press), 1918, 8º, 241 p. (= Ibero-Americana: 31)

CORREIA, Germano. *História da colonização portuguesa na Índia*. Vol. I-II. - Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1948-1950, 8º, 505, 505 p.

Cuarta Asamblea general del Instituto Panamericano de Geografía e Historia y Tercera reunión Panamericana de consulta sobre cartografía. México (Instituto Panamericano de Geografía e Historia), 1946, 8º, 320 p.

DIAS DINIS, António J., O. F. M. *Vida e obras de Gomes Eanes de Zurara*. Vol. I. *Introdução à Crónica dos feitos de Guiné*. Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1949, 8º, XXII-534 p.

EANES DE ZURARA, Gomes. *Crónica dos feitos de Guiné*. Vol. II. *Texto*, Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1949, 8º, XXIII-563 p.

ECHÉVERRÍA, Lamberto de. *Da su vida... Illmo y Redmo. Sr. D. Narciso Martínez Izquierdo primer Obispo de Madrid-Alcalá*. Vitoria (Montepio diocesano), 1945, in-12, 78 p.

L'Eco dei nostri centenari (1648-1748-1948). A cura di P. Leodegario Picanyol. Numero Commemorativo per le celebrazioni centenarie (Maggio 1949). - Roma (Istituto Grafico Tiberino), 1949, 8º, 131 p. (= Supplemento di Ephemerides Calasactianae, 1949, N. 3-4).

Esforço missionário português. Diocese de Nampula, Niassa-Moçambique. Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1949, 8º, 41 p., ill.

FERNESOLLE Pierre, S. C. J. *La Papauté et la paix du monde (De Grégoire XVI à Pie XI)*. Paris (Beauchesne et ses Fils), 1948, 8º, 279 p.

FERREIRA DE MATOS, Álvaro. *Escola técnica de Sá da Bandeira em Lourenço Marques*. Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1948, 8º, 26 p., ill.

Gazeta de Montevideo. Volumen primero 1810, Octubre-Diciembre. - Montevideo (Universidad de la República, Instituto de investigaciones históricas), 1948, 8º, LXXXVI-174 p. (= Biblioteca de Impresos raros Americanos).

GERBET, Mgr. *Lettres et pages inédites de...* présentées par Mgr de Llobet, archevêque d'Avignon. - Lyon-Paris (Emmanuel Vitte), 1948, in-16º, 274 p.

GUTZWILLER, Richard. *Jesus der Messias. Christus im Matthäus-Evangelium*. Einsiedeln (Benziger Verlag), 1949, 8º, 383 S.

GUTZWILLER, Richard. *Herr der Herrscher. Christus in der Geheimen Offenbarung*. Einsiedeln (Benziger Verlag), 1951, 8º, 254 p.

- HALL, T. C. F. - VASCONCELOS, P. *Geologia de Moçambique. A geologia e os recursos minerais das Províncias da Zambézia e do Niassa*. Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1948, 8º, IX-161 p.
- IRVINE, Marie Hunter. *Administrative papers: Copies relating to New Spain. A collection of manuscripts in the Middle American Research Institute*. New Orleans (Middle American Research Institute. The Tulane University of Louisiana), 1948, 8º, 28 p.
- JOMBART, Émile, S. I. *Manuel de Droit Canon. Conforme au Code de 1917 et aux plus récentes décisions du Saint-Siège*. Paris (Beauchesne) 1949, 8º, 564 p.
- KELLY, Isabel. *The Archaeology of the Autlán-Tuxcacuesco Area of Jalisco. I: The Autlán Zone. II: The Tuxcacuesco-Motitlan zone*. Berkeley and Los Angeles (University of California Press), 1945-1949, 8º, X-98, 292 p. ill. (= Ibero-Americana 26-27).
- KOLPING, Adolf. *Petrus Damiani. Das Büchlein vom Dominus vobiscum. Vom Geiste, der den einsamen Br-ter des Studengebrütes erfüllen soll*. - Düsseldorf (Patmos-Verlag), 1919, 8º, 94 p.
- LAGOA, Visconde de. *A peregrinação de Fernão Mendes Pinto (tentativa de reconstituição geográfica)*. Lisboa (Ministério das Colónias), 1947, 8º, 156 p. (= Anais, vol. II, tomo I).
- LAGOA, Visconde de. *A peregrinação de Frei Sebastião Manrique*. Lisboa (Ministério das Colónias), 1948, 8º, 51 p. (= Anais, vol. III, tomo I).
- Die leibliche Himmelfahrt Mariens*. Theologische Beiträge zum neuen Dogma im Dienste der Seelsorge. Herausgegeben von Professoren der Philos. Theolog. Hochschule St. Georgen, Frankfurt-M. - Frankfurt am Main (Verlag Josef Knecht), 1955, 8º, 139 p.
- MACEDO SOARES, José Carlos de. *Santo António de Lisboa militar no Brasil*. Rio de Janeiro (Livreria José Olympio), 1942, 4º, XVIII-183 p., fig.
- Manrèse. Les Exercices spirituels de Saint Ignace mis à la portée de tous les fidèles*. 46º édition entièrement refondue par le R. P. H. PINARD DE LA BOULLAYE S. I. - Paris (Beauchesne), 1948 8º, XXX-443 p.
- MARCH, José M., S. I. *Tres tablas del Palau de Barcelona atribuibles a Mabuse y una atribuida a Berruguete que no le pertenece*. Madrid (Hauser y Menet), 1918, 13 p., 4 lám. (= extracto del Boletín de la Sociedad española de excursiones, tomo LII, 1948).
- OTTOKAR, Nicola. *Studi comunali e fiorentini*. Firenze (« La Nuova Italia » Editrice), 1948, 8º, XX-188 p.
- RAMBAUD, R. P., O. P. *Le grand petit Chancelier Dollfuss 1892-1934*. Lyon-Paris (Emmanuel Vitte), 1948, In-16º, 258 p., ill.

- Saint Bernard*. Textes choisis et présentés par Étienne Gilson. - Paris (Plon), 1949, 8°, XLIV-329 p. (= Bibliothèque spirituelle du chrétien lettré, sous la direction de Omer Englebert).
- SANTELER, Josef. *Vom Nichts zum Sein. Eine philosophische Schöpfungslehre*. Feldkirch (Im Verlag der Quelle), 1948, 8°, 116 p.
- SAUER, Carl. *Colima of New Spain in the Sixteenth Century*. Berkeley and Los Angeles (University of California Press), 1948, 8°, VI-104 p. (= Ibero-Americana: 29).
- SORANZO, Giovanni. *Studi intorno a Papa Alessandro VI (Borgia)*. Milano (Società editrice « Vita e Pensiero »), 1950, 8°, 194 p., (= Pubblicazioni dell'Università Cattolica del Sacro Cuore, nuova serie, vol. XXXIV).
- TERRIEN, J. B., S. I. *La Madre de Dios y Madre de los hombres según los Santos Padres y la Teología*. Traducción directa de la 5ª edición francesa. Tercera edición española. - Madrid (Ediciones FAX), 1948, 4 vol. 8°, 299, 297, 420, 383 p.
- Towards a Christian Civilization*. A Draft issued by the Christian Union of Professional Men of Greece. - Athens (The « Damascus » Publications), 1950, 8°, 270 p.
- VENTURINI, Galileo, S. I. *Prediche e discorsi*. II. *Tridui. Parte prima*. Roma (Libreria Editrice F. Ferrari), 1949, 8°, XII-314 p.

MONUMENTA HISTORICA SOCIETATIS IESU

Volumen 73

FONTES NARRATIVI
DE S. IGNATIO DE LOYOLA

VOL. II

NARRATIONES SCRIPTAE ANNIS 1557-1574

EDIDIT

Candidus de Dalmases S. I.

Vol. in-8°, pp. xxiv + 64* + 631. Pretium: Libellae italicae: **4.600**
Pretium voluminum I et II (pp. 1739) „ „ „ **7.600**

Primum huius operis volumen continet narrationes de Vita S. Ignatii quae usque ad annum obitus eius (1556) conscriptae sunt. In hoc secundo volumine eduntur narrationes scriptae annis 1557-1574, quae tribus praecipue debentur scriptoribus: Hieronymo Nadal, Petro de Ribadeneyra, Ioanni A. de Polanco. Inter documenta quae nunc primum in lucem proferuntur eminent *Apologia contra censuram Facultatis Theologicae Parisiensis*, auctore Patre Nadal, eiusdem *Dialogi de Societate Iesu* contra protestantes (fragmentum secundi dialogi), et nonnullae *Adhortationes* ad Societatis Iesu sodales. Inter opera iampridem edita, novis curis elaborata praebentur Ribadeneyrae collectanea quae titulum habent *De Actis P. Ignatii* et *Dichos y hechos de nuestro Padre Ignacio*, atque etiam *Vita P. Ignatii* latine scripta a P. Ioanne Alfonso de Polanco.

Postulata inscribantur:

Amministrazione "MONUMENTA HISTORICA S. I.,"

Borgo S. Spirito, 5 - ROMA (ITALIA)

REVISTA DE HISTORIA DE AMERICA

Publicación Semestral de la Comisión de Historia
del Instituto Panamericano de Geografía e Historia

Un instrumento de trabajo indispensable para el historiador de América y el americanista por su Sección de Artículos, Noticias, Notas críticas, Reseñas y Bibliografía, con colaboraciones en los cuatro idiomas del Continente.

Director: SILVIO ZAVALA Secretario: JAVIER MALAGÓN

Redactores: AGUSTÍN MILLARES CARLO, J. IGNACIO RUBIO MANÉ,
ERNESTO DE LA TORRE, SUSANA URIBE.

CONSEJO DIRECTIVO

JOSÉ TORRE REVELLO y	LEWIS HANKE y MERLE E. CURTI
SARA SABOR VILA (Argentina)	(Estados Unidos de América)
GUILLERMO EGUINO (Bolivia)	RAFAEL HELIODORO VALLE (Hon-
GUILLERMO FERNÁNDEZ DE ALBA	duras)
(Colombia)	JORGE BASADRE y J. N. VÉLEZ
JOSÉ MARÍA CHACÓN y CALVO y	PICASSO (Perú)
FERMÍN PERAZA SARAUSA (Cuba)	EMILIO RODRÍGUEZ DEMORIZI
RICARDO DONOSO (Chile)	(Rep. Dominicana)
J. ROBERTO PAÉZ (Ecuador)	JUAN E. PIVEL DEVOTO (Uruguay)

Suscripción anual \$ 5.00 dólares o su equivalente en moneda mexicana.

Toda correspondencia relacionada con esta publicación debe dirigirse a :

Comisión de Historia (R. H. A.)
Instituto Panamericano de Geografía e Historia

Avenida del Observatorio 192

MEXICO, 18

REPUBLICA MEXICANA

